LES
YEUX QUI S'OUVRENT [1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

XVI. — LES RAMEAUX

A la fin de mars, dans les pays de montagnes, l'hiver règne encore. Pourtant, le jour des Rameaux, sous un timide soleil qui donnait au ciel pâle la teinte de la perle à la lumière, Grenoble renaissait dans son horizon de neige. Devant le portail de la cathédrale, des marchands venus de loin, et même d'au delà des Alpes, en avant-garde du printemps, montraient et offraient aux fidèles qui se rendaient à la messe leurs amas de branches vertes, petite forêt morte qui se dispersait avec les passans pour se reconstituer à l'intérieur où toutes ces palmes se replantaient de main en main. Par anticipation ils criaient :

— A deux sous le buis bénit!

N'était-ce pas une bénédiction déjà, que la vue de cette verdure fraîche quand les arbres ne portaient pas de bourgeons?

Élisabeth qui conduisait à l'église Marie-Louise et Philippe, — ce dernier avait promis d'être sage pendant l'office, — s'arrêta devant un de ces étalages improvisés pour choisir trois rameaux. Distraite, elle donna plus de sous qu'une brune fillette déguenillée ne lui en demandait.

(1) *Published, February first, nineteen hundred and eight. Privilege of copyright United States reserved, under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* Plon et Nourrit.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1907 et des 1er et 15 janvier.

— Voilà, madame. Ce n'est pas si cher.

— Garde-les. D'où es-tu?

— De Bardonèche, en Italie.

— Comment t'appelles-tu?

— Luisa.

Marie-Louise, qui serrait dans sa main gauche une pièce de monnaie destinée à la quête, la tendit à l'étrangère qui la reçut sans y prendre garde, tant elle regardait, bouche bée et les yeux écarquillés, la jeune femme.

— Et moi? tu ne me dis pas merci? réclama, vexée, l'enfant dont la munificence ne voulait pas demeurer secrète.

Luisa éclata de rire. Avec ses yeux neufs, elle était fort délurée, et revenant dans son enthousiasme au langage natal, elle désigna du doigt l'objet de son admiration :

— *E bella come la Madona!*

Les joues d'Élisabeth s'empourprèrent. Le compliment la frappait, comme ces fleurs qu'on jette au visage dans les vegliones et qui flattent et font mal ensemble. Elle pressa ses enfans.

— Nous serons en retard. Entrons.

Philippe Lagier, qui stationnait sur la place et qui avait suivi la scène, l'aborda, mais sans une allusion à ce qu'il venait d'entendre, afin de ne pas l'effaroucher. Ils étaient au bas du parvis. Elle posa le pied sur la première marche.

— Vous ne venez pas?

— Si... Cela vous surprend? J'aime les fêtes catholiques. Elles sont d'une incomparable poésie. Aujourd'hui j'entrerai pour trouver le printemps.

— N'y cherchez-vous pas autre chose?

Elle souriait, de ce sourire mélancolique et inachevé qui s'harmonisait avec son expression effrayée. Mais elle-même avait-elle confiance en Dieu? Elle continuait de gravir le perron quand il l'arrêta, non sans un peu d'émotion, mais avec tant de respect :

— Écoutez, madame, je vous trouve changée...

Elle voulut plaisanter :

— Changée? Il paraît que c'est en bien. On vient de me le dire.

— Oui, les Italiens ont le privilège de crier ce que nous nous contentons de penser. Il ne s'agit pas de cela. L'hiver a ébranlé, un peu, votre santé. C'est visible. Il faut consulter...

— Non, non, je vais très bien, je vous assure.

Elle disparut dans le tambour. Un moment décontenancé, il se décida à la suivre, et se plaça quelques rangs derrière elle pendant la messe, afin qu'elle ne se doutât pas de sa présence. Tandis que l'habillement de ses enfans était fort soigné, elle portait une modeste robe noire qui avait dû faire un long usage et commençait d'être lustrée. Comme elle avait ramené en avant, par-dessus l'épaule, son voile de deuil, il distinguait ses cheveux blonds, de ce blond d'enfant si délicat, si soyeux, et un coin de la nuque blanche. Quand elle se levait ou s'agenouillait selon les rites de l'office, il remarquait la flexibilité de ses mouvemens, et cette grâce suave des jeunes filles que l'on n'ose accompagner d'impurs désirs. Par intervalles, il apercevait son profil perdu, son profil lumineux, entre le chapeau et la toilette sombre. Qu'elle ressemblait peu à la femme épanouie, mais indifférente et sans mobilité d'Albert Derize! Le chagrin, le souci de disposer elle-même de ses jours, avaient ciselé ses traits et jusqu'aux lignes de sa démarche. Svelte, son corps se tendait comme la longue tige d'une fleur. Dans sa maigreur qui commençait de devenir inquiétante, elle gardait cet air de jeunesse qui, jadis, lui venait de l'absence de toute préoccupation, et qui maintenant s'inspirait d'une sorte de recul devant les mauvaises révélations de la vie.

« Elle sera brisée, songeait Philippe, elle en mourra. Que faire pour la sauver? »

Rien d'égoïste ne l'agitait plus. Dans son cœur sans foi et avide, elle était sa piété, la *madone* à qui l'avait comparée la petite Italienne.

L'hiver qui avait suivi le décès de Mme Derize, — un de ces longs hivers qu'est exposée à connaître la région des Alpes, — n'avait pas été clément à Élisabeth. Elle avait perdu son plus ferme appui, la contagion de courage qui émane du calme dans l'épreuve, et aussi le dernier lien effectif qui la rattachât à son mari. Ainsi elle avait continué sa route plus difficile. Comme cette plaine de Grenoble, environnée de montagnes, paraît plus froide dans son cercle de glace, elle sentait autour d'elle, pareilles à de hautes murailles, la désolation et la solitude. Mme Molay-Norrois, il est vrai, devinant ce dangereux état d'esprit, lui avait témoigné plus abondamment sa tendresse maternelle, mais d'une manière conforme à sa nature passive, et plus

en lamentations qu'en actes. N'était-elle pas, l'excellente femme, accaparée par son mari que la maladie aigrissait et qui prenait sans résignation la vieillesse? De tout temps, il avait exercé chez lui le despotisme de son plaisir. Mais on préférait son mauvais caractère à ses trahisons. Il eût encore supporté les atteintes de l'âge s'il avait pu les faire partager à Mme Passerat, au lieu qu'il enrageait d'assister aux victoires de celle-ci qui utilisait la maigreur pour rajeunir ses toilettes et qui, par une manœuvre hardie, venait de ravir à l'opulente Mme Bonnard-Basson les soins et attentions de M. de Vimelle. Un dieu la protégeait dans ses entreprises. Cette dernière conquête communiquait à M. Molay-Norrois une exaspération qui précipitait le cours du mauvais sang et la sortie des humeurs malignes. Quel réconfort puiser dans un intérieur déjà si éprouvé?

Sans doute Élisabeth n'avait pas interrompu la tâche qu'elle s'était imposée de donner à ses enfans les premiers élémens d'instruction. Marie-Louise marchait sur ses neuf ans, et Philippe en comptait six. Il importait de préparer un avenir qui subît aisément l'influence des débuts dans la vie. Elle leur voulait une enfance vive et occupée, se souvenant des repos amollissans qu'elle avait rencontrés dans la sienne, et pensait les accoutumer à trouver leurs joies en des circonstances tout ordinaires. Mais son humeur, même avec eux, était plus changeante. Elle passait brusquement de l'abattement à une hâte fébrile de se distraire, de s'occuper. Ne faut-il pas vivre tous les jours? Elle pleurait, elle riait nerveusement pour des riens. Consumée de fièvre, elle dépensait en une fois des énergies excessives, puis retombait dans un état de langueur. Elle suivait bien la ligne de direction qu'elle s'était tracée, mais en y avançant par saccades, tantôt avec lenteur, tantôt en courant.

Enfermée dans son deuil et sa tristesse, elle ne tenait à recevoir personne, excepté son amie Blanche Vernier dont l'attachement discret était reposant, mais sans influence, et dont les quatre enfans composaient à eux seuls toute une compagnie de jeux et d'études. Elle avait même dû écarter les assiduités de M. de Vimelle qui s'était mis subitement à la prendre sous sa protection. Lassé de la vulgarité de sa maîtresse et du rôle ingrat qu'il jouait auprès d'elle, il avait pensé prendre une revanche honorable en courtisant une femme que personne ne défendait. Sa vanité naturelle l'illusionnait sur son propre compte. Évincé,

il se rabattit sur la mûre et agitée Mme Passerat, de rapports plus accommodans, et dont la conquête serait d'une meilleure publicité. Il se vengea de son échec en incriminant, dans le monde, les visites, pourtant espacées, que rendait Philippe Lagier, rue Haxo. Mme Molay-Norrois, informée par son mari, prévint sa fille.

Élisabeth fut indignée. Après un retour sur elle-même, elle ne se découvrit pas sans reproches. Oui, ces visites de Philippe lui étaient plus agréables qu'elle ne se l'avouait. Il entrait timidement, avec la crainte de n'être pas reçu, et préludait par des banalités. La timidité, chez un homme de sa valeur et qui se possède, est déjà un hommage. Puis il changeait de ton, et donnait de tout son esprit, qui était aigu et rapide, et qui, sous l'action d'un sentiment nouveau, s'élargissait, acquérait plus d'ampleur. Ce qu'il disait, outre l'élan durable que sa parole communiquait et qui est si utile à une femme pour sortir du cadre étroit de sa vie, recouvrait une adoration qui jamais plus ne s'exprimerait directement. Dans cette sorte d'exaltation mystique que produit la tendresse lorsqu'elle est refrénée dans le domaine humain, il s'ingéniait à maintenir chez Élisabeth un espoir que toute raison et son cœur condamnaient. Il s'était imposé d'écrire régulièrement à son ami. Tout d'abord, Albert n'avait adressé que de sommaires réponses; peu à peu, il avait pris l'habitude de se confier, et ses lettres âpres et tendues ne respiraient pas le bonheur; maintenant c'était lui qui réclamait des nouvelles de ses enfans. Ainsi le lien brisé par la mort de Mme Derize, l'adroite amitié de Philippe Lagier le renouait. Élisabeth ne s'était pas rendu compte que, dans l'égoïsme de son amour, elle se servait de cette amitié. L'avertissement de sa mère, après une révolte, l'éclaira. Elle ne devait pas prêter aux commentaires de la ville, dans une situation qui exigeait une prudence de tous les instans. A côté de l'honnêteté véritable, il y a une honnêteté d'apparence dont les femmes aujourd'hui font volontiers peu de cas. Surtout, elle n'avait pas le droit de tirer parti du sentiment qui, si respectueux fût-il, était la base même d'un dévouement aussi généreux, et dont elle s'enorgueillissait malgré tout dans cet état d'abandon si blessant pour une femme dans sa fleur.

Philippe, délicatement averti, n'apparut désormais rue Haxo que de loin en loin. Ce fut, pour lui, une déception cruelle. Là

il avait réellement vécu de fortes heures, connu l'ivresse du sacrifice, la plus grisante. Ainsi, n'ayant pas revu Élisabeth depuis un mois ou presque, il était excusable de s'être arrêté sur la place de la cathédrale à l'heure de la grand'messe, dans la pensée de la rencontrer, et il avait pu, mieux qu'un familier, constater son amaigrissement et tous les signes de consomption qu'elle montrait.

Pendant la durée de l'office, il chercha quel secours lui apporter. Un changement d'air, un séjour en Provence, dans quelqu'une de ces stations où il suffit d'ouvrir les yeux pour recevoir la joie de la lumière et du clair espace? Oui, mais elle s'était obstinée à refuser le concours d'Albert, et ses ressources limitées la contraignaient à une vie modeste, sans superflu. Peut-être déciderait-il les Molay-Norrois à l'emmener. Comment ceux-ci ne remarquaient-ils pas qu'elle dépérissait? Mais comment Albert avait-il pu repartir après avoir été si frappé de sa séduction nouvelle, de sa fragilité? Ainsi apitoyé, il la regardait. Ses prières s'arrêtaient à elle. Elle était le tabernacle qui contenait, comme une hostie, le pur désir d'immolation dont il lui était redevable.

Élisabeth tâchait, non moins vainement, de suivre l'office. Un souvenir et une crainte l'arrêtèrent successivement dans ses oraisons. Le souvenir la ramenait dix ans en arrière, au temps de ses fiançailles, un pareil jour des Rameaux. C'était par un soleil d'avril. Mais elle ne sentait pas le plaisir d'avoir moins de vingt ans et d'aimer. Albert l'avait accompagnée, avec ses parens, à cette même église. Les marchands offraient aussi leurs branches vertes. Irréfléchie, elle demeurait au bord du sentiment auquel une autre, mieux avertie ou plus clairvoyante, se fût abandonnée avec délices. Elle comprenait, — après dix années, — quelle occasion d'exalter leurs cœurs elle avait perdue en accueillant avec indifférence cette coïncidence heureuse du renouveau de la nature, symbolisé par la fête religieuse, et de l'éclosion de leur tendresse.

— Voyez, lui disait-il, toutes ces branches de buis qui sont à terre, pour vous. Il semble que vous marchez dans le printemps.

— Oui, c'est le jour des Rameaux, avait-elle répondu.

L'explication, toute simple, écartait la surprise. L'amour n'était-il pas chose due aux petites filles, et qui ne comporte

aucune peine ? Son fiancé avait admiré cette tranquillité qui contenait en germe leur séparation. Pourquoi avait-elle attendu d'être trahie avant de comprendre la garde que nous devons monter autour de notre bonheur ? Pourquoi n'avait-on pas combattu en elle, alors qu'il en était encore temps, cette mollesse qui nous enlize dans l'ornière des grand'routes et ne nous permet pas les ascensions au bout desquelles c'est la lumière et c'est la libre étendue ? Elle saurait du moins préserver de son erreur ses enfans. Eux n'auraient pas besoin du désespoir pour ouvrir sur la vie des yeux avertis. Elle préserverait leur force de sentir, leur nouveauté, mais ils seraient comme de jeunes guerriers en armes, et non pas nonchalans et engourdis.

Aurait-elle ce pouvoir ? Le matin même, en s'habillant, elle avait constaté sa pâleur, sa maigreur, et, pour se coiffer, elle avait dû se reprendre à plusieurs fois, les bras lourds et frappés d'une faiblesse inexplicable. Philippe Lagier l'avait bien remarqué. La réflexion d'un observateur aussi perspicace, en lui revenant à la mémoire, lui communiqua de l'effroi. Elle était menacée peut-être. Mais que lui importait une vie plus ou moins prolongée ? La dernière image qu'elle conservait d'Albert était celle d'un voyageur qui s'en va sans regarder en arrière, sans même se douter de l'amour qui sanglotait dans l'ombre à deux pas. Alors, pourquoi désirait-elle tant de vivre ? Marie-Louise et Philippe, son bien, sa chair, sa pensée nouvelle, après elle, Albert les recueillerait. C'était son droit. Après elle, il épouserait cette femme. Et cette femme deviendrait la mère de ses enfans. Ah! non, non, elle ne pouvait imaginer cela sans un frisson d'horreur. Il fallait bien qu'elle vécût, qu'elle vécût à tout prix.

— Maman, qu'as-tu ? demanda Marie-Louise penchée.

Tandis que les fidèles s'étaient levés pour recevoir la bénédiction du prêtre, Élisabeth restait agenouillée, la tête cachée, les épaules secouées. L'enfant répéta sa question, et glissa doucement sa main entre les bras de sa mère pour lui caresser la joue.

— Pourquoi pleures-tu ? Philippe est sage. Et moi je t'aime bien.

A cause de l'enfant, Élisabeth se calma tout de suite. Elle rabattit la voilette pour dissimuler ses yeux mouillés et, se redressant, elle sourit :

— Je n'ai rien.

Cet effort la restitua à la prière. Ce fut une supplication éperdue et exigeante qu'elle adressa à Dieu comme une sommation :

— Vous ne permettrez pas cela.

Peu à peu rassérénée, elle se promit de consulter un médecin, de se soigner, de mieux résister au mal. Philippe, qui avait remarqué son émotion, n'osa pas l'aborder à la sortie. Le regard qu'il lui jeta en la saluant était empreint de tant de respect et de compassion qu'elle fut reprise d'inquiétude. Au bas du parvis, la petite Luisa agitait sa gerbe de verdure en criant :

— A deux sous le buis bénit !

Quand elle reconnut la jeune femme, elle s'arrêta net et oublia sa vente.

— *Primavera*, dit-elle.

Élisabeth, touchée et réconfortée par cette admiration spontanée, lui donna une petite pièce blanche. Mais elle hocha la tête. Pour elle, il n'y avait plus de printemps.

XVII. — LE MYSTÉRIEUX VOYAGE DE PHILIPPE LAGIER

Deux ou trois jours après ce dimanche des Rameaux, Philippe Lagier, dans une visite aux Molay-Norrois, apprit que le médecin avait ordonné à Élisabeth le repos absolu et, l'estimant, sinon en danger, du moins dans un état de dépérissement qu'il fallait à tout prix enrayer, l'avait mise en observation. Il hésita sur la conduite à tenir, puis se décida à prévenir Albert. Au lieu de recevoir la réponse qu'il attendait, il vit arriver chez lui son ami. C'était le signe d'une inquiétude bien impérieuse. Il n'avait donc pas eu tort de maintenir l'espoir de la jeune femme, et quel désintéressement exigeait l'amitié !

Albert, par son entremise, sollicita, en invoquant l'intérêt de ses enfans, une entrevue qu'elle refusa. Sa maladie, en la déprimant, la rendait moins accessible à une tentative de retour. « Est-il libre? » avait-elle demandé. Et comme on ne pouvait lui répondre affirmativement, à quoi bon cette rencontre qui ne pouvait être que douloureuse, et qui ne modifierait en rien leur situation respective ? L'éloignement n'était-ce pas la sagesse ? Ainsi écarté, il la fit supplier d'accepter son aide : un changement d'air lui serait profitable, serait profitable à Marie-Louise et à

son frère. Lorsque Philippe lui apporta un nouveau refus, il entra dans une colère dont son ami fut effrayé et qu'il chercha vainement à contenir. Ne parlait-il pas de reprendre le procès, de revendiquer ses droits paternels, de réclamer à nouveau le divorce?

La journée du lendemain, il n'en confia l'emploi à personne. Elle fut, pour lui, cruelle et salutaire. Il se rendit au cimetière de Saint-Roch où reposaient, côte à côte, ses parens que la mort n'avait pas séparés, au Jardin de la Ville où il erra de longues heures, à guetter les enfans qui jouaient, ignorant que les siens étaient invités chez Blanche Vernier, et dans la rue Haxo, à contempler des fenêtres closes. Repoussé de partout par la défaveur du hasard, il erra dans Grenoble comme un étranger qui en a épuisé les curiosités et ne sait plus que devenir. Avant de partir, il s'excusa auprès de Philippe :

— J'ai eu tort hier. Il faut me comprendre. Je ne sème autour de moi que la souffrance et le mal. Et c'est inéluctable : je n'y puis rien. Mieux vaut pour moi ne jamais revenir. Tu viendras, toi, me voir à Paris.

— J'irai, dit Philippe. Mais qu'as-tu décidé ?

— Rien.

— Vous resterez ainsi sans une séparation officielle?

— Oui. J'ai promis à ma mère de ne jamais divorcer contre le gré d'Élisabeth, et Anne méprise nos lois.

Le dernier volume de l'*Histoire du Paysan* avait paru le mois précédent, et, ramenant l'attention sur l'ouvrage entier, il provoquait, dans la presse, des études nombreuses et même d'ardentes polémiques. A la Chambre, il avait inspiré un projet de loi sur le bien de famille insaisissable. Le décès d'un ancien homme d'État, qu'une vieillesse un peu trop prolongée avait précipité dans l'oubli, ayant causé une vacance à l'Académie, les journaux, orientés par un succès aussi retentissant, avaient annoncé avec sympathie, et sans qu'il eût été consulté, la candidature d'Albert Derize. Aux questions de Philippe, il s'était contenté de répondre :

— Dans les conditions où je me trouve, c'est impossible. Et que m'importent les honneurs !

Il laissa à son ami un exemplaire de son livre destiné à Marie-Louise et orné d'une dédicace. A travers l'enfant, il visait Élisabeth. La malade, en effet, se jeta sur cette lecture. Elle y

découvrit un ton plus âpre, plus amer, une autorité qui s'imposait sans ménagement, presque avec insolence. Les conclusions sur le rôle du patrimoine, de la famille, sur la liberté de tester, sur le rapport du domaine rural et de la tradition, gardaient toute la fermeté des premiers volumes, peut-être avec moins de force persuasive, mais une énergie plus tendue et, par endroits, une humeur irritée que revêtait une éloquence fière et désabusée.

La santé d'Élisabeth triompha de cette crise qui était la suite d'un excès de fatigue morale, mais elle demeura sujette à des troubles nerveux, anémiée et soumise à toutes les influences pernicieuses. Son médecin, qui la connaissait depuis son enfance, et analysait son cas en psychologue, ne se montrait pas rassuré :

— Cet état d'incertitude entraîne une irrégularité de toutes les fonctions vitales. Une situation tranchée, la séparation définitive, le divorce, serait préférable. Après le choc, elle reprendrait une existence normale. Elle est si jeune !

Mais elle ne voulait entendre parler de rien. Elle s'userait sans profit, tant qu'il lui resterait des forces. Philippe, autorisé à lui rendre visite, aperçut l'*Histoire du Paysan* sur un guéridon à côté de la chaise longue.

— Vous avez lu ? interrogea-t-il.

— Oui.

— Eh bien ?

— C'est très beau.

Elle ajouta comme s'il s'agissait d'un autre :

— Les hommes peuvent changer de sentiment sans changer de pensée. Les femmes, non.

C'était elle, maintenant, qui parlait par considérations générales. Il parut se recueillir, peser un cas difficile, et, au bout de ses réflexions, il constata simplement :

— Moi, je crois qu'il vous aime encore.

— Laissez cela.

— J'en suis sûr. Et je sais un moyen de vous le rendre.

A demi étendue sur les coussins, elle se redressa, les pommettes rouges, les yeux brillans de fièvre :

— Je vous en prie, laissez cela. Il a brisé son foyer, c'était à lui de le reconstruire. Et maintenant...

— Maintenant ?

Elle se laissa retomber en arrière :

— Il est trop tard.

Philippe, trop avide de la servir, fut péniblement affecté de ce désenchantement, et détourna une conversation qui la blessait :

— Quels sont vos projets ? Irez-vous en Provence, au soleil ?

— Non, le printemps est là. Dès que la chaleur sera venue, nous partirons pour Saint-Martin-d'Uriage.

— C'est la montagne et vous risquez d'y trouver un retour de froid. Vous vous soignez bien mal.

Elle esquissa un geste d'indifférence que son bras trop lourd n'acheva pas et, comme si l'avenir même ne l'intéressait plus, elle expliqua avec ce sourire des malades consciens qui leur permet d'atténuer la gravité de leurs recommandations :

— Je me remettrai vite, vous verrez. Ma santé est solide... Dans tous les cas, j'ai écrit mon testament.

— C'est absurde. Pourquoi ces idées noires ?

— Je confie mes enfans à ma mère. Vous comprenez : je ne veux pas que ce soit cette femme... Vous aiderez maman à écarter les obstacles, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame.

— Me le promettez-vous ? Albert est votre ami. Il vous écoutera.

Philippe se leva, ne dominant plus son émotion, mêlant à sa pitié la mélancolie de son impossible amour :

— Non, non, madame, cela ne sera pas.

Le lendemain, utilisant la fin des vacances judiciaires de Pâques, il prenait le train de Paris. Cette absence qui ne pouvait guère être remarquée dura quelques jours. A Grenoble, personne ne s'en douta. L'avocat n'avait jamais été bien confiant, et ses allées et venues gardaient volontiers leur mystère. Dès son retour, il regagna la rue Haxo. Lentement Élisabeth recommençait son existence habituelle, mais plus languissamment et d'un pas plus traînant. A la fin de sa visite qu'il écourta, il lui posa cette question :

— S'*ils* se séparaient, que feriez-vous ?

Elle évita de donner une réponse :

— Je ne sais pas, dit-elle.

— S'il était libre, s'il vous revenait ?

Elle le fixa de ses yeux que la maladie avait agrandis, et qu'une flamme sombre éclairait :

— Je n'y crois plus.

A peine ces paroles prononcées, elle eut l'impression d'un reniement. Son désespoir abrogeait donc le serment qu'elle avait prêté au lit de mort de Mme Derize? Elle avait promis de pardonner, de pardonner sans restriction. Et déjà elle se ressaisissait, elle prononçait le *trop tard* qui est l'excuse des faibles. Philippe sorti, elle se le reprocha, mais elle était si lasse! N'avait-elle pas trop supporté, trop attendu? N'avait-elle pas été suffisamment humiliée par la vie? Quand on avait commencé d'entrer dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, devait-on ne plus s'arrêter jamais, et gravir sans fin un calvaire? Fuir, revenir en arrière, courir ailleurs les chances d'un bonheur personnel, elle ne le pouvait plus, mais, comme une bête trop chargée qui regimbe à la montée, elle ne se sentait plus de forces ni de courage pour avancer. Elle ne savait pas que l'on marche bien plus longtemps fatigué qu'avant de connaître la fatigue.

Après une ébauche de printemps, le vent et la pluie s'étaient emparés de Grenoble. On distinguait à peine les montagnes voisines sous un ciel bas. L'installation à Saint-Martin se trouvait ainsi retardée, bien qu'Élisabeth eût hâte de s'isoler et fût avide de grand air. Les premiers jours de mai, encouragée par le changement de temps, elle commença ses préparatifs. Une lettre qu'elle reçut le 8, et qui était adressée à *Madame Albert Derize, née Molay-Norrois, boulevard des Adieux*, d'où elle lui revint, devait modifier ses projets. C'était une lettre timbrée d'Angleterre, dont la suscription n'était pas d'une écriture entièrement inconnue, et qui tout de suite l'inquiéta. Elle la tint dans sa main avec défiance avant de l'ouvrir, et ne se décida pas sans un mauvais pressentiment à rompre le cachet. Elle ne s'était pas trompée : ce papier pelure, ces caractères redressés, puis tombans, pour les avoir déjà rencontrés, sa vie avait été brisée. Elle tourna les feuillets qui étaient nombreux et lut la signature : *Anne de Sézery*. Alors elle laissa tomber la lettre. Comment avait-*on* l'audace de lui écrire? De quel droit lui infliger cette injure? Oppressée, elle s'assit, mais invinciblement elle regardait à terre. Elle finit par se pencher et ramassa le papier qui gisait. Quelques mois plus tôt, elle ne se fût pas décidée à le lire. Mais elle n'avait plus rien à espérer ni à craindre. Dans certains excès de chagrin, nous perdons le sens étroit de notre dignité que nous réservons pour notre seule vie intime.

Avec défiance, avec dégoût, elle commença cette étrange lecture, prête à l'interrompre et à ne pas l'achever au moindre mot plus irritant. Elle alla jusqu'au bout sans défaillance.

Londres, le 6 mai 1907.

Madame,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai partie pour une destination lointaine où personne ne pourra me rejoindre et d'où je ne reviendrai jamais. C'est mon excuse de vous l'adresser, et c'est, croyez-moi, votre obligation de la lire tout entière.

A force de vivre en Angleterre, j'en ai pris les habitudes de franchise. Aussi n'ai-je pas voulu d'intermédiaire entre nous, au risque de blesser votre délicatesse. Les circonstances où nous sommes dépassent les petits buts de délicatesse, et réclament surtout du courage. Il m'en faut plus à moi qu'à vous. Si je vous dis certaines choses du passé, c'est qu'elles pourront servir votre avenir. Si vous devez prendre une décision, il faut que vous soyez renseignée.

Je ne peux plus rien, moi, pour *son* bonheur, et vous, vous pouvez beaucoup. Toute la vérité est là, et de la vérité nous devons nous inspirer. Je l'ai aimé avant vous, et plus qu'aucune femme n'aima jamais. C'est l'orgueil que j'emporte au bout du monde. Il a été mon unique pensée. Quand je l'ai rencontré après dix ans d'absence, de ce premier amour inconnu j'ai pensé faire une amitié loyale. Mais vous m'avez mal accueillie, et lui-même ne m'a pas aidée. Ces choses du cœur, c'est si difficile à démêler, à gouverner, et surtout en France. Après votre départ de Paris, j'ai attendu votre retour. Vous n'êtes pas revenue, et je vous ai crus définitivement séparés. Il était si malheureux, et à cause de moi. Que pouvais-je faire, quand je l'aimais? En Angleterre nous pesons longuement nos résolutions, et puis c'est définitif. Chez vous, l'incertitude peut durer toute la vie.

J'avais accepté d'être rejetée hors de la société. Ses convictions sociales, vos enfans, mes traditions de famille, à défaut d'une foi religieuse que j'ai perdue, se coalisaient pour nous détourner d'une union légale. Devant ma conscience, j'étais sa femme, la vraie compagne de son esprit et de son cœur : peu m'importait de demeurer dans son ombre. L'automne dernier, j'ai compris que ce bonheur même était menacé. C'était quelques jours avant

la mort de sa mère : il avait rencontré ses enfans sur un sentier du pays de sa propre enfance. Les enfans, je ne savais pas la puissance de ce lien qui ne se brise pas. Comment l'aurais-je su? Je n'ai pas connu ma mère, et mon père ne s'est pas soucié de mon affection.

La mort de Mme Derize a contribué plus encore à disjoindre nos pensées. Il portait, seul, son deuil, et je ne pouvais pas lui parler d'elle sans l'irriter. Cela est très douloureux pour une femme de rester étrangère à toute une part de la vie de son... j'allais dire de son mari. Il s'efforçait bien d'atténuer le mal qu'il me faisait. Sa douleur était entre nous comme un mur, et il ne doit pas y avoir de murs quand on s'aime. Enfin, cet hiver, je suis tombée malade. Les privations, les efforts de mes premières années de Londres n'avaient pas laissé de traces visibles sur moi, seulement un peu d'usure intérieure et une moins grande résistance. J'ai cru que l'amour me restituerait la jeunesse. A la première maladie, aux premières atteintes de ma confiance, j'ai relevé sur mon visage les empreintes de ces mauvaises années. Et comme si je m'acharnais à me détruire, je les lui signalais une à une. Je ne suis plus une jeune femme comme vous, et les jours comptent pour moi. Vous jugerez à cet aveu si je me suis promis d'être sincère.

Notre existence n'était pas changée apparemment. Pendant ses silences, je suivais la route de ses réflexions. Les morts et les vivans, le passé et l'avenir le tiraient en Dauphiné. En voyage seulement, nous nous retrouvions d'accord. Il faudrait toujours voyager lorsqu'on est en marge de la vie ordinaire, mais on ne peut pas toujours voyager. A certains lambeaux de phrases, à des préoccupations, à son dernier départ pour Grenoble, j'ai pressenti qu'il avait découvert en vous une femme nouvelle. Par un retour imprévu, c'était vous qui deveniez pour moi une rivale. Je n'avais pas imaginé que vous seriez ainsi fidèle, courageuse, décidée à l'attente et capable d'utiliser le malheur. Le souvenir physique que je gardais de vous avait suffi bien souvent à m'inspirer de la peur. Puisque vous me contraigniez de loin à vous admirer, je vous détestai jusqu'au jour où je sentis, — si douloureusement ! — que vous pouviez encore ce que je ne pouvais plus et qui me reste à vous dire.

Son dernier livre a achevé de m'ouvrir les yeux. J'y ai cherché vainement cette faiblesse délicieuse de la pitié, ce fléchisse-

ment de la volonté que j'avais relevés chez tous les écrivains que les fatalités ou leurs propres goûts ont dirigés hors de l'ordre. Il n'y était question que de la famille, du domaine, de la hiérarchie, de la durée, de la tradition et des morts. C'est sa pensée la plus profonde qu'il dépose dans ses ouvrages. Il n'a mis la nôtre que dans un *Schumann* qui est déchirant. Enfin, les journaux parlaient de sa candidature à l'Académie. Je craignais d'en recevoir la confirmation quand il reçut un jour la visite de deux amis qu'il y compte. Il ne me dit rien de leur entrevue dont le sens était trop clair. Je dus m'informer auprès de lui, et il m'écarta au premier mot. Sans doute votre séparation, le contraste entre ses convictions et ses livres lui rendaient toute démarche difficile. A son air hostile, je le devinai ambitieux ou lassé.

Ainsi tout se liguait contre moi. Il se croyait des devoirs, comme s'il y en avait dans l'amour. Un jour, il me proposa de mourir ensemble, quand le moindre bonheur suffit à nous retenir. Dès lors je songeai à disparaître. Qu'aurais-je fait, sinon partir? Je dois aussi à la vie anglaise un jugement pratique. Puisqu'il ne peut vous oublier, ni vous ni ses enfans, puisque mon amour ne lui suffit plus, mon départ le rendra à sa destinée naturelle, et j'ai accoutumé de m'en aller seule sur les chemins. En d'autres temps, il eût remarqué mes préparatifs que je prolongeais, attendant toujours un hasard plus favorable. Hier, par un matin de pluie, lui absent pour la journée entière, j'ai pris le train de Londres, et ce soir je m'embarque à Liverpool. Il ne saura jamais où je vais : j'ai pris toutes les mesures pour que ce soit un mystère.

Il m'a semblé que ces explications pourraient fixer exactement notre situation respective, et qu un avertissement éclairerait mieux pour vous la conduite à tenir. Le mal que je vous ai fait je ne l'ai pas voulu, et vous me le rendez sans le vouloir davantage. Oubliez-le, oubliez-moi : on ne pense pas à la mort quand on tient la vie à pleins bras et qu'on attend l'amour. Que le vôtre, madame, vous inspire, comme le mien m'a inspirée !

ANNE DE SÉZERY.

Malgré sa désespérance et son esprit d'immolation, cette lettre impliquait encore ce jugement apologétique dont nous avons tant de peine à dépouiller nos actes, même les plus nobles

et les plus désintéressés. Anne n'avait pas eu d'elle-même cette pensée de fuite. Une autre intervention lui avait désigné cette voie douloureuse. Mais qu'est-ce qu'une pensée auprès d'un acte? Elle négligeait aussi de révéler que la maladie à laquelle elle faisait allusion lui avait laissé une humeur noire bien défavorable à l'amour et que, si la tendresse d'Albert avait pu en être atteinte, il avait fallu toute la susceptibilité d'une passion sans confiance pour le reconnaître à travers une bonté de tous les instans. Aucune découverte n'est plus navrante que celle de la bonté quand nous attendions un autre sentiment.

Élisabeth ne mit rien en doute de ce qu'elle venait de lire. La sincérité de l'accent et cette générosité la prenaient jusqu'au cœur si le ton de protection la blessait. Elle tremblait de tous ses membres. Oubliant sa répugnance à tout contact avec la femme qui lui avait volé son mari, elle voulut relire la lettre de Mlle de Sézery. Au lieu de son ancienne révolte, cette seconde lecture lui communiqua une jalousie dont ses nerfs furent secoués, non pas cette jalousie physique qui est moins tyrannique chez la femme que chez l'homme, et que pourtant elle avait tardivement connue, mais une sorte de mystique envie, de colère sacrée contre cette rivale qui prétendait la dépasser en amour, une fièvre de sacrifice.

La disparition d'Anne, pour elle, n'était pas le dénouement. Libre, Albert pouvait, devait rebâtir son foyer, revenir. Elle consentirait à lui pardonner; oui, elle pardonnerait sans réserve. Mais qu'était ce pardon auprès de l'immolation de l'autre? Mme Derize lui avait dit un jour qu'elle irait chercher son fils. Eh bien! elle ne serait pas en reste de générosité. Elle n'attendrait pas le retour d'Albert, elle ne parlerait pas de pardon, elle irait elle-même reprendre sa place. Et quelle humiliation d'aller solliciter cette place encore chaude! Pourrait-elle vraiment s'y soumettre? Il faut plus de courage pour les circonstances ordinaires de la vie commune, que pour les grands départs et les gestes héroïques. Eh bien! elle aurait ce courage. Aucun sacrifice ne serait comparable au sien.

XVIII. — ÉLISABETH A PARIS

Avec prudence elle retarda de trois semaines son départ. Ne fallait-il pas laisser tomber les jours, comme les pelletées de

terre sur un cercueil, après une séparation qui avait pu être cruelle? Philippe Lagier, dont elle ne soupçonnait pas le rôle, était venu l'informer d'un inutile voyage d'Albert à Londres.

Mais elle ne lui confia pas ses projets. A mesure que les jours passaient, elle avait peur et ses hésitations la reprenaient. Ne valait-il pas mieux attendre? Anne de Sézery pouvait-elle être si vite oubliée? Le souvenir de Mme Derize, l'avenir de ses enfans, un impérieux désir de sacrifice et son amour la poussaient par les épaules, la pressaient de partir. Oui, elle épargnerait à son mari la première démarche, elle l'irait chercher, elle le ramènerait. Ce rôle magnanime l'agitait et l'occupait si totalement qu'elle ne pensait pas à imaginer quel accueil elle recevrait.

A la fin de mai, redoutant quelque nouveau voyage d'Albert ou les mauvais conseils de la solitude, elle se décida à partir. La vieille Fanchette, obligée au secret, considérait la malle ouverte avec effarement.

— Paris! Paris! marmonnait-elle comme si elle nommait quelque bête de l'Apocalypse.

— Chut! fit Élisabeth qui n'avait pas encore révélé à Marie-Louise et à Philippe, trop bavards, le but de l'expédition où elle les entraînait comme d'utiles alliés.

Une fois dans le compartiment, — une voiture de seconde classe, — les petits ne se tinrent plus de joie.

— C'est à Paris! criait le gros garçon comme s'il avait résolu un problème délicat. Et de sa bouche arrondie, les deux syllabes magnifiques sortaient comme une boule d'or.

Marie-Louise regarda sa mère attentivement et vint appuyer sa figure contre le visage maternel. Leurs joues avaient une pareille pureté de teint, et leurs cheveux blonds se confondaient.

— Nous verrons papa? demanda l'enfant.

— Oui.

— Et nous resterons avec lui?

— Non, mignonne. C'est nous qui l'emmènerons.

Elle souriait. Elle était sûre de la victoire. Le fait d'agir, le mouvement du train en marche lui donnaient ce facile avant-goût d'héroïsme qu'éprouve à la guerre une troupe abritée avant de franchir la ligne du feu.

A Paris, elle s'installa avec ses enfans dans une maison de

famille du boulevard Saint-Germain, presque en face de Saint-Germain-des-Prés.

— Et le jardin du Luxembourg ? réclama Marie-Louise qui, après deux ans passés, se souvenait de ses promenades.

Tremblante, Élisabeth y conduisit les enfans. *Il* le traversait chaque jour sans doute, et l'ou pourrait l'y rencontrer. Elle se hâta de regagner l'hôtel. Le lendemain de son arrivée, elle dicta cette lettre à sa fille :

« Mon cher papa,

« Je suis à Paris avec maman, et Philippe aussi. C'est pour consulter un docteur. Mais vous viendrez bien nous voir. Nous devons repartir bientôt; alors il ne faut pas tarder.

« Je vous embrasse. Votre fille,

MARIE-LOUISE. »

Le prétexte du médecin n'était pas inventé. La jeune femme avait voulu profiter de son séjour pour soumettre à un spécialiste qu'elle connaissait le tempérament nerveux de la fillette, qui était vigoureuse, mais trop impressionnable, pour avoir, peut-être, compris trop tôt le chagrin de sa mère et l'étrangeté de sa vie d'enfant. Le docteur l'avait rassurée, lui conseillant le bon air de la campagne et peu d'études, puis il s'était brusquement tourné vers elle :

— Mais vous-même, madame?

— Oh! moi... avait dit Élisabeth avec détachement.

— Oui, vous. Laissez-moi vous ausculter.

Après l'examen, il l'avait à demi rassurée :

— Rien au cœur. Mais aucune régularité dans le pouls. Tantôt il court la poste et tantôt il s'arrête et on ne le sent plus. Vous avez beaucoup changé... Je sais, je sais. Le remède? Il ne dépend pas de moi...

Albert reçut la lettre de sa fille, rue Bara. Il n'avait pas changé d'appartement. Avant la mystérieuse fuite d'Anne, il dînait le soir rue Cassini, et, tous les matins, elle venait déjeuner chez lui. Souvent aussi il l'emmenait dans ces restaurans du boulevard de Montparnasse que les artistes fréquentent et qui ressemblent à des guinguettes de banlieues. Le printemps venu, il louait à Ville-d'Avray, sur la ligne de Sèvres, une petite villa

perdue dans les arbres et vêtue de clématites, et leur intimité était plus complète. C'était en rentrant, le 6 mai au soir, de préparer leur installation prochaine, qu'il avait trouvé chez le concierge de la rue Cassini ce bref adieu :

« Ma vie t'appartenait tant qu'elle pouvait te donner le bonheur. Maintenant qu'elle ne le peut plus, et que j'en suis bien sûre, pardonne-moi de reprendre ma liberté. Adieu pour toujours.

ANNE. »

Il fut atterré de cette disparition. Les silencieux désaccords qui, depuis la mort de sa mère, s'étaient glissés entre eux, certaines expressions désenchantées qu'il avait surprises, sans y attacher assez d'importance, aux coins tombans des lèvres et dans les yeux allongés de son amie, ce manque de confiance qu'elle avait toujours montré à l'égard de la joie même au temps de leur plus ardente passion, l'autorisaient brutalement à imaginer les pires catastrophes. Il put gagner assez tôt la gare du Nord pour sauter dans un train du soir. Le lendemain matin, après quelle inquiète traversée ! il débarquait à Charing-Cross, d'où il se faisait conduire immédiatement à Bladen Lodge, chez miss Pearson. Si Anne vivait, elle avait dû se réfugier là. A ses heures de tristesse, elle avait la nostalgie de la vie anglaise. Quand il gravit les marches du perron, il voulait deviner sa présence de l'autre côté de ces murailles. A la porte, il parlementa en mauvais anglais. Miss Pearson n'était pas levée à pareille heure, n'avait pas donné d'ordres. Il présenta sa carte, et attendit longtemps dans un salon dont les fenêtres donnaient sur un parc en miniature. Il y pouvait évoquer la silhouette de son amie qui se plaisait à Bladen Lodge.

« Elle est là, je vais la voir, » se répétait-il le cœur battant. Enfin miss Pearson vint le rejoindre. Après quelques politesses et explications, tout de suite il réclama Mlle de Sézery comme s'il avait des droits sur elle et que toute hypocrisie fût, en la circonstance, déplacée.

— Elle n'est pas ici, déclara miss Pearson dont le visage net et formel dès le matin était rigoureusement fermé.

— Je vous supplie, madame, de me dire où je la trouverai

— Mais je ne le sais pas.

— Vous ne le savez pas?... Vous l'avez vue pourtant... Où est-elle cachée? J'ai le droit de le savoir... Vous ne l'avez pas vue?... Alors... Mais comprenez donc que je puis tout craindre.

Miss Pearson se rendit compte de l'angoisse qui étreignait cet homme, et, se départant de sa réserve, elle livra exactement de son secret ce qu'elle en pouvait livrer :

— Vous n'avez rien à craindre pour sa vie, monsieur. Maintenant il est inutile de m'en demander davantage. Je ne vous répondrai pas.

Il essaya pourtant, avec éloquence, avec passion, avec désespoir, sans rien obtenir. La compassion momentanée de miss Pearson n'avait pas entamé sa loyauté. Il se retira sans autre indication. Mais celle-là était conforme à ses prévisions. Anne avait fui la France, Anne était en Angleterre, et à Bladen Lodge peut-être où il ne pouvait s'en assurer. Tout le jour il employa son intelligence et ses forces qui s'épuisaient à un rôle ingrat de police, fit surveiller les abords de Bolton Gardens, rendit visite à M. Portal ignorant de tout, s'informa de lord Howard qui chassait sur ses terres en Écosse : dans sa détresse, il imaginait que Mlle de Sézery, pour l'avoir ainsi quitté et pour cacher sa destination, s'était lassée de sa vie irrégulière, entendait poursuivre seule son destin et l'arranger à sa guise. Rompu de fatigue, il se reposa le soir à peine quelques heures sans avoir avancé dans ses recherches. Le lendemain, il les reprit, aidé par un agent français, et s'orientant dans une autre direction, il prit le train pour Liverpool. Sur les registres des messageries, il releva les noms des voyageurs en partance pour l'Amérique ou pour les Indes : celui d'Anne n'y figurait pas. Elle avait pu dissimuler sa qualité. Il interrogea les employés. Comment retenir une figure, une silhouette de femme dans une telle circulation? Pourtant, une miss Lewisham avait des cheveux *auburn*. Et des yeux dorés? On ne savait pas à la Compagnie qu'il y avait des yeux dorés. Il revint par Southampton, recommença la même enquête tout aussi vainement. Anne était perdue pour lui.

Par un phénomène fréquent dans l'histoire des passions, il restitua à l'absente toute la part de pensées qu'il lui avait peu à peu retirée. Leurs derniers mois n'avaient pas été bons. De sa maladie, Anne était demeurée lasse et habituellement triste. Sans cesse elle se reprochait devant lui sa jeunesse et son teint

qui se fanaient. Il subissait avec patience ses plaintes qui tiraient presque toutes leur origine d'un excès de délicatesse et de cette mélancolie naturelle à ceux qui ont trop tôt supporté, et sans préparation, les misères et les humiliations du sort. Mais aucun homme de travail ne sait dissimuler entièrement l'ennui qu'il rencontre à son foyer, ni le déplaisir qu'il éprouve à recueillir des lamentations. Seule, la vie intellectuelle gardait le pouvoir de leur communiquer de pareilles ardeurs. Un chapitre de l'*Histoire du Paysan*, la biographie de quelque grand homme, les provoquaient à des discussions sans fin. Pourtant il ne lui cédait sur aucune de ses idées d'ordre social et il ne la savait plus conquérir. Les lignes pures de l'art classique, la force positive de l'expérience l'attiraient quand, par révolte, elle penchait vers les formes tourmentées et s'évadait de la réalité dans toutes les utopies. Par intervalles, fatigués de se heurter, ils appelaient à leur aide l'amour d'autrefois et s'attendrissaient, n'osant pas s'avouer qu'il était compromis. Et trop souvent Albert, distrait, s'échappait dans une direction où elle ne pouvait le suivre, et qu'elle connaissait bien. Abandonné par elle, il ne voulait pas lui devoir une liberté qu'il avait si souvent désirée, et avec le souvenir d'Anne il se forgeait des chaînes.

L'avenue de l'Observatoire et la mystérieuse petite rue Cassini, l'allée de Mortemart au Bois de Boulogne, le chemin qui longe à Chantilly l'étang de la reine Blanche le revirent passer en pèlerinage. Dans ces cadres appropriés, il évoquait mieux les longs yeux dorés, la bouche douloureuse, la démarche à la fois légère et lasse. Au lieu du printemps qui, en tout lieu, s'épanouissait, il eût souhaité l'automne dont la grâce pathétique les avait tant caressés. Ainsi nos sentimens nous oppriment en mourant, et il prenait pour de l'amour la douceur d'avoir aimé.

La lettre de Marie-Louise apportait à sa peine une diversion prématurée. Jamais, depuis six mois et peut-être depuis une année, sa pensée n'avait été si éloignée des siens, et ceux-ci choisissaient mal leur heure. Pourquoi le troublait-on dans sa solitude? Il ne pouvait se dérober à cet appel, mais il s'y rendit à contre-cœur. A la maison de famille, il demanda Mme Derize. On l'introduisit au rez-de-chaussée dans un petit salon qui donnait sur Saint-Germain-des-Prés dont il apercevait le clocher pointu et les vieilles pierres grises entre les branches touffues des marronniers en fleur. C'était une retraite paisible à côté du

bruit de Paris. Élisabeth lui envoya en éclaireurs les deux enfans. Comment les aurait-il mal reçus? Marie-Louise lui raconta la visite du docteur, et Philippe lui fit part de la curiosité qu'il avait du jardin des Plantes. Quand sa femme apparut à son tour, le visage un peu effrayé, il eut la cruauté de se recomposer un masque de froideur.

« Elle me sait abandonné, songeait-il avec irritation. Elle vient me chercher. Elle triomphe. »

L'exaltation et l'espérance du départ, voici qu'en le revoyant elle ne les retrouvait plus. Elle ressentait cette impression de chute que connaissent bien tous ceux qui, pleins de leur sujet et émus de l'exprimer, rencontrent l'indifférence ou l'hostilité: leurs bouches ne sont plus persuasives et leurs paroles se glacent. Tant bien que mal elle expliqua leur voyage.

Bien qu'il se montrât distant et que cette intrusion dans sa vie le mécontentât, il fut plus frappé qu'il ne le laissa paraître de l'altération qu'il remarquait sur les traits d'Élisabeth et de l'amaigrissement de son corps. Allongée, avec sa flexibilité et sa pâleur, elle ressemblait à un grand lys dont la tige risque de se plier et peut-être de se briser au premier vent. De cette fragilité qui l'attirait et l'inquiétait invinciblement, il lui en voulut. Dans son égoïsme d'homme, n'ayant pas achevé de la tourmenter et l'entrevoyant déjà dans son avenir, il la désirait lointaine et fidèle. Après quelques propos insignifians, il ne se tint pas de lui demander :

— Vous avez été malade ?

— Oui, intervint Marie-Louise, le docteur l'a grondée.

Elle envoya les enfans jouer au fond de la pièce, mais la fillette se retournait souvent de leur côté.

D'un ton amer il la mit en contradiction avec elle-même :

— A Grenoble, le mois dernier, vous avez refusé de me recevoir, et vous venez me surprendre ici.

Interloquée, elle murmura :

— Les circonstances ne sont plus les mêmes.

— Quelles circonstances?

Ce parti pris lui ôta sa timidité, sa peur. Elle n'hésita plus devant la vérité. Puisque volontairement il se taisait, ne fallait-il pas qu'elle lui rappelât ses droits de femme, et les obligations qu'imposent les enfans? Elle pensait lui ouvrir son cœur, mais brutalement il l'avait refermé. Avec quelle réserve, quelle pu-

deur elle justifia sa démarche, et combien heureusement les nécessités l'inspirèrent dans une proposition qu'elle n'avait pas préparée et que son esprit rencontra dès les premiers mots !

— Je suis venue parce que maintenant vous êtes libre. Alors, pour l'avenir de Marie-Louise et de Philippe, pour votre avenir aussi, il m'a semblé que nous devions, au moins en apparence, nous réconcilier. Je suis toujours votre femme. Je l'ai été bien mal autrefois. Je l'ai compris, trop tard. Mais j'ai tant souffert ! Je ne vous reproche rien. Un jour, peut-être, j'oublierai, nous oublierons. Je ne sais pas... Enfin, vous pourriez cet été occuper l'appartement de votre mère au boulevard des Adieux. Saint-Martin n'est pas loin de Grenoble. Vous monteriez quelquefois nous voir dans la journée. Est-ce impossible ?

Quelle dignité elle gardait dans cette humiliation qu'elle méritait si peu et qui devait tant lui coûter ! Albert n'avait pu la supprimer entièrement de son souvenir que les premiers mois de sa trahison, et depuis qu'il l'avait revue en des circonstances où la sensibilité s'imprègne davantage des images, le charme affiné, épuré qu'il avait surpris en elle l'occupait trop souvent auprès d'Anne. Mais un cœur d'homme a de si compliqués replis : libre, il écartait avec rage la solution qu'il désirait asservi. L'orgueil romanesque de sa liaison et la pensée de recevoir pour la seconde fois des leçons de tendresse, l'éloignement que provoque infailliblement en nous la vue claire d'une réalité qui s'impose comme un ordre fatal et logique des choses, le mu raient en lui-même, le séparaient de toute influence extérieure.

— Je suis retenu à Paris, dit-il après un court silence.

Dès le commencement de la scène, elle avait eu l'intuition de son échec, et pourtant elle le ressentit cruellement.

— Tout l'été ? implora-t-elle par acquit de conscience.

— Je le crains.

Il détourna la tête vers les enfans qui regardaient par la fenêtre les thyrses blancs des marronniers voisins, et aussitôt il opéra une diversion : c'étaient, d'ailleurs, des récriminations anciennes et qu'il avait souvent ressassées en lui-même :

— Pourquoi m'avoir empêché de vous aider à les élever ? Je ne pouvais que cela pour eux, et vous m'en avez privé.

Elle répondit avec douceur :

— J'en avais pris la charge. Vous nous aviez abandonnés. Ont-ils été mal dirigés ?

— Je ne vous ai pas abandonnés : vous êtes partie, vous, et vous avez emmené nos enfans. Croyez-vous que je ne les aimais pas autant que vous ? Si je n'ai pas réclamé leur garde, au moins une partie de l'année, c'est à cause de vous, pour ne pas augmenter votre isolement, et c'est à cause de ma mère qui m'a supplié de vous les laisser. Vous ne le saviez donc pas ? Vous ne l'aviez pas deviné ? Vous avez pu croire que je me désintéressais d'eux ? En refusant mon appui, vous m'avez rendu mes droits. Maintenant je suis libre, maintenant j'entends les revoir, les partager.

Il s'était monté progressivement, égaré par le désarroi de son cœur et de son cerveau.

— Marie-Louise, Philippe, appela Élisabeth épouvantée.

Les deux petits se précipitèrent, et déjà Marie-Louise, de loin, avait crié :

— Méchant papa !

La jeune femme les serra contre elle également :

— Voici plus de deux ans qu'ils sont tout à moi, rien qu'à moi. Osez me les prendre. Je ne partage pas, moi.

Il s'arrêta net, comme un cheval dont l'élan se brise et dont le galop se fixe en terre tout à coup.

— Je suis injuste, Élisabeth.

Pour la première fois il prononçait son nom. Malgré sa crainte, elle en tressaillit. Il se laissa tomber sur un fauteuil à côté d'une table où il s'appuya. Sa colère était passée.

— Marie-Louise a raison. Nul n'a plus que moi désiré de donner le bonheur, et partout je répands la souffrance. C'est une fatalité. Du moins je ne suis pas heureux. Ce que je ferai ? Comment le saurais-je ? Élisabeth, mieux vaudrait me fuir, m'oublier, recommencer votre vie.

Elle poussa les enfans vers lui, mais ils lui obéirent mal. Cet aveu de faiblesse était émouvant de la part d'un homme qui avait tant préconisé dans la vie générale et dans la vie individuelle l'importance de la volonté, de l'esprit de suite, de l'énergie. Elle le sentit, et eut envie de lui tendre les bras : un instinct secret l'avertit de ne pas s'attendrir encore.

— Oh ! murmura-t-elle simplement, je ne suis pas de celles qui recommencent leur vie.

Elle l'avait recommencée pourtant, mais dans la même direction droite. Il se redressa d'un effort pour lui rendre hommage :

— Oui, vous avez, seule, assisté ma mère; seule, vous élevez nos enfans. Et moi, je ne puis rien pour vous, que vous plaindre.

Ce mot les sépara davantage :

— Ce n'est pas votre pitié que j'étais venue chercher. Votre mère, autrefois, voulait faire ce voyage. Alors je l'ai fait.

Leurs adieux furent lamentables. Il reprit deux fois ses enfans, puis il voulut tendre la main à Élisabeth, qui laissa les siennes le long de son corps.

— Plus tard... dit-il, un jour... Mais ce sera trop tard. Votre patience a des limites.

Elle pensa : « L'amour n'en a pas, » et ne répondit rien puisqu'il doutait d'elle et que son cœur était ailleurs. Le dernier mot d'Albert fut un *au revoir* qui lui échappa et qu'elle remarqua. Jusques à quand serait-elle ainsi traînée de plus en plus avant dans l'abnégation, et toujours retenue sans avantage sur le bord de la désespérance?

Il était venu le matin, et le soir elle partait. Dans l'après-midi, elle reçut à son adresse divers colis qui contenaient toute sorte de jouets perfectionnés, destinés à Marie-Louise et à Philippe, plus des livres d'images choisis avec soin pour leur donner des notions d'histoire et d'art. Albert n'avait jamais oublié d'envoyer des étrennes à Grenoble pour le jour de l'an, mais, cette fois, il avait dévalisé les magasins et s'était appliqué à séduire à distance.

— Ce n'est pas le petit Noël, expliqua le garçonnet à sa sœur, c'est le grand Noël.

Et la fillette convint que papa était gentil. Pour elle-même, Élisabeth trouva dans un écrin une bague dont le chaton sertissait une perle noire.

— C'est un anneau de fiançailles ? demanda Marie-Louise qui parlait souvent mariage à ses poupées.

XIX. — LE RETOUR

Après le voyage de sa femme, Albert passa trois mois à Paris, — les mois d'été, — dans une solitude presque absolue. Il avait essayé de se lancer à cœur perdu dans un nouveau travail. Mais le soir, affaibli, il se sentait si déprimé qu'il souhaitait parfois d'en finir.

D'Anne, sans doute, malgré toutes ses démarches, il n'aurait jamais plus de nouvelles. Elle vivait, elle pouvait vivre loin de lui, et lui imposer cette anormale, cette cruelle incertitude où il se débattait comme dans un cauchemar. Mais Élisabeth, pourquoi se taisait-elle aussi? Elle avait contribué à cette fuite, elle qui n'avait pas consenti à les abandonner à leur passion et qui avait pris le temps et le souvenir pour alliés. Le sachant libre, elle était venue sans opportunité lui rappeler son devoir. S'il avait refusé de l'accompagner, était-ce une raison pour confisquer à nouveau ses enfans? Il avait le droit d'être renseigné sur leur santé, sur leur instruction, sur leurs vacances. Parce que sa pensée, malgré lui, dans ce Paris brûlé et désert, s'en allait dans la direction d'Élisabeth, il s'excitait dans la revendication de ses droits, et en arriva à se convaincre qu'il ne devait pas tolérer qu'on les méprisât. Maintenant, rien ne s'opposait plus à ce qu'il réclamât chaque année, pendant quelques mois, la présence de son fils et de sa fille. Il irait à Grenoble, et jusqu'à Saint-Martin-d'Uriage les chercher. Ainsi il reverrait Élisabeth qu'il ne songeait qu'à tourmenter encore. Mais la tourmenter, précisément, c'était l'unique occasion de la revoir, de revoir ses yeux émouvans, son visage effrayé, tout son corps tendu, mince et fragile, quand il ne l'avait connue qu'indifférente et glacée. A certaines heures plus lucides, il se reprochait le souci qu'il prenait d'elle comme une nouvelle trahison impossible. Mais pourquoi n'écrivait-elle pas? Était-elle donc lasse de son rôle de fidélité?

A la fin d'août, fatigué d'une inquiétude d'esprit qui était insupportable à un homme de caractère décidé, il résolut de se rendre en Dauphiné pour régler à l'amiable cette question de garde d'enfans. Certaines propositions, de prime abord écartées, exercent après coup leur influence, font leur chemin peu à peu. Élisabeth lui avait parlé de s'installer au boulevard des Adieux, dans l'appartement vacant de Mme Derize, et de monter de là, quelque jour, à Saint-Martin-d'Uriage. Quittant Paris où les feuilles des avenues et des jardins jaunissaient déjà, il fut se terrer à Grenoble au boulevard des Adieux. Tout de suite il y éprouva cette sorte de paix angoissée que trouve au gîte la bête traquée. La pensée de sa mère était même un fortifiant. Il réussit à s'absorber dans les notes d'histoire qu'il avait emportées. La chaleur étant lourde et suffocante, il entreprit, le soir, quelques promenades. La première fut au cimetière de Saint-Roch, qui est

voisin. Puis il se rendit à Saint-Ismier et reconnut à peine le vieux château restauré, le parc d'un dessin nouveau, les rangées d'arbres dont un grand nombre avaient été abattus pour dégager les perspectives : le vœu d'Anne de Sézery s'était réalisé ; après elle, les choses mêmes avaient changé et perdu leur pouvoir d'enchantement. Là, elle l'avait aimée la première. Mais ce passé qu'il évoquait ne lui rappelait rien, à lui, suscitait, au contraire, d'autres souvenirs parallèles, comme la marche d'un chasseur en forêt fait lever un gibier qu'il n'attendait pas et le contraint à un autre tir. C'était le temps où il rencontrait dans les rues Mlle Molay-Norrois, qu'il n'osait même pas saluer. Les pèlerinages tournaient contre leur but. La Tour de Londres et Hyde Park, l'allée de Mortemart et Chantilly. les quais de Paris, l'avenue de l'Observatoire qui va se jeter dans le jardin du Luxembourg comme un fleuve dans la mer, les bois de Ville-d'Avray, d'autres coins de la grande ville et de sa banlieue, c'était le domaine réservé d'Anne. Le Dauphiné, malgré les origines de la jeune fille, ne lui appartenait pas. Accoutumé à saisir la relation des paysages avec la vie humaine, à donner une âme aux décors, il subissait à son insu l'influence du pays natal. C'était, à chaque pas, le retour aux années de luttes, aux années heureuses, et c'était l'image d'une lumineuse enfant de seize ans, Élisabeth, sa jeunesse. De sa solitude il marchait vers la pente où le précédaient ses pensées. Il voulut s'arrêter, repartir pour Paris et ne s'y put décider. Mais pourquoi n'écrivait-*elle* pas ?

N'y tenant plus, un dimanche matin, il monta à Saint-Martin-d'Uriage, ouvrit la barrière, traversa le verger, sonna à la porte bien qu'elle fût entre-bâillée. Il hésitait à entrer chez lui sans s'annoncer. La vieille servante, clopin-clopant, vint le recevoir :

— Seigneur Jésus ! Monsieur Albert !

— Bonjour, Fanchette.

Il embrassa la joue ridée comme une pomme reinette et en ressentit du plaisir. Ne maintenait-elle pas dans le présent un passé qui, sans elle, paraîtrait déjà plus éloigné ? Elle expliqua que Madame était à la grand'messe avec les enfans.

— J'attendrai, dit-il.

Il regarda sur la table du salon rustique les livres qui traînaient, et la musique sur le piano. Cet examen le satisfit. Par les fenêtres ouvertes, il pouvait voir les branches des arbres fruitiers qui portaient gravement leur récolte, le mont des Quatre-

Seigneurs, et plus à droite, l'ouverture du val d'Isère et les lignes vaporeuses des montagnes de la Chartreuse. L'horizon baignait dans cette buée bleuâtre qui vient au début de l'automne atténuer le faste éclatant de l'été. Son cœur se reprenait à la familiarité de ces choses, lorsque la servante qui l'avait quitté pour rejoindre ses fourneaux rentra dans la pièce, le front chargé d'un nuage. Elle commença de tourner autour de lui en se grattant la tête. Absorbé, il ne la voyait pas. Enfin la vieille bouche se déclancha pour appeler :

— Monsieur Albert?

— Et quoi donc?

— Monsieur déjeune bien ici ? Parce que je n'ai rien que du riz et du bœuf bouilli avec des carottes.

Il rit de cette inquiétude :

— Eh bien ! mais c'est parfait.

Rassérénée, elle réintégra sa cuisine. En somme, Monsieur n'avait jamais été difficile à nourrir, et il lui arrivait de s'extasier sur des plats très vulgaires. En même temps, Albert se disait: « Je ne suis pas invité, et le menu de Fanchette me donne faim. » La paix de la campagne qui l'entourait lui communiquait de la bonne humeur. L'attente se prolongeant, il sortit de la maison et fit le tour du propriétaire. Ses fermiers, braves gens un peu mous, l'accueillirent avec émotion et l'invitèrent à boire un verre :

— La ferme était veuve, lui assurèrent-ils.

De fait, il ne tarda pas à reconnaître les empiétemens des voisins : l'un plantait des poiriers à moins de deux mètres de la ligne séparative, l'autre détournait l'eau d'une source.

— Eh ! eh ! on profite de mon absence !

Comment n'aurait-on pas abusé, au village, de l'ignorance d'une femme? Avec cette promptitude qu'il montrait dans l'action, il pénétra chez les envahisseurs qu'il secoua durement. On sut immédiatement dans tout Saint-Martin qu'il était revenu et qu'il ne fallait pas plaisanter.

Il était midi quand il regagna la maison. Les cloches de la petite église carillonnaient joyeusement sur deux notes, et c'était comme un lâcher d'oiseaux clairs qui s'envolaient du vieux clocher. Quel gentil accueil d'alleluia ! Il y vit un heureux présage. Élisabeth était rentrée avec les enfans. Du seuil du salon, il la vit qui tirait les persiennes à cause de la chaleur.

Une raie de soleil illuminait ses cheveux blonds et sa nuque inclinée que dégageait la robe noire un peu échancrée au col.

— Papa ! crièrent les enfans.

Bien qu'elle fût avertie de sa visite, elle se retourna, toute rougissante. Les cloches continuaient de sonner. Ce retour dans sa maison prenait une importance qu'il n'avait pas calculée. Tous deux se souvenaient des premiers temps de leur mariage. Très vite remise, elle prit un ton enjoué pour lui souhaiter la bienvenue. Il l'eût préférée moins à l'aise, et même un peu contrainte.

— Allons déjeuner, dit-elle presque tout de suite, comme si elle ne mettait pas en doute son acceptation, ce qui était encore le meilleur moyen de franchir la difficulté.

La salle à manger, opposée au midi, pouvait garder sans inconvénient sa fenêtre ouverte. Elle donnait sur les prairies et les sapinières de Chamrousse. Albert était placé en face de toute cette verdure. Rien ne prédispose mieux au calme et au bien-être que ces repas frugaux qu'on fait à la campagne, tandis qu'on entend un bruit d'eau courante et le léger crépitement des branches sous l'action du vent, seuls témoignages de la vie paisible des choses. De longtemps, il n'avait goûté une telle détente. Et comme Élisabeth avait su faciliter simplement un retour aussi embarrassant ! Dans l'après-midi, quand il fit mine de partir, elle ne le retint pas, et il s'en étonna. Elle n'eut même pas l'air d'écouter Marie-Louise, qui parlait de reconduire son père jusqu'au château de Saint-Ferriol. Au fond, elle l'avait traité comme un invité, en femme qui sait recevoir et dissimuler son plaisir ou son ennui : c'était, du moins, l'impression nouvelle qu'il emportait sur la route. Peut-être s'était-elle lassée de l'attendre, et ne tenait-elle plus autant à une réconciliation. Il ne s'éloignait pas beaucoup de la vérité. Élisabeth, en deux ans et demi, avait accompli une si longue série d'efforts, convoité si ardemment un but, qu'elle était parvenue à cette sorte d'insensibilité apparente où tout nous devient égal quand nous n'avons plus ni reproches à nous adresser, ni forces à employer. Maintenant il arriverait ce qui arriverait. Elle ne tenterait plus rien. Son échec de Paris avait brisé en elle pour un temps ce ressort moral qu'elle avait acquis au prix de tant de peine.

Il revint le dimanche suivant. Le prétexte de cette seconde visite était qu'il n'avait pas traité dans la première la question des

enfans, et il n'en parla pas davantage. Il revint ensuite plusieurs fois la semaine.

— Tu es un demi-père, lui expliqua sa fille.

— Un demi-père?

— Oui, tu viens le matin et tu t'en vas le soir, comme les demi-pensionnaires au couvent.

Anne avait disparu depuis quatre ou cinq mois. Souvent il évaluait cette distance, surpris de la retrouver si courte. Alors il précipitait ses pensées en arrière. Peu à peu il reprenait son empire d'autrefois sur Marie-Louise et sur Philippe pour qui il inventait des jeux et des histoires. Les petits, séduits par cet art d'orner la vie, délaissaient leur mère qui s'en affligeait en secret; mais quand cesse-t-on d'apprendre à aimer avec désintéressement? Pourtant, si cette joie enfantine le rafraîchissait, il avait trop de loyauté et de clairvoyance pour se dissimuler plus longtemps à lui-même que c'était surtout Élisabeth qui l'attirait à Saint-Martin-d'Uriage. Il la découvrait à travers les réflexions de Marie-Louise, les questions de Philippe, à travers ses propres paroles. La réserve de la jeune femme tombait dans leurs entretiens. Elle montra plus librement, sans aucun étalage, ses acquisitions, son intelligence circonspecte, mais claire et juste. A mesure qu'il la connaissait mieux, il déployait plus de zèle pour la reconquérir. Elle ne l'éloignait, ni ne l'encourageait, flattée de cette cour singulière qu'il lui faisait avec toutes ses ressources d'esprit, et fière aussi de lui révéler ce qu'elle était devenue et qu'il n'avait pas deviné. A son tour, elle se refusait et se plaisait dans l'attente, et lui, tantôt s'irritait de cette indifférence inattendue, tantôt se promettait de la vaincre et de dicter sa loi. Et leurs cœurs, bientôt, s'en mêlèrent.

A part Philippe Lagier, souvent absent, il ne voyait qu'elle. Dans ce charme d'intimité, auquel si peu d'hommes savent résister, il confia ses projets d'avenir, ses plans d'ouvrages. Un jour, il apporta le manuscrit d'une *Vie populaire de Pasteur*, qu'il achevait pour sa collection de biographies. Il le lut à haute voix, et quand il l'eut terminé, sollicitant humblement quelques louanges, elle lui donna la meilleure, celle de l'émotion profonde que lui versait jusqu'à lui imposer le silence le récit de cette carrière scientifique toute droite et passionnée. Une autre fois, il ne dissimula pas sa mauvaise humeur, parce que tous les Vernier du monde étaient déjà installés pour la journée à Saint-

Martin quand il y arriva. Le mari de Blanche, dans sa vanité de tenir un grand homme à portée de la main, l'accapara, et Albert, malgré son envie d'être aimable envers ces amis de sa femme, en fut excédé.

— Qu'avez-vous aujourd'hui? lui demanda Élisabeth comme il partait.

— Vous n'êtes jamais seule.

Le reproche était si comique qu'elle éclata de rire. Mais il ne partagea pas sa gaîté. Et, ce soir-là, elle le suivit des yeux plus longtemps qu'elle ne le pouvait voir. Il ne se retourna pas, car il se replongeait avec rage dans le souvenir d'Anne et se promettait de renoncer à toute vie nouvelle.

Le surlendemain, il resta jusqu'après dîner, ce qu'il n'avait encore osé qu'un dimanche. Élisabeth, invitée à ouvrir le piano, lui joua la sonate *appassionata* qui avait révélé à Marie-Louise l'attrait de la mélancolie. Il était placé derrière elle. La musique exerçait sur lui une action profonde. A côté de ses études d'histoire, il lui avait toujours réservé une part de son temps, et ses ouvrages en portaient la trace. Au dernier accord, il se pencha et murmura :

— Pardonnez-moi, Élisabeth.

Pour un homme de tant d'orgueil, c'était le plus pathétique aveu. Elle fut aussitôt debout devant lui. Vêtue de noir, le visage non éclairé, elle se tendait comme une fleur à longue tige qui guette le jour. Ses yeux grands ouverts, ses yeux éperdus triomphaient déjà de l'ombre. Le masque d'insensibilité jeté à terre, il la revoyait si fragile, si facile à briser, incapable de résister plus longtemps à cet état d'incertitude, telle qu'elle lui était apparue au lit funèbre de sa mère, ou à Paris dans le petit salon d'hôtel. Attendri, il répéta :

— Pardonnez-moi.

La bouche se tordit, et c'était une contraction qu'il avait surprise aux coins des lèvres d'Anne.

— Vous savez bien, dit-elle, — et il remarqua mieux les inflexions abaissées de sa voix, — vous savez bien que j'ai pardonné. Moi aussi j'avais mes torts.

Il répondit très vite, avec le sentiment amer de sa cruauté, de sa lâcheté ; mais lâche et cruel, il faudrait n'aimer qu'une fois pour éviter de l'être, et même alors...

— Je ne savais plus comme je vous aimais. Vous êtes la

femme de ma jeunesse, Élisabeth, et toute ma tendresse, je la retrouve intacte.

Elle répéta :

— Intacte?

Et ses grands yeux gênans le fixaient. L'heure était-elle venue? Prête à tomber dans ses bras, défaillante, elle attendait un seul mot.

— Oui.

Il voulut l'attirer à lui, l'appuyer à sa poitrine. Tant de liens se renouaient entre eux : l'intervalle ne pouvait-il être comblé? Lut-elle jusqu'au fond dans ce cœur troublé? Elle devina son désir, et l'écarta, mais sans violence :

— Non, non, Albert, pas encore. Je vous en supplie.

— Élisabeth, souviens-toi. Je t'ai aimée.

Et plus bas, comme avec un remords :

— Je t'aime.

— Si vous m'aimez, partez ce soir, ne restez pas. Je vous en prie, si vous m'aimez.

Les yeux ouverts, les yeux trop clairvoyans le suppliaient plus que les paroles.

— Oui, Élisabeth, il faut vous mériter.

Le cœur lourd, mal libéré d'une autre passion que l'exaltation pouvait recouvrir momentanément d'un voile, non supprimer, il s'éloigna dans la nuit qui était sombre et étoilée. Du seuil, elle chercha à percer l'obscurité, à écouter le bruit de son pas. Égarée, tout agitée d'un frisson amoureux, elle pensait :

« Pourquoi est-il parti? »

XX. — LE FANTÔME

Un temps exceptionnel avait prolongé un peu plus tard que d'habitude la saison d'Uriage. M. Molay-Norrois, ragaillardi par la chaleur, mais conquis à sa manière par la vie de famille, résolut, avant le départ prochain des baigneurs, de frapper un grand coup. Il usa de son ancien ascendant sur Mme Passerat pour la décider à prier Albert et Élisabeth au dernier et solennel déjeuner qu'elle se préparait à donner avant de redescendre à Grenoble. Ce serait la reconnaissance publique, officielle, de la réconciliation, et, par cette diplomatie, il aurait bien mérité des siens.

Albert Derize et sa femme, surpris de cette invitation commune, convinrent de s'y rendre, malgré leur répugnance à être le point de mire de tous les regards. Il était bon, il était utile pour leurs enfans qu'on les vît ensemble et qu'aux yeux du monde, leur séparation fût abolie. Or on les accueillit comme s'ils n'avaient jamais été l'objet de la curiosité générale. Une autre aventure avait remplacé la leur dans les conversations. La mère d'Élisabeth, qui attachait une grande importance aux jugemens du monde, ne fut pas fâchée de ce résultat, qui l'aida à supporter d'autres tribulations venues de la belle mine de son mari. Albert, lui, se mit en frais pour sa femme. Philippe Lagier, installé depuis peu à Uriage, donnait la réplique à son ami, au grand plaisir de Mlle Rivière placée à côté de lui, qui l'écoutait, non sans regarder souvent, avec inquiétude, la femme d'Albert. Après le déjeuner, comme on servait le café au jardin, la jeune fille s'approcha de Mme Derize :

— Madame, lui dit-elle, comme si l'admiration la contraignait à cette confidence, vous n'avez jamais été plus belle.

Élisabeth rougit de ce compliment ingénu, qui d'une autre bouche l'aurait froissée.

— Vous êtes une enfant, murmura-t-elle dans un sourire.

— Plus maintenant, soupira la jeune fille.

Elle aussi avait changé et il n'était pas malaisé de s'en apercevoir. Sa coquetterie des années précédentes l'avait conduite à connaître un autre sentiment. Elle avait recherché Philippe Lagier comme une jeune fille sans fortune, et décidée à organiser son existence par le mariage, recherche un beau parti. En somme, il n'était plus de la première jeunesse et elle lui offrait la sienne. Peu à peu elle avait mieux compris ce qu'il avait d'exceptionnel, ce que son scepticisme cachait de mépris du commun, de séduction intellectuelle. Ainsi elle avait parcouru un chemin inattendu, et, dédaignée, avait ouvert à l'amour un cœur élargi. Élisabeth se demanda, non sans scrupules, si une intervention aurait quelque chance d'être efficace.

Précisément, comme pour lui prouver l'importance de son rôle, Philippe Lagier, après la jeune fille, s'approcha de Mme Derize :

— Voulez-vous, madame, me donner un conseil?

— Tout de suite?

— Non, pas ici. J'irai vous voir. Dès demain peut-être.

Le long de la montée, elle songea : « Quel conseil?... Je lui parlerai de Berthe Rivière. » Philippe l'inquiétait toujours un peu, à cause des formes compliquées, tortueuses que volontiers revêtait son esprit. Elle désira informer de cette démarche son mari qui la raccompagnait; par délicatesse pour le secret d'un autre, et surtout parce qu'elle ne pouvait pas encore se confier toute à Albert, elle ne l'osa pas.

Le lendemain, Philippe se rendit à Saint-Martin-d'Uriage. Elle s'était installée au verger dans un fauteuil de paille avec un ouvrage de tapisserie, tandis que ses enfans jouaient dans l'herbe à quelques pas. Elle profitait des derniers beaux jours et de la douceur de l'air pour rester dehors une bonne partie de l'après-midi. Le bruit régulier de la fontaine qui était voisine lui tenait compagnie sans atteindre le cours de ses pensées. Les pommes et les poires mûrissaient au soleil sur leurs arbres. Déjà les feuilles changeaient de teintes, et les seules fleurs étaient, dans les prairies, des colchiques.

Ce fut Marie-Louise qui signala sa présence. Depuis combien de temps regardait-il la jeune femme dont le visage s'encadrait dans une grande capeline? Elle fut un peu froissée de cette indiscrétion, d'autant qu'elle attendait, sans se l'avouer, Albert qui lui avait paru nerveux la veille. Aussi le pressa-t-elle d'expliquer sans retard le but de sa visite. Il devinait une vague hostilité, mais ne s'en offusqua pas. Ce qu'il avait à dire, il le dirait coûte que coûte, car il l'avait résolu après bien des hésitations :

— Voici, madame. En ce moment je dois prendre une décision grave. Je suis touché, très touché d'un sentiment que les circonstances, bien plus que ma personne, ont inspiré et dont la persistance, après m'avoir étonné, ne m'est plus indifférente. A mon âge, c'est une faveur rare que je ne rencontrerai plus sans doute si je l'écarte?

— Pourquoi l'écarter? interrogea Élisabeth.

Et comme il ne répondait pas et la fixait avec un singulier sourire, elle reprit :

— Mais pourquoi l'écarter? Berthe Rivière mérite d'être aimée, je vous assure. Le sentiment dont vous parlez, dont elle ne soupçonnait pas à l'origine le pouvoir, l'a modifiée peu à peu. Elle a vu clair en elle. En deux ans, elle a changé. Elle est maintenant réservée et sûre autant que jolie. Je vous la souhaite pour femme.

Elle s'était animée dans son panégyrique. Il la regardait comme s'il pesait ses paroles, et, brusquement, il se détourna :

— Oui, mais mon cœur n'est pas libre.

Elle rougit tandis qu'il continuait, les yeux baissés sur le gazon :

— Seulement la passion qui l'occupait et qui était sans espoir s'est épurée, est devenue un culte, une religion.

Elle eut un mouvement pour l'arrêter.

— Laissez-moi finir, madame. Je ne parlerai plus jamais de ces choses. Et il ne s'agit pas de moi. Je me suis demandé souvent depuis quelque temps si un sentiment plus humain ne pouvait pas subsister à côté de celui-là, et suffire à la promesse de bonheur, de fidélité que j'échangerais. Votre foi ne vous empêche pas d'aimer. Mais serait-ce bien loyal?

A la revoir dans ce cadre paisible, il avait malgré lui déformé légèrement le sens de sa démarche. Élisabeth voulut se lever et le congédier afin qu'il comprît que la première déloyauté, c'était cet aveu indirect qu'elle avait dû entendre. Elle se souvint que, le premier, il avait rectifié en elle le sens de la vie, et, une seconde fois, lui pardonna en demeurant à sa place. Mais elle mit dans sa réponse une autorité qui le maintenait à distance tout en lui désignant le chemin :

— C'est à vous de vous connaître. Cette... amitié ne doit plus vous occuper. Vous l'oublierez en cessant de voir celle qui en fut l'objet.

— En ne la revoyant plus?

— Non. Elle partira. Épousez cette jeune fille qui, vous l'avez dit tout à l'heure, ne vous est pas indifférente, que vous aimerez, que vous aimez déjà. Mais épousez-la sans arrière-pensée.

— Je ne puis pas.

— Sans arrière-pensée. Elle est si jeune. Regardez-la, et non le passé. Vivez près d'elle et formez son esprit avec patience. Que votre vie soit toute droite, sans à-côtés. C'est le secret du bonheur.

Il s'inclina et voulut lui baiser la main. Doucement elle la retira. Même cette humble caresse, elle ne la lui permettait pas. Dans le long silence qui suivit et qui les enveloppa comme la brume du soir les prairies en pente, chacun d'eux se donna à ses réflexions. L'air était calme, les choses immobiles. La chute d'un fruit dans les branches et son choc dur contre la terre les firent tressaillir comme un rappel du temps. Elle calculait toutes

les années perdues pour son bonheur à elle, faute, jadis, de son effort quotidien, et cherchait quel enchantement, quel sortilège effacerait les plus récentes, lui restituerait des jours limpides et non plus troubles et nuageux. Il se répétait deux mots qu'elle avait prononcés : « Elle partira... » Elle allait partir pour Paris avec Albert. La réconciliation, dont il ne doutait plus guère depuis la veille après en avoir douté longtemps, était donc définitive. Il examina, pour emporter une vision plus précise, plus cruelle aussi, la jeune femme assise devant le chalet, entourée par les arbres du verger, et que toute la paix de la campagne caressait. Dans ce soir d'automne, malgré un peu de pâleur et de maigreur qui s'effaceraient bientôt, avec sa grande capeline, son air de jeunesse, et la gerbe de graminées que Marie-Louise avait déposée sur ses genoux, elle donnait cette impression d'attente qu'on reçoit au printemps de la terre en fleur. Il la compara, par contraste, à une autre femme qui lui était apparue, dans un décor de printemps, chargée de toute la détresse de l'automne. C'était Anne de Sézery, à la terrasse du jardin du Luxembourg, à la fin du dernier mois d'avril. Il l'avait accompagnée de l'avenue de l'Observatoire à Cluny en l'absence d'Albert, et ce tête-à-tête qu'il avait cherché avec patience, avec adresse, comme il en avait étrangement profité! D'arbre en arbre, le long de l'avenue, il reculait sa confidence. Au jardin, comme ils suivaient la balustrade de pierre d'où l'on domine la grande vasque et le palais, il s'était brusquement arrêté.

— Je dois vous parler, mademoiselle.

Elle avait sans hésitation imaginé quelque chose de grave, de plus grave même que tout ce qu'il pourrait dire, et sa question en fut la preuve :

— Est-ce notre ami qui vous en a chargé?

— Non, non.

Elle se rassura un peu :

— Alors je vous écoute.

Il commença par un interrogatoire :

— Vous n'êtes pas heureuse. Albert n'est pas heureux.

Elle essaya de sourire :

— Cela se voit-il?

— Oui.

— Eh bien! nous préférons notre malheur au bonheur des autres.

— En êtes-vous certaine?

Alors, par une audace dont il se rendait mieux compte à distance et que sa passion presque mystique pour Élisabeth pouvait seule expliquer, il lui avait transmis sa dernière conversation avec la mère d'Albert et l'ingénu projet qu'avait formé celle-ci de venir réclamer son fils à celle que le temps avait dû convaincre de l'inefficacité de l'amour. Il avait pu voir, à mesure qu'il parlait, le visage se ravager, les yeux dorés perdre leur flamme. Mais elle n'avait pas protesté:

— Oui, c'est bien cela, avait-elle dit simplement. J'y ai pensé. Qu'Albert n'en sache rien, n'est-ce pas? Adieu, monsieur. Vous m'avez fait du mal. J'achèverai ma route, seule.

Il avait dû la laisser ainsi, malgré son insistance à la reconduire pour atténuer le coup qu'il lui avait donné. A plusieurs reprises, il s'était retourné pour la revoir, accoudée à la rampe de pierre, entre deux vases, de plus en plus réduite, et quelle petite chose perdue avait recueilli son dernier regard! Honteux du rôle qu'il avait joué, il n'avait pas eu le courage de se retrouver en présence d'Anne et d'Albert, et il avait prétexté une obligation de départ. Mais sa confidence avait porté. Elle ne faisait que hâter un événement qui se serait produit tôt ou tard, et peut-être trop tard. Élisabeth lui devait, en somme, la liberté de son mari, une résurrection de bonheur. Oui, il l'avait bien servie. Cette générosité même, qu'elle ne connaîtrait pas, les liait malgré elle. Jamais il n'oublierait. Elle serait son douloureux secret, sa *madone*, et personne n'en saurait plus rien. Mais Albert oublierait-il totalement Anne de Sézery? La plupart des hommes ne vivent-ils pas avec une blessure intime qui, les mauvais jours, se rouvre?

Ce silence ne pouvait se prolonger. Philippe le rompit avec ces paroles obscures:

— J'ai reçu de *ses* nouvelles.

Elle pensait donc à Mlle de Sézery, car elle l'interrogea, non sans une visible inquiétude:

— Où est-elle?

— Aux Indes, à Poona. C'est une sorte d'hospice laïque, Epiphany-School, où l'on soigne des malades, où l'on élève des enfans abandonnés. Elle n'était pas destinée à un sort ordinaire.

Pourquoi lui avait-elle écrit, à lui? Élisabeth devina qu'il n'était pas complètement étranger à la fuite d'Anne, et, sans

approfondir davantage, elle demanda, envahie déjà par la peur rien que pour avoir entendu parler d'elle :

— Pouvez-vous me répéter ce que cette lettre contient?

Il la prit dans un portefeuille et la lui tendit :

— Lisez-la et détruisez-la. J'y ai répondu hier. Elle n'écrira jamais plus.

— En ai-je le droit ?

— Oui.

Elle venait de recevoir l'enveloppe, quand Albert, après avoir traversé la maison, entra dans le verger.

— Je vous cherchais, dit-il à sa femme.

En apercevant Philippe, sa figure se rembrunit. La veille, au déjeuner de Mme Passerat, il avait mal supporté que le charme d'Élisabeth se fût exercé sur d'autres que sur lui-même, et, après avoir impatiemment essayé d'attendre au lendemain, il n'avait pu finir sa journée sans monter à Saint-Martin la revoir. Il la revit un peu troublée, avec la lettre dans la main. Philippe, après quelques propos, se leva et prit congé d'Élisabeth :

— Je suivrai votre conseil, madame.

Il serra la main de son ami que sans peine il dispensa de l'accompagner. Dès qu'il se fut éloigné, Albert revint vers sa femme et d'une voix sèche il s'informa :

— Quel conseil voulait-il ? Suis-je indiscret ?

— Il m'annonçait son mariage avec Mlle Rivière ?

— La pauvre fille !

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il vous aime.

Il ne s'apercevait pas que cette prédiction l'atteignait elle-même. Elle l'arrêta d'un ton de reproche :

— Albert !

— Il m'a avoué, à moi, qu'il avait un culte pour vous. Oui, le premier, il vous a comprise, il a deviné cette force intérieure que, moi, je n'avais pas su éveiller. Je suis jaloux de lui, jaloux de lui horriblement, non parce que je vous soupçonne de l'avoir jamais encouragé par un mot, — aucun soupçon n'a pu vous effleurer quand vous étiez seule et abandonnée, — mais parce que je n'admets pas qu'un autre puisse aujourd'hui vous connaître et vous aimer plus que moi.

— Albert ! murmura-t-elle, éperdue.

— Je devrais me mettre à genoux devant vous, et d'autres

fois, je désire d'étouffer, en vous pressant sur ma poitrine, ces années qui ont brisé notre amour.

Elle répéta, tremblante, tandis que son exaltation la dominait :

— Albert !

Interprétant mal son geste, il leva les bras avec désespoir :

— Ah ! je vous fais peur. Je le vois à vos yeux. Mais je n'ose même pas vous toucher le bout des doigts. Depuis que je reviens ici, même quand nous sommes à côté l'un de l'autre, il y a entre nous un abîme que nous ne savons pas franchir. Élisabeth ! Élisabeth ! Je suis bien malheureux.

Vaincue, elle voulut revenir à lui, et la lettre qu'elle avait oubliée tomba dans l'herbe. Machinalement il se pencha pour la ramasser et la lui rendre. Interdite, elle la prit de sa main. Il n'avait même pas regardé l'écriture, mais l'élan d'Élisabeth était rompu.

— Adieu ! dit-il brusquement en la voyant arrêtée, et il sortit en hâte du verger pour se jeter dans le chemin.

— Albert ! cria-t-elle en le poursuivant.

Le soir qui montait le lui déroba. Un nom qu'ils n'avaient pas encore prononcé suffisait à les séparer. Ce n'est pas la distance, ce n'est pas l'espace qui peuvent abolir le passé. Anne de Sézery était toujours là, entre eux.

XXI. — LA CHARTREUSE DE PRÉMOL

Huit jours, Élisabeth attendit une nouvelle visite d'Albert après cette étrange scène de jalousie. Chaque matin, à l'heure où, d'habitude, il arrivait, elle emmenait ses enfans sur le chemin jusqu'à l'orée du sentier qui contourne le château de Saint-Ferriol pour descendre en lacets par les prés à Uriage.

— Ne le vois-tu pas? demandait-elle sans cesse à Marie-Louise qui avait des yeux perçans.

Mais il fallait rentrer sans lui pour déjeuner. Inquiète de cette absence qui se prolongeait, elle se rendit à Grenoble. Elle le trouva au boulevard des Adieux, qui essayait de travailler et fut surpris de la fatigue de ses traits. Pourquoi ne revenait-il plus? Il lui expliqua que la demi-séparation lui était plus cruelle qu'une séparation complète, et qu'il fallait choisir : ou reprendre la vie commune, ou reconnaître définitivement que c'était impossible.

— Venez, dit-elle. Vous ne vous en irez plus.

— Vous le voulez?

— Oui.

Le lendemain, il monta avec ses livres et ses bagages. Singulier moment pour une villégiature en montagne, remarqua le muletier qui transporta les colis. On était déjà en octobre, et les derniers baigneurs avaient pris la fuite. La vieille maison de Saint-Martin était si vaste qu'Élisabeth put lui installer un petit appartement à l'étage supérieur. Elle l'avait appelé elle-même. Ils habitaient le même toit, ils s'aimaient et ils ne pouvaient s'abandonner à leur amour. Une force invincible les retenait.

« *Elle* vit là-bas, songeait-elle. Y pense-t-il souvent? »

Et lui, à la voir si fragile, ses joues pâles, ses yeux tendres et effrayés, mesurant mieux tout le mal qu'il lui avait fait endurer, la traitait comme une fiancée trop délicate qu'il ne faut pas effaroucher.

« Notre premier baiser viendra d'elle, espérait-il. A-t-elle oublié?... »

Mais lui-même n'oubliait pas, n'oublierait jamais sans doute Anne de Sézery, bien que la brusquerie de sa disparition eût altéré son souvenir. Elle avait été un de ces épisodes qui communiquent à la sensibilité un élan durable, auquel les hommes se reportent lorsqu'ils recherchent dans leur passé des témoignages émouvans. Seulement, il avait épuisé son mérite. Elle n'exerçait plus sur lui aucune action. Fût-elle revenue qu'elle n'eût point retrouvé d'empire. Tandis qu'Élisabeth, tant aimée autrefois, ajoutait à la force d'anciens désirs et d'anciennes désillusions un charme, un attrait d'inconnu. Elle était ensemble la représentation sensible de sa jeunesse et une femme nouvelle dont la découverte l'exaltait.

L'intimité de ces mille liens renoués confondait leurs vies. Un jour, en rougissant un peu, elle l'avait prié de reprendre l'administration de ses biens. Ainsi elle abandonnait son indépendance, se replaçait sous la tutelle de son mari, lui restituait la charge de la famille, et de ce fardeau, Albert se sentit plus léger. Les journées coulaient monotones. Après le travail, c'étaient de longues promenades avec les enfans, et, dans la soirée, un peu de musique, des lectures, et des projets d'avenir qu'ils ne faisaient plus qu'à deux. La saison avançait et ils ne parlaient pas de partir. Avec la solitude, le bonheur entourait, assiégeait

l'ermitage de Saint-Martin. Qu'attendaient-ils pour lui ouvrir les portes?

Octobre, avant de s'achever, donnait à l'automne cette beauté que, dans son éclatante monotonie, l'été ignore, et que composent comme un bouquet l'exaspération des couleurs, la transparence de l'air et cette grâce des choses mortelles.

— Papa, vous m'aviez promis autrefois, rappela Marie-Louise, de me conduire à la Chartreuse de Prémol.

— Vraiment? Eh bien! nous irons tous.

La Chartreuse de Prémol est une ruine perdue dans les sapins à deux ou trois heures de Saint-Martin-d'Uriage. On suit d'abord les plaines de Chamrousse à découvert, puis on entre en forêt. Albert organisa pour le lendemain la petite expédition. On y emploierait un jour entier, — la température était si molle! — et l'on fréterait l'âne de la ferme pour emporter Philippe à califourchon, plus un panier de vivres. Un petit berger du village, un peu simplet, mais très sûr, qu'on surnommait par dérision Cervelle, mènerait l'animal par la bride.

On partit le matin sans se presser. Les enfans commencèrent par se disputer la monture, et bientôt préférèrent marcher. Ils pensaient s'en aller d'un pas vainqueur jusqu'au bout du monde. Albert comptait sur le plaisir de la promenade, sur la bonne fatigue supportée en commun, sur la complicité naturelle de la lumière et des bois, pour toucher le cœur d'Élisabeth et lui rendre la confiance. Afin de s'abriter du soleil, elle avait mis sur la tête cette grande capeline qui lui donnait un air de jeune fille. Le cou très blanc ressortait sur le col un peu échancré de la robe noire. Elle tenait à la main un bâton qui était sans doute adapté au but de l'excursion, mais dont elle ne savait pas bien se servir. Il s'arrêta un instant pour la regarder mieux, et il admira cette flexibilité qu'elle avait acquise.

Dans la forêt, les enfans impressionnés se turent. La pente était assez forte, garnie d'un peuple de sapins dont quelques-uns, prenant de très bas leur essor, se dressaient, avides, vers le jour libre. Il y en avait de centenaires aux fûts géans qui, dépassant les autres, leur dérobaient sève, air et clarté et les reléguaient dans l'ombre, à demi étouffés, rachitiques et rabougris.

— Il n'y a personne? réclama le gros Philippe vaguement inquiet en s'abritant derrière l'âne.

— Il doit y avoir quelqu'un par là, lui promit son père. En

effet, gisant sur le bord, des fûts de sapins écorcés, les uns entiers et si longs, ainsi dévêtus et blancs, les autres déjà taillés pour le transport, attendaient une présence humaine. Et la petite caravane dépassa un bûcheron assis sur un des plus beaux troncs de la forêt qu'il venait d'abattre avec des collègues.

— Bonjour, Claude, dit Albert qui marchait le dernier et qui reconnut Terraz, son voisin. Dommage de tuer un si bel arbre. Il faut cent ans pour faire le pareil.

— Il n'en manque pas sur la Croix de Prémol, répliqua le paysan. Et ça nourrira ma nichée.

— Combien avez-vous d'enfans?

— Six, monsieur Albert. Et vous, rien que ces deux-là?

— Oui.

— Oh! mais vous n'avez pas fini. A votre âge! Avec une si belle dame!

Et il éclata de rire avec cette simplicité naturelle qui n'est pas offensante. Élisabeth avait les joues empourprées, mais ne put s'empêcher de sourire.

Enfin, après un ressaut, on arriva à la Chartreuse. Son emplacement fut choisi avec cette sûreté des anciens moines qui savaient allier la sauvagerie des lieux à leur caractère quasi sacré et propre à la méditation et à l'élévation de l'âme. De trois côtés, les pentes de sapins forment un cirque autour de la clairière en terrain plat. Du quatrième, après une levée de sol, c'est l'ouverture de la vallée qu'on aperçoit à peine, qui est rejetée en arrière dédaigneusement, comme les vains attraits du monde. Les vieux bâtimens édifiés au XIe siècle ont été démolis sous la Révolution. On n'en découvre tout d'abord qu'un portail, restauré et encastré dans la façade de la maison forestière qui a pris aujourd'hui la place du couvent; mais les ruines mutilées que les ronces, les plantes sauvages et la forêt même ont recouvertes gisent çà et là sur un large espace, comme les restes d'un corps défiguré.

Marie-Louise et Philippe, qui avaient visité la Grande-Chartreuse avec les Passerat, étaient fort déçus. Les ruines, ce n'est pas l'affaire des enfans. Mais ils se consolèrent en aidant à dresser le couvert sur une dalle de pierre que supportaient des stèles de bois, table rustique que l'on découvrit dans un abri de branchages, à l'extrémité d'une pelouse, derrière la demeure du garde. Celui-ci consentit à battre une omelette qui compléta

le déjeuner; après quoi il emmena les mioches, y compris Cervelle, visiter sa basse-cour et sa cage à lapins dont il tirait vanité.

— Voulez-vous me suivre? dit Albert à Élisabeth.

Il connaissait l'endroit pour y être venu dans sa première jeunesse. Après quelques pas dans la direction de la montagne qui les isolèrent de toute habitation, elle poussa un cri de surprise. Devant eux, un arceau intact de cloître dessinait sa courbe élancée sous la voûte enchevêtrée que formaient les arbres. Le vieux mur se distinguait à peine de toute la masse végétale, à cause d'un vêtement de mousse et de giroflées. Et même, de chétifs sapins, poussés là comme en plein terreau, agrippés les racines à nu, descellaient les pierres. Comment ces pierres tenaient-elles encore? Par quel miracle le temps avait-il respecté la pureté de cet arc qui encadrait tout un pan de forêt et même un coin de ciel, et qui restait là comme une statue dans un jardin? Déjà la forêt l'envahissait, l'enlaçait, et bientôt, étouffé sous ses embrassemens, il s'écroulerait dans l'herbe, et il faudrait se baisser pour en découvrir la trace. Ainsi menacé, pressé de toutes parts avec amitié par un peuple de branches trop serrées et caressé par l'automne dans ce paysage de sauvagerie que composait la montagne, rien que par sa grâce il évoquait la puissance de l'homme au milieu de la nature, et l'on pressentait sa décadence.

Élisabeth regardait l'arceau, et Albert, un peu en arrière d'elle, réservait pour la voir toute son émotion.

« J'ai peur, songeait-il. Elle est si fragile! Voici deux ans, trois ans bientôt qu'elle vit dans l'inquiétude. Comme elle doit être lasse! Elle a besoin de paix. Je saurai la lui rendre. Maintenant, oui, maintenant, elle est seule avec moi dans ma vie, comme nous sommes ici tous les deux... »

Elle s'était retournée de son côté, et dans les yeux grands ouverts qui le fixaient, il lut distinctement non plus cette expression vaguement effrayée qui leur était habituelle, mais l'épouvante, l'épouvante qui nous vient d'un danger immédiat ou d'une vision précise et rapprochée. En un bond, il la rejoignit :

— Élisabeth, qu'avez-vous?

— Rien, rien.

Il voulut la prendre dans ses bras :

— Tes yeux, tes chers yeux, qu'ont-ils aperçu dans le bois?

Elle se dégagea de son étreinte, et comme hallucinée, tendit la main pour lui désigner quelque chose ou quelqu'un qu'il ne voyait pas :

— Là, là. Elle est là. Tenez. Entre nous.

— Qui?

— Elle est toujours là. Quand vous me faites la lecture le soir, quand vous me dites que vous m'aimez, quand vous m'emmenez sur les chemins. Maintenant, vous pensiez me montrer ces ruines, mettre en commun nos impressions. Elle ne veut pas. Elle est venue.

— Mais qui? répéta-t-il quand il avait compris déjà.

— Anne de Sézery.

A l'appel de son nom que ni l'un ni l'autre n'avait encore osé prononcer, la lointaine jeune fille aux yeux dorés parut surgir réellement sous les arbres, là, vers l'arceau du cloître. Albert, résolument, écarta le fantôme :

— Écoute, Élisabeth. Il n'y a rien entre nous, pas même elle. Elle est partie pour toujours. Laissons-la. Tu es la femme de ma jeunesse. Tu as gardé, seule, notre foyer si longtemps. Ne va pas le briser à ton tour, pour une ombre. J'aimais jadis ton front fermé. Quand je l'ai cru vide, j'ai cherché ailleurs ce bonheur auquel nous ne croyons pas lorsqu'il est à portée de notre main et qui demande, pour être découvert et maintenu, tant d'apprentissage, une veille quotidienne. Maintenant, je lis en toi. Je ne m'étais pas trompé quand je t'avais choisie. Tu es bien celle qui devait fixer ma vie, toute ma vie. Je t'aime et te conjure d'oublier.

Elle l'avait écouté, frémissante, tendue vers lui comme, dans la forêt, ces sveltes bouleaux qui se dressaient pour parvenir à la lumière. Le dernier mot lui rendit sa résistance :

— Mais vous, Albert, vous? Comment pourriez-vous l'oublier?

— Auprès d'elle, Élisabeth, je pensais à toi. Près de toi, je ne pense pas à elle.

Elle mit une étrange insistance à affirmer :

— Non, vous ne pouvez pas l'oublier. Et moi, je ne veux pas devoir mon bonheur à son sacrifice. J'ai essayé depuis votre retour. Je ne peux pas.

Étonné, pris d'angoisse à cette mystérieuse allusion, il l'interrogea :

— Son sacrifice? quel sacrifice? Je ne comprends pas.

— C'est juste. Vous ne pouvez comprendre.

Et de sa même voix effrayée et pressante elle ajouta cet obscur avertissement :

— Ce soir vous comprendrez. Ce soir vous choisirez.

Il n'obtint aucune autre explication. Il fallut se replier sur la maison forestière. On rassembla les enfans et l'on redescendit sur Saint-Martin-d'Uriage. Le retour fut aussi lamentable que l'aller avait été joyeux. Instinctivement, les enfans partageaient la tristesse de leurs parens qui se taisaient. Ils les devinèrent à nouveau divisés. Et même, à un tournant du chemin, Marie-Louise s'approcha de son père pour lui demander :

— Papa, vous n'allez pas repartir encore?

Elle ne reçut pas de réponse. Albert s'absorbait dans ses pensées et, distrait, ne dirigeait pas la marche. Le jour déclinait. Dans cette saison, les jours sont si courts. En bas, l'ombre qui occupait le creux des vallées commençait de séparer les plans de montagne que le poudroiement du soleil mêlait. La caravane, conduite un peu au hasard, s'engagea dans un raccourci, et bientôt se trouva perdue.

— Où sommes-nous? demanda Élisabeth.

Elle s'adressait à son mari avec tant d'abandon et de sécurité qu'il y vit un signe de confiance dans l'avenir. Elle se montrait si délicatement femme en se plaçant sous sa protection, et pourtant comme elle avait bien gouverné sa maison pendant le temps qu'il l'avait désertée! Il s'orienta facilement. Mais il fallut remonter la pente. La nuit les surprit en chemin. L'âne qu'on avait chargé des deux enfans avançait avec lenteur, et le gros Philippe qui détestait l'obscurité réclamait une autre escorte que celle de Cervelle.

— Tu n'es pas fatiguée? disait souvent Albert à sa femme.

— Non, non.

Pourtant elle ralentissait. La sentant lasse, il s'apitoyait davantage sur elle, la chérissait avec cette tendresse qui entoure, qui baigne, comme la mer une île, celle qui en est l'objet. Enfin le cortège entra dans Saint-Martin, accompagné et quasi submergé par les troupeaux que l'on poussait à l'abreuvoir. C'était, dans le crépuscule, une marée lente de bœufs et de moutons. Les bergers appelaient leurs bêtes confondues. Autour de l'eau canalisée dans un tronc d'arbre, le rassemblement était

plus compact. Mais ce désordre même était tranquille. La paix du soir descendait sur ce coin de montagne.

Une fois rentrés, Albert interrogea Élisabeth :

— Maintenant, m'expliqueras-tu? En route, je ne songeais qu'à cela.

— Tout à l'heure, dit-elle, quand les petits dormiront.

XXII. — LES YEUX OUVERTS

Après le dîner que la communauté de fatigue rendit malgré tout cordial, elle emmena Marie-Louise et Philippe afin de présider elle-même à leur coucher. Un instant après, elle revint seule au salon où son mari, immobile devant le feu, attendait anxieusement son retour, et lui tendit deux lettres. Elle avait cette même expression de peur qu'il lui avait vue à la Chartreuse de Prémol.

— Lisez, murmura-t-elle. Quand ils dormiront, je reviendrai.

Il lut en premier lieu la lettre qu'Élisabeth avait reçue d'Anne de Sézery, et cette révélation d'un renoncement volontaire souleva en lui, comme une tempête, les eaux mortes d'un lac, tous les souvenirs passionnés qu'il avait ensevelis dans son cœur. Un instant, il fut courbé, ressaisi, emporté. Qu'était devenue celle qu'il n'avait pas soupçonnée capable d'un tel sacrifice? La seconde lettre, adressée à Philippe Lagier, le lui apprit. Aux Indes, à Epiphany-School, elle remplissait un office de sœur de charité et trouvait là l'occupation de son âme excessive. Elle n'écrirait plus. Avec une intuition de femme, elle avait prévu, de là-bas, les résistances de son amant en face du bonheur, et le faisait avertir de l'apaisement qu'elle rencontrait dans sa nouvelle existence et du vœu qu'elle formait de savoir que son renoncement n'avait pas été inefficace.

Chez vous, l'incertitude peut durer toute la vie, disait-elle à sa rivale qu'elle accablait un peu de sa magnanimité. Albert haïssait l'incertitude, et il lui fallait choisir avant le retour d'Élisabeth. Les circonstances ne lui permettaient pas d'hésiter quand sa pensée bouillonnante cherchait une direction. Élisabeth, en refusant de devoir à une équivoque sa place reconquise, en restituant à Mlle de Sézery son généreux prestige dépouillé même des nécessités qui l'amoindrissaient, n'égalait-elle pas

celle-ci en noblesse d'âme? De quelle supériorité toutes les deux ne témoignaient-elles pas dans l'amour? Ah! l'homme, quoi qu'il fasse, est dans cette voie toujours dépassé, et, s'il veut être jugé favorablement, il lui faut invoquer la suite de ses efforts pour créer quelque œuvre durable, quelque solide édifice : la passion ne le prend jamais tout entier ni pour toujours.

Le temps passait. Comment accueillerait-il Élisabeth? Il ne pouvait que la prendre dans ses bras, lui restituer la confiance, la paix du cœur. Et même, et surtout il lui cacherait sa blessure. Anne lointaine, Anne perdue, Anne idéalisée par sa fuite, demeurerait dans sa vie comme une de ces divinités mystérieuses à qui l'on rend d'occultes hommages. Bien des cœurs d'hommes recèlent de ces idoles, et nul ne le devine à les voir affronter les jours. C'est le jardin secret de chacun. Il cultiverait à part son jardin secret plutôt que d'imposer désormais à sa femme le moindre doute, la moindre comparaison, la moindre souffrance.

Il en était là de ses résolutions quand il vit devant lui Élisabeth. Elle était rentrée sans qu'il l'entendît. Vers la parole qu'il allait prononcer elle se tendait toute, le corps penché par l'inquiétude du visage comme une tige que le poids de la fleur fait ployer. Alors il prit les deux lettres et les jeta à la flamme. Ils les regardèrent se tordre, noircir, et se fondre, et, quand ce fut fini, il l'attira en essayant de sourire pour ne pas l'alarmer :

— Tu vois. Le foyer les a dévorées. C'est toi que j'aime.

D'une voix indistincte, elle demanda :

— Elle?

— J'ai tant de pitié pour elle!

— Rien que de la pitié?

— Oui.

C'était le cruel tombeau qu'il donnait à Anne de Sézery.

Mais elle le fixait de ses yeux interrogateurs, de ses yeux immenses, et ce regard le gênait. Il le sentait qui pénétrait en lui comme une pointe aiguë. Elle avait trop réfléchi, trop souffert, trop vécu ces dernières années pour ne pas découvrir ses pensées les plus profondes. Conquis, subjugué par cet effort dont elle portait la trace émouvante, la ciselure, par lequel pierre à pierre elle avait reconstruit leur foyer dévasté, il eut peur de lui mentir, et lui prenant doucement le visage entre les mains pour le rapprocher de lui, il lui dit de tout près :

— Élisabeth, ne me regarde plus ainsi. Oui, cette lettre d'Anne m'a fait mal. Mais c'est passé maintenant, je te jure. Avec elle, quel que fût son amour, nous marchions vers la mort. Avec toi, c'est vers la vie.

— Mon Albert!

— Quel chemin nous avons parcouru pour revenir à notre point de départ!

— Je suis si lasse!

Il appuya le cher visage à son épaule.

— Là, je suis bien, dit-elle, s'abandonnant.

Sa peine, sa lourde peine n'avait pas été inutile. Elle avait rétabli l'unité de la famille dont elle avait la garde. Si douloureusement elle avait appris que nous sommes beaucoup plus responsables des petites choses que des grandes où les circonstances ont plus de part, et que c'est à nous, jour à jour, à fixer la chaîne, facile à briser, de notre bonheur. L'avenir lui devait des compensations. L'illusion de sa jeunesse, elle n'avait pu la maintenir. Mais elle comprenait mieux, et lui avec elle, la résistante force des tendresses humaines lorsqu'elles sont soutenues par une promesse sacrée et par le lien visible des enfans. Avec une énergie insoupçonnée d'elle-même, elle avait accompli l'œuvre la plus difficile, une reconstruction. Et cette œuvre, en la transformant, l'avait rendue plus digne d'être aimée, plus complète et séduisante. Par ce courage à longue échéance, comme par sa jeunesse, elle triomphait de sa rivale, et, enfin libéré, il le reconnut.

— J'ai appris à t'aimer, dit-elle.

— Ma femme.

Ce mot, pour Albert, contiendrait son cœur désormais, et les yeux qui, peu à peu, s'étaient ouverts sur la vie, il les ferma avec ses lèvres.

HENRY BORDEAUX.

LA PERSONNE ET L'ŒUVRE

DE TAINE

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE[1]

Nous possédons maintenant, au moins dans ses parties essentielles, la *Correspondance* de Taine. Quelles indications nouvelles cette précieuse publication nous fournit-elle pour l'étude de la personne morale et de l'œuvre du grand écrivain? C'est ce que je voudrais rechercher dans les pages qui vont suivre.

I

On connaît les belles biographies anglaises de Palmerston et de Macaulay, celle de Charlotte Brontë surtout, dont Émile Montégut a si bien parlé jadis ici même. C'est sur ce modèle, éminemment anglais, et d'ailleurs hautement approuvé de son vivant par Taine, qu'a été fort ingénieusement conçue la publication de sa propre *Correspondance*. Les diverses parties qui la composent sont encadrées et reliées entre elles par de sobres et substantielles notices qui résument les principaux événemens des périodes successives auxquelles elles se rapportent. Des notes abondantes, mais concises, expliquent les allusions, donnent sur les correspondans de Taine et sur les personnes dont il parle les renseignemens indispensables. Des documens très impor-

(1) *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, 4 vol. in-16; Paris, Hachette, 1902-1907.

tans, ébauches de plan, notes ou réflexions personnelles, sont réunis en appendice ou placés à leur date à la suite des lettres. Tout cela groupé avec beaucoup d'art, et présenté avec infiniment de tact et de discrétion, forme une des biographies intellectuelles les plus attachantes que l'on puisse lire.

Et de fait, n'est-ce pas tout un demi-siècle de la pensée française contemporaine, exprimée par l'un de ses plus authentiques représentans, qui vient se refléter à travers ces pages? Ce sont d'abord les lettres de jeunesse, empreintes d'un si fier stoïcisme, d'une si vaste avidité de savoir, d'une foi si candide dans la raison et dans la science. Taine est à l'âge heureux où l'on croit encore aux amitiés éternelles, où l'on s'imagine faire tenir le monde et la vie dans l'étroite enceinte d'un syllogisme. Ni les premiers déboires de carrière, ni le premier contact avec les hommes n'entament cette confiance ingénue dans le pouvoir des idées abstraites. C'est d'ailleurs l'époque où Renan, de son côté, caresse les mêmes rêves et compose cet *Avenir de la Science* qui fut comme le programme secret de sa génération intellectuelle. Il semble qu'alors, à la veille ou dans les premières années du second Empire, la pensée française, exilée de la vie active, à la fois désabusée et toujours éprise des chimères romantiques, reporte sur la Science pure tout le culte qu'elle avait longtemps professé pour la poésie renouvelée : les premières lettres de Taine traduisent avec une fidélité non moins naïve que le livre de Renan ce curieux état d'esprit. Puis, ce sont les années de lutte ardente dans la mêlée des idées modernes, les livres succédant aux livres, et la lente, la fiévreuse conquête de la gloire. Écarté de l'enseignement officiel, rendu à sa vie d'étudiant et forcé, pour vivre, de faire œuvre et métier d'écrivain, plutôt que de philosophe, Taine s'improvise essayiste, voyageur et humoriste, esthéticien, critique et historien littéraire : ses lettres nous font alors pénétrer dans les divers milieux où s'élabore et où se juge la littérature contemporaine : Sainte-Beuve, Guizot, Renan, Havet, Paul de Saint-Victor viennent se joindre aux amis et aux correspondans de sa jeunesse, un Prévost-Paradol, un Édouard de Suckau, un Cornélis de Witt. C'est l'époque où, dans tous les ordres, triomphe le réalisme, où s'épanouit la « littérature brutale. » Puis surviennent les heures tragiques de la grande crise nationale, et après les désastres accumulés de l'invasion et de la Commune, les angoisses et les douloureuses incertitudes de l'ave-

nir. En cet instant décisif, tous les bons Français se sont promis à eux-mêmes de travailler, chacun selon ses forces et ses moyens, au relèvement de la patrie commune. A cet engagement, nul, on le sait, n'a fait plus de sacrifices et n'est resté plus stoïquement fidèle que Taine. Ses goûts personnels, sa vocation philosophique l'eussent conduit à donner à son traité de l'*Intelligence* une suite et un pendant par un livre sur *les Émotions et la volonté :* il aima mieux, par patriotisme, s'exposer aux contradictions et aux violences de la polémique quotidienne, et les vingt dernières années de sa vie furent absorbées par le dur labeur des *Origines de la France contemporaine*. C'est ce grand dessein réparateur de conservation sociale qui fait la noblesse de cette vie finissante; c'est grâce à lui que Taine a pu être non seulement la plus haute expression de sa propre génération, mais encore le guide et le chef des générations nouvelles. Et à le voir, dans les lettres de cette dernière période, solliciter avec sa modestie habituelle les conseils ou les critiques de ses amis, Émile Boutmy, Gaston Paris, Alexandre Dumas fils, et les associer à son œuvre, ou encore accueillir et encourager avec la plus hospitalière bonne grâce les jeunes talens qui viennent à lui, ceux qui seront les maîtres de demain, M. Paul Bourget, M. E.-M. de Vogüé, M. Jules Lemaître, on se rend vraiment compte de la place éminente et unique que l'historien des *Origines* occupait dans les Lettres françaises. Les pieux éditeurs de la *Correspondance* ont voulu raconter la vie d'un homme : ils se trouvent avoir écrit en même temps la vie spirituelle de deux ou trois générations successives.

Est-ce à dire que l'on doive s'attendre à trouver dans la *Correspondance* au complet toutes les lettres de Taine ? De propos fermement délibéré, on a voulu ne présenter au public qu'un *choix*. Il y avait à cela diverses raisons. D'abord, et quelque minutie de conscience qu'on y déploie, la publication d'une *Correspondance* n'est jamais, ne peut jamais être complète. Depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, et qui écrivent, pourrait-on citer un seul mortel assez infortuné pour avoir mérité que tous ses correspondans conservassent jusqu'aux moindres billets échappés de sa plume, ou assez insensé pour avoir pris et gardé copie des moindres lignes qu'il ait signées ? Les correspondances qui parviennent à la postérité ne sont jamais que des épaves, plus ou moins riches, plus ou moins précieuses, suivant les

caprices du hasard, mais toujours susceptibles de s'accroître, au fur et à mesure de nouvelles découvertes : chacun sait qu'on retrouvera, suivant le mot célèbre, jusqu'au jugement dernier des lettres de Voltaire ; on retrouvera sans doute pendant longtemps encore des lettres d'un homme qui, comme Taine, n'est mort que depuis quinze ans. C'est ainsi que je ne vois figurer dans ces quatre volumes aucune lettre à Edmond About, aucune à Scherer, aucune à Émile Montégut, aucune à Ferdinand Brunetière : je n'en vois qu'une à Sarcey, fort peu à Albert Sorel : évidemment, il y a là des lacunes involontaires, et qui, selon toute vraisemblance, seront, avec quelques autres, et s'il plaît à Dieu, comblées un peu plus tard (1).

D'autres lacunes sont volontaires et s'expliquent assez naturellement. Tout n'est pas également intéressant pour le grand public dans la correspondance même d'un grand écrivain : il faut laisser aux collectionneurs d'autographes le soin de recueillir les lettres à ses fournisseurs. D'autre part, il est toujours bien délicat d'imprimer tout vif, très peu de temps après la mort du principal intéressé, tout ce qu'il a pu dire ou écrire à ses amis ou à ses proches sur lui-même ou sur les autres. Si célèbre que l'on soit, il y a toute une partie de soi-même qu'on a le droit, et même le devoir, de réserver pour soi tout seul, ou pour les siens, de dérober aux curiosités vulgaires. Personne plus que Taine, — ses livres mêmes nous l'ont fait souvent pressentir, — n'était pénétré de cette obligation véritable. Il avait sur ce point des principes qu'il poussait volontiers jusqu'à l'intransigeance, une intransigeance presque un peu maladive. Il se refusait aux

(1) Une lettre à About nous est signalée dans les *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par E. Charavay* (Paris, Charavay, 1887) : elle est datée du 8 juin 1864. Taine recommande à son ami le peintre animalier Maxime Claude, et le félicite de son livre sur *le Progrès* : « Cela vaut *Madelon* dans son genre. C'est d'un brave homme, et d'un homme brave. Au moral et au physique, tu es le mieux portant de nous tous. Lis *Renée Mauperin*, par les Goncourt, il y a un vrai talent. » — Sans parler de diverses lettres qui nous sont signalées par des catalogues d'autographes, quelques autres, non recueillies dans la *Correspondance*, ont paru dans plusieurs Revues ou journaux : une à Ferdinand Fabre, dans la *Revue Bleue* du 23 mai 1903 ; une à Victor Duruy, dans la *Revue latine* du 25 février 1904 ; une à Baudelaire, dans le *Mercure de France* du 1er avril 1906 ; une autre enfin, dans *Quelques lettres à Alphonse Peyrat* (Fasquelle, 1903). — La lettre à Philarète Chasles que la *Correspondance*, sur la foi sans doute de ma *Bibliographie critique de Taine* (Paris, Picard, 1902, p. 47), date du 28 octobre 1862, devrait être datée de 1860, le 28 octobre, en 1862, ne tombant pas un dimanche.

interviews, interdisait la reproduction de son portrait dans les journaux illustrés, et ne consentait même pas à ce que celui que fit de lui Bonnat figurât de son vivant à une exposition. A Émile Planat, — le Marcelin de la *Vie Parisienne*, — qui lui soumettait un article sur lui-même, il écrivait : « Mais, mon cher Émile, est-ce que nous n'étions pas convenus que *non ?* Cela est tout physique de ma part, tu le sais bien. Tout ce qu'on voudra sur l'écrivain, l'être abstrait composé d'idées et de phrases, qui se donne au public. Rien, rien du tout sur le reste, sur l'homme... Je souhaite avant tout que le moi, la personne vivante avec son ton de voix, son geste, ses meubles, échappe au public ! Et ce n'est pas toi, mon meilleur ami, qui me donneras le désagrément de m'étaler devant lui. Tu sais bien que je n'ai pas même voulu laisser vendre ma photographie, ni faire ma charge. Ainsi *rien, rien,* encore une fois, tout à fait sérieusement ; rien ne me contrarierait davantage. » Un peu plus tard, il écrivait encore à M. Francis Charmes : « Vous avez raison de croire qu'en Angleterre je n'ai pas été exempt d'émotions. Mais il y a un grand principe de Gautier et de Stendhal que je crois vrai : ne pas faire étalage de ses sentimens sur le papier : de même un homme qui parle dans un salon ou en public évite ou réprime les sanglots et les cris quand ils lui viennent ; *il est indécent de donner son cœur en spectacle ; il vaut mieux être accusé de n'en avoir pas.* » Enfin, en ce qui concerne la publication de sa correspondance, le testament de Taine était plus explicite et plus rigoureux encore : « Les seules lettres ou correspondances qui pourront être publiées, y disait-il, sont celles qui traitent de matières purement générales et spéculatives, par exemple de philosophie, d'histoire, d'esthétique, d'art, de psychologie ; encore devra-t-on en retrancher tous les passages qui, de près ou de loin, touchent à la vie privée, et aucune d'elles ne pourra être publiée que *sur une autorisation* donnée par *mes héritiers,* et après les susdits retranchemens opérés par eux. » Le poète des *Montreurs* n'aurait pas mieux dit.

Dans ces conditions, la liberté des éditeurs de la *Correspondance* devenait singulièrement restreinte, et si, à certains égards, on peut le regretter, on s'explique qu'ils n'aient point publié toutes les lettres, même intéressantes, qu'ils avaient en leur possession, et qu'ils aient, dans celles qu'ils imprimaient, supprimé bien des passages qu'ils jugeaient trop intimes pour être mis sous

les yeux du public. Il est possible, ou il est probable qu'à la prendre dans son ensemble, la *Correspondance*, telle que nous l'avons, ne donne pas une idée complètement adéquate de l'homme qui s'y laisse voir ; d'aucuns la trouveront sans doute, et avec raison peut-être, trop exclusivement intellectuelle, trop impersonnelle aussi ; ils y eussent souhaité plus d'intimité, plus de familiarité, plus d'abandon. Ils auraient tort d'ailleurs d'en conclure que l'auteur de ces lettres fut incapable d'intimité et d'abandon ; ils doivent se résigner à prendre ces quatre volumes pour ce qu'ils sont en réalité : des documens pour servir à l'histoire d'une pensée. Considérée sous cet aspect, la *Correspondance* remplit admirablement son objet, le seul du reste qu'on ait voulu poursuivre ; et il semble bien qu'à cet égard on nous ait livré tous les faits, tous les textes essentiels. Les amateurs de psychologie indiscrète, les collectionneurs d'anecdotes peuvent être déçus ; les historiens de la pensée de Taine donneront toutes les « curiosités » qu'on a cru devoir nous dérober pour les pages sur *la Destinée humaine*, pour la lettre sur *le Disciple*, pour tel fragment d'examen de conscience littéraire, pour quelques-unes des notes personnelles où, à la suite d'une conversation intéressante, l'écrivain des *Origines* résumait son impression toute spontanée sur les hommes et sur les choses. Voici, par exemple, un joli crayon de Flaubert :

Un grand vigoureux homme un peu carré, à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capitaine de cavalerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres. De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation, de son ton, de ses gestes. Rien de fin, mais de la franchise et du naturel ; c'est un homme primitif, « un rêveur et un sauvage. » Il a dit lui-même ces deux derniers mots. C'est un piocheur obstiné, qui force son imagination et qui en subit les accidens.

Voici maintenant un portrait de Sainte-Beuve :

L'impression dominante, quand on le voit, c'est qu'il est timide ; il parle doucement, bas, avec insinuation et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a quelque chose d'un chanoine ou d'un gros chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise, crâne nu, avec de petits yeux malins, et un sourire doucereux, fin. Positivement, il y a un fond ecclésiastique, homme du monde. Puis, des éclats et des éclairs, la franchise, la force de croyance font explosion.

Et voici Renan à son tour :

Avant tout, c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautante...

Renan est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout... Les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations...

Renan n'est pas du monde... C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre et autant qu'il faut...

Si importans ou curieux qu'ils soient, ces documens et ces textes ne satisferont pas entièrement sans doute ceux qui, sous l'auteur, aiment à découvrir l'homme. Est-ce à dire pourtant que ceux-là aussi ne trouveront rien à glaner dans la *Correspondance?* Pour peu qu'ils sachent lire entre les lignes, ils sauront bien reconnaître le fond de sensibilité délicate et ardente qui, en dépit des précautions prises et des retranchemens opérés, perce plus d'une fois à travers les lettres de Taine. On pouvait du reste s'y attendre : la sécheresse de cœur s'accommode mal d'une pudeur aussi ombrageuse que celle dont l'auteur de l'*Intelligence* nous a donné tant de preuves; il faut avoir quelque chose à dérober aux regards banals ou indiscrets, pour tenir à le leur dérober. Qu'on se rappelle aussi mainte page des œuvres d'histoire ou de critique où l'émotion se trahit et s'échappe, d'autant plus vive qu'elle a été plus longtemps contenue : l'article sur Franz Wœpke, l'étude sur Marcelin, les pages sur Musset, sur Byron et sur Beethoven. Voyez ici la manière dont Taine parle de sa mère qui « pendant quarante ans a été son unique amie, » et qui, ensuite, avec sa femme et ses enfans, « a toujours eu la première place dans son cœur. » Son beau-père devient très vite pour lui « l'ami le meilleur, le cœur le plus chaud qu'il eût jamais rencontré. » Quand il fut élu à l'Académie, il disait : « Si j'ai désiré réussir, c'est principalement à cause du plaisir que cela devait faire à deux personnes : ma mère et mon beau-père. » Leur mort presque simultanée à tous deux lui fut un coup terrible, et dont il mit longtemps à se relever. Ses amitiés passionnées et un peu jalouses pour Paradol et pour Édouard de Suckau ne sont pas moins significatives. « L'amitié est un mariage, » écrivait-il au premier. Et au second : « Je suis fou vraiment, j'ai un besoin passionné d'embrasser quelqu'un que j'aime. J'aurais un plaisir inexprimable à te serrer la main, et

une lettre d'un de vous est une source de bonheur. » Ou encore : « Avec toi, je suis comme dans la cour de l'École, aux récréations d'été, t'en souviens-tu ? *la tête sur ta poitrine*, tranquille et heureux. » Ce souvenir, ces mouvemens de sensibilité ne sont-ils pas aussi charmans qu'ils sont expressifs ? Qu'on feuillette après cela les lettres écrites pendant la guerre et la Commune : « J'ai l'âme en deuil depuis six mois. » « J'ai le cœur mort dans la poitrine. » « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie ; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie. » Mot touchant dans sa détresse naïve. Non, quoi qu'on en ait pu dire, l'homme qui a écrit cela n'était pas au fond un impassible.

II

Il faut insister sur ce trait : il est essentiel. Nous nous imaginons tous, — orgueilleusement et ingénument, — que nos idées nous viennent de quelque révélation spéciale, qu'elles ne procèdent en aucune façon de nos tendances intimes, qu'elles sont en nous la pure expression d'une sorte de raison impersonnelle, dont les décrets s'imposent à toutes les intelligences, et, en un mot, que le jour où nous les avons conçues, nous avons entrevu la vérité face à face. Nos idées ne sont jamais que la projection abstraite de notre sensibilité propre ; et elles valent en profondeur, en étendue, en générosité, ce que vous valons, tout au fond de nous-mêmes, dans l'intimité de la vie quotidienne, dans la spontanéité vivante de nos démarches intérieures, loin des systèmes, des constructions et des livres. C'est le mot de Pascal qui est le vrai : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » Supposons Taine moins douloureusement troublé, plus légèrement affecté par les événemens de 1870-1871 : non seulement il n'eût jamais songé à écrire les *Origines ;* mais, à supposer même que l'idée lui en fût venue, il les eût écrites tout différemment. Il se trompait sur lui-même, avec sa candeur habituelle, quand il déclarait que « c'est l'étude des documens qui l'avait fait iconoclaste, » — l'étude des documens n'a pas, que je sache, fait M. Aulard iconoclaste (1);

(1) Voir à ce sujet le formidable, — et amusant, — réquisitoire, — amusant de parti pris soi-disant scientifique, — que M. Aulard vient de dresser contre les *Origines* dans son livre récent sur *Taine historien de la Révolution française.* Paris, A. Colin, 1907.

— ce qui a rendu tel l'historien des *Origines*, ce sont, au moment de la guerre et de la Commune, les émotions et les alarmes de son patriotisme, bref, un état particulier de sa sensibilité. Et c'est la nature, l'espèce et le tour habituel de sa sensibilité qu'il faut essayer de définir, si l'on veut comprendre l'origine de ses idées et la qualité même de son style.

« Je viens de lire les *Compagnons du tour de France*, de George Sand, et mon âme est toute en éruption. Il se fait un bouillonnement physique et moral dans mon cerveau et dans mon cœur, dont je n'avais pas d'idée. Et cela m'arrive sans cesse. Quelle est cette fontaine vive de passions de tous genres qui s'est ouverte en moi-même? *Pourquoi cette manière brusque, ce langage précipité, cette parole exaltée?* D'où vient que je suis obligé de ne lire aucun journal, d'éviter toute conversation religieuse et politique, de peur de m'échapper? Pourquoi, à chaque instant, est-ce que je sens l'animal fougueux et aveugle tirer la bride au moindre prétexte et bondir en avant? » C'est à son ami Édouard de Suckau que Taine écrivait ces curieuses lignes, désireux de « consulter » un psychologue de profession « sur un fait psychologique personnel. » Et vers la même époque, on nous le représente « courant la campagne de Nevers, son Byron à la main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur (1). » Trois ans auparavant, il écrivait déjà à Paradol : « Tout ce flot de pensées et de sentimens qui s'agitent en moi, ne pouvant déborder au dehors, s'épanche en toute sorte d'écrits particuliers, soit sérieux, scientifiques et pratiques, soit intimes, secrets, confidentiels. L'an prochain, je te dirai tout. » Prévost-Paradol qui a dû lire ces pages confidentielles, jugeait son ami d'un mot, qui me semble décisif : « C'est la passion, disait-il, qui a la raison pour vêtement. » Il y avait chez Taine un fond de sensibilité véritablement *romantique :* non pas cette sensibilité saine, active et

(1) A. Chevrillon, *la Jeunesse de Taine* (*Revue de Paris* du 1er juillet 1902, p. 14). — M. Chevrillon ajoute ici en note ce précieux détail : « Taine nous permit un jour de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fond de poésie ardente ; *seulement, au lieu d'être refoulée, la source poétique s'épanchait à flots violens.* Je me rappelle surtout la joie, après les années de Paris, de retrouver les arbres verts et le ciel libre, et la passion pour Byron. »

réglée qui caractérise les tempéramens et les âmes de l'époque classique, un Bossuet, par exemple, un Corneille, un Racine, même un Pascal; mais cette sensibilité inquiète et troublée, frémissante et un peu maladive, que le moindre choc ébranle, que le moindre obstacle exaspère, que rien ne peut contenter, qui aspire à toutes les chimères, et à laquelle seuls l'amour de la nature et le charme de la poésie apportent un peu de détente et d'apaisement. C'est le mal de Rousseau, aisément reconnaissable chez tous ceux auxquels le grand « écorché moral » a passé un peu de son âme. Rappelons-nous la fin de l'étude sur Byron : « Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir aux sanglots de leurs grands poètes. Longtemps ils s'indigneront contre une destinée qui ouvre à leurs aspirations la carrière de l'espace sans limites pour les briser à deux pas de l'entrée contre une misérable borne qu'ils ne voyaient pas... *Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi.* Nous parviendrons à la vérité, non au calme. » Cet aveu, cet accent en disent long sur les dispositions intimes de l'âme qui, presque involontairement, s'est laissé trahir.

Ce passionné, ce tendre, et j'oserai presque dire cet élégiaque était un triste. L'exaltation de la sensibilité n'engendre pas la sérénité du cœur. Il y a entre les humbles réalités de la vie journalière et l'infinité de nos désirs et de nos rêves, une disproportion trop criante. Comme un oiseau qui se heurte misérablement aux barreaux de sa cage, l'âme douloureusement froissée retombe sur elle-même, gémissant de son impuissance, meurtrie, endeuillée pour toujours. A chaque instant, dans la *Correspondance*, l'aveu de cette « tristesse organique » reparaît : « Hélas! mon pauvre ami, je roule comme toi par tous les bas-fonds du marais de la mélancolie. Je m'ennuie avec un excès que tu n'as jamais connu. » « Je bâille, je wertherise, je byronise, je me souhaite au fond de la Mer-Rouge. » « J'ai le spleen la moitié de la semaine. » Et ce ne sont pas là de simples boutades. A vingt et un ans, Taine écrivait à Paradol : « Mon malheur, *c'est d'avoir les désirs plus hauts que l'esprit*, je me déplais autant que les autres... *J'ai donc un fond de tristesse permanente et nécessaire;* et ma seule consolation est la pensée que tout cela n'est qu'un jeu de quarante ou cinquante ans, tout au plus encore, qu'au bout de tout cela est le repos, l'éternel

sommeil, j'espère, et qu'on peut bien s'agiter un peu sur la route quand on a à l'hôtellerie un si bon lit pour vous recevoir. » Et à vingt-huit ans de là, il écrivait à Gaston Paris, à propos d'amis communs qui venaient de perdre une petite fille : « J'ai des enfans, je sais ce que j'éprouverais en pareil cas. Pendant bien longtemps, cette idée m'a détourné du mariage. Je trouvais la vie trop triste pour la donner à d'autres, et je me disais qu'avoir une femme, des enfans, c'est faire comme la tortue, quand elle avance hors de son écaille la tête ou les pattes pour qu'on les lui coupe... A mesure que l'homme se cultive davantage, il devient plus sensible, malheur énorme qui compense, et au delà, tous les bienfaits de la civilisation. »

La tristesse n'est pas le pessimisme, mais elle conduit au pessimisme : le pessimisme n'est pas l'habituelle philosophie des gens gais. Taine n'était peut-être pas pessimiste de doctrine, — il était même plutôt optimiste, et, suivant son mot à M. Bourget, il « jugeait le monde, sinon bon, du moins passable, » mais il était profondément pessimiste d'instinct et de premier mouvement, et son humeur, contrariant et combattant ses théories, a, comme l'on sait, souvent percé dans ses livres. Ses impressions, ses premiers jugemens spontanés sur la vie et sur les hommes, ses prévisions politiques ou sociales, — surtout à partir de la guerre, — sont empreints du pessimisme le plus décourageant. Il n'est pas sans en avoir eu conscience : « Peut-être, écrivait-il en 1865 dans ses *Notes sur la province*, peut-être y a-t-il un défaut dans toutes mes impressions : elles sont pessimistes. Il vaudrait mieux, comme Schiller et Gœthe, voir le bien, comparer tacitement notre société à l'état sauvage. Cela fortifie et ennoblit. » Taine avait raison sans doute; mais on ne réforme pas sa sensibilité, et, — sa *Correspondance* en fait foi, — la disposition pessimiste devait rester la sienne jusqu'au dernier jour.

Tout cela aurait pu, le milieu et l'éducation aidant, faire de Taine un vrai poète, le digne émule de ce Byron et de ce Musset qu'il a tant aimés. Mais il était par nature, peut-être aussi par tradition familiale, d'une extrême réserve, et il avait, nous l'avons vu, une vive répugnance instinctive à l'expression publique de ses sentimens personnels. Pour tout dire, il était timide. Il ne l'était pas, — et il était même tout le contraire, — dans l'ordre de la pensée; il l'était invinciblement dans l'ordre

de l'action. Comme presque tous ceux qui ont beaucoup vécu en eux-mêmes, parmi les idées et les livres, le contact des hommes l'effarouchait; il se trouvait gêné et dépaysé parmi eux; au moindre heurt, il se repliait, se refermait et songeait à « rentrer au couvent. » Il se disait « aristocrate d'esprit, » et il l'était, avec cette nuance particulière d'aristocratisme que de longues années d'hérédité bourgeoise composent et imposent presque nécessairement. Le socialisme sous toutes ses formes, la démocratie égalitaire et niveleuse ont toujours eu en lui un ennemi d'instinct, mais singulièrement ferme et résolu. A vingt et un ans, il écrivait déjà : « Je n'ai que deux opinions fermes en politique : la première est que *le droit de propriété est absolu*, je veux dire que l'homme peut s'approprier les choses *sans réserve*, en faire ce qu'il veut, *les détruire* une fois qu'il les possède, les léguer, etc. ; que la propriété est un droit antérieur à l'État, comme la liberté individuelle (1)... » On peut dire que toutes les *Origines de la France contemporaine* sont virtuellement contenues dans ces lignes où s'étale avec une si tranquille assurance la conception romaine de la propriété (2). Et l'on s'explique l'espèce d'accablement morne et de stupeur indignée qu'éprouva Taine, quand il se trouva brusquement en face des brutales réalités de la guerre, de l'invasion et de la Commune : ce sinistre cauchemar devait peser sur les vingt dernières années de sa vie.

On s'explique aussi qu'il ait laissé à demi inemployés les dons et les facultés de poète lyrique qu'il sentait en lui. L'impudeur native du lyrique moderne s'accommode mal de ce besoin « tout physique » qu'avait Taine de cacher son « moi » aux étrangers et aux indifférens (3). Survivance en lui sans doute de ces habitudes élégantes et discrètes de « l'honnête homme » d'autrefois. L'admirable impersonnalité des grands écrivains classiques procède d'un sentiment de ce genre; et Taine, si romantique de goût et d'inspiration qu'il fût resté, — il nous l'avoue

(1) On serait à ce propos assez curieux de savoir ce que Taine a pensé de l'Encyclique *Rerum novarum*. Le dernier volume de la *Correspondance* est muet sur ce point.

(2) Voyez là-dessus l'article de M. Paul Bourget sur *les deux Taine*, dans ses *Études et Portraits*, t. III. *Sociologie et Littérature* (Paris, Plon, 1906). Sur l'évolution politique et religieuse de Taine, cette étude contient des pages fort remarquables, dont je m'inspirerai à plus d'une reprise.

(3) C'est probablement une raison de cette nature qui fit interrompre à Taine son curieux roman d'*Étienne Mayran*, que la *Revue* publiera prochainement : il sentait son récit tourner à l'autobiographie psychologique.

lui-même quelque part (1), — Taine était classique sur ce point.

Il l'était sur d'autres encore, et de son propre aveu. Des notes personnelles, datées de 1862, — il achevait l'*Histoire de la littérature anglaise*, — nous apportent ici un témoignage décisif :

Ma forme d'esprit est française et latine: classer les idées en files régulières avec progression à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, *bref oratoirement*... L'*Histoire de la civilisation* de M. Guizot, les cours de Jouffroy m'ont donné la première grande sensation de plaisir littéraire, *à cause des classifications progressives.*

Le surplus vient de la philosophie : mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime assaut, mais *par une grande route unie, carrossable.* Remplacer l'intuition (*insight*), l'abstraction subite (*Geist Vernünft*), par l'*analyse oratoire.* Mais cette route est dure à creuser.

Qu'on veuille bien méditer sur ce texte, qu'un pur classique, — un Nisard, un Brunetière, — aurait pu signer. Taine nous y révèle avec une précision, une clairvoyance qui ne laissent rien à désirer, non seulement la manière dont il « compose » et construit ses livres, ses articles, et même ses phrases, mais encore dont il conduit, développe, et même conçoit ses idées. L'éducation universitaire a sans nul doute passé par là ; mais elle n'a fait qu'enrichir et fortifier une tendance primitive ; elle a donné à une « *forme* d'esprit française et latine » pleine conscience d'elle-même. Et c'est grâce à ces deux influences combinées que l'auteur de la *Littérature anglaise* est devenu l'un des modèles les plus accomplis de l'art d'écrire, d'exposer et de démontrer, bref, de la « composition » classique.

Comment cette *forme* d'esprit tout classique se conciliait-elle avec ce *fond* de sensibilité et d'imagination romantiques que nous avons reconnu chez Taine? Ce qui est sûr, c'est que les deux tendances, d'ordinaire contradictoires, coexistaient également fortes en lui ; et c'est précisément ce qui fait, — psychologiquement et historiquement, — la curieuse originalité de son cas. On a prétendu souvent, — sur la foi, je crois, de Sarcey, — que le style de Taine, coloré et imagé comme nous le connaissons, était un miracle d'artifice : né idéologue, créé pour enchaîner des syllogismes dans la langue abstraite de Condillac, le jeune écrivain, pour réussir et atteindre un plus vaste public, se serait fait systématiquement, en étudiant Gautier et Paul de Saint-

(1) Dans une très intéressante lettre à Hatzfeld (*Correspondance*, t. II, p. 42-49).

Victor, le style somptueux, éclatant par lequel il s'est si vite imposé. Le bon Sarcey, qui n'était point un psychologue très perspicace, et qui, d'ailleurs, ne connaissait de Taine que ses dissertations d'École normale, Sarcey a été ici dupe des apparences. A défaut des notes et papiers plus intimes, il suffit d'ouvrir les premières pages de la *Correspondance*, pour voir s'évanouir la légende: dans cette prose juvénile et toute spontanée, les images jaillissent, abondantes et drues : « Tu as été au fond du scepticisme avec moi; nous en avons rapporté une goutte de liqueur empoisonnée qui flétrira toutes nos croyances, et ne pourra trouver son remède que dans la science absolue. Tu ne veux pas du remède; eh bien! je te jure que la maladie te suivra, et que tu auras beau t'étourdir, elle te prendra à la gorge au milieu de tes efforts les plus passionnés pour le service de tes opinions chéries. » Est-ce là le langage d'un pur idéologue? Fait plus caractéristique encore : en 1862, fatigué de produire, et surtout d'écrire, comme il le fut à plus d'une reprise, la tête épuisée, il s'arrête, il s'interroge loyalement sur lui-même, il se demande anxieusement si « son genre d'écrire n'est pas contraire à la nature, puisqu'il lui fait tant de mal, » et il écrit:

Qu'est-ce qui me reste? Quel talent? quelle facilité?

Il me reste l'habitude de prendre des notes au courant de la plume, d'écrire mes impressions comme je fais en ce moment.

Je n'ai aucune peine à prendre ces notes; quand j'ai une impression, elle coule naturellement sur le papier, les mots viennent d'eux-mêmes...

Oui, c'est bien cela, sa manière spontanée, instinctive, et, si je puis ainsi dire, la plus naturelle : une succession trépidante et ininterrompue de faits, d'impressions et d'images. Le reste, l'analyse oratoire, don naturel assurément, dans une certaine mesure, est, en fait, à demi acquis. Ces deux dons opposés, il avait essayé de les fondre et de les unir ensemble dans la substance même de son style; il avait essayé d'être à la fois poète et logicien, orateur et artiste, classique et romantique; mais, à réaliser cette « union des contradictoires, » il avait dépensé un effort de volonté tel que la fatigue mentale avait eu raison de son ambition, et qu'il avait pu craindre, pour l'une de ses deux facultés, une atrophie véritable:

Quand je me regarde intérieurement, il me semble que mon état d'esprit a changé, que j'ai détruit en moi un talent, celui de l'orateur et du rhéto-

ricien. Mes idées ne s'alignent plus par files comme autrefois, j'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images; bref, mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que d'un écrivain. Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Je tâche, par principe, d'aligner les idées à la Macaulay, et en même temps, je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. Cela fait que je cherche beaucoup; je ne trouve pas toujours; et ordinairement l'état nécessaire, quand j'y arrive, ne dure qu'une heure, une demi-heure, en tout cas, il me tue. *Probablement j'ai voulu allier deux facultés inconciliables.* Il faut choisir, être artiste ou orateur.

Je crois que j'ai mis le doigt sur mon mal. En effet, mon idée fondamentale a été qu'il faut reproduire l'émotion, la passion particulière à l'homme qu'on décrit, et de plus poser un à un tous les degrés de la génération logique, bref *le peindre à la façon des artistes et en même temps le construire à la façon des raisonneurs.* L'idée est vraie; de plus, quand on peut la mettre à exécution, elle produit des effets puissans, je lui dois mon succès; mais elle démonte le cerveau, et il ne faut pas se détruire.

On voit exactement en quoi consiste le rôle de la volonté, ou, si l'on y tient, de l'artifice, — mais le naturel est toujours une conquête de la volonté, — dans la formation du style de Taine. Il consiste non pas du tout à avoir forgé de toutes pièces, et contrairement au vœu de la nature et à ses tendances instinctives, une langue puissamment colorée, dont les couleurs et les images fussent en quelque sorte rapportées du dehors, mais bien au contraire, à avoir « utilisé » des dons naturels et préexistans, à avoir « allié deux facultés » peut-être « inconciliables, » celle de l'artiste et celle de l'analyste. Le « lyrisme » de Taine, avec tout ce que ce mot comporte de sensibilité ardente, d'imagination opulente, s'est transposé dans l'ordre déductif et impersonnel; il a été jeté, si l'on peut ainsi dire, dans le moule des développemens réguliers et des constructions classiques. Mais, en se réduisant au ton et à l'allure de l'analyse oratoire, il a gardé un peu de sa substance originelle. De là l'éclat de ce style; de là son mouvement continu et comme perpétuellement frémissant; de là son accent, sa couleur poétiques; de là aussi sa puissance et son impérieuse personnalité; de là enfin sa savante et savoureuse complexité. Un disciple et un ami de Taine, Émile Boutmy, l'a dit avec une heureuse justesse: « Taine avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine. »

Et quelle a été la conclusion pratique de l'examen de conscience littéraire auquel, vers le milieu de sa carrière d'écri-

vain, nous avons vu Taine se livrer avec une si scrupuleuse probité? La voici, non moins instructive que les considérans dont il l'avait fait précéder :

Si cela est vrai, il faut donc changer de style; grande entreprise... Je finirai mon *Histoire de la littérature anglaise* en gardant la première méthode. Mais l'ouvrage fini, je dois changer...

Ainsi il y a un genre littéraire de ce côté [du côté des notes prises et des impressions écrites au courant de la plume], exempt de fatigue, très bon en ce que les impressions, les idées y ont une fraîcheur, une sincérité extrêmes, c'est le genre de Stendhal et de ses notes. Le défaut, c'est d'être décousu et obscur, *de mal prouver*, d'être trop abrégé, *de ne jamais faire masse.*

Pourrais-je à côté de cela reprendre en d'autres sujets le genre explicatif et oratoire simple, le talent du professeur et du vulgarisateur, l'art de démontrer clairement et abondamment avec des classifications bien naturelles et bien tranchées? Voilà ce qu'il faudrait retrouver pour le *Journal des Débats* et la *Revue* [*des Deux Mondes*]. Toute ma première éducation me l'avait enseigné, et il est possible que je le retrouve.

Il me semble que je puis me fier à cet examen de conscience et prendre la résolution que voici : achever mes trois chapitres; remplacer ensuite mon style actuel par les notes courantes et par la classification simple. Employer les notes courantes pour mon *Angleterre contemporaine* et la classification simple pour la *Psychologie* [l'*Intelligence*] et les *Lois en histoire.*

Taine devait finir par répudier cette sorte de dédoublement de son moi et de sa manière d'être et d'écrire, et par revenir à sa première méthode de style pour les *Origines de la France contemporaine*. Mais n'est-il pas vrai que ce texte capital éclaire toute son œuvre, et nous explique tout ensemble les caractères originaux de son style et les démarches intimes de sa pensée?

III

Pénétrons plus avant encore, si c'est possible, dans l'intimité de cette pensée, et tâchons d'en saisir, sur quelques points essentiels, les secrets ressorts. La *Correspondance* nous en fournit les moyens.

Il y a, dans la vie intellectuelle et morale de tout penseur moderne, une question préalable et, si l'on peut ainsi dire, centrale à se poser. Car, de la réponse que l'on fait, et qu'il a faite lui-même, à cette question, tout dépend étroitement : la qualité et l'espèce de sa philosophie, ses vues sur le monde et sur la vie, sur l'homme individuel et sur l'homme social, sur la morale et

sur la science. Si l'on peut déterminer avec précision son attitude à l'égard de la religion, et non pas seulement son attitude officielle, mais son attitude intérieure, ses raisons vraies, ses raisons profondes de croire ou de ne pas croire, ce n'est pas seulement la nature même et l'orientation tout entière de sa pensée que l'on embrasse et que l'on juge, c'est encore son être le plus intime et le fond même de son âme que l'on touche.

Jusqu'ici, une certaine obscurité, en ce qui concerne Taine, planait sur cette question. Égaré par certains indices, j'avais cru personnellement qu'aux environs de la vingtième année, le futur auteur des *Origines* avait eu une « crise religieuse » sinon plus longue, tout au moins plus douloureuse que celle qui fit sortir Renan de Saint-Sulpice. Je dois bien reconnaître aujourd'hui que je m'étais un peu trompé : la crise fut plus précoce et beaucoup plus superficielle que je ne l'avais supposé. Un document de première importance publié par les éditeurs de la *Correspondance* nous renseigne à cet égard sobrement, mais avec une très suffisante netteté. C'est une sorte de confession intellectuelle datée du 6 mars 1848, — Taine allait avoir vingt ans, — et qui servait d'introduction à un travail personnel intitulé : *De la destinée humaine*. Le jeune homme y résumait, « pour les retrouver plus tard, » « les changemens, les incertitudes et les progrès de sa pensée » depuis cinq ans.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai vécu ignorant et tranquille. Je n'avais point encore pensé à l'avenir, je ne le connaissais pas ; j'étais chrétien, et je ne m'étais jamais demandé ce que vaut cette vie, d'où je venais, ce que je devais faire...

La raison apparut en moi comme une lumière : je commençai à soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà de ce que j'avais vu ; je me mis à chercher comme à tâtons dans les ténèbres. Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse. Un doute en provoquait un autre ; chaque croyance en entraînait une autre dans sa chute... Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre honnête homme, même après m'être défait de ma religion ; *j'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne ;* je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée ; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. *L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.*

Les trois années qui suivirent furent douces...

Nous voilà évidemment un peu loin, en dépit de quelques vagues réminiscences, trop naturelles en un pareil sujet, de

Jouffroy et de sa « nuit de décembre, » cette nuit célèbre dont Taine, un peu plus tard, devait si remarquablement parler. Rappelons-nous : « M. Jouffroy a raconté lui-même sa conversion, et comment de chrétien il devint philosophe. Ce ne fut point une découverte tranquille, mais une révolution sanglante. Dans de pareilles âmes, les dogmes déracinés arrachent et emportent avec eux les parties les plus vives et les plus sensibles du cœur. » On n'en peut dire autant de la « conversion » de Taine. Ce ne fut point une révolution sanglante, mais une découverte tranquille. Il n'avait d'ailleurs que quinze ans, et il ignorait alors tout, ou à peu près tout, du christianisme; surtout, il ne l'avait point vécu, ou il ne l'avait point vu vivre autour de lui ; un certain nombre de dispositions morales, quelques maigres souvenirs de catéchisme, peut-être quelques lectures historiques ou doctrinales, c'est à cela sans doute que se bornait sa juvénile « expérience religieuse. » Quoi d'étonnant que de ce mince viatique aient eu promptement et facilement raison les mille suggestions concordantes des lectures habituelles, des relations sociales, et surtout la fougue ombrageuse d'une jeune pensée, déjà consciente de sa force, et avide de se suffire à elle-même? « L'orgueil et l'amour de la liberté l'avaient affranchi. »

Ce fut cet orgueil intellectuel qui le soutint durant les trois douces années qui suivirent. « Je ne songeais qu'à agrandir mon intelligence, à augmenter ma science, à acquérir un sentiment plus vif du beau et du vrai. » Déjà philosophe d'instinct, sans avoir lu les philosophes, il « cherchait toujours les vérités générales, » « osant, dans son inexpérience et dans son audacieuse confiance, essayer une foule de questions, » mais bientôt rappelé, par son insuccès même, à la modestie et « au bon sens. » « Je compris qu'avant de connaître la destinée de l'homme, il fallait connaître l'homme lui-même. Alors naquirent mes premières idées de philosophie. Elles se développèrent pendant tout le temps que je passai dans la classe de rhétorique [1846-47]. »

Ce fut alors que je revins à la vraie philosophie et aux questions importantes que j'avais déjà considérées au début de ma raison. Malgré la chute de mon christianisme, j'avais conservé les croyances naturelles, celle de l'existence de Dieu, celle de l'immortalité de l'âme, celle de la loi du devoir. J'en vins à examiner sur quels fondemens j'appuyais ces croyances; je trouvai des probabilités et aucune certitude : je trouvai faibles les preuves qu'on en donnait; il me sembla que l'opinion contraire pouvait contenir

une part égale de vérité; ou plutôt, il me sembla que toutes les opinions étaient probables; je devins sceptique en science et en morale; j'allai jusqu'à la dernière limite du doute; et il me sembla que toutes les bases de la connaissance et de la croyance étaient renversées.

Je n'avais lu encore aucun philosophe; j'avais voulu conserver une liberté entière à mon esprit, une indépendance complète à mon examen. Aussi *j'étais plein à ce moment d'une joie orgueilleuse;* je triomphais dans mes destructions; je me complaisais à exercer mon intelligence contre les opinions vulgaires; *je me croyais au-dessus de ceux qui croyaient,* parce que, lorsque je les interrogeais, ils ne me donnaient aucune bonne preuve de leur croyance; j'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai plus rien debout.

Je fus triste alors; je m'étais blessé moi-même dans ce que j'avais de plus cher; j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimais tant. Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti. Que pouvais-je faire?...

Ce fut le vrai moment de la vraie crise. Crise philosophique, et non pas crise religieuse; crise d'intelligence, et non pas crise de conscience. Le christianisme est bien loin désormais, et on ne lui fera même plus l'honneur d'examiner les solutions qu'il propose. Cependant, il fallait vivre, et penser. Et dans cette âme pleine d'activité et de sève, extraordinairement avide de science certaine, faite pour croire, et non pour douter, « préservée » d'ailleurs par sa volonté « de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme, » le scepticisme ne pouvait être que provisoire. « Toute mon âme se tournait donc vers le besoin de connaître, et elle se consumait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point. »

Pendant les premiers mois de la classe de philosophie [1847-1848], cet état me fut insupportable; je ne trouvais que des doutes et des obscurités. Je ne voyais que des contradictions dans les philosophes: je jugeais leurs preuves puériles ou incompréhensibles... Moi-même, irrité de l'inutilité de mes efforts, je me jouais de ma raison; je me complus à soutenir le pour et le contre; je mis le scepticisme en pratique. Puis, fatigué des contradictions, *je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique:* je défendis le panthéisme à outrance; je m'attachai à en parler en artiste; je me complus dans ce monde nouveau et, comme par jeu, j'en explorai toutes les parties. Ce fut mon salut.

« L'opinion la plus nouvelle et *la plus poétique :* » on ne saurait trop admirer la parfaite candeur et l'absolue sincérité de ce fragment d'autobiographie morale. Ce qu'il n'avait trouvé ni dans le christianisme, tel qu'il le connaissait, — en dépit de Chateau-

briand, — ou tel qu'on le lui avait présenté jusqu'alors, ni dans les doctrines philosophiques, je veux dire quelque chose qui, avant même de satisfaire sa raison, satisfît son instinct de poète, son imagination et sa sensibilité d'« artiste, » il le trouvait dans le panthéisme; et ce fut là, à n'en pas douter, — l'aveu est formel, — la raison déterminante, la raison foncière de son choix. Impossible de faire plus clairement entendre qu'en pareille matière, l'intelligence pure authentique et légitime après coup les aspirations et les besoins de la sensibilité.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme avait enfin trouvé le point fixe qu'il cherchait depuis si longtemps. De ce point de vue nouveau, « la métaphysique lui parut intelligible et la science sérieuse; » il put « embrasser tout l'horizon philosophique, comprendre l'opposition des systèmes; » il « aperçut l'enchaînement et l'ensemble. » Il « possédait d'ailleurs la méthode, » et il « se mit avec ardeur au travail. » Les dernières lignes de cette confession sont fort belles, et peignent au vif la haute personnalité morale qui s'y traduit :

Aujourd'hui j'expose ce que je crois avoir trouvé; mais en ce moment même, je prends l'engagement de continuer mes recherches, *de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir*, d'examiner toujours de nouveau mes principes; c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité.

Il y a un point sur lequel ce noble engagement de la vingtième année n'a pas été pleinement tenu. Taine a plus d'une fois rencontré le christianisme sur sa route; il l'a observé, il l'a étudié (1), et je n'oublie pas l'émouvant hommage qu'il lui a rendu dans les *Origines;* et néanmoins, l'on peut dire qu'à cet égard il n'a pas « examiné de nouveau ses principes: » il en est resté, au fond, tout au fond, sur la question religieuse, à ses impressions de la quinzième année. Si scrupuleux par ailleurs, il négligea de

(1) Pendant sa seconde année d'École normale, il avait complété ses études de philosophie par des recherches sur le christianisme. (*Correspondance*, t. I, p. 119-120.) — J'ai eu entre les mains quelques-unes des notes qu'il avait prises sur ce sujet : elles m'ont paru quelque peu rapides, et je crois qu'un spécialiste en ces sortes de questions trouverait l'enquête poursuivie par le jeune philosophe sur les origines chrétiennes bien incomplète et superficielle. Je sais, qu'en pareille matière, comme du reste dans toutes les sciences dites morales, l'*état d'esprit* avec lequel on aborde telle ou telle étude importe beaucoup plus que l'examen détaillé, approfondi des textes et des questions : encore faut-il qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir, même involontairement, négligé tel aspect essentiel des questions étudiées.

l'être sur ce point. En 1849, « majeur depuis huit jours, » il se déclarait « incapable de voter pour deux raisons. La première, — écrivait-il à Paradol, — est que, pour voter, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. Car le vrai gouvernement est celui qui est approprié à la civilisation du peuple. Il me manque donc un élément empirique, pour juger du meilleur gouvernement actuel. Je ne sais ce qui convient à la France. » Admirable — et un peu puéril — scrupule, — car enfin, une vie entière suffirait-elle à bien remplir cet idéal programme? — et scrupule qu'on eût souhaité retrouver dans un ordre d'idées plus digne de lui. Comment un esprit aussi consciencieux, aussi pénétrant, aussi élevé que celui de Taine n'a-t-il pas senti que, pour répudier définitivement une croyance, une doctrine qui a soutenu la vie morale de tant de nobles âmes et de hautes intelligences, il y avait lieu de la soumettre à un examen plus approfondi que celui d'où, à quinze ans, il était, si promptement, sorti résolument incrédule? « Peu de personnes, a dit profondément Renan, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. » Ce droit, Taine ne l'a jamais sérieusement acheté.

C'est qu'à vrai dire la foi nouvelle qu'il a embrassée de toute son ardeur à vingt ans est devenue aussitôt en lui une religion véritable. Il faut lire, dans la *Correspondance de jeunesse*, les lettres éloquentes qu'il adresse à Paradol pour le convertir à ses croyances ; il faut entendre de quel ton de tristesse passionnée il gourmande, nouveau Polyeucte, — le rapprochement est de lui, — le mobile et si cher ami qu'il veut sauver du scepticisme, et qu'il surprend en flagrant délit de « nonchalance pour la vérité : » « Regarde, mon ami, combien tu es déjà malheureux, combien cette ardeur pour l'action, cette sensualité de désirs, cette fougue irréfléchie qui erre de tous côtés, ne sachant où se prendre et cherchant à se fixer, combien tout cela affaiblit ton corps, ta volonté et ta pensée... Que puis-je, sinon te donner mon exemple?... Je saurai, je croirai! Je sais déjà et je crois! Ah! si tu voulais! » Et ailleurs : « Avec mon adoration pour les vérités de raison et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Église et de la foi. Mais, du moins, je puis prouver ce que j'avance... » Et ailleurs enfin : « Mon bon ami, que tu as raison de trouver la science mystique,

La nature est Dieu, le vrai Dieu, et pourquoi? Parce qu'elle est parfaitement belle, éternellement vivante, absolument une et nécessaire. N'est-ce point parce que leur Dieu est tel, que les chrétiens l'aiment? Et *si nous n'en voulons point*, c'est que ses caractères humains l'avilissent, jusqu'à en faire un roi, ou un amant... Ceux qui nient que ce Dieu puisse être adoré ignorent les ravissemens de la science. L'homme qui, parcourant les lois de l'esprit et de la matière, s'aperçoit qu'elles se réduisent toutes à une loi unique, qui est que l'Être tend à exister; qui voit cette nécessité intérieure, comme une âme universelle, organiser les systèmes d'étoiles, pousser le sang de l'animal dans ses veines, porter l'esprit vers la contemplation de l'infini; qui voit le monde entier sortir vivant et magnifique d'un unique et éternel principe, ressent une joie et une admiration plus grandes que le dévot agenouillé devant un homme agrandi... » C'est déjà l'« hymne » célèbre qui termine les *Philosophes classiques*.

Les religions se rendent rarement justice les unes aux autres; elles se méconnaissent souvent et ne se comprennent pas toujours. La rivalité de leurs ambitions et de leurs espérances nuit à la sérénité de leur pensée, à la lucidité de leur regard. Cette religion de la science, dont Taine fut un des prophètes, — car déjà il confond, comme il le fera toute sa vie, la « science » et la « philosophie, » — cette religion de la science ne pouvait faire exception à la loi commune. Dans les lettres de jeunesse, notamment, le mépris à l'égard du christianisme s'étale d'une manière parfois bien naïve. « Je t'en supplie, écrit Taine à Paradol, ne reste pas où tu en es. Les chrétiens *eux-mêmes*, Descartes, Malebranche, sont supérieurs à toi en ce moment; cela n'est pas honorable. » Une autre fois, il lui écrit : « Tu as bien souffert en entendant ton jeune ami dire : Qui sait si en mourant je n'appellerai pas un prêtre? Avec tes opinions chancelantes et probables, es-tu sûr que tu n'en feras pas autant? Ne ris pas. M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours, adepte passionné de Saint-Simon pendant longtemps, s'est fait prêtre catholique; il est notre aumônier maintenant. *Cela est terrible à penser*, n'est-ce pas? » Et il ajoute un peu plus loin : « Mon Dieu n'a rien de commun avec le *Dieu-bourreau du christianisme*, ni le Dieu-homme des philosophes du second ordre. » Accent à part, on pourrait croire que l'*Encyclopédie* a passé par

là. De fait, à cette chaleur de conviction personnelle se joint l'ardeur du prosélytisme. Ce ne sont pas seulement ses deux grands amis, Paradol et Édouard de Suckau qu'il entretient dans le culte du vrai Dieu selon Marc-Aurèle, Spinoza et Hegel, et dans la bonne doctrine : par eux il essaye d'en atteindre d'autres, Gréard, About, Crouslé : « Je dirais donc à notre Gréard : Le vrai Dieu a ce que tu aimes dans le Dieu chrétien ; il n'a pas ce que tu y méprises... » « Vois Edmond [About]... C'est une force capable de se porter de tous côtés... Je l'ai vu étudier Platon et Aristote pendant un mois de suite ; le plaisir de battre les catholiques en ferait pour six mois un bénédictin. Il est surtout agissant et militant. *C'est de ce côté qu'il faut lui représenter les choses.* » « Crouslé est bien disposé. Plantes-y le bon grain. Notre puissance est bien petite. Plus tard, peut-être?... » En attendant, — il est juste d'ajouter que nous sommes aux fâcheuses premières années du Second Empire, — les choses et les hommes du catholicisme ont en lui un observateur détaché, ironique et peu indulgent. Au sortir de l'École normale, Taine est nommé suppléant de philosophie à Nevers : « l'aumônier, déclare-t-il, a plus d'esprit, mais c'est un coquin ; » « l'évêque est dangereux ; » notre philosophe avoue d'ailleurs qu'il a « un bon recteur, *quoique* prêtre, » et il écrit sans sourciller : « le grand étouffoir, le clergé. » Un autre jour, il dit à sa mère et à ses sœurs : « A propos, nous sommes allés en corps écouter aujourd'hui un *Te Deum*. Quelles singeries ! » Ne nous étonnons pas de ce ton voltairien : pour le futur auteur des *Philosophes classiques*, toute l'histoire des six derniers siècles se ramène à « une grande guerre contre l'Église et le dogme. » « J'ai beau regarder, ajoute-t-il, je ne vois de science possible que comme une guerre. » « Tu peux faire de Marc-Aurèle, écrit-il à Édouard de Suckau, un livre charmant, qui sera lu, qui fera des honnêtes gens, des païens (*c'est la même chose*), des philosophes (encore la même chose)... Marc-Aurèle... est un Jésus-Christ païen. » « Marc-Aurèle est mon catéchisme, » disait-il encore. Et à près de quarante ans de là, il écrivait à son ami Émile Boutmy : « J'avais emporté mon Évangile, Marc-Aurèle : c'est notre Évangile, à nous autres qui avons traversé la philosophie et les sciences ; il dit aux gens de notre culture ce que Jésus dit au peuple. Mettez-le sur votre table de nuit ou sur un coin de votre bureau, et lisez-en trois ou quatre phrases tous les jours ; elles suffiront pour alimenter

votre rêverie pendant toute la journée... Voilà bien le testament suprême de toute l'antiquité, d'un monde plus sain que le nôtre... Un vieillard comme moi y trouve juste, avec la saveur parfaite, l'aliment final qu'il lui faut. » Le ton a quelque peu changé; mais la pensée est restée la même. Elle devait rester la même jusqu'au bout.

Nous en avons encore une preuve, singulièrement éloquente, émouvante même, dans la lettre, — qui va devenir historique, — de Taine à M. Bourget sur *le Disciple*. Jusqu'à quel point, en composant son personnage d'Adrien Sixte, le romancier avait-il songé à l'auteur de l'*Intelligence?* Ce qui est certain, c'est que plusieurs des traits du caractère fictif s'appliquaient trop bien à l'homme réel et vivant, pour que celui-ci ne se sentît pas directement visé. La philosophie générale de Sixte, n'était-ce pas la sienne? Le déterminisme absolu que professait le maître de Greslou, n'était-ce pas, en des formules souvent bien voisines des siennes propres, la doctrine que lui-même avait si fermement embrassée? N'allait-il donc pas, en lisant le roman, se trouver, idéalement, dans une situation morale assez analogue à celle d'Adrien Sixte, ayant entre les mains la sinistre confession de son déplorable « disciple? » Et l'inquiétante question de la responsabilité morale encourue par l'écrivain qui pense pour ainsi dire tout haut, sans se soucier des conséquences possibles de ses idées, n'allait-elle pas se poser devant lui avec une impérieuse acuité? En un mot, n'était-ce pas sa vie et son œuvre tout entière qu'il allait avoir à juger d'ensemble et presque directement? — La lettre de Taine répond, non pas complètement, mais d'une façon bien suggestive, à ces questions. Sous l'objectivité et l'impersonnalité volontaires de la forme, on sent le frémissement de l'âme qui a été atteinte plus profondément qu'elle ne veut le laisser paraître; on sent l'homme qui s'est reconnu, et qui ne veut pas se reconnaître, et qui trouve, dans son *moi* présent, mille raisons spécieuses de ne pas reconnaître le moi d'autrefois. Il avoue d'ailleurs, et à plus d'une reprise, la blessure intime :

... Pour l'effet d'ensemble, il m'a été très pénible, *je dirai, presque, douloureux*. Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

La première, surtout pour les gens qui n'ont pas des convictions fortes et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence, il n'est qu'à demi coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore

enracinés dans la vie et tous les hommes plus ou moins *déracinés* [on le voit, l'expression, qu'un autre a rendue célèbre, est de Taine] le trouveront intéressant, presque sympathique... « Pour le philosophe, dit M. Sixte, il n'y a ni crime, ni vertu... La théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles. » Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices garderont vaguement dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte; ils l'admettront, ou du moins ils la toléreront comme la conclusion du livre, et cette conclusion est contre la morale.

La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique, mais ce qu'ils éprouveront, quand ils seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance, et non de la complaisance, et enfin, quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y heurteront, ils voudront le briser. *Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences...* Ils jugeront que le déterminisme psychologique absout le crime... et leur conclusion sera contre la science.

Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi, et *j'en ai souffert.*

Est-ce bien, ou plutôt, est-ce surtout de cela que Taine a « souffert » en lisant le *Disciple?* Écoutons-le opposer, sans le dire, son propre portrait à celui de Sixte :

A mon avis, l'origine de cette erreur est dans la façon dont vous avez conçu Sixte, le représentant de la science moderne. Vous lui avez donné un cerveau insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Il ne connaît que des superficies. Il a suivi des cours, il a lu des livres, rien de plus.

En fait d'études sur le monde moral, il n'a pas fait une seule monographie historique, une seule de ces préparations anatomiques par lesquelles on étudie, de première main, avec ses propres yeux, un homme, une affaire, un fragment de société actuelle ou ancienne. On n'a pas le droit de parler sur une science spéciale, si l'on n'a pas travaillé soi-même, par des recherches originales et avec des procédés techniques, sur une ou plusieurs questions de détail. Bien plus, Sixte s'est interdit systématiquement l'expérience; il n'a vu du monde réel que la boutique de son père et les badauds du Jardin des Plantes; il ne lit pas les journaux, il n'a pas voyagé; sur le monde social, politique, littéraire, commerçant, industriel, sur les types humains que ce monde comporte, il en sait moins que l'épicier le plus borné, et le paysan le plus obtus. Et, avec cette ignorance colossale, il se permet de conclure sur le monde social et le moral, de réduire la notion du bien et du mal à une conviction utile ou puérile! *Un vrai savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi.* Voyez sur la même question ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer. Les noms de bon et de mauvais, de vice et de

vertu, ne sont pas des termes de convention, des qualifications arbitraires; ils expriment l'*essence* des actes et des individus. Car on ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice; l'individu humain n'existe que dans la société et par elle; autant vaudrait, en décrivant une cellule dans un organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme; elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout; même générale et philosophique, à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue à penser que par l'intégrité permanente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes... Si, par ses déchets, elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard; *ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit*, des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale.

Il n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique, au contraire; selon moi, impossible sans le déterminisme de fonder le droit de punir, la justice du châtiment; là-dessus, relisez, dans l'*Examination of sir W. Hamilton's Philosophy*, l'admirable chapitre de Stuart Mill. *Personnellement, dans les Origines de la France contemporaine, j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique*, dans le portrait des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte; mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire...

Et rappelant que « plus une école est déterministe, plus elle est rigide en morale, » il concluait, comme il eût conclu jadis: « *A mon gré, la vraie science, la philosophie complète conclut non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle.* » Mais, en dépit de cette assurance, il semble bien qu'il conservât quelque inquiétude. Car il ajoutait, avec mélancolie, mais non sans clairvoyance:

Pardonnez-moi mon opposition: elle vient de ce que *votre livre m'a touché dans ce que j'ai de plus intime*... Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, *votre idée de l'inconnaissable*, d'un *au-delà*, d'un *noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, *vers une forme du christianisme*. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui...

Ce « port mystique, » s'il s'en était, pour son compte, un peu rapproché, peut-être, dans la dernière période de sa vie, il était encore bien loin d'y entrer résolument. Personne n'a été plus réfractaire que Taine aux notions d' « au-delà, » d' « inconnaissable, » de « noumène. » L'œuvre de Kant, qu'il connaissait fort bien, était pour lui non avenue. « Qu'il laisse là, disait-il de

Berthelot, qu'il laisse là son Kant, un philosophe surfait dont pas une théorie n'est debout aujourd'hui et qu'Herbert Spencer, Stuart Mill, toute la psychologie positive ont relégué à l'arrière-plan derrière Hume, Condillac et même Spinoza. » « J'ai lu l'ouvrage (la *Critique de la raison pure*), écrivait-il à Max Muller, la plume à la main, dans ma jeunesse, et à mesure que j'avançais en âge, les objections se sont multipliées dans mon esprit. » « Je diffère, écrivait-il encore, je diffère absolument de Spencer sur le fond des choses ; je ne crois point du tout qu'il soit inconnaissable ; surtout, je n'admets point que le fond de l'esprit soit inconnaissable. » « Je n'ai aucune disposition mystique, » déclarait-il à un autre correspondant ; et je crois qu'il se trompait sur lui-même, et qu'il avait vu plus clair en lui, le jour où il exposait à Paradol les principes d'un mysticisme scientifique et « raisonnable. » Mais le mysticisme, il le plaçait dans l'ordre de la connaissance rationnelle : ce qu'il appelait, d'un mot d'ailleurs inexact, la Science, lui inspirait les mêmes transports, les mêmes « ravissemens, » la même infinie confiance, que sa religion au plus enthousiaste des croyans. On nous rapporte à cet égard un mot qui le peint tout entier : « Je suis le contraire d'un sceptique, — c'est M. Chevrillon, son propre neveu, qui parle, — nous dit-il un jour, tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. *Je crois tout possible à l'intelligence humaine.* Je crois, qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instrumens perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. *Il n'y a pas de mystère définitif.* » Telle était l'origine de son opposition intime au catholicisme, et cela dans les momens mêmes où il en parlait avec le plus d'intelligente sympathie : on se rappelle les pages célèbres qui, dans les *Origines*, terminent les chapitres sur l'Église : d'un accent moins âpre, elles affirment aussi nettement que le premier article publié ici même par Taine, l'opposition radicale, absolue de « la conception scientifique » et de « la conception catholique du monde. » Sur ce point essentiel, il n'a jamais varié, et, à cinquante ans d'intervalle, l'état d'esprit de sa quinzième année, tel qu'il s'exprime dans le morceau sur la *Destinée humaine*, lui dictait encore les mêmes conclusions.

Ce n'est pas que, parfois, il n'ait eu, semble-t-il, quelque regret d'en être réduit à maintenir ses anciennes conclusions. Ne nous lassons pas de citer les *Origines* : « *Il n'y a que lui* [le

christianisme] *pour nous retenir sur notre pente natale... Ni la raison philosophique*, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. » Qu'est-ce à dire? et comment concilier tout cela? Jadis, c'est tout le christianisme qu'il répudiait en bloc; et le protestantisme ne trouvait pas plus grâce à ses yeux que le catholicisme : « Oh! cher ami, écrivait-il en 1856 à Paradol, ne nous rends pas protestans, laisse-nous voltairiens et spinozistes... Arrière les bouchers, les fanatiques, les trembleurs, les puritains, les inventeurs du *cant*. Gardons la moquerie, la hardiesse d'esprit, voire les licences de l'École. » Quelques années plus tard, — il avait vu l'Angleterre et longuement étudié la littérature et la civilisation anglaises, — ses idées s'étaient modifiées sur ce point. Dans des notes personnelles, qui sont datées d'octobre 1862, et qu'on nous a conservées, il disait:

J'ai bien un idéal en politique et en religion ; mais je le sais impossible en France ; c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique. Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre... Mais le protestantisme est contre la nature du Français... Rien à faire, sinon... à amoindrir la violence du catholicisme et de l'anticatholicisme, à vivoter avec des tempéramens...

Que Taine n'a-t-il profité de ses voyages en Angleterre pour étudier sur place les choses et les hommes du mouvement d'Oxford! Peut-être cette étude l'eût-elle amené à modifier également ses vues sur la nature et sur l'avenir du catholicisme. Mais visiblement, il a ignoré et Wiseman, et Manning, et même cet admirable Newman. Les *Notes sur l'Angleterre*, qui ont été rédigées définitivement pendant la guerre, et publiées en 1871, ne font aucune allusion aux héros et aux événemens de la renaissance catholique anglaise, et il est à tout le moins fâcheux que cet élément essentiel du problème religieux contemporain lui ait complètement échappé.

C'est donc uniquement du côté du protestantisme qu'il apercevait, « dans le lointain, » entre « ces deux collaboratrices, la foi éclairée et la science respectueuse, » un accord possible et souhaitable; et cette idée, qui depuis longtemps, on l'a vu, lui tenait au cœur, est, on le sait, très nettement exprimée dans les

Origines: elle en forme, si l'on peut dire, la conclusion philosophique et morale. Peu de mois après la publication ici même des articles sur l'*Église*, il écrivait encore : « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme *actuel* et romain; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. » Et l'on sait quel commentaire pratique il a, par ses funérailles protestantes, fourni à cette conception. Mais, d'autre part, il se rendait bien compte que le protestantisme, comme il l'avait dit, « est contre la nature du Français; » et, pour tout concilier, ses exigences philosophiques, ses aspirations morales et ses observations d'historien réaliste et patriote, il eût été heureux de pouvoir dire du catholicisme ce qu'il disait du protestantisme. Il me semble que ce sentiment perce à plus d'une reprise dans la dernière partie des *Origines* (1). En 1887, il écrivait à sa femme : « Lisez, dans le *Scientific Monthly*, un article du Révérend Freemantle sur la conciliation du christianisme avec la science ; *plût à Dieu qu'un prêtre catholique français pût écrire de pareils articles!* Nous n'aurions pas les discours de M. Madier de Montjau et autres de la dernière séance (2). » Mais les préventions de sa philosophie ne lui permettaient pas de s'attarder à ces regrets, et, en remettant la question à l'étude, de les convertir en espérances. Le pas qu'il n'avait pas franchi, quelques-uns de ses disciples, plus complètement informés et moins prévenus, devaient le franchir après lui. Pour lui, il se débattait parmi ces douloureuses « antinomies » sans parvenir à les résoudre. Il n'est pas douteux que la vision très nette qu'il en avait n'ait fortement contribué à renforcer son pessimisme croissant des dernières années. Ce pessimisme, qui se répand avec une si large impartialité sur les diverses parties des *Origines*, s'exhale, plus âcre encore et plus direct, dans les lettres de la même époque. « Dégoûté de ses drôles, » — les Jacobins, — « regrettant le temps où, écrivant sur la littérature, il n'avait

(1) Cf., entre autres passages, ces lignes qui terminent et résument le livre de l'*Église* : « Au demeurant, en France, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde, et *c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire.* » (T. XI, p. 188.)

(2) *Vie et correspondance*, t. IV, p. 244-245. — Cf. aussi p. 154, dans une lettre à M. Charles Ritter, ses objections pratiques contre les illusions, ou les espérances du protestantisme libéral.

à décrire que de beaux talens et des sentimens fins, » il se reprenait parfois, mais bien timidement, à l'espoir, en lisant, par exemple, les *speeches* de Macaulay : « Cela donne confiance en la raison humaine, — disait-il à Émile Boutmy, — en l'influence de cette raison sur les masses; et *vous savez si j'ai besoin d'y croire!* Toute l'époque que j'étudie me pousse dans le sens contraire, il me semble toujours que je vis dans une maison de fous. » Mais bientôt, il retombait à ses sombres pronostics. « Je suis d'une génération qui finit, — écrivait-il à M. E.-M. de Vogüé, — remplacez-nous ; en fait de politique et d'affaires publiques, vous n'aurez pas de peine à mieux faire ou à moins mal faire. Ce finale du siècle en France est lamentable, et je ne parviens pas à m'y résigner... » Et à Gaston Paris : « Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique, elles ne serviront à rien. » Et enfin à Émile Boutmy, dans l'avant-dernière lettre qu'on nous ait conservée de lui : « Je suis de votre avis sur M. N., ses croyances, sa vertu, son bonheur, etc. Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait : de même tel organe singulier, anormal, une ouïe ou vue monstrueuse, excessive, non raccordée avec le reste, dans une baleine ou un éléphant. La seule conclusion que j'en tire, c'est que *la vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns; il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin.* » Mais la vérité « pour quelques-uns, » la vérité « malsaine » est-elle bien la vérité? Taine ne semble point s'être posé la question. Mais que nous sommes loin ici des longs espoirs, des vastes ambitions et des fières intransigeances des *Philosophes classiques* ou de l'article sur Jean Reynaud!

IV

On voit toutes les précisions nouvelles que nous apporte la *Correspondance* pour l'étude de la psychologie de Taine et pour l'histoire de sa pensée. Elle nous en apporte aussi, et de fort précieuses, pour l'histoire tout intérieure de son œuvre. Nos livres assurément sont ce qu'ils sont, une fois détachés de nous, et nous avons toujours mauvaise grâce à nous plaindre de voir méconnues les intentions qui nous les ont dictés et que nous

avions cru y mettre. En venant s'encadrer dans la série historique, ils y prennent une signification que souvent nous n'avions pas prévue, et qu'il ne dépend plus de nous de modifier. L'arbre n'a plus aucun droit sur les fruits qu'il a laissé cueillir. Mais d'autre part, il n'est pas indifférent, pour le jugement à porter sur l'écrivain, de connaître exactement le dessein qu'il s'est proposé, et de le voir pour ainsi dire à l'œuvre et en train de le réaliser. Des renseignemens de ce genre abondent dans la *Correspondance*, et l'on peut y suivre, année par année, la genèse des œuvres successives de Taine, et se rendre un compte précis de sa méthode de travail.

Par exemple, il s'est décidé en décembre 1852 à concourir pour un prix académique : l'Académie venait de mettre au concours une étude sur Tite-Live. Entre temps, il achève ses thèses, les soutient, et le 24 juillet 1853, il peut écrire à son ami Cornélis de Witt : « J'ai lu une cinquantaine de volumes, plus les quinze cent soixante-dix-sept pages de Tite-Live, j'ai un paquet de notes, mon plan fait, et demain je commence à pondre mon œuf. Cela durera six semaines ou deux mois, j'imagine. » Et après avoir résumé son plan, il ajoute : « La difficulté pour moi, dans une recherche, est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel *tout peut se déduire géométriquement*, en un mot *d'avoir la formule de la chose*. Il me semble que celle de Tite-Live est la suivante : un orateur qui se fait historien. Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela... » Ne saisit-on pas sur le fait ce besoin d'esprit que Taine a gardé jusqu'au bout, qui a été d'ailleurs une partie de sa force, et que, dès l'École normale, Vacherot lui reprochait déjà en ces termes : « Comprend, conçoit, juge et *formule trop vite. Aime trop les formules et les définitions* auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité (1) ? » Et c'est bien le même homme qui, quelques années plus tard, donnant à son ami Guillaume Guizot des conseils pour sa carrière littéraire, lui disait : « Je crois qu'un talent consiste dans un ensemble de qualités ordinaires, plus une ou deux facultés énormément développées. Vous en avez deux... Vous ferez quelque chose de supérieur

(1) Cité par M. G. Monod, *Renan, Taine et Michelet*, p. 68.

quand vous vous servirez de ce don-là. *Je vois d'avance* mon Guillaume; *j'aperçois la formule que j'aurai à trouver* sur son compte : l'art oratoire au service de la finesse et de la grâce d'esprit. » « La formule que j'aurai à trouver... : » elle l'était déjà, et Taine, suivant son habitude, anticipait l'expérience.

L'*Essai sur Tite-Live* fut définitivement adopté et couronné par l'Académie au mois de mai 1855. A cette date, l'*Histoire de la littérature anglaise* était déjà sur le chantier. L'origine du livre est fort curieuse. Très absorbé alors par des recherches de psycho-physiologie, et d'autre part, très désireux, pour vivre et pour se faire connaître, d'écrire pour le grand public, le jeune écrivain avait songé à tout concilier en composant un livre de psychologie sur Shakspeare, l'un de ses poètes favoris. « Si Hachette accepte mon livre sur Shakspeare, écrivait-il à son ami Édouard de Suckau, je m'enfoncerai dans ces questions-là... C'est une recherche nouvelle qui pourrait s'appeler ainsi : Étude sur les causes principales des passions innées, sur leurs liaisons, et sur leurs incompatibilités. » Il semble bien que l'idée de transformer cette étude particulière en une vaste étude d'ensemble soit venue de l'habile et perspicace éditeur auquel on devait déjà le *Voyage aux Pyrénées* et les *Philosophes classiques*. Taine accepta la proposition, et se mit sur-le-champ à l'œuvre. Il la poursuivit durant de longues années, à travers d'autres menus travaux de critique et bien des misères de santé. Mais il s'impatientait souvent de ne pouvoir, dans ce sujet d'histoire littéraire, philosopher comme il l'entendait : « J'ai fait, je crois, une sottise, disait-il un jour, en prenant cette *Histoire de la littérature anglaise*. Le chemin est trop long pour arriver à la philosophie. C'est prendre par Strasbourg pour aller à Versailles. » Mais il n'oubliait pourtant pas son dessein primitif, qu'il définissait un peu plus tard en ces termes d'une juste et heureuse précision : « Mon idée principale était celle-ci : écrire les généralités et les particulariser par les grands hommes, laisser le fretin. Le but était d'arriver à une définition de l'esprit anglais. » Aussi les menus détails de l'érudition critique rebutaient-ils son impatience de généralisation : « J'hésite à faire cette *Histoire de la littérature anglaise*, confiait-il, assez près du terme, à son ami Édouard de Suckau : ce sera trop long ; il faudra entrer dans des jugemens sur de trop petits personnages. Les idées générales sont dans les grands hommes, et l'on n'a qu'à les répéter, quand on rencontre

les petits ou les genres accessoires. Peut-être ne ferai-je *qu'une suite d'articles sur les grands hommes et les grands genres* [n'est-ce pas exactement ce qu'il a fait?], une série de spécimens au lieu d'une carte détaillée. » Toutefois, un scrupule le hantait. Jusqu'alors, il n'avait étudié l'esprit anglais que dans les livres : les définitions auxquelles il aboutissait ne risquaient-elles pas d'être bien abstraites, bien théoriques, et, pour tout dire, assez peu conformes à la réalité humaine et vivante? Il se résolut donc à aller les contrôler sur place. Le résultat n'était point douteux. Ils sont si rares ceux qui savent assez bien se déprendre de leurs idées pour ne pas voir à travers elles ce que nous croyons être la réalité ! « J'aurai fait un voyage fructueux, écrivait Taine à Édouard de Suckau ; ce qui me plaît surtout, c'est que les formules tirées de la littérature et de l'histoire se trouvent vraies. » Et généralisant son cas, comme il aimait à le faire, il écrivait à Guillaume Guizot : « Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai pris de l'estime pour la littérature et les renseignemens qu'elle peut donner... la vue des choses n'a point démenti les prévisions du cabinet; elle les a confirmées, précisées, développées ; mais les formules générales restent, à mon avis, entièrement vraies. J'en conclus que les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne... sont exactes, et qu'un historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets. » On retrouvera, comme l'on sait, l'écho de ces constatations, peut-être suspectes, et de ces généralisations dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la littérature anglaise* (1). L'ouvrage était fini à la fin de 1863. « Que de temps, écrivait-il, j'ai mis à ce livre! Ai-je eu raison? J'y ai appris beaucoup d'histoire. Mais la philosophie valait mieux, et certainement je vais y revenir. »

Il devait y revenir en effet, après quelques infidélités nouvelles, par la préparation et la publication de l'*Intelligence*, ce livre qu'il portait en lui depuis l'École normale. Mais, au fait, l'avait-il jamais quittée? Et la *Littérature anglaise* elle-même n'était-elle pas l'éloquente illustration et la longue démonstration, indéfiniment reprise, fortifiée et renouvelée, d'une théorie philosophique? Personne ne s'y trompa, et lui-même en

(1) Voir à ce sujet le livre récent de M. Paul Lacombe, *la Psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, (Paris, Alcan, 1906).

convenait : « L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà, disait-il, mon objet et mon idée maîtresse. » Et aux critiques de son ami Cornélis de Witt, il répondait : « Crois-tu qu'on ferait le métier que je fais, si l'on ne croyait son idée vraie? Non, cent fois non. Mieux vaudrait mille fois être banquier, épicier... Nous n'avons qu'une seule compensation, la croyance intime que nous sommes tombés sur quelque idée générale très large, très puissante, et qui d'ici à un siècle gouvernera une province entière des études et des connaissances humaines... Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. »

Quand on croit avec cette ferveur à la toute-puissance des idées abstraites, il est tout naturel que, dans un moment de grande crise nationale, on mette au service de la patrie commune les facultés qu'on peut avoir pour découvrir la vérité et pour la propager. C'est ce noble dessein qui a présidé à la lente élaboration de la dernière grande œuvre de Taine, ces *Origines* qui devaient tour à tour susciter des jugemens si contradictoires et si passionnés. « Je suis bien heureux, écrivait-il à un lecteur dans une lettre inédite, que l'*Ancien Régime* vous ait paru impartial : j'ai tâché d'être purement historique; mais les hommes de parti ne veulent pas le croire. Avant-hier, un de mes amis légitimistes me faisait entendre que j'avais gardé des préjugés bourgeois contre l'Ancien Régime, et un autre, républicain, me disait : Vous avez fait effort pour dire toute la vérité, mais on voit que vous insistez avec plaisir et préférence sur les vérités désagréables à la démocratie... » Il avait le droit de croire qu'il n'apportait à son enquête aucune espèce de parti pris politique. Son idéal, à cet égard, autant qu'on en peut juger par des notes datées de 1862, était fort modeste et se ramenait à fort peu de chose.

Les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissant à une représentation centrale. Mais la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France. Rien à faire, sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler.

Dans ces dispositions d'esprit, fort peu belliqueuses, et qui semblent avoir daté d'assez loin, il avait quelque mérite, en 1851, à refuser, « l'air retentissant de menaces de destitution, » son

approbation au coup d'État. « Je n'ai pas voulu, écrivait-il à sa mère, je n'ai pas voulu commencer ma carrière de professeur par une lâcheté et un mensonge. Chargé d'enseigner le respect de la loi, la fidélité aux sermens, le culte du Droit éternel, j'aurais eu honte d'approuver un parjure, une usurpation, des assassinats. » Ce fut avec la même bravoure tranquille et candide qu'il s'exposa après la guerre aux injures et aux clameurs des partis : il s'agissait pour lui de « payer sa dette et d'être utile autant qu'il le pouvait; » il se mit courageusement à l'œuvre sans se faire aucune illusion sur le sort qui l'attendait : « Mon prochain livre, — écrivait-il à sa femme dès 1872, en parlant de l'*Ancien Régime*, — mon prochain livre sera singulier, très anticlérical et très anti-révolutionnaire; on va me tomber dessus des deux côtés; mais j'ai bon dos... » Les lettres qui remplissent les deux derniers volumes de la *Correspondance* nous montrent l'historien presque tout entier absorbé par son énorme labeur qui s'allonge sans cesse devant lui, à l'affût de tous les documens imprimés ou manuscrits, connus ou inédits qui peuvent rentrer dans son enquête, très attentif aussi à l'impression que produisent ses jugemens sur les esprits sérieux et informés, très préoccupé, quand il rencontrait devant lui des critiques courtois et avisés, de leur faire mieux entendre sa pensée, de défendre et de leur faire accepter ses conclusions. Les écrivains d'autrefois publiaient souvent des « défenses » de leurs grands ouvrages; tels Montesquieu et Chateaubriand. La *Défense* des *Origines* est dispersée dans les lettres des vingt dernières années de la vie de Taine. Toutes ces lettres sont du plus grand intérêt psychologique et historique, et font le plus grand honneur à la loyauté, à la conscience scrupuleuse, à la modestie aussi de l'historien philosophe. Qu'on en juge par ce fragment de lettre à M. Lemaître, en réponse à son article sur le *Napoléon :*

... Sur le manque de progrès et de développement dans mon portrait, je croyais avoir suivi les étapes successives de sa conception de l'homme et de la société humaine, depuis sa première enfance, à travers ses retours en Corse, puis en France, au 10 août et en vendémiaire, puis en Italie, en Égypte et encore en France depuis le Consulat. Mais, là-dessus, je dois avoir tort, j'ai manqué mon effet, puisque je ne le produis pas sur le lecteur; vous êtes devant la toile et vous pouvez juger; moi, je suis derrière, comme un ouvrier des Gobelins; je ne puis que conjecturer, et non vérifier les tons et les valeurs respectives de mes divers fils.

Je vous remercie particulièrement de votre *finale*. Effectivement, j'ai un

critérium pour l'histoire de la société; j'en avais et j'en ai d'autres pour l'histoire de l'art et de la science. Il y a une mesure pour évaluer les philosophes, les savans, une mesure différente pour évaluer les écrivains, les poètes, les peintres, les artistes. Il y a une troisième mesure pour évaluer les politiques et tous les hommes d'action pratique : *l'homme qu'on examine a-t-il voulu et su diminuer, ou du moins ne pas augmenter, la somme totale, actuelle et future, de la souffrance humaine?* A mon gré, telle est à son endroit, la question fondamentale : c'est ce que j'ai fait pour l'Ancien Régime dans le chapitre du *Peuple*, et pour la Révolution dans le chapitre des *Gouvernés*. Je vous dis cela, parce que vous êtes du métier et un maître; je ne dirai jamais cela au public ; la sensibilité affichée est ma bête noire; comme nous le disait le pauvre Gautier, « il ne faut jamais geindre, » au moins tout haut et devant des lecteurs.

Je ne sais si Taine eût écrit ces lignes à l'époque de l'*Histoire de la littérature anglaise*, et je n'examine pas si, dans les *Origines*, il n'aurait pas appliqué ce secret critérium avec quelque excès d'intransigeance. Mais il eût été regrettable qu'à défaut de lui, personne, en son nom, n'eût jamais dit cela au public.

On se rappelle, dans les *Philosophes classiques*, les pages pleines d'humour et de verve où le jeune écrivain, recomposant par la pensée les circonstances que l'imprévoyante « Nature » avait imposées aux coryphées de l'éclectisme, imaginait pour eux une destinée plus conforme à leurs besoins et à leur talent. Il y aurait quelque impertinence à essayer de faire pour Taine ce qu'il a si spirituellement fait lui-même pour Cousin et pour Jouffroy. Et cependant, quand on vient de fermer le dernier volume de la *Correspondance*, il y a une pensée qui s'est présentée à plus d'une reprise au cours de la lecture, et qui finit par s'imposer à l'esprit avec une force d'obsession peu commune. On vient d'assister à la genèse d'une œuvre singulièrement puissante et variée, à l'éclosion et à l'épanouissement d'une pensée vigoureuse, hardie, riche et subtile entre toutes; on a vu se dérouler devant soi une vie très noblement usée et très activement remplie; en un mot, on s'est donné le spectacle vivant, et passionnant pour un « amateur d'âmes, » d'une haute, originale et complexe personnalité, comme il en apparaît deux ou trois, tout au plus, dans une même génération littéraire. Et l'on se demande ce qu'il serait advenu de cette individualité si rare dans des circonstances de vie et de milieu toutes différentes. Supposons par exemple que Taine eût vécu dans des temps moins

troublés, et qu'il eût trouvé, à son entrée dans la vie réelle, une Université plus libérale et plus hospitalière. Né pour l'enseignement et pour la philosophie abstraite, il eût sans doute beaucoup moins produit, et dans un ordre d'études plus uniforme. Ses recherches sur les sensations auraient abouti plus tôt à un traité de l'*Intelligence*, et il eût écrit un livre sur les *Émotions et la Volonté;* il est probable aussi qu'entre autres ouvrages de philosophie dogmatique ou historique, il nous eût donné une exposition critique de la doctrine de Hegel. Il aurait eu, certes, des admirateurs et des disciples; mais il ne se serait, au total, adressé qu'à un cercle restreint de lecteurs. Et plus tard, en le rapprochant de Spencer ou de Stuart Mill, les philosophes de profession auraient décidé s'il était l'un de leurs pairs ou de leurs épigones...

La destinée a tiré un meilleur et plus large parti de cette forte et multiple nature. En contrariant ses goûts apparens, en lui imposant une libre carrière d'écrivain qu'il n'eût pas choisie tout seul, étant par instinct personnel et par tradition familiale d'humeur peu aventureuse, elle l'a *utilisé* tout entier; elle l'a forcé à prendre conscience de toutes ses facultés et à en trouver l'emploi; elle l'a mis en contact et aux prises avec le grand public; elle l'a mêlé à la vie, et non pas seulement à la vie abstraite, mais à la vie totale de son temps; bref, elle l'a contraint à déployer toutes ses énergies et à donner toute sa mesure. Il s'en rendait parfois un peu compte : « Le hasard fait plus que le calcul, écrivait-il, et si je réussis un jour, ce sera peut-être parce que je serai sorti de l'Université. » Le hasard et la persécution universitaire ont bien fait les choses. De toute l'œuvre de Taine, l'*Intelligence* est sans doute le seul livre qui ne lui ait pas été plus ou moins inspiré par les circonstances : or, l'*Intelligence* compte-t-elle autant dans l'histoire de la pensée contemporaine que la *Littérature anglaise*, la *Philosophie de l'Art* et les *Origines* réunies? Ce qui est sûr, c'est que, les circonstances et le génie personnel aidant, Taine est devenu rapidement l'écrivain le plus pleinement représentatif peut-être de sa génération intellectuelle. Il s'orientait déjà de lui-même vers ce naturalisme de pensée et d'expression qui, peu à peu, aux environs de 1850, se dégageait du romantisme expirant, et qui, sous ses différens aspects, — religion de la science, impersonnalité dans l'art, culte des petits faits vrais, « littérature brutale, » — allait, vingt ans durant,

occuper tout le devant de la scène. Il n'eut qu'à se laisser porter par son instinct et par le courant général pour exprimer ce nouvel état d'esprit avec une vigueur, une autorité, une fougue de dialectique, un éclat de style, une candeur de sincérité passionnée qui ne pouvaient manquer d'emporter les dernières résistances. En critique, en histoire littéraire, en esthétique, en psychologie individuelle ou sociale, partout il transporta ses idées, sa méthode, et partout il les fit triompher. Jamais la joie de la pensée pure, l'ivresse des certitudes ou des ambitions scientifiques n'avaient trouvé pour s'exprimer de si fiers et si impérieux accens. Puis, ce furent les heures sombres où, sur le sol de la patrie violée, pillée, meurtrie, tant de nobles esprits en vinrent à se demander si l'on n'avait pas fait fause route, si la science est bien le tout de l'homme, et si, avant de savoir, il ne faut pas d'abord vivre et agir. A cette angoissante question collective, les *Origines* sont venues répondre à leur manière. La première philosophie de Taine, toute spéculative, ne l'exprimait point tout entier, ou du moins ne l'exprimait pas dans les parties les plus profondes et les plus élevées de sa nature. Ce sont ces parties-là que le Taine d'après 1870 a retrouvées, dégagées et mises en pleine lumière. Avec plus d'un de ses contemporains, il a cherché et restauré les bases d'une philosophie de l'action que les « habiles » pussent entendre et qui s'accommodât aux besoins des « simples. » Qu'importe que son œuvre, en quelques-unes de ses assises, soit peut-être un peu caduque et qu'elle soit restée inachevée! En pareille matière, c'est l'orientation, c'est l'exemple qui seuls importent. Et ce n'est pas le moindre intérêt de la *Correspondance* de nous montrer Taine dans toute la haute et symbolique noblesse de sa dernière attitude morale, et de nous faire voir que jamais au fond il n'a été plus fidèle à lui-même que dans ces vingt années où, suivant un mot de sa jeunesse, un mot dont il n'avait pas d'abord épuisé tout le sens, il nous donnait, il nous rendait plutôt le goût de « cette nourriture virile qu'on appelle la vérité. »

VICTOR GIRAUD.

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS

GEORGE MEREDITH

Il n'est pas d'écrivain étranger plus exposé que M. George Meredith à être méconnu chez nous et mal jugé, car aucun n'est mieux fait pour nous déconcerter, j'oserai dire nous fatiguer et nous irriter, aussi longtemps du moins que nous n'avons pas pris sur nous de plier devant lui nos habitudes et d'accepter cette originalité. Ses défauts, qui ont d'abord détourné de lui ses compatriotes eux-mêmes, sont l'excès de qualités si profondément autochtones qu'elles nous séduisent moins qu'ils ne nous choquent. Son originalité est excentrique, artificielle et maniérée. Il faut la découvrir sous les complications et les recherches où elle ne se complaît pas moins que ne le fait dans ses apprêts et ses artifices la beauté anglaise, si fraîche pourtant, si luxuriante et si vive. Nous devons cet effort à la notoriété de M. Meredith, à la place d'honneur qu'il a lentement et péniblement conquise dans son pays (1), au respect surtout qu'imposent le labeur ininterrompu d'un demi-siècle et la haute probité d'une vie lit-

(1) La renommée de George Meredith, établie dès les premiers jours ici même et dans un cercle de lettrés et d'artistes, ne commença à s'étendre qu'en 1879, après l'*Égoïste*. Le célèbre critique W. E. Henley présenta l'œuvre dans quatre Revues et contribua plus que personne non seulement à son succès, mais encore à l'évolution de l'opinion publique à l'égard du romancier. M. Meredith, né en 1828, était alors âgé de 51 ans. Son premier grand roman, *The Ordeal of Richard Feverel*, avait paru vingt années plus tôt, en 1859.

téraire sans concessions ni marchandages. Nous le devons enfin à la rare valeur de son œuvre, si anglaise tout ensemble et si humaine. Nous ne risquons de perdre ni notre temps ni notre peine en essayant d'éclairer une figure qui, avec celles de MM. Thomas Hardy, Rudyard Kipling et Swinburne, domine les lettres anglaises contemporaines.

I

La première condition, si l'on veut comprendre ou seulement lire les romans de M. George Meredith, c'est d'oublier tout ce que nous avons accoutumé d'attendre d'un roman, tout ce que nous avons l'habitude d'y trouver. Pour divers qu'ils soient, depuis la *Princesse de Clèves* jusqu'à *Pêcheur d'Islande*, prenez-les tous, ceux de Balzac comme ceux de George Sand, et ceux d'Octave Feuillet comme ceux de Flaubert, la romantique *Notre-Dame de Paris* et la réaliste *Madame Bovary*, les analyses de M. Paul Bourget, les impressions de M. Pierre Loti : il y a toujours une action qui marche à un dénouement à travers des péripéties; des personnages qui participent à cette action et y manifestent leur caractère. Ils sont écrits dans une langue qui s'adresse à tous et dont l'idéal n'est nullement de se faire déchiffrer comme un palimpseste ou interpréter comme un texte métaphysique. Un roman français est écrit pour être lu, non pour être médité, commenté, annoté. Avec toutes les différences qu'entraîne le génie des peuples, les grands romans étrangers ressemblent en cela aux nôtres. *Tess d'Urbervilles* ou *Jude l'Obscur* de M. Thomas Hardy, *Résurrection* de Tolstoï, *La Garde au Rhin* de Clara Viebig, *Jérusalem* de Selma Lagerlöf, ces chefs-d'œuvre qui expriment si profondément la vie et l'âme de leurs pays d'origine, ne nous sont pas moins accessibles que les productions nationales; et l'imprévu des mœurs ou l'inconnu des âmes n'y fait que relever d'une pointe de surprise ou de curiosité l'émotion de nos cœurs.

M. Meredith a tenu et gagné la gageure d'être un grand romancier en dehors de cette tradition incontestée et universelle. Il a pratiqué à sa manière le « splendide isolement » qui fut un temps la devise politique de sa patrie. Une telle attitude n'eût peut-être pas été possible ailleurs que dans cette Angleterre si exceptionnellement complaisante à l'individualisme. La force

singulière du sens social, loin d'y entraver, en effet, l'expansion de l'individu, la favorise, comme si l'assurance de ne pas manquer à l'essentiel du devoir commun suffisait à légitimer et à couvrir toutes les libertés personnelles. Nous ne concevons guère l'harmonie en dehors de la « conformité. » Les Anglais aiment et acceptent le « non-conformisme » en toutes choses. « Voltaire, qu'il l'ait voulu ou non, — dit précisément à propos de George Meredith un des grands lettrés de Cambridge, M. G. M. Trevelyan, — n'a jamais fait de nous autres Anglais un meilleur éloge que quand il a dit que nous avions une centaine de religions. Aujourd'hui, nous pouvons nous vanter aussi d'avoir cent sortes de poésie (1). » En France, nous n'avons, somme toute, qu'une poésie : de Ronsard à Victor Hugo, elle est la même, et c'est elle encore que nous retrouvons dans les meilleurs des Parnassiens, chez les derniers venus de nos bons poètes. Nous n'avons qu'une poésie, et toute notre histoire ne nous montre-t-elle pas à l'œuvre l'idée fixe d'une même religion — ou d'une même irréligion — pour tous?

Cet idéal de la « conformité » se manifeste en art par les exigences du goût, qui modère et limite l'initiative de l'individu, en la soumettant aux lois non écrites de la raison commune et aux sommations impérieuses du sentiment universel. Le goût naît d'une entente, spontanée ou réfléchie, instinctive ou volontaire, entre des esprits délicats et raffinés dont l'activité individuelle, pour des raisons en fait fort diverses, est étroitement subordonnée à l'harmonie collective. De ceux-là elle pourra s'étendre à d'autres; mais plus ou moins nombreux, ils n'aimeront jamais et ne s'accorderont jamais à louer que des œuvres dont le parfait équilibre peut soutenir un jugement unanime. Ainsi seront éliminés les excès, les disparates, toutes les divagations du sens propre, ses extravagances et ses excentricités. La mesure sera dès lors la qualité souveraine de l'œuvre, le suprême besoin de l'esprit, la condition indispensable du plaisir esthétique. Sans doute l'autorité du goût peut devenir oppressive, arrêter un élan, contenir un caprice, retenir une envolée. Sa tyrannie est parfois une entrave; mais une certaine perfection n'est possible que sous sa royauté. Nul peuple n'est plus sensible que le Français à cette perfection; nul n'en a moins

(1) *The Poetry and Philosophy of George Meredith*, p. 3.

le souci que l'Anglais. Nous n'entendons point faire de cette remarque un éloge à notre endroit, une critique à son égard: nos qualités ont leurs revers, et ses défauts sont rachetés par d'étonnantes beautés. La littérature comparée serait un jeu bien puéril si elle consistait à faire comparaître les œuvres étrangères devant un étalon national pour y mesurer leur valeur et les classer à l'avenant. C'est fermer son intelligence et sa sympathie au génie anglais que de vouloir le soumettre aux rigueurs et à l'unité de notre goût. Si nous insistons sur la nécessité de surmonter nos préférences et de dépouiller nos habitudes, c'est que jamais l'effort n'aura été plus nécessaire ni plus difficile.

Les romans de M. George Meredith sont un défi au genre lui-même. L'action ne se ramasse pas en une intrigue, et les personnages ne sont point évoqués en un portrait. A travers une longue suite de scènes et une multitude infinie de détails, il nous appartient de saisir le sujet et de construire les caractères : à notre esprit de rassembler les faits, les gestes, les paroles et d'en tirer un sens. L'auteur nous y aide par ses réflexions, ses observations, ses dissertations ; mais il ne se met point à notre place et n'assume point notre tâche. Il dispose le plus minutieusement qu'il peut devant nous, trop minutieusement peut-être, les élémens de la réalité et laisse à notre propre vigueur et à notre propre pénétration le soin de la reconstituer et de la comprendre. Son art n'a nul souci d'être moins complexe ou moins difficile que la vie: il lui suffit d'être plus appuyé et plus insistant. Il a pour but, non de suppléer à l'activité de notre pensée, mais de la provoquer et de l'exciter. Il l'exige et il l'éveille. Les romans de M. Meredith sont par-dessus tout des romans intellectuels. Pour un lecteur paresseux ou distrait, ils ne peuvent qu'être tour à tour fastidieux et inintelligibles, à part quelques traits ou quelques scènes qui s'imposent malgré tout, comme les aspects les plus sublimes ou les plus délicieux d'un paysage arrêtent le regard fatigué du voyageur. Si nous voulons suivre l'auteur et nous intéresser aux comédies et tragédies où il nous convie, il faut donner une égale et intense attention aux mouvemens des personnages, à leurs propos, et à ses allusions, à ses commentaires. Il faut le regarder en les écoutant, l'écouter tandis que nous les regardons, car souvent son sourire seul nous donnera la clef de leurs paroles, comme plus d'une fois aussi nous ne pourrons, sans ce qu'il nous dit, pénétrer le secret de leur attitude ou de

leurs actes. Jeu passionnant, travail fécond : encore faut-il en être capable, vouloir s'y donner et le pouvoir. Ce n'est pas le cas de tous, et à tort ou à raison, jusqu'à M. George Meredith, on demandait au roman tout autre chose.

Faut-il donc reprocher à ce romancier d'en avoir élargi le cadre et regretterions-nous qu'il eût montré un esprit trop original et trop novateur? Non certes. Et c'est à nous de ne pas nous révolter contre une originalité à la fois dédaigneuse et impitoyable, qui nous parle complaisamment sa propre langue, sans nul souci que nous l'entendions ou non. Tout l'esprit de société est dans cette maxime favorite de notre XVIIe siècle, que « l'honnête homme parle pour se faire entendre. » M. George Meredith, au témoignage même d'un de ses plus sagaces admirateurs, M. Marcel Schwob, « ne pense ni en anglais, ni en aucune langue connue : il pense en *meredith.* » A nous de nous initier à cette pensée et d'apprendre cette langue! Se mettre à notre portée, l'auteur ne daigne. En cela, il ressemble à nos « décadens » et telles de ses pages, le Prélude de l'*Égoïste* par exemple, font penser à M. Stéphane Mallarmé. Gardons-nous cependant de les détacher de l'ensemble autrement riche et complexe auquel elles appartiennent et qui donne à leur difficulté son véritable caractère; gardons-nous de confondre l'excès d'une originalité réelle avec l'effort exaspéré, maladif, vers l'originalité. La personnalité de M. George Meredith est si forte qu'il ne peut être autre qu'il n'est. Nous n'avons plus alors le droit de nous en offenser et c'est au contraire notre devoir de l'accepter, de nous élever jusqu'à lui.

Il faut en prendre notre parti : M. Meredith ne fera rien pour nous rendre la tâche moins ardue. Il semble plutôt avoir la coquetterie de sa manière et se faire un point d'honneur de nous l'imposer. Deux de ses chefs-d'œuvre, *Diana of the Crossways* et l'*Égoïste*, s'ouvrent par des dissertations à peu près inintelligibles, qui pourraient suffire à empêcher le lecteur d'aller plus loin. Les cinquante premières pages de *One of our Conquerors* nous défilent les associations d'idées qui se succèdent dans l'esprit de M. Victor Radnor à la vue d'une tache de boue sur son gilet blanc.

Nulle part le sujet n'est exposé, nulle part il n'y a présentation proprement dite des personnages, presque jamais l'intérêt ne se concentre dans des épisodes. De menus détails interminablement se succèdent; les visites alternent avec les promenades

sans autre raison que de faciliter les conversations; celles-ci nous manifestent les âmes, et il arrive un moment où l'auteur estime qu'il nous les a suffisamment montrées : le roman est fini. Voici les dernières lignes de l'*Égoïste :*

Ainsi et sans s'en priver, le monde dont il avait à la fois la crainte et le culte inconscient s'en donna sur sir Willoughby Paterne et son changement de fiancées, jusqu'au jour où les préparatifs pour les fêtes du mariage vinrent lui rendre aux yeux du comté quelque chose du splendide éclat qu'avait connu la fête de sa majorité. En même temps, deux amans se rencontraient entre la Suisse et les Alpes tyroliennes sur le lac de Constance. Assise à côté d'eux comme une sœur, la Muse comique a cessé de sourire; mais à un regard vers le reste de la troupe qu'elle vient de quitter, elle pince les lèvres.

Vous ne saisissez pas cette allusion de George Meredith à sa théorie favorite? Qu'importe? Et peut-être la comprendriez-vous, ainsi que l'énigmatique Prélude, si vous aviez lu l'*Essai sur la Comédie*. Ni l'obscurité, ni la monotonie, ni les longueurs ne préoccupent l'auteur qui va, vient, s'arrête, fait le tour de ses personnages et de ses idées, travaille devant vous, raisonne tout haut, médite et raille, sans jamais se demander si vous le suivez et si vous pouvez le suivre, tout entier au maniement délicat de ses outils et au mécanisme compliqué de sa pensée.

Car cette pensée mêle de la façon la plus imprévue et la plus déconcertante l'inspiration poétique et la puissance de l'entendement, l'imagination et l'intellect. Les métaphores se succèdent et se précipitent. Elles nous apparaîtront comme l'incohérence même, si nous voulons en épuiser la signification concrète : leur richesse nous devient le pire des embarras dès que nos sens la réalisent. Chacune d'elles n'est là que pour une seule analogie : laquelle? Il faut la saisir et passer. Notre activité mentale est entretenue ainsi dans une excitation qui lui donne ensemble la joie et la fatigue d'un exercice violent. Sans cesse, d'ailleurs, nous devons sauter d'un point à un autre. Entre deux termes successifs de sa pensée, M. George Meredith supprime comme oiseux tout intermédiaire; l'esprit n'a pas où se poser : s'il tombe, c'est dans le vide. A lui de calculer son élan. S'il lui faut des chemins unis pour y traîner ses rêveries nonchalantes, qu'il ne s'aventure pas sur les pierres aiguës de ce torrent! Elles suffiront au voyageur plus hardi et plus agile pour avancer parmi le bouillonnement des eaux vives.

II

Par ses excès d'originalité, par sa manière intransigeante, M. Meredith déroute ses compatriotes autant que nous. Mais il les choque moins, parce qu'ils sont moins sensibles aux outrances de l'individualisme et que leur goût est moins exigeant. A peine franchie, d'ailleurs, cette première enceinte de défenses hérissées qui gardent la hautaine demeure du maître, ils auront bien vite la rassurante impression de se retrouver chez eux, dans le vieux *home* anglais où ils reconnaîtront leurs mœurs, leur esprit, leurs traditions et leur caractère.

L'individualisme anglais trouve peut-être sa première manifestation, la plus visible et la plus universelle, dans l'amour du *home*. L'individu veut être chez lui. Il lui faut une demeure où il soit son maître, organise sa vie privée, installe ses habitudes, se retranche, pour ainsi dire, et se fortifie. On a tout dit sur le *home*, sa signification, sa poésie. Il témoigne, à coup sûr, que ses habitans vivent par eux-mêmes plus que par autrui et n'éprouvent pas ce besoin, si fort chez certaines races, de se prodiguer et de se répandre. Le plus aventureux des héros de M. Meredith, Harry Richmond, après d'innombrables péripéties, aborde au foyer, où il s'installe avec la jeune fille qui l'emporte sur toutes les autres femmes rencontrées au cours de sa vie errante, la vraie jeune fille anglaise, Jeannette Ilchester. Voyez l'idéal de ce garçon qui a couru le monde :

Je souhaitais que mon père et moi fussions ensemble dans les mêmes termes que M. Temple et son fils, — et ses filles, puis-je ajouter. Leurs discours portaient la marque du bonheur; ils ne se querellaient avec personne; leur train de vie était d'accord avec leur condition. Je me trouvais dans un intérieur anglais, simple et bien ordonné; le père en était le pilier, les jeunes filles en faisaient l'ornement, le fils en représentait l'espoir et se préparait à prendre la succession paternelle. J'enviais ceux qui possédaient ce foyer; et je pensais à Jeannette, si bien organisée pour en créer un semblable, à condition que son compagnon ne fût pas un rêveur fantasque.

La résidence seigneuriale de la *gentry* et de la noblesse n'est qu'une extension du home. La vie des hautes classes, que nous représente à peu près exclusivement M. Meredith, se passe presque tout entière dans le manoir. Elle ne ressemble en rien à notre « vie de château. » Nous n'en avons guère l'analogue

chez nous, où il n'y a plus de classes, où les châtelains, s'ils sont riches, ne font le plus souvent que passer quelques semaines chaque automne, dans leurs domaines, deux ou trois mois au plus, à la saison des chasses et, s'ils sont pauvres, ou détachés du monde, y vivent confinés, mécontens, inutiles, suspects à leur voisinage bourgeois ou populaire. Le manoir n'est pas un lieu de passage : on y demeure ; il est le port d'attache de la famille, la résidence de son chef, le centre de son autorité et de son action. Partout ailleurs, celui-ci se sent dépaysé, et sa personnalité s'efface ou se dissout. Là, elle se ramasse et s'affirme. « Un jour, sir Willoughby, de la manière tranquille qui était la sienne, l'informa qu'il était devenu un hobereau, un gentilhomme campagnard. Il avait déserté Londres, qu'il abominait comme un cimetière des individualités. Il entendait vivre dans ses propriétés (1). » La maison a toujours des hôtes, car chacun a ses invités, et le maître, comme un patricien romain, a sa clientèle. Avec sir Willoughby, à Patterne Hall, vivent ses deux tantes, les ladies Éléonore et Isabelle, son cousin Vernon Whitford et le jeune Crossjay, un petit parent pauvre qu'il élève, sans compter les invités de passage que nous voyons tour à tour ou ensemble : le docteur Middleton, sa fille Clara, le colonel de Craye. Le premier chapitre de *Richard Feverel* nous présente les hôtes de Raynham Abbey. Le baronnet a recueilli sa sœur, sa nièce, un de ses frères, son oncle, deux neveux. Le maître et seigneur a sa petite cour.

Mais chacun garde sa vie ; et nous retrouvons ici l'individualisme dans les mœurs. Garçons et filles reçoivent leurs amis, sont reçus chez eux. Les intrigues se nouent et se dénouent à l'insu des parens ou sans qu'ils y prennent garde. Dans *Sandra Belloni*, le jeune officier Wilfrid Pole, en congé de convalescence après une blessure reçue dans l'Inde, quitte la maison paternelle au petit jour sans prévenir personne. « Le départ imprévu de celui-ci étonnait quelque peu ses sœurs, mais cette surprise ne dura guère. Au bout d'une quinzaine, elles reçurent de lui une lettre datée de Stornley, où l'avait emmené, disait-il, le frère de lady Charlotte... » Quant au père, notable commerçant de la Cité, il est assez occupé de ses affaires et sans doute il ne pense pas plus à demander des explications qu'on n'a l'idée de

(1) *The Egoist*, ch. IV.

lui en offrir. C'est l' «unobtrusive Mr. Pole : » il n'est pas importun. Lui-même, aussi bien, disparaît parfois sans un mot et tandis que Wilfrid, « sur un yacht qu'il venait d'acheter, allait de port en port, recrutant un équipage d'élite pour une tournée de plaisir que lady Charlotte l'avait chargé d'organiser, » il agonise à Londres dans une chambre d'hôtel, sans que ses filles s'étonnent ou s'inquiètent de ne pas le voir reparaître à la villa où il rentrait chaque soir et modifient en rien « leur train de vie élégant, leurs manèges ambitieux, leurs jeux de bel esprit et de coquetterie (1). »

Ces jeux mènent assez loin, et nous assistons, entre les couples, à un chassé-croisé singulier qui fait passer un prétendant d'une sœur à l'autre, brouille les préférences comme des cartes avant une partie dont un mariage est l'enjeu. Cornelia Pole, recherchée par un opulent membre du Parlement, sir Twickenham Pryme, baronet, a laissé peu à peu s'établir entre elle et le pauvre organiste de village, — jeune gentilhomme déshérité, — Purcel Barrett, une intimité dont son inexpérience ne pressent pas la portée et qui lui fait manquer sa vie, tandis qu'elle mène le malheureux au suicide. Nous pourrions multiplier les exemples.

Cet individualisme est un trait si essentiel du caractère anglais qu'il est consacré par la loi, dans l'étrange facilité qu'elle accorde au mariage. Les enfans peuvent se marier non seulement sans le consentement des parens, mais encore à leur insu. C'est là pour les romanciers une source inépuisable de situations tragiques, nées la plupart de la contradiction entre le prestige de l'autorité paternelle, plus forte là-bas que chez nous, et la liberté absolue du fils ou de la fille, dans l'acte le plus grave de leur vie. Quoi ! le père élève ses enfans comme il l'entend ; il est leur maître absolu, leur souverain, *governor;* il leur partage sa fortune à sa guise, les déshérite à son gré. Mais un caprice de jeune homme, une illusion de jeune fille sont plus forts que sa raison ou que sa volonté. Il ne peut ni empêcher, ni conseiller : il est désarmé devant le fait accompli. C'est toujours par le mariage que commencent les amoureux dans le roman anglais : le reste suit de là. Le reste, c'est, par exemple, dans l'œuvre de M. Meredith, le dénouement de *Richard Feverel* (2), un des plus

(1) Nous citons, pour cette œuvre, la traduction abrégée de G.-D. Forgues, dans la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1864.

(2) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai 1865.

déchirans que je connaisse dans la littérature romanesque. Sir Austin Feverel, blessé d'un coup mortel par la trahison de sa femme, a édifié sur son infortune personnelle toute une philosophie et élevé son fils d'après un « système. » L'enfant doit arriver ignorant, vigoureux et pur, à « l'âge magnétique, » l'âge des attractions fortes. Son père le mettra alors en présence de la jeune fille savamment choisie qui lui permettra de réaliser l'union parfaite. La vie est plus forte que les systèmes et elle se joue d'autant mieux de nous que ceux-ci nous laissent plus désemparés quand leur armature ne nous soutient plus. A vingt ans, Richard est un superbe adolescent, chaste et ardent. Il voit Lucy Desborough ; il l'aime. Lucy est la santé, la beauté, la jeunesse ; en face de cette apparition merveilleuse, Richard se trouve devant son idéal vivant, la réalisation spontanée de son rêve, l'exquise révélation de la femme et de l'amour. Ils ne peuvent être séparés : leur union semble un décret des destins. Sir Austin lui-même le reconnaîtra, — quand il est trop tard. Richard finirait inévitablement par épouser Lucy ; mais il commence par là, pour abandonner sa femme presque aussitôt, et essayer de reconquérir le cœur de son père. Quelle singulière conception de l'obéissance chez l'un et de l'autorité chez l'autre! Quand Richard revient, il est obligé de châtier d'abord le séducteur qui a rôdé autour de son foyer. Il est blessé dans un duel. Lucy meurt, accablée par l'émotion de cette suprême épreuve que tant d'autres ont précédée. Rien ne subsiste du plus beau rêve d'amour, des plus divines promesses.

L'esprit anglais n'est pas moins individualiste que les mœurs : il se plaît à ses propres points de vue, s'y attarde sans s'inquiéter de la peine qu'on peut avoir à l'y suivre ou du plaisir que l'on peut prendre à s'y arrêter avec lui ; il est aussi personnel que le nôtre est social, et l'on peut dire d'un mot qu'il a son « humeur. » Il s'y complaît, il s'y abandonne, largement, avec délices. On cherche souvent bien loin l'explication de l'*humour :* il prend mille formes ; mais je me demande si, au fond, et dans ce qu'il a d'essentiel, il ne se ramène pas à cette complaisance égoïste de l'esprit pour ses propres dispositions, s'il n'est pas, avant tout, son aptitude à jouer seul. L'humour serait une sorte de sport solitaire, un exercice où se dépense tantôt la saine vigueur de l'esprit et tantôt sa fièvre. S'il se manifeste le plus souvent par un contraste entre l'idée et l'expression, c'est que ce contraste

même est un jeu ; s'il consiste, en bien des cas, dans une copieuse précision de détails, c'est que ces détails font jouer, comme disent les psychologues, nos facultés représentatives ; et si enfin vous préférez le définir dédaigneusement, avec sir Willoughby, « le choc du bon sens contre de nouveaux exemples d'absurdité, » c'est alors, n'en doutez point, votre propre sens que vous appelez le bon et que vous amusez à la comédie dont le régale le monde. En quoi d'ailleurs différerait l'humour du comique et de l'esprit s'il ne se donnait carrière avec cette hautaine ou sereine indifférence du plaisir et de l'opinion d'autrui ?... Imaginez maintenant que ce penchant individuel ne soit contenu ni par notre amour passionné de la clarté, ni par notre sentiment de la mesure ; supposez que l'humour pratique l'allusion et tour à tour s'attarde ou s'évertue ; pour peu qu'il aime l'effort et s'accommode de l'obscurité, il se fera volontiers subtil, recherché, bizarre ; il prendra cette forme si spéciale à M. George Meredith quand il s'abandonne à « meredithiser. » Telles sont les quatre grandes pages de commentaires ou plutôt de variations sur le « mot triomphant » de Mrs Mountstuart : « Il a de la jambe ! » Nous ne saurions imaginer jusqu'où peut aller en ce sens la liberté du mauvais goût. On en jugera d'après quelques lignes.

... Alcibiade sortant des mains de Louis XIV, perruquier, ne pourrait le surpasser... il a la jambe de Rochester, de Buckingham, de Dorset, de Suckling; la jambe qui sourit, qui salue ; obséquieuse envers vous et à force de beauté se suffisant ; qui hésite en un tendre juste milieu de séduction et d'arrogance, d'audace et de discrétion; entre « vous m'adorerez » et « je vous suis dévouée, » votre seigneur et votre esclave en une personne. Une jambe de flux et de reflux, et de raz de marée. Une telle jambe, quand on la voit en devoir de se retirer, va droit au cœur des femmes. Rien ne leur est plus fatal... Valets et courtisans, et *highlanders* écossais, et aussi le corps de ballet, ainsi que les charretiers, ont des jambes évidentes, assez bien faites. Mais que sont-elles ? Non pas les instrumens modulés dont nous parlons, — simplement des jambes créées pour faire le travail des jambes: brutes muettes. Tandis que la jambe de notre héros, c'est la poésie, l'augure, la vaillance. Il avait une jambe comme Cicéron avait une langue. C'est un luth pour répandre l'harmonie sur sa maîtresse, une rapière pour vaincre son inflexibilité. De fait, une jambe qui contient un cerveau, une âme. Dans ses ombres, se tapit une embuscade ; sa lumière est une surprise. Cela fait rougir, pâlir, murmurer, s'exclamer.

O Cathos, ô Madelon, vous êtes dépassées !

Comme l'esprit, le caractère cède à son humeur. Rien n'arrête sur sa pente une personnalité forte que ne contient pas une sociabilité affinée, active. Les salons, la Cour, la conversation ont durant des siècles façonné notre caractère à la conformité. Les originaux sont l'exception chez nous, dans l'art aussi bien que dans la vie. Les plus fameux personnages de nos romans sont des types, je dirais presque des symboles, tant l'universel transparaît en eux à travers le particulier. Rappelons-nous Eugénie Grandet ou Julia de Trécœur, Mme Bovary, Rastignac, Rubempré, Numa Roumestan, Tartarin. Les personnages les plus saisissans accentuent des caractères généraux, non individuels. Le roman anglais nous présente ordinairement des physionomies plus déterminées, plus singulières, et il nous peint avec complaisance des originaux, des excentriques. De son premier roman, *The Ordeal of Richard Feverel*, à son dernier, *The amazing Marriage*, de sir Austin au comte de Fleetwood, M. Meredith nous en a donné une galerie où se détachent en pied et grandeur naturelle Hippias Feverel, dit la Dyspepsie, Adrian Harley, le jeune sage cynique, Roy Richmond, M. Périclès...

C'est qu'en effet l'individualisme joue à l'aise dans ce milieu où il n'intéresse aucun organe essentiel de la vie sociale. Il peut se donner libre carrière à la surface, car le fond est assuré, hors de ses prises. Il n'y a pas de peuple plus solidement enraciné dans la tradition; et c'est ce que nous montrent aussi les romans de M. Meredith. Il passe pour un esprit très avancé en Angleterre, un radical. Il a peint avec une complaisance évidente des types comme Nevil Beauchamp, ce jeune officier noble et de grande famille tory, qui se lance dans l'action politique et va jusqu'à se proclamer républicain; comme le docteur Shrapnel, conçu à l'image de nos républicains de 1848, naïfs et ardens, rêveurs et réformateurs, théoriciens épris d'idéologie humanitaire et de vastes architectures sociales. Certes on ne peut pas dire que l'auteur de *Beauchamp's Career* et des *Aventures de Harry Richmond* ait, comme ses compatriotes en général, le fétichisme de la tradition sociale. Sans parler des autres traits épars dans son œuvre, il a dressé avec sir Willoughby Patterne, de Patterne Hall, une incomparable figure de l'égoïsme anglais, tel qu'il peut s'épanouir à la faveur de l'esprit de caste et des institutions aristocratiques. Il y a dans la mercuriale du professeur allemand démocrate à Harry Richmond une rude attaque

contre la féodalité d'Angleterre : « Vos nobles ne sont que des riches gonflés de traditions vides : leur orgueil est insupportable parce qu'il ne repose sur rien et ils tirent leur substance d'alliances avec les marchands. Est-ce qu'ils sont vos chefs? Marchent-ils à votre tête dans les lettres, dans les arts, dans le gouvernement? Non, pas même, je le sais, pas même dans le service militaire!... Vous ne faites tous qu'une seule masse et vous luttez dans le courant pour sortir et vous coucher et vous rouler sur les rives et y cuver votre indigestion. Vous travaillez si dur que vous n'avez plus qu'un but : engraisser et jouir (1). » Mais précisément parce que M. Meredith, avec une rare clairvoyance et une ouverture d'esprit plus large que tous les systèmes, sait considérer les divers aspects des choses, il ne pouvait méconnaître la force et la grandeur des traditions anglaises et son œuvre leur fait la place qu'elles ont en réalité. Si la muse comique, essentiellement humaine et cosmopolite, regarde avec ironie quelques particularités nationales, s'amuse des admirations bourgeoises pour la noblesse et sourit de la gravité avec laquelle chacun considère les sacro-saintes frontières des classes (2), la pénétrante intuition de l'observateur lui révèle la vertu d'un ordre social qui ne comporte ni les jalousies, ni les haines, la stabilité d'un monde où la confiance monte d'en bas au-devant du pouvoir et ne cesse de renouveler avec lui un mariage de raison dont le sentiment fait les accords. L'aristocratie n'a jamais cessé en somme d'exercer son patronat comme une fonction naturelle. En échange, on l'estime, on l'admire, on l'aime. L'histoire, dans ce pays, n'a pas subi les dislocations de nos cataclysmes : elle n'a pas vu se creuser d'abîmes que les traditions ne sauraient plus franchir. Le passé, dont aucune tourmente n'a balayé l'empreinte, marque le présent de sa poésie. Cette poésie, M. Meredith la perçoit et l'exprime. Voyez seulement le personnage de lord Romfrey (3), le magnifique représentant de la vieille noblesse, robuste et fin, pénétrant et rude, combatif et chevaleresque. Le voici, au dénouement, devant l'Adversaire. Il a lutté pour arracher le jeune homme à l'influence de Shrapnel, il s'est exaspéré dans la lutte au point de frapper un jour le vieillard. Il a été vaincu. Nevil

(1) *Harry Richmond*, ch. XXIX.
(2) Voyez notamment les misses Pole et Tinley dans *Sandra Belloni*.
(3) *Beauchamp's Career*.

n'a pas renoncé à ses idées ni à son action; il a épousé la fille adoptive de son maître. Maintenant le jeune homme est mort. Les deux rivaux se retrouvent près de la dépouille de celui qu'ils ont aimé et qui brave, loyal, hardi, était bien, après tout, du sang du vieux comte. « Ma femme est allée près de Mrs Beauchamp, dit-il; elle l'amènera avec le bébé à Mount Laurels... Je vous prends avec moi: il ne faut pas que vous soyez seul. »

Non moins profondément que dans la tradition, l'Anglais est enraciné dans la nature. Sans doute est-ce surtout parce qu'il est moins adonné à la vie sociale. Quelles que soient les raisons, le fait est là, et nous le retrouvons dans les romans de George Meredith. Nous avons certes le sentiment de la nature et nos prosateurs depuis Rousseau, nos poètes depuis le romantisme en ont donné les plus splendides témoignages. Mais si notre sensibilité nous associe à la vie des choses, si notre imagination prête des couleurs à la nature ou lui en emprunte, si l'art, en un mot, ou ce qu'il y a d'artiste en chacun de nous, s'inspire des aspects de la terre et du ciel, nos regards sont incontestablement tournés vers le côté humain de la réalité; ils aiment la contempler tout entière dans le miroir de l'âme. La vie anglaise est une plante vivace, arrosée de pluie, gonflée de sève, trempée de fraîcheur et battue des vents. Sa poésie a des gouttelettes de rosée, des parfums de pétales mouillés. Les romanciers anglais, — nous l'avons remarqué déjà à propos de M. Thomas Hardy (1), — ne détachent pas l'homme de la nature qui le soutient, l'enveloppe, l'absorbe quelquefois. Il en est sorti, il y tient encore par mille fils et à tout moment il y rentre. C'est une familiarité intime, dont les liens ne se relâchent que pour se resserrer bientôt davantage. On a dit d'une des plus charmantes jeunes filles de M. Meredith, Clara Middleton, qu'en elle transparaît l'Oréade (2). Presque toutes ont quelque chose de la beauté, de la grâce, de la force de la nature: Vittoria, souple, ardente et fine comme les paysages de sa patrie; Rhoda Fleming, robuste et saine comme la campagne anglaise où s'est passée sa jeunesse; Carinthia, hardie et pure comme les sites grandioses d'Autriche parmi lesquels elle a grandi... On peut dire que la plupart des grands romans anglais se passent dehors. *Tess*

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1906.

(2) Henriette Cordelet, *La Femme dans l'œuvre de Meredith*. (*Revue germanique*, mars-avril 1906.)

d'Urbervilles de M. Thomas Hardy, ses *Woodlanders*, ou *The Return of the native* sont à cet égard comme *Richard Feverel* ou *Diana of the Crossways*. Que de promenades, que d'averses, que de nuits dans les bois ou sur les grandes routes ! Quand Richard va sortir enfin du mauvais enchantement où l'a comme immobilisé la grande crise de sa jeunesse, à l'heure même où son cœur tourmenté s'agite dans les dernières convulsions, quand il va comprendre la vie, comprendre l'amour, voici que « la nature parle (1). » Un orage éclate dans la forêt. Le déluge vient apaiser le désir de la terre, et le jeune homme goûte un sauvage plaisir à se sentir inondé. Soudain l'haleine des reines-des-prés monte jusqu'à lui ; le parfum de ces fleurs qui est là, sur les pentes d'une colline rhénane, lui rappelle sa première scène d'amour, l'éclatant et radieux matin anglais où il rencontra Lucie. Qu'a-t-il fait de son bonheur et de son amour ?... Il se baisse et sa main cherche la fleur dans les ténèbres. Elle rencontre quelque chose de tiède qui bondit à son contact ; mais elle l'a saisi : c'est un tout petit levreau que son chien avait effrayé. Il le cache sous son vêtement contre sa poitrine et continue sa marche rapide. Là-bas, en Angleterre, un enfant vient de lui naître, vers lequel tout son être est maintenant tendu. « Et voici qu'il se laissait aller à une étrange sensation qu'il éprouvait. Cela montait le long de son bras avec un indescriptible frémissement, sans rien communiquer à son cœur. C'était quelque chose de purement physique, qui s'arrêtait et recommençait jusqu'à ce qu'il en fût envahi : tout son sang tressaillait d'une façon singulière. Il s'avisa que le petit être qu'il tenait sur sa poitrine lui léchait la main. Maintenant qu'il connaissait la cause, il n'y avait plus rien de merveilleux ; mais maintenant qu'il connaissait la cause, son cœur était touché et en faisait plus de cas. Le doux chatouillement continua sans interruption tandis qu'il marchait. Que lui disait-il ? Le langage humain n'aurait pu être à ce moment même aussi expressif. » L'orage est fini, la nuit cède à l'aurore, l'univers respire : les collines sont baignées de soleil et Richard, à la lisière de la forêt, voit devant lui une plaine couverte de blé mûr qui s'étend sous l'espace infini d'un ciel matinal...

Une humanité en contact si direct, en communion si intime

(1) *The Ordeal of Richard Feverel*, XLII : Nature speaks.

avec la nature, doit participer de son inconsciente sagesse. Sous la forme la plus humble, c'est une sorte d'instinct. M. Meredith nous présente plusieurs de ces personnages tout proches de la terre, que nous retrouvons dans la plupart des romans anglais. Ses paysans, — Mas'Gammon entre autres (1), — comme ceux de M. Thomas Hardy, ont quelque chose de si primitif qu'on croit voir en eux, suivant l'énergique expression d'un critique anglais, à travers ce qu'ils ont d'humain, le limon des origines (2). Mais insensiblement leur humanité se dégage et s'élève : solide et tranquille encore, elle s'approche assez de nous pour que nous puissions nous réconforter à son contact. En ce genre, l'étonnante figure de Mrs Berry qui, vue du dehors, peut paraître d'abord caricaturale, n'a pas été surpassée. Mrs Berry est la nourrice de Richard Feverel. Sans le savoir et sans le vouloir, car elle l'a depuis longtemps perdu de vue, elle l'assiste au moment de son mariage secret et c'est chez elle qu'il trouve un asile. D'instinct, elle est du côté de la nature et de l'amour. Que sera-ce quand elle aura reconnu son cher baby? Elle accourt auprès de sa femme, dès qu'elle y devine sa présence nécessaire, et elle devient la nourrice de l'enfant. Elle est toujours là, comme la vérité de la vie, l'infaillible bon sens, la force des choses et leur douceur. « Berry à la rescousse, » dit le titre d'un des chapitres. La saveur de ses propos ne saurait passer dans une autre langue. Mais tous les lecteurs pensent d'elle ce qu'en dit la gracieuse et intelligente lady Blandish : « J'aimerai cette Mrs Berry jusqu'à la fin de mes jours. En vérité, je crois qu'elle a deux fois plus de raison qu'aucun de nous, — science comprise et tout le reste (3). »

Mais la raison peut être plus consciente, plus efficace aussi, quand elle éclaire et soutient la volonté, quand elle domine les hasards de la vie et assure l'homme contre leur fatalité autant que contre ses propres faiblesses. Il y a une forme de sagesse supérieure au sens commun et aux impulsions naturelles : c'est l'intuition d'une âme forte et sereine, la constance d'une volonté droite; c'est le « caractère. » Les plus beaux héros de M. Meredith, ses héros favoris, ceux qui ont le dernier mot dans ses livres, parce qu'ils doivent l'avoir dans la vie, sont des carac-

(1) *Rhoda Fleming.*
(2) Richard Le Gallienne, *George Meredith, Some Characteristics*, p. 63.
(3) *The Ordeal of Richard Feverel*, chap. XLV.

tères : Merthyr Powys, Vernon Whitford, Redworth. Il est impossible de ne pas les rapprocher de ceux qui ont toutes les sympathies de M. Thomas Hardy : Gabriel Oak, Winterborn, Diggory Venn. Éprouvés dans l'amitié, fidèles dans l'amour, calmes devant la vie, ils représentent l'Anglais robuste et sain, énergique de corps et d'âme, *the typical Saxon*, comme Diana appelle l'un d'eux. M. Thomas Hardy les a pris parmi l'humble population des campagnes, M. Meredith dans les hautes classes de la société. Ceux-là sont frustes, ceux-ci plus raffinés; mais le fond est le même et la délicatesse des sentimens n'est pas moindre chez les premiers que chez les seconds. C'est que les uns et les autres sont assez courageux pour faire face à la vie et l'envisager autrement que dans sa relation avec leurs désirs, leurs plaisirs et leurs caprices. Ils la voient dans sa vérité; ils la comprennent et ils l'acceptent. Ils ne sont ni des égoïstes, ni des passionnés. Le désintéressement les mène à l'amour, au véritable amour, qui se renonce et s'oublie, donne tout, n'exige rien, et finit par triompher. Vernon épouse Clara, Redworth épouse Diana, et nous pressentons, nous espérons que Sandra sera un jour la femme de Merthyr Powys.

III

Toute la « philosophie » de la vie qu'on peut dégager des romans de M. Meredith n'est en somme que cette apologie bien anglaise du caractère, étendue et approfondie. Les héros comme Merthyr, Redworth et Vernon sont ceux qui correspondent le mieux à la réalité de la vie, et c'est pourquoi finalement ils triomphent dans la grande épreuve, *ordeal*, où Richard Feverel a succombé.

C'est toujours un exercice artificiel et un peu risqué de rechercher et d'exposer la philosophie d'un écrivain, d'un artiste. Un philosophe a un système, c'est-à-dire un point de vue sur les choses, une manière de se les représenter, et de nous les expliquer. Il traduit en quelque sorte le monde, pour sa propre pensée et pour la nôtre, en langage intelligible, et cette traduction n'en peut donner que le sens général, le dessin abstrait, sans relief, sans couleur et sans vie. L'art se tient nécessairement plus près de la réalité concrète ; il lui emprunte tous ses moyens d'expression ; il en est non plus la traduction, mais l'image. Cela

est surtout vrai de l'art du romancier. Si le poète (1) peut s'inspirer de la signification des choses autant que de leur beauté, et si la conception qu'il s'en fait n'est pas moins puissante que leur réalité même à lui dicter ses vers; s'il peut y avoir, par conséquent, une poésie des idées dont un Alfred de Vigny, un Sully Prudhomme, par instant un Leconte de Lisle, Mme Ackermann dans quelques-uns de ses vers, nous ont donné d'émouvans exemples, on ne voit guère comment une œuvre dont l'essence est de reproduire la vie réelle, ou d'en créer une imitation, pourrait sans fausser cette représentation, sans la simplifier et l'immobiliser, c'est-à-dire sans manquer son but, la subordonner aux exigences de la dialectique et de la raison raisonnante. La matière du roman doit rester complexe, ondoyante et diverse. Mais il est bien permis au romancier d'arrêter nos regards sur tel ou tel aspect de la réalité, d'avoir et de laisser voir ses opinions, ses préférences, ses sympathies. Il a bien le droit de penser et de sentir; et nous avons bien le droit de chercher dans son œuvre ses pensées et ses sentimens. Si nous sommes en présence d'un véritable romancier, il faudra les dégager d'une richesse et d'une variété qu'il n'a pas ramenées à leur mesure, et qui de toutes parts les déborde, les envahit, comme une végétation naturelle et vivante. C'est le cas de M. Georges Meredith. Il n'a pas écrit des « romans à thèse, » et dans ceux mêmes où domine manifestement quelque grande idée, la vie mêle au thème principal sa diversité, sa richesse; les personnages restent concrets, individuels, chacun avec le mélange de bien et de mal dont ne sait pas s'accommoder le parti pris des systèmes. L'esprit de M. Meredith se maintient au centre même de la vie: il promène en tous sens un regard qui en embrasse les manifestations les plus diverses; il les voit, il les rend avec leur vérité, leur originalité distincte. C'est par là qu'il est un romancier. Libre à nous maintenant de l'appeler philosophe quand il les compare, les estime et les juge!

(1) N'oublions pas ici que M. Meredith est un poète, un des grands poètes de l'Angleterre contemporaine, — surtout un poète, va-t-on jusqu'à dire quelquefois, non sans paradoxe. La production du poète s'est déroulée parallèlement à celle du romancier et se prolonge après elle. Le premier volume de *Poèmes* est de 1851; le dernier, *A Reading of Life, with Other Poems*, de 1901, tandis que le dernier roman, *The Amazing Marriage*, date de 1895. — La poésie de M. Meredith nous donne l'expression la plus directe et la plus complète de sa pensée ou, si l'on veut, de sa « philosophie. »

Mais nous devrons commencer par reconnaître, si nous voulons éviter la duperie des mots, que cette « philosophie » est avant tout une négation des systèmes en ce qu'ils ont de partial et d'exclusif. Tout système s'attache à un aspect des choses et, après l'avoir considéré comme s'il était unique, arrive insensiblement à l'affirmer tel et à nier tout le reste. Ainsi se posent et s'opposent ces termes extrêmes sur lesquels s'épuisent nos facultés dialectiques : optimisme et pessimisme, plaisir et devoir, loi et liberté, matière et esprit, soi et autrui... Si la pensée se dérobe aux prises de ces simplifications, si tout en restant assez souple pour se plier à la réalité multiple, elle est assez ferme pour s'y attacher, elle saura bientôt se servir des systèmes au lieu de s'y asservir et les fera tourner à une intelligence plus large de la vie qui les condamnera l'un par l'autre, et les dépassera tous. Il semble bien que ce soit là le point de vue de M. George Meredith. C'est aussi celui du sens commun. Mais l'équilibre instable où se tient sans savoir pourquoi ni comment la moyenne humanité, ce juste milieu où la pousse et l'arrête l'antagonisme des forces extrêmes, l'artiste peut l'atteindre par une intuition directe et profonde, capable de pénétrer au cœur des choses. Le plus beau système est une géniale partialité; la philosophie d'un grand artiste, — d'un dramaturge comme Shakspeare ou Molière, d'un poète comme Hugo, d'un romancier comme Meredith, — n'est le plus souvent qu'un sens commun sublime.

Un critique anglais appelle George Meredith, *the prophet of sanity*, le *prophète de la santé* (1). C'est cela même. Il est venu apporter aux hommes de vieilles vérités dans un évangile rajeuni qui les a fait paraître nouvelles. Et de fait elles le sont, puisqu'elles se révèlent dans un jour nouveau, et qu'on ne saurait séparer, sinon par la plus factice des abstractions, une vérité de la lumière qui, à bien dire, ne l'accompagne pas, mais la constitue et l'impose. C'est seulement grâce à cette lumière que nous voyons pour la première fois ce qui était sans cesse sous nos yeux sans frapper nos regards; c'est grâce à elle que nous comprenons enfin, que nous savons... Il ne faut donc pas s'attendre à trouver des idées bien originales chez M. Meredith : aussi bien n'est-ce pas l'affaire du romancier. Regardons agir les personnages, écoutons parler les faits. Il y a, derrière les apparences sur lesquelles

(1) G. M. Trevelyan, *ouv. cité.*

glissent trop souvent nos regards indifférens, inattentifs ou blasés, une signification inconnue, qui apparaîtra soudain quand la main de l'artiste écartera le rideau familier. Le génie n'invente pas : il indique du doigt le cœur des choses, et nous frémissons devant la réalité dévoilée. Ce n'est pas cette réalité qui est nouvelle, mais notre impression : c'est sur notre esprit qu'il travaille, et dans notre esprit qu'il crée.

Les romans de M. Meredith semblent se proposer de faire lever dans notre esprit une vision du monde tel qu'il est, de la vie prise comme un fait, avec ses élémens essentiels et ses facteurs fondamentaux, de l'homme et de la femme considérés aussi sous leur vrai jour, dans leur nature réelle et leurs justes relations. Tout cela, bien entendu, non point théoriquement, dans l'absolu, mais aux simples clartés de l'observation, aux leçons de l'expérience, aux seules lumières de la sincérité courageuse. La vie n'est point jugée au nom d'un système, mais elle impose au contraire à l'esprit des vérités qu'il fait ensuite rayonner sur elle pour éclairer ses replis les plus secrets. Chaque exagération se réfute alors elle-même par les démentis qu'elle s'attire, les contradictions qu'elle suscite, les conséquences qu'elle entraîne. Pour celui qui regarde simplement, honnêtement la vie, il n'est pas d'excès qui ne se révèle tel *dans les faits*. La vie droite se tiendra donc entre les excès opposés. « Notre civilisation est fondée sur le sens commun. Si vous voulez vivre sainement, il faut commencer par en être persuadé (1). »

Cette conviction guidera non seulement notre conduite, mais nos jugemens. Nous verrons avec clarté, avec sérénité, les écarts en l'un ou l'autre sens, et ce désaccord de la vie sociale avec la vie droite éveillera en nous l'esprit comique.

Lumineux et vigilant, il ne dépasse jamais les hommes et ne traîne jamais en queue... La destinée à venir des hommes sur la terre ne l'attire pas. Leur honnêteté et leur beauté présentes l'intéressent ; et chaque fois qu'ils deviennent disproportionnés, boursouflés, affectés, prétentieux, enflés, hypocrites, pédans, fantastiquement délicats; chaque fois qu'il les voit s'abuser eux-mêmes, ou aller à l'aveuglette, se déchaîner en idolâtries, dériver dans les vanités, amonceler des absurdités, projeter avec imprévoyance, comploter follement; chaque fois qu'ils sont en désaccord avec les opinions qu'ils professent, et violent les lois non écrites, mais reconnues, qui les engagent à une considération réciproque, chaque fois qu'ils

(1) *Essai sur la Comédie.*

offensent la saine raison et l'impartiale justice, sont faux dans l'humilité, ou rongés de vanité, individuellement ou en masse, l'Esprit d'en haut apparaîtra humainement malin et jettera sur eux une oblique lueur, suivie de salves de rire argentin. C'est là l'esprit comique (1).

Nous avons là comme un aperçu ou un programme de l'œuvre entier de M. Meredith. Nous en voyons surtout l'intention et le sens. Cette muse comique qui l'inspire, c'est l'amour de la vérité, de la vie telle qu'elle pourrait être, telle qu'elle est quand elle échappe aux ravages de nos faiblesses, de nos passions ou de nos vices; c'est le goût de la rectitude et de l'équilibre, contre lesquels toute faute met l'homme dans une attitude comique. Savoir rire de cette attitude, voilà la véritable sagesse, entre la folie des sentimentalistes ou *agelastes*, qui ne rient de rien, et celle des *hypergelastes*, qui rient de tout. Mais pourquoi rire? Ne serait-il pas plus philosophique de discuter, plus noble de s'indigner, plus humain peut-être de s'attrister, plus juste enfin de blâmer ou de plaindre? Non certes, et il importe ici de bien comprendre la pensée de M. Meredith, intimement liée à sa conception de l'esprit comique. La discussion est oiseuse, l'indignation inintelligente, la tristesse impuissante. Seul le rire est sensé et efficace : il constate un écart et son coup de fouet ramène dans la voie. Né du sentiment de la disproportion, il l'éveille à son tour. Il est comme une riposte directe du bon sens qui, frappé d'un rayon, le renvoie aussitôt, — dans l'œil. « Et ceci, de soi-même, vous épargne la peine de l'ardeur satirique et l'amer désir de frapper lourdement. Vous partagez le sublime courroux qui ne veut pas blesser les imbéciles, mais simplement démontrer leur sottise... La perception du comique donne la haute consécration. Vous devenez citoyens d'un monde choisi, le plus élevé que nous connaissions par rapport à notre vieux monde, qui n'est guère ultra-céleste. »

Sans colère et sans haine, car il voit la misère de la vie, cet esprit comique n'exclut pas le pathétique, bien au contraire : en promenant ses clartés sur les discordances que sa finesse de perception sait découvrir, il nous laisse voir ce qu'elles ont de douloureux et de tragique. Alfred de Musset est allé bien loin dans l'esprit de Molière quand il a salué

(1) *Essai sur la Comédie*, traduction Henry-D. Davray. Paris, Société du *Mercure de France*, 1898.

Cette mâle gaieté si triste et si profonde
Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer.

Il nous suffirait, pour caractériser la plupart des personnages de M. Meredith, de reprendre le titre d'un de ses romans : *The Tragic Comedians*. Oui, comédiens tragiques dans leurs faiblesses ou leurs erreurs, sir Austin Feverel, avec son système pour l'éducation de son fils; Richard Feverel, qui rêve d'être le champion de toutes les femmes et trahit la sienne; Wilfrid Pole, dont le cœur incertain oscille entre Sandra Belloni et lady Charlotte; sir Willoughby avec l'inconsciente férocité de son égoïsme et les raffinemens où lui-même ne le reconnaît plus. Comédiens tragiques, tous ces hommes qui se trompent sur leurs propres sentimens et trompent les autres. Comédiennes, versant soudain dans la tragédie en y entraînant ceux qui les approchent, ces grandes coquettes avides de remporter la victoire dans la bataille des sexes, et habiles à se servir des armes que l'homme leur a imposées : Judith, de *Richard Feverel*, Violetta, de *Vittoria*, Mrs Lowell, de *Rhoda Fleming*, la comtesse de Saldar, d'*Evan Harrington;* comédiennes, les faibles en lutte avec le moi factice que leur a fait l'éducation et le milieu, comédiennes comme Clotilde (1), ou les vaniteuses misses Pole, à la fois positives et romanesques; comédienne même, au sens où l'auteur de l'*Essai sur la Comédie* prend ce mot, c'est-à-dire sujette de la muse comique, la sentimentale Lætitia « qui porte un roman d'amour sur ses cils, » et brûle son cœur comme un encens devant le beau sir Willoughby.

Mais c'est surtout dans l'inéluctable fatalité des conséquences qu'éclate le pathétique de la vie. Les faits ne pardonnent pas, et les innocens souffrent aussi bien que les coupables. Lucy est la victime des fautes de Richard et de son père. « Les dieux, » comme dit M. Meredith dans ses poèmes pour désigner les puissances responsables de cette loi d'airain des conséquences, les dieux ont la mémoire longue et ils vengent les péchés des pères sur les enfans. Nos méfaits retombent sur les autres autant que sur nous-mêmes. Si chacun de nous pouvait voir la somme des maux dont il est responsable, il se détournerait avec horreur de

(1) *The Tragic comedians*, « Étude sur une histoire bien connue. » Sigismond Alvan n'est autre, en effet, que Ferdinand Lassalle et cette Clotilde est Hélène von Dœnniges que le célèbre socialiste disputa à son fiancé dans un duel où il fut blessé mortellement. M. Meredith a tiré de cette histoire un de ses chefs-d'œuvre.

ses fautes. Nous reconnaissons ici un des plus beaux traits peut-être du roman anglais. Comment ne pas penser à l'auteur d'*Adam Bede* et de *Romola* (1), devant ce sentiment profond de ce qu'elle appelait l'effrayante vitalité de nos mauvaises actions? « Nos actions sont comme nos propres enfans, elles vivent et agissent en dehors de notre propre volonté. Bien plus, des enfans peuvent cesser d'exister, mais jamais nos actions : elles ont une vie indestructible, soit au dedans, soit au dehors de la conscience que nous en avons (2). » L'enfer des conséquences est le véritable enfer, et s'il est plus conforme à la réalité des faits qu'à l'idéal de nos aspirations, il n'en émeut que plus fortement notre sensibilité et offre ainsi un admirable thème aux romanciers.

Comment donc faut-il vivre et que doit faire l'homme pour rester dans cette voie droite hors de laquelle l'esprit comique chasse comme sur ses terres, cette voie dont nous ne pouvons sortir sans nous exposer aux souffrances et aux désastres? L'homme n'est ni ange ni bête. M. Meredith distingue trois élémens dans sa nature: le corps, l'intelligence, l'âme, *blood, brain, spirit*. Il faut les développer ensemble, laisser à chacun sa place et son rôle, nourrir la vigueur animale, la subordonner à la pensée, s'élever ainsi jusqu'à cette vie supérieure, cette vie forte, ardente et noble, où la passion est guidée par la raison, la pensée réchauffée par l'émotion. C'est l'épanouissement de l'être humain dans l'équilibre parfait de ses puissances et la plénitude de son humanité. M. Meredith a intitulé son dernier volume de vers *the Reading of Life;* nous dirions assez bien: le Sens de la Vie. Il comprend la vie de manière à en goûter toutes les douceurs, toutes les délicatesses, toutes les sublimités et aussi les plus humbles joies, qu'il ennoblit en les pénétrant de sentiment et de pensée, les plus matérielles, qu'il épure et spiritualise en allant à elles avec son âme tout entière. « Les vrais poètes et les vraies femmes, dit-il, ne partagent pas ce dédain de la matière qu'affecte le monde: ils ont l'intuition innée de ce qu'il y a de divin en elle (3). »

(1) *Adam Bede* parut la même année que *Richard Feverel*, 1859; Thackeray donnait *The Virginians* et Dickens *The Tale of Two Cistes*. Ces concordances ne sont pas inutiles si l'on veut replacer l'œuvre de M. Meredith dans l'ensemble du roman anglais contemporain.

(2) George Eliot, *Romola*, chap. XVI.

(3) *Diana of the Crossways* (fin).

M. Meredith poursuit de ses sarcasmes le « sentimentalisme; » il nous en montre la fausseté et le danger. Le sentimentalisme est une sorte d'illusion qui nous détache de la simple réalité, pourtant si belle, et nous porte à idéaliser des ombres vaines. Lætitia Dale est victime de la manie sentimentale quand elle se fait de sir Willoughby une idole comblée de toutes les perfections; et, inversement, Purcell Barrett cède à cette même manie quand, au lieu de voir Cornelia Pole telle qu'elle est, jeune fille indécise sous ses allures hautaines, il exige ou attend d'elle une clairvoyance qu'elle ne peut avoir et un courage qu'il n'a pas. Sentimentale elle-même, à sa manière, la belle Cornelia qui aurait cru déchoir en traitant l'affaire de son mariage, « comme cela se pratique entre simples mortels, » et qui se fût effrayée de procédés si terre à terre « comme trop peu aristocratiques et contraires aux raffinemens dont elle avait contracté l'habitude malsaine (1). » Sentimentalisme enfin, et du plus absurde, l'amour de la fleur quand il s'accompagne du mépris des racines, le culte de la beauté s'il n'entraîne pas le respect des conditions terrestres qui l'entretiennent. M. Meredith admire l'adorable Lucy Desborough et il veut que nous la trouvions exquise quand elle mange des œufs à la coque, aussi exquise que lorsqu'elle nous éblouit, un matin d'été, sous son grand chapeau de paille, du teint éclatant qu'ils lui ont fait. « Oui, voyez-moi cela, » dit avec enthousiasme cette brave Mrs Berry, « elle est solide sur ses pieds; elle vous regarde droit dans les yeux; ce n'est pas une de vos demoiselles aux airs penchés (2). »

Voilà le véritable idéal de la jeune fille. Et pareillement voici l'amour dans toute sa plénitude et sa richesse : « les sens avec leur flot de sève vivante, la camaraderie des intelligences et les âmes confondues dans cette union complète des deux natures (3). » C'est cet amour que réaliseront Clara et Vernon Whitford, Diana et Redworth, Merthyr Powys et Sandra. C'est celui que Richard Feverel verra sombrer dans le plus déchirant désastre, après en avoir goûté l'enivrante douceur. Il faut lire en entier le merveilleux chapitre XV, *Ferdinand et Miranda*, et le chapitre XIX, *Intermède sur un sifflet de deux sous*. Jamais l'innocence n'a été parée d'une telle splendeur ni la vérité d'une telle poésie;

(1) *Sandra Belloni*, ch. XXI.
(2) *The Ordeal of Richard Feverel*, ch. XXXVII.
(3) *Diana of the Crossways*, ch. XXXVII

jamais l'art n'a dépassé ni peut-être atteint, pour une inspiration si forte et si pure, une telle magnificence d'expression. C'est d'une beauté achevée et incomparable. Le romancier qui a écrit ces deux chapitres, — ce poème du premier amour, — est digne du premier rang dans tous les pays...

Mais avant d'arriver à comprendre l'amour, à comprendre la vie, il faut passer par bien des épreuves. Si leur terme n'est pas toujours tragique, comme dans *Richard Feverel*, elles entraînent toujours des souffrances et exigent des efforts qui sont le prix douloureux de la virilité spirituelle. M. Meredith n'idéalise pas la jeunesse : il la voit telle qu'elle est, charmante par la fraîcheur et la vivacité des sentimens, par l'élan des aspirations et la force des désirs, mais ignorante, inexpérimentée, indécise, portée à exiger trop de la vie et trop peu d'elle-même. Ces défauts sont inévitables: non plus que d'autres plus graves, ils n'importent pas. Qu'est-ce donc qui importe? « On peut aussi être un vaillant garçon, et dur, exigeant, hypocrite, et je ne sais quoi encore dans la jeunesse. La question posée par la nature est celle-ci: — A-t-il le cœur de recevoir et de garder une impression? — car, s'il l'a, les circonstances le forceront d'avancer et dégageront la figure d'un brave homme de la masse des contradictions. En retour de tels bienfaits, il paie ordinairement de tout ce qu'il estimait de plus précieux dans cette vie terrestre. Sur quoi, bien qu'elles aient fait de lui un homme, il récrimine contre la nature et les circonstances, sans prendre garde que la création de l'homme en lui est leur seul devoir (1). »

Les « circonstances » sont presque toujours les mêmes dans les romans de M. Meredith. S'il met ses personnages aux prises avec les grands problèmes : — le radicalisme anglais dans *Beauchamp's Career*, le socialisme dans *The Tragic Comedians*, l'esprit révolutionnaire dans *Vittoria*, l'indépendance sociale de la femme dans *Diana of the Crossways*, — il nous les montre toujours et partout engagés dans cette bataille des sexes dont la sagesse et le bonheur sont l'enjeu. L'homme, en effet, ne se manifeste jamais mieux que dans ses opinions et sa conduite à l'égard des femmes. Voyez Willoughby: son égoïsme ne s'épanouit tout entier, ne déroule tous ses replis et ne révèle tous ses secrets qu'à l'épreuve de l'amour. L'amour est la grande

(1) *Sandra Belloni*, ch. XIII.

épreuve de Richard Feverel. « Que les femmes disent ce que nous sommes pour elles ; pour nous, elles sont le recul ou le progrès de la vie, Lesbie ou Béatrice : à notre choix... Elles sont ce que nous renfermons de meilleur ou de pire (1)... »

A notre choix : nous sommes les ouvriers de leur destinée, responsables donc de leur avilissement ou de leur noblesse. M. Meredith combat pour la femme, mais se place bien au-dessus du féminisme. S'il veut qu'elle ait des droits, un esprit et une âme, il est aussi loin que possible de lui assigner comme idéal l'indépendance d'un individualisme solitaire. A ses yeux, la vie complète est dans l'union, dans l'amour. La femme y apporte cette spontanéité qui l'apparente au poète, cette beauté qui nous fait chérir en elle le plus pur miroir de la beauté du monde, cette spiritualité enfin dont est capable sa nature moins matérielle et plus subtile, dès qu'elle n'est pas détournée de sa véritable fin. Diana Warwick, Sandra Belloni, Clara Middleton, voilà ce que vous apportez à ceux qui sont dignes de vous, à ceux que l'épreuve a révélés les plus forts et les meilleurs, vraiment hommes et, pour tout dire d'un mot, des caractères. Ceux-là ont remporté la véritable victoire et seuls ils peuvent rencontrer le bonheur, parce que seuls ils vivent dans le sens même de la vie...

IV

Comment cette inspiration, si simple en somme et si sensée, si mesurée, si « moyenne, » s'est-elle traduite en un art si complexe, si intense et si tourmenté? Rien n'est plus essentiel au génie de M. Meredith que la forme même de ses romans, leur technique originale, leur style. Ce n'est point assez, pour expliquer son œuvre ou du moins en évoquer la physionomie, d'écarter ce qui nous déconcerte en elle, de mettre en lumière ce qu'elle a de local et d'humain : il faut encore, il faut surtout dégager et préciser ce qu'elle a de personnel, car jamais personnalité ne fut plus qualifiée ni plus irréductible ; et de même qu'une analyse de la comédie de Marivaux doit nous conduire à pénétrer le sens et à saisir les secrets du marivaudage, de même on ne saurait étudier les romans de M. Meredith sans en venir, en fin de compte, a ce que la critique anglaise appelle déjà « meredithese. »

(1) *The Egoist*, ch. XXXIII.

Nulle part peut-être autant que dans l'opulente Angleterre, la vie n'a prodigué sur un fond persistant de simplicité, voire de rudesse, l'infinie variété de ses raffinemens et de ses nuances. C'est George Meredith lui-même qui, avec une intuition profonde, a comparé la vie anglaise à une fleur dont le temps, comme un jardinier capricieux, s'est amusé à varier délicatement les dessins et les teintes (1). Et il nous laisse entendre que son art ne se dérobera pas au soin de les noter, c'est-à-dire rivalisera de complication avec leur diversité et de subtilité avec leur richesse. La pensée la plus simple et le sentiment le plus universel se réaliseront sous des formes rares, imprévues, comme les manières d'aujourd'hui enveloppent de leur noblesse ou de leur grâce, de leur élégance ou de leur affectation, les actes primitifs, dont la persistance est reconnaissable encore chez ce peuple si fortement enraciné dans ses habitudes et ses caractères. L'expression est luxuriante chez M. Meredith comme sont luxueux les dehors de la vie anglaise qui, énergique et rude au fond, raffine indéfiniment et sans mesure sur les apparences. Regardez un intérieur anglais, coquet, paré et si plaisant aux yeux. Toutes ces broderies empesées, tous ces carrés, losanges et ronds, dentelés, festonnés, ajourés et lustrés, qui ne tiennent pas sur les meubles vernis, cette profusion de bibelots nets, tous ces accessoires d'argent clair, de limpide cristal, de faïences tendres, voilà bien le décor approprié à ce *home* chéri qu'on quitte si aisément, à cette chambre où l'on n'entre que pour dormir, fenêtres ouvertes, dans un lit mal bordé, à cette *dining room* où le breakfast rapide et le lunch sommaire ramènent chaque jour le même poisson grillé, le même lard frit, le même rosbif et les mêmes légumes cuits à l'eau. Oui, et c'est la grandeur du peuple anglais, c'est sa force, le fond est resté simple, énergique. Northmans ou Saxons, ou l'un et l'autre à la fois par le mélange des races, hommes et femmes, garçons et jeunes filles, trouvent encore leur plus vif plaisir à chevaucher sous le ciel, à nager ou ramer, à lutter en plein air d'agilité ou d'adresse : seul l'observateur superficiel ne reconnaît pas les cavaliers de jadis dans le cavalier et l'amazone qui galopent le long des allées de Hyde Park, ni les rudes jouteurs du moyen âge dans les gracieux partenaires d'un

(1) « In our fat England, the gardener Time is playing all sorts of delicate freaks in the hues and traceries of the flower of life. And shall we not note them ? » (*Sandra Belloni.*)

match de tennis. George Meredith les reconnaît. Il aime retrouver et suivre, derrière les arabesques de la vie sociale ou sentimentale, le dessin élémentaire des instincts primordiaux.

Car ce romancier est un psychologue, d'une pénétration singulière. Son esprit, comme un feu subtil, dissout les ensembles que la vie lui présente et, pour nous en faire mieux saisir la structure, les reconstitue sous nos yeux. Ses romans sont des synthèses réfléchies et volontaires, postérieures à l'analyse et fondées sur elle. S'ils n'ont rien de la fiction où se joue une fantaisie détachée du réel, ils ne se bornent pas non plus, comme ceux d'un Maupassant, par exemple, à laisser la vie renaître en eux sous l'image expresse de sa première forme. La manière de M. Meredith n'est pas de celles qui puissent permettre aux faits de se rendre eux-mêmes. Son imagination est constructive. Elle n'a pas la transparence qui réfléchit le monde, mais l'activité qui le reconstitue. L'auteur est une sorte de démiurge qui nous prodigue, au fur et à mesure qu'il crée, explications et commentaires. Et peu à peu pourtant l'illusion de la vie s'insinue en nous; peu à peu, malgré l'activité que l'auteur déploie sous nos yeux, nous avons la sensation de la réalité; car il est un réaliste, à sa manière qui ne ressemble à aucune autre. Elle se rattache d'abord au réalisme anglais, c'est-à-dire à ce contact avec la réalité que gardent si aisément des esprits positifs, naturellement étrangers à notre besoin logique de simplification et de système. Quand, par exemple, après cette soirée où Sandra lui a livré tout son cœur, Wilfrid s'enfuit pour ne pas s'engager définitivement dans la voie où un moment d'ivresse lui a fait mettre le pied, M. Meredith analyse les dispositions du jeune homme avec une finesse impitoyable, et il conclut : « Tout ceci n'est pas précisément très désintéressé ni très noble. Beaucoup de bonnes âmes vont s'indigner et prendre Wilfrid en grand mépris. A tort ou à raison, je ne saurais, quant à moi, partager ce sentiment. Il s'agit d'un très jeune homme, pur de tout mauvais dessein, de toute lâche pensée, mais peu sûr de lui-même et des autres, d'un enfant gâté qui n'a point l'habitude des décisions viriles, d'un garçon timide que le ridicule épouvante. [La veille au soir, dans une bagarre, il avait été quelque peu défiguré.] A défaut de tout autre mérite, il a celui d'être vrai, d'obéir naïvement à ses instincts, d'être une créature de chair et d'os, non pas une poupée de conven-

tion (1). » C'est la vérité des âmes, des sentimens, que recherche l'auteur et nous trouvons chez lui le réalisme psychologique d'un Stendhal. Il introduit ses personnages et les rapproche n'importe comment. Une visite lui suffit, moins encore : une rencontre. L'artifice est si simple, le procédé si monotone que nous en serions bien vite excédés, si nous ne détournions notre attention vers le véritable intérêt du roman, qui est l'analyse des sentimens et des caractères.

A cette acuité singulièrement précise d'analyse l'auteur ajoute une finesse de sensibilité qui lui fait recevoir et garder de vives images. Il y a en lui un impressionniste, riche des plus rares trésors. Rien ne lui sera plus facile que de faire surgir devant nous la réalité tout entière sous son double aspect, le monde extérieur et le monde intérieur, celui des sens et celui de l'âme, rapprochés, comparés et parfois confondus dans une même vision qui les embrasse l'un et l'autre, les associe, perçoit leurs relations les plus intimes, utilise leurs analogies, les domine, pour tout dire, et en dispose de manière à nous surprendre, nous faire réfléchir et nous charmer. Lorsque Clara commence à juger son fiancé et à se détacher de lui, lorsqu'elle ne peut plus supporter sans une sorte de terreur ses assiduités, l'égoïste Willoughby, qui ne pense qu'à lui-même et ne voit que lui, se fait à contresens plus empressé et plus tendre. Où trouverions-nous rendue avec plus d'intensité, de bonheur et d'audace, cette impression de jeune fille : « Le gouffre d'une caresse s'enfla devant elle comme une énorme vague qui se creuse sous sa crête frisée. Clara se baissa vers un bouton d'or; le monstre passa près d'elle sans la toucher. » La poésie sort ainsi du cœur même des choses, où George Meredith, artiste autant que psychologue, en atteint les sources vives. Sa divination pousse jusqu'aux racines mêmes de la vie qu'il transplante dans le jardin de son art. Nous étonnerons-nous qu'une merveilleuse floraison fasse éclater à nos yeux charmés l'éternelle nouveauté du monde? Tout est rajeuni : la nature, l'amour, la souffrance et la joie, nos sentimens et nos instincts. Pour cet esprit pénétrant et intuitif, il n'y a plus rien d'insignifiant ni de banal : tous les tressaillemens de notre sang, toutes les manifestations de notre intelligence, tous les élans de notre âme — *blood*, *brain*, *spirit* — prennent un sens et

(1) *Sandra Belloni.*

une lointaine beauté. Le monde s'éclaire et se colore, en nous et hors de nous. Les romans de M. Meredith débordent de poésie, comme ces belles demeures anglaises qui disparaissent sous le chèvrefeuille, les pampres ou les roses, dès qu'un pied de chaque arbuste, solidement enraciné dans le sol, étreint les murs de ses vivaces rameaux et projette en tous sens le rayonnement de ses branches, l'épanouissement de ses fleurs.

Dans ce monde auquel la psychologie du romancier donne une vérité si précise et son imagination une poésie si vivante, les personnages sont des individus, non des types. Les voici dans toute leur complexité, leur singularité, qui les dérobe aux prises de nos classifications et de nos divisions. Il n'y a pas de science du particulier, et ce sont bien là des êtres particuliers, tels que nous en présente la réalité. Nous les avons montrés tantôt plus spécialement anglais, tantôt d'une vérité humaine plus générale. Ce n'est pas leur valeur documentaire ou leur signification qui nous intéresse ici, mais la manière même dont ils sont conçus et traités. On chercherait en vain dans notre littérature — classique, romantique ou naturaliste — un pareil procédé. Notre génie est dramatique et les personnages de nos romans sont, au sens où la critique littéraire prend ce mot, des caractères, je dirais volontiers des rôles, *personæ dramatis*, subordonnés à l'action et n'existant guère que dans la mesure où ils y participent. L'action, ici, au contraire, leur est subordonnée. Elle est essentiellement psychologique et intérieure; elle se déroule lentement, avec les mille plis et replis de ces individualités complexes, dont elle épouse, en quelque sorte, les sinuosités, afin de nous conduire à travers leur dédale. Le plus souvent il n'arrive rien aux personnages, mais la manière même dont il ne leur arrive rien, dit un critique anglais, est impressionnante. C'est que les secrets de leur pensée et de leur cœur nous sont insensiblement livrés. Nous pénétrons ainsi dans leur intimité; nous n'ignorons plus rien de leurs sentimens ni de leurs idées, de leur conduite, de leurs mœurs, de leurs manies: ils nous deviennent familiers et cette connaissance minutieuse, toute concrète, qui n'a rien de scientifique, est celle qui convient à l'art et en fait l'image de la vie. Mais elle échappe aux formules, comme l'action se dérobe aux péripéties et reste indépendante de l'intrigue. Les romans les plus caractéristiques de George Meredith, l'*Égoïste*, *Diana of the Crossways*, *Beauchamp's Career*,

n'ont pas d'intrigue ou plutôt celle-ci n'a aucun intérêt en elle-même. Il n'y a pas de dénouement proprement dit à *Diana;* il n'y en a pas non plus à l'*Égoïste*. Ce dernier roman qui est, on n'en peut guère douter, le chef-d'œuvre de M. Meredith, le plus caractéristique de sa manière et le plus expressif de son génie, se passe tout entier en conversations (1).

Écoutons donc, car il ne faut rien moins que les innombrables propos des personnages pour nous les faire connaître. Ils causent plus qu'ils n'agissent, comme dans la vie où l'action décisive, l'action significative n'éclate que rarement, au bout d'un long défilé de jours ordinaires qui l'ont préparée et amenée. C'est la vie de ces jours que nous représente M. Meredith et elle se déroule au salon, dans le parc, dans la bibliothèque. On dîne, on se promène, on se visite. Les propos s'échangent en commun ou en tête à tête. Chacun livre à travers tout cela un peu de son esprit, de son humeur, de ses goûts, de ses faiblesses ou de ses vertus. Écoutons.

L'attention que demandent de telles œuvres n'est donc pas ce gros intérêt, violemment secoué par les catastrophes et capable de s'accrocher aux péripéties. C'est une attention de tous les instans, assujettie à la marche du récit, aux progrès de l'analyse, aux démarches des personnages et à tous les mouvemens de l'auteur; assez patiente pour s'attarder avec lui, le suivre s'il s'égare, s'arrêter quand il s'arrête et mettre toujours les pas dans ses pas; une attention souple, tenace, infatigable et capable d'essor. Si M. Meredith la surmène quelquefois, c'est qu'il excelle à l'éveiller et à l'entretenir. Son expression est une suggestion perpétuelle qui ne nous laisse pas de repos. Elle fait appel tour à tour et sans trêve à notre réflexion, à notre imagination, à notre sensibilité, à notre savoir. La fantaisie, la philosophie, la mythologie se mêlent dans son esprit et se disputent le nôtre. Un des chapitres de *Richard Feverel* est intitulé *the Magian Conflict*. C'est un dialogue entre un journalier et un rétameur ambulant, dont l'humble philosophie traduit en son langage — en son jargon — l'antique problème qu'agitaient déjà les mages lorsqu'ils opposaient Ormuzd et Ahriman. Il faut, pour comprendre le titre de ce chapitre, connaître la religion de Zoroastre et avoir surtout la perspicacité de l'y reconnaître. L'ad-

(1) Voyez, sur *l'Égoïste*, la belle conférence de M. Émile Legouis. (*Revue germanique*, juillet-août 1905.)

mirable scène de l'orage — « Nature speaks » — débute par une allusion à Briarée dont nous ne pénétrons le sens que si nous voyons dans le jeune Richard, comme l'auteur nous y a invités ailleurs, une sorte de Titan nuageux en révolte contre les lois sociales, qui régissent notre monde comme Jupiter gouvernait le monde ancien. Chaque ligne de ces pages compactes a sa portée qu'il faut saisir et mesurer. Tout est combiné, calculé, par un esprit toujours en acte, qui ne néglige rien, ne se laisse rien imposer par la passivité de la mémoire ou de l'imagination. Il pense toujours et les moindres détails sont pénétrés d'intention et de pensée. Les noms ont leur sens : *Diana of the Crossways*, voilà qui est intraduisible. *The Crossways*, c'est le nom du domaine familial, et cela signifie les carrefours ou les routes qui se coupent, quelque chose d'analogue à la destinée de Diane. Et Diane, c'est aussi l'exquise Artemis, la vierge farouche, déesse des jeunes filles; c'est l'idéal féminin, dans sa grâce et dans sa force; c'est la reine brillante des nuits; c'est l'Hécate qui préside aux enchantemens; c'est enfin la déesse des carrefours. Le roman de M. Meredith égale et défie le symbolisme compliqué de la mythologie grecque. Un chapitre de *Richard Feverel* est intitulé : « The Little Bird and the Falcon. » Le petit oiseau et le faucon, c'est Lucy Desborough et le grand séducteur, lord Mountfalcon. La bonne Berry apporte enfin un peu de tendresse et de secours : *A Berry at the rescue*, une baie, — pour le petit oiseau. Nous ne pouvons multiplier indéfiniment les exemples et pourtant il faudrait donner une idée de cette incroyable puissance. Le verbe de M. Meredith est celui d'un penseur, d'un artiste et d'un poète : il s'insinue partout à la fois dans notre esprit et frappe à toutes les portes fermées. Pas un coin ne doit rester endormi : il faut que partout s'éveillent les idées et les images, que partout frémissent la pensée et le rêve...

De là ce style déconcertant, qui vise surtout à l'intensité et s'efforce d'être suggestif plutôt que définitif, si contraire à notre idéal français de la perfection achevée et du mot unique. Ne lui demandons point ce contentement, auquel nous sommes habitués, d'une plénitude et d'une clarté absolues. C'est en nous que la pensée doit naître et le tableau surgir : George Meredith ne s'inquiète ni de brosser celui-ci, ni de formuler celle-là. La fin s'impose à lui et il nous jette fiévreusement les moyens, sans mesure et sans choix, avec une hâte qui semble trahir la peur

de les laisser perdre ou refroidir. « L'art d'écrire consiste à faire lever la vision intérieure au lieu de brosser le tableau comme pour l'œil. L'esprit vole et n'attendez pas qu'il s'arrête devant vos descriptions pour en coordonner les détails (1). » On conçoit ce qu'un tel style demande et exige du lecteur. On ne s'étonne plus que beaucoup répugnent ou échouent à fournir un pareil effort. Les mieux disposés ou les mieux doués ont besoin d'un entraînement. Il faut pouvoir suivre un esprit aussi prompt à mobiliser toutes ses ressources. Le temps que nous réalisions une image, il nous en donne déjà une autre, qui se superpose à la première si nous ne l'avons pas abandonnée assez vite : et voici venir la confusion. Ou bien c'est une analogie dont il faut prendre quelque chose sans la presser : par un aspect elle nous éclaire, par tous les autres elle nous égare ; il faut saisir le bon et passer. Dans un de ses poèmes, M. Meredith nous dit que le rire de Shakspeare est « large comme dix mille bœufs qui paissent (2). » Sans doute veut-il nous suggérer l'idée de quelque force innombrable, tranquille et heureuse : gardons-nous de pousser la comparaison davantage et profitons de la leçon qu'ailleurs il nous donne : « Mrs Mountstuart détestait l'analyse de ses mots : ils indiquaient, sans plus. Attrapez leur sens au vol : ne les disséquez pas (3). »

Cette concision où l'esprit de l'auteur se ramasse pour porter plus loin et où celui du lecteur s'aiguise et quelquefois s'émousse, cette activité d'un style qui nous harcèle sans trêve et d'une énergie qui se travaille sans repos, conviennent à des romans dont l'effet n'est pas de bercer un moment les imaginations paresseuses ni de flatter leur fantaisie, mais de dresser devant des intelligences secouées de leur torpeur, enfiévrées et lucides, une saisissante image de la vie humaine, avec ses tragédies et ses comédies, son appel à la pitié et son invitation au sourire. Doué d'un si vaste sens de la réalité, également capable d'ironie et de pathétique, M. Meredith dresse « sa figure d'aisée et superbe prépondérance » au-dessus des romanciers vivans de l'Angleterre. Et en dépit des apparences qui peuvent décon-

(1) *Diana of the Crossways.*

(2) « Broad as ten thousand beeves at pasture » *Spirit of Shakespeare.*

(3) « Like all rapid phrasers, Mrs Mountstuart detested the analysis of her sentence. It had an outline in vagueness and was flung out to be apprehended, not dissected. » *The Egoist*, chap. v.

certer, il n'est point en leur compagnie comme un phénomène. Si forte est la tradition du roman anglais que les plus indépendans ou les plus rebelles ne lui échappent jamais complètement; et il serait curieux d'en suivre l'influence chez George Meredith. « Sa manière de conter est une singulière fusion de l'ancienne et de la nouvelle. Ce maître de l'impressionnisme moderne a toutes les habiletés d'un Fielding, unissant ainsi les ressources distinctives des deux écoles (1). » Il n'est pas sans analogies avec ses grands contemporains. On peut le comparer à Dickens pour la copieuse richesse des détails, l'humour, le sens de la caricature; à Thackeray pour la finesse et la subtilité des portraits de femmes et pour l'ironie; à George Eliot pour la gravité des questions qu'il soulève et le sens profond de la vie (2). Nous avons essayé de montrer par combien de traits il est éminemment anglais et tout ce qu'il y a aussi dans son œuvre de vérité humaine. « Je vois de plus en plus, disait R. L. Stevenson après une lecture de l'*Égoïste*, que Meredith est bâti pour l'immortalité. » Longtemps inconnu ou méconnu dans son propre pays, il n'aura pas achevé sa carrière sans se voir rendre une éclatante justice. Au mois de février 1898, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, ses « camarades de lettres » lui envoyèrent une adresse qui est, dans sa noble simplicité, l'hommage des plus grands noms de la littérature anglaise contemporaine. « Du commencement à la fin, vous avez été sincère vis-à-vis de vous-même, et toujours vous avez visé à la plus haute perfection. Nous sommes heureux de voir que vos mérites, reconnus jadis par un petit nombre seulement, ont aujourd'hui un vaste cercle d'admirateurs qui s'élargit de plus en plus. Nous vous souhaitons de longues années encore, durant lesquelles vous puissiez continuer à faire de bon ouvrage, réjoui par la pensée de celui que vous avez déjà fait et encouragé par la certitude qu'il recevra un cordial accueil de nombreux lecteurs pleins de sympathie pour vous. » Parmi les trente signataires de choix, les romanciers Barrie, Thomas

(1) R. Le Gallienne, *George Meredith*, pp. 48-49.

(2) Peut-être est-ce ici le lieu de rappeler la mémorable tentative de vie en commun qui rapprocha, en 1862, ces rares artistes : Dante Gabriel Rossetti, Swinburne, William Rossetti et George Meredith. Il n'est pas sans importance que M. Meredith ait appartenu si étroitement à ce groupe et nous devons mentionner aussi, parmi les influences propres à expliquer la complexité de son talent, qu'il étudia, comme Carlyle, dans les Universités allemandes.

Hardy, Henry James et Mrs Ward; le poète Algernon Charles Swinburne; les historiens James Bryce et W. E. H. Lecky; le critique Edmund Gosse; M. John Morley; Leslie Stephen. L'Amérique, Boston, du moins, Philadelphie, New-York, les grands centres de culture, ont accueilli tardivement ces œuvres et semblent vouloir rattraper le temps perdu. Dès 1864, la *Revue des Deux Mondes*, — elle a bien le droit d'en revendiquer l'honneur, — donnait une excellente traduction abrégée de *Sandra Belloni*, suivie bientôt de *Richard Feverel* (1). Depuis, le public français n'a pas eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec George Meredith (2). Sans doute ses romans sont difficiles : il faut les étudier plutôt que les lire. Quelle richesse, en récompense, cet artiste subtil, cet étroit observateur de la vie offre au lecteur attentif! Quel bienfait nous en pourrions attendre, nous dont les romans, s'ils n'ont aucun des défauts opposés aux qualités de M. Meredith, sont trop souvent dépourvus des qualités opposées à ses défauts! Que l'esprit se fraye un chemin à travers ces fourrés et s'habitue aux jeux de la lumière et de l'ombre dans ces bois enchantés : il cédera bien vite à leur prestige. On admire alors M. Meredith et quand on pense qu'il est aussi, — d'aucuns disent surtout, — un poète et le poète de *Modern Love*, on se dit que, si ses romans surchargent de trop de broderies personnelles leur trame anglaise et humaine pour être unanimement salués et aimés comme de purs chefs-d'œuvre, ils sont néanmoins de très grands romans, dont l'auteur s'impose comme une personnalité de premier ordre, à coup sûr le premier homme de lettres de l'Angleterre à l'heure actuelle, aux yeux mêmes de ceux qui hésitent ou se refusent à l'en proclamer le plus grand romancier.

FIRMIN ROZ.

(1) *Sandra Belloni* (*Emilia in England*) 15 novembre, 1er et 15 décembre 1864; — *L'Épreuve de Richard Feverel*, 15 avril, 1er et 15 mai 1865. En 1869, l'auteur de ces « réductions, » G.-D. Forgues, dans un article sur *le Roman anglais contemporain*, parlait avec clairvoyance de G. Meredith.

(2) Il est vraiment regrettable qu'un écrivain de cette valeur et de ce rang ne soit pas représenté par une seule de ses œuvres dans nos collections de chefs-d'œuvre étrangers. Je reconnais que la difficulté de le traduire est grande comme en témoigne la version qui nous a été donnée de l'*Égoïste*. Nous savons pourtant qu'une traduction de *Diana of the Crossways* est sur le point de paraître.

LETTRES ÉCRITES

DU

SUD DE L'INDE

VI [1]

LE CARNATIC

Les trois forts de Genji. — La famine.

Genji, 6 septembre 1901.

... Ce qui frappe, à première vue, dans l'ensemble de Genji, c'est la quantité d'ajoutés successifs à l'œuvre première des architectes hindous. Où que l'on pénètre, l'œil est surpris par le désaccord des parties tant dans la structure que dans le tracé. Les grosses tours crénelées de la première enceinte ont un autre caractère que les courtines. Les murs intérieurs, doublés, terrassés, coupent en tous sens les mandapams dravidiens dont les matériaux disloqués fournirent à ces grossiers ouvrages des élémens de leur appareil irrégulier. On sent là un travail hâtif exécuté par des Barbares, orientaux ou occidentaux, chez qui la seule préoccupation fut d'augmenter la force de la défense. Les piliers des péristyles ont été brisés, les fûts ciselés par les bons artistes de Tanjore ont été martelés, débités, assemblés sans art. La moitié d'un éléphant est encastrée dans une façade. Ce que les musulmans ont osé à Vellore, ils l'ont osé à Genji. Et, après

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1907.

eux, les Français, puis les Anglais. Hyder-Ali et ses pareils peuvent se suivre à la trace du Malabar au Carnate.

Leur fureur iconoclaste est écrite au marteau sur les statues mutilées. Leur prudence s'affirme davantage par les chicanes multiples, par les dédales de murs enchevêtrés, reliant les blocs abrupts en une chaîne sans fin, divisant à l'extrême les réduits jugés trop vastes pour être sûrement gardés. Dans cette place imprenable et qui fut prise une dizaine de fois, les derniers occupans cherchèrent toujours à corriger les défauts du système, ou ce qu'ils y tenaient pour défauts. Nourrissant une confiance plus robuste dans la solidité de la pierre que dans le courage des hommes, ils entassèrent les couverts à commandemens étagés, au lieu de s'attacher à l'organisation, à la discipline, et à l'établissement de ce service d'espionnage qui est, pour qui sait payer à propos, la ruine assurée de l'ennemi, en Inde comme ailleurs.

La confusion des styles, si l'on ne craignait pas de ranger dans quelque catégorie esthétique ces travaux appropriés aux besoins de l'heure, condamnerait à l'arbitraire une classification chronologique de ces amoncellemens de débris. Rendre justice aux divers profanateurs de Genji en établissant la part qui revient à chacun d'eux dans ces remaniemens, serait les condamner chacun, avec une pareille sévérité, pour des raisons différentes. Aux Hindouistes et aux Djaïnas seuls doit revenir un tribut d'éloges. Les premiers occupans musulmans méritent l'indulgence pour leurs bâtimens sans caractère, et la honte pour leurs dégâts. A partir de la fin du XVIIe siècle, sinon plus tôt, le vandalisme, d'où qu'il vienne, doit être flétri, sans mesure. Partout il a régné, sûr de l'impunité. Les sveltes kiosques, les élégans pagotins en clochetons, les majestueux mandapams des portes, la pagode aux mille colonnes, deviennent des carrières à ciel ouvert où la pierre équarrie s'offre à pied d'œuvre. Les maîtres successifs de Genji, dignes précurseurs des temps modernes, ne sacrifient plus qu'à l'utile. Si les enceintes doubles et triples, à grand appareil, sommées des merlons amygdaloïdes du type sarrasin, sont épargnées, elles le doivent aux services qu'on en attend. Ces vieilles courtines crénelées n'avaient certainement pas été construites en un temps où le mousquet et l'artillerie prévalaient. Les vides des créneaux ne mesurent que dix-huit centimètres en largeur; ce sont de véritables archères. Plus tard, lorsque les armes à feu devinrent d'usage courant, on perça une

petite meurtrière carrée dans chaque merlon, et aussi dans chacun des massifs de solide maçonnerie dont on aveugla leurs intervalles. C'est là, ou je me trompe fort, la manière des musulmans, comme aussi de dresser ces tours rondes, surbaissées, qui couronnent en tant de points les rochers détachés. Telles je les ai vues naguère autour de Mascate,— si ma mémoire me sert, — telles je les retrouve à Genji. Depuis le XIIIe siècle, en Occident aussi bien qu'en Orient, l'ouvrage cylindrique prévalait contre l'ouvrage quadrangulaire; encore celui-ci se défendit-il longtemps, notamment dans les châteaux des portes.

Mais, au contraire de ce que j'ai vu à Vellore, Genji ne présente, sur le pourtour de son enceinte, aucun château de ce type à mâchicoulis si commun dans l'architecture arabe, et dont les puits fortifiés de l'Oman et du Bélouchistan m'ont déjà fourni de bons exemples. Les refaits musulmans se prouvent d'abondance à Genji par la disposition des créneaux. Les merlons hindous étaient rectangulaires. Ils portent maintenant un chef ogival rapporté, soit d'une seule pierre, soit de deux horizontalement superposées. Au reste, rien ne s'observe d'uniforme. Tantôt le corps du merlon est de briques, voire de blocage, tantôt de pierres carrées assez régulièrement assemblées. Encore faut-il ici compter avec les réparations exécutées sans l'aide des tailleurs de pierre. Partout l'épaisseur est faible : vingt centimètres pour une hauteur de près d'un mètre, et une largeur d'environ moitié. Enfin, ces merlons se dressent en surplomb de la muraille, laissant derrière eux une étroite banquette de tir. Pour remédier à ce défaut de largeur, on établissait un plancher mobile posant sur des corbeaux. De ces poutres volantes, la place se marque encore par les alvéoles carrés pratiqués dans la face intérieure du mur.

De celui-ci les deux faces soigneusement appareillées cachent un vide comblé avec du blocage. Les boutisses posées sur les parpaings ne sont point de règle. Souvent des pierres minces y suppléent, cachant le rempli. Une pareille disposition se remarque dans nombre d'autres édifices, mandapams et pagotins. De ceux-là mêmes le toit monumental se compose de briques recouvertes d'un épais enduit où se trouvent pris les ornemens et les figures, souvent en haut relief, de telle manière que le tout paraît avoir été modelé, assemblé et cuit sur place, quand, à la vérité, c'est à la bonne façon des joints et à la qualité du crépi qu'est dû cet

aspect. Si l'on détache quelqu'une de ces sculptures, on a vite fait de reconnaître, qu'elle est de terre cuite, toujours creuse, certainement estampée dans un moule, et qu'elle ne diffère en rien de ces ouvrages de potier dont s'ornent encore aujourd'hui les gopuras hindouistes modernes, tout aussi bien que les frontons djaïnas. J'ai ici, sous les yeux, les tympans en queue de paon des grands magasins à toit en dos de bahut, travaillés dans le même esprit.

Les gros bastions terrassés et les tours de style identique, les ouvrages à angles vifs, cavaliers, ravelins ou demi-lunes, sont l'œuvre des Français et des Anglais, au XVIIIe siècle. La solidité est leur recommandation unique; aucun d'eux, pas plus que la « Batterie royale, » qui balayait l'avenue de la porte de l'Est, que ceux groupés au pied du Chandraja-Dourgan, ne mérite une mention détaillée. Les vastes embrasures qui séparent les merlons prouvent simplement que la grosse artillerie ne faisait pas défaut dans la place.

La grande montagne de Genji, le Radjah-Ghiri, est entourée par une enceinte très complète que trois murailles divergentes relient à la face occidentale de la seconde enceinte. On y accède par une porte en ruine qui regarde le Sutty-Koulam et la large voie sablonneuse, bordée d'une maigre brousse, qui passe entre ces vastes magasins dont le toit en couvercle de bahut porte sur les chéneaux des séries de pagotins minuscules et sur chacun des tympans une queue de paon épanouie. Ces magasins, bâtis en briques et crépis, rappellent, par leur caractère général, le style djaïna. Ils semblent peu anciens. A peine les devrait-on dater du XVIIIe siècle. Sans doute furent-ils construits par des Banians qui y tenaient leurs réserves de grains. Chacun d'eux représente un vaisseau sans étage, d'une vingtaine de mètres en longueur sur dix environ de largeur et huit en hauteur. Les parois ne portent ni ornemens ni figures. Le long d'une des petites faces monte un escalier de pierre aboutissant à un palier. De cette plate-forme, peut-être un chef donnait-il ses ordres aux manœuvres, ou parlait-il à une assemblée.

A regret j'ai dû renoncer à camper dans un de ces superbes bâtimens, où j'aurais trouvé un peu de fraîcheur et un abri assuré contre la rosée de la nuit. Mais, travaillés par la crainte des démons de Genji, mes hommes ne voulurent rien entendre : « Tout cela vit à l'heure où les ténèbres couvrent la terre. »

Ainsi parla Cheick Iman; et j'abandonnai le magasin, continuant ma route vers le Radjah Ghiri...

Entre les roches encaissées, la montée commence. Me voici devant un premier porche surbaissé, d'un grand caractère, que commande ce large perron de dix marches, amorce des huit cents degrés qu'il faut gravir avant que d'accéder au point culminant. Dans un angle rentrant de la longue muraille grise couronnée par les créneaux délabrés, entre deux avancées criblées de meurtrières, s'ouvre cette baie quadrangulaire où trois hommes ne passeraient point de face. Un bandeau uni la domine et encore deux étages de meurtrières, sans préjudice des corniches en surplomb. J'entre, et, ravivé par la fraîcheur de ce réduit obscur, je m'arrête un instant, lâche devant la montée à découvert. Il n'est pas sept heures du matin, mon thermomètre accuse trente degrés. Étanchant la sueur de mon front, je pense à ces obscurs soldats d'Angleterre et de France qui montèrent à l'assaut sous le feu des hommes et sous les rayons de ce soleil de l'Inde, certes aussi meurtrier. Dans la demi-obscurité du porche, sur les banquettes latérales, parmi les piliers en ruines, s'agitent des formes vagues, reptiles qui glissent dans la poudre, araignées efflanquées et boiteuses, lourdes sauterelles livides traînant leur ventre monstrueux avec une tarière en lame de sabre, et palpant les décombres avec leurs antennes longues d'un pied.

L'heure passe. Je dois recommencer de monter, en plein soleil. Autour de moi, les roches s'échauffent, l'air paraît vibrer, pas un souffle de brise n'agite les brindilles flétries. Les blocs de gneiss s'entassent, se superposent, le chaos de granit menace les degrés glissans, et l'ouvrage de l'homme est si grossier, par places, que la pierre taillée a moins de régularité que le roc.

La citadelle qui, elle aussi, continue de grimper, semble naître de la pierre brute, s'en détacher lentement, pour fleurir tout à coup, à l'angle d'un palier sous la forme d'un kiosque élégant, déshonoré par le remplissage de briques et de caillasse, derrière quoi s'abritaient les sentinelles des Maures ou des Occidentaux, après que les divinités de l'Inde eurent déserté ces reposoirs sans retour. De pareils pagotins égayent, à intervalles irréguliers, l'interminable escalier dont les gradins énormes supportaient facilement le poids des éléphans. On dit que les radjahs de Genji avaient leur demeure au plus haut point de la montagne abrupte et qu'ils n'allaient jamais qu'à dos de ces

gigantesques montures. Tchatrias ou Musulmans, ces radjahs durent, sans doute, se sentir fortement secoués, car les dalles sont terriblement inégales, et beaucoup sont remplacées par des blocs à peine dégrossis, ou bien le degré est pratiqué dans le gneiss lui-même. Mais j'aime à croire que cette route suspendue dans le vide était alors entretenue soigneusement, encore que ce ne soit pas pour moi certitude. Les chevaux maigres et ardens des Mahrattes ont porté leurs cavaliers sauvages sur des hauteurs plus inaccessibles et désolées que cette rampe du Radjah Ghiri où je crains, à tout instant, que mes jambes ne me refusent leur service.

Un espoir me soutient. Encore cent marches, deux cents au plus, et j'atteindrai cette plate-forme, au pied du grand rocher, où je relevai, en 1880, la pierre marquée de la tête du bélier, l'antre du Krichna noir, admiré il y a plus de quarante ans par Esquer, et le trésor de Vichnou!

J'y arrive enfin, mais sans m'en apercevoir. Tout a été bouleversé, déraciné, rasé, sarclé, nettoyé, mis en ordre. Quelle désolation! Si l'on n'a point balayé, c'est tout juste, et je n'en jurerais pas. Le sol paraît sablé, ratissé. Du bosquet administrativement éclairci on a extrait les débris d'architectures, les fragmens de statues. Ils s'alignent devant un édicule adossé au roc. L'entrée de la grotte où se cachait le Krichna noir, en granit poli, a été dégagée, tout est vide. Et, d'une voix mystérieuse, regardant autour de lui avec précaution, le manikarin de Genji m'annonce, par le truchement Cheick Iman, qu'on a trouvé là un trésor, il y a quelques années.

Le trésor, c'était sans doute l'image de Krichna dont Esquer parlait jadis avec un naïf enthousiasme et dont les notices archéologiques anglaises ne signalent même pas l'existence. Où est-il, maintenant, le divin joueur de flûte aimé des bergères? Dans quelque salle du musée de Madras? Mais aurai-je le temps et le courage d'aller l'y chercher? Au milieu de cette fournaise sèche et grise, mes forces s'usent, et je me traîne le long des blocs plus lourdement que la sauterelle livide des décombres.

A ma gauche, c'est le vide. Sur ma droite, le grand rocher dresse sa masse carrée à trois cents pieds de hauteur, sans qu'un accident interrompe la régularité de sa surface bistrée. De grosses abeilles (*Apis fasciata*) montent et descendent tout le long, d'un vol léger, empressées contre leurs énormes gâteaux

découverts qui se collent à plat contre la pierre. La foule des bêtes industrieuses est telle sur chaque nid, que la ruche en plein vent semble habillée d'une enveloppe brune. Et, tout au sommet, sur la corniche interrompue par des brèches béantes d'où pend la chevelure de misérables arbustes, voici les Iroulaires, chasseurs d'abeilles, maigres et agiles, qui se hâtent avec leurs chaudrons et leurs paquets de cordes sur l'épaule. Les coureurs de brousse, noirs, hérissés, tout nus, à cela près qu'un langouti bride leur ventre exténué, se suivent à la file, semblables à ces araignées hautes sur pattes qui traînent leur cocon après elles. Les Iroulaires sont mes amis, comme les Kourouvikarins, chasseurs d'oiseaux. De temps à autre, ils apparaissent, avec un animal curieux, une statuette déterrée en quelque fondrière inaccessible : une méchante pièce de monnaie les rend contens.

Ces enfans des solitudes ont leurs divinités tutélaires. Les anfractuosités des murailles les abritent, et la nuit, ils les honorent de sacrifices furtifs : Kani, dont l'effigie se détache sur la stèle noire que loge ce petit sanctuaire de briques; Mariatta dont la statue réduite à sa moitié inférieure, foule aux pieds une tête humaine. Un Pouléar de granit, affreusement mutilé, gît près de l'édicule dont il fut, c'est probable, le primitif occupant. La Mariatta et la Kani sont évidemment très anciennes; peut-être remontent-elles à la fin du XIVe siècle, époque où les souverains de Vijianagar firent aux Brahmes d'Alampadi cette dotation où il est question de Genji. Très anciens aussi, les fragmens de sculptures, absolument remarquables, qui jonchent les abords du sanctuaire, notamment une figure sur un tronçon de pilier. Debout, les mains jointes devant la poitrine, elle montre encore ses bras d'une longueur démesurée, ses jambes extraordinairement courtes, et, à droite, un vestige de queue. Anouman, bien sûr, présenté de face. En quelle détresse se trouve le bon singe, serviteur de Rama ! A peine puis-je distinguer les yeux, les oreilles avec leurs pendans énormes. Les proportions de la statue, qui sont de quatre têtes seulement, crient son antiquité vénérable.

L'édicule est beaucoup moins ancien. Voici, en avant, les ruines d'un second, réduites à une petite esplanade qu'entourent des chapiteaux hémisphériques en morceaux, et un Pouléar martelé. Voilà un étang aux gradins délabrés avec les ruines d'un petit mandapam. Ses colonnes carrées ne portent aucun

ornement, comme si les Hindous avaient été chassés du lieu avant d'avoir mis la dernière main à leur œuvre. Enfin, je retrouve ma pierre cabalistique marquée au signe du bélier. C'est une grande pierre ovale, cintrée ainsi qu'une carapace de tortue, où sont gravées quatre têtes humaines, et, dans le milieu, une rosace formée par deux têtes, l'une de bœuf, l'autre de bélier tenant une hache entre ses dents. D'un côté, cinq flèches s'alignent en ordre parallèle, de l'autre un arc tendu, le tout en l'honneur de Rama et des races du Bélier, monture d'Agni, « la conscience du monde. » Le point central de la rosace se relève en une saillie excavée, qu'on utilisait soit pour une lampe, soit pour des libations.

Les flèches dont les têtes répondent à cinq types ne présentent point les barbes interdites par les lois de Manou, non plus que cette pointe longuement conique en usage au XVIIIe siècle, et dont vous pouvez voir des spécimens au musée de la Marine à Paris. Ce sont des flèches rituelles, celles que tiennent dans leurs mains les Divinités pouraniques, les flèches de Rama, l'archer sans rival, et aussi celles d'Indra. Celle dont la tête est un disque évidé représente le tchakra, la foudre; celle à tête en croissant est la flèche de Rama qui se reconnaît encore ici à la hache (Paraçou Rama). Les flèches en feuille, en cœur, en fleuron rappellent encore des épisodes de cette lutte épique où Indra succomba, tandis qu'Agni gardait l'avantage grâce à l'aide de Krichna, ou Rama, c'est-à-dire de Vichnou. La pierre bombée de Genji est un monument commémoratif de la victoire que les Brahmes remportèrent sur les Tchatrias qui tombèrent sous les coups de Paraçou Rama Mais l'état des ruines prouve qu'aux temps modernes les Tchatrias, sous les espèces des Mahrattes prirent sur les Brahmes des pagodes plus d'une éclatante revanche. Les cavaliers de Pounah n'ont pas mieux respecté les monumens de leur religion que ne le firent les musulmans. Ils ne respectèrent pas davantage les personnes; et les bayadères, servantes des Dieux, ne furent pas à l'abri de leurs entreprises. A Tirnamalé, ainsi que l'écrivait en 1741 le P. Saignes à Mme de Sainte-Hyacinthe, religieuse ursuline à Toulouse, « ils firent d'un seul coup un butin très considérable,... enlevèrent non seulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danseuses et les filles de la pagode qui leur plurent. »

Je continue mon ascension après avoir, à la sueur de mon

front, dessiné les flèches de Rama et aussi son arc, un arc renforcé à la prise de main et qui est du type oriental le plus pur, l'arc turquois, à contrecourbes, qui n'a pas varié en vingt siècles... Je continue de monter.

Trop habitué aux déconvenues pour m'irriter contre cette déception, je gravis les degrés brûlans sans enthousiasme ni mollesse, décidé à explorer sans négligence les ruines de Genji, dans le détail. Et derrière moi s'élève la voix du petit domestique porte-arquebuse : « Monsieur, ça même, sous la pierre ronde, les Anglais ont trouvé un trésor ! » Je n'en doute pas un seul instant. Le bouclier de Rama a été changé de place, cependant que des difficultés et des nécessités diverses me retenaient loin de l'Inde dravidienne. Les trésors archéologiques et autres n'attendent pas ainsi indéfiniment. D'ailleurs, je ne crois pas que les trésors aient dormi longtemps sous terre dans des pagodes visitées par les Mahrattes et par les musulmans. Hyder Ali, j'invoque maintenant le témoignage de Soupou, avait des argumens irrésistibles pour obliger les riches de ce monde à dévoiler leurs cachettes.

Je vous fais grâce du canon fameux qu'abrite un mandapam orienté vers le Nord-Est. J'ai consacré deux heures à le métrer, à le jauger, à le décrire sur mon cahier moite de sueur. Son calibre est fort, son caractère nul, son exécution grossière. Il porte le nom de beaucoup d'Anglais et de quelques Hindous qui tenaient à le faire passer à la postérité. Ces gens de bien ont peiné pour graver ces lettres dans la fonte de fer rugueuse et qui semble n'avoir jamais été riflée. La longueur totale de cette caronade du XVIIIe siècle est, de la bouche au bouton de culasse, de trois mètres et demi environ. Il convient surtout d'admirer l'opiniâtreté des hommes qui ont amené une pièce de pareil poids à une telle hauteur. Car nous sommes ici à plus de trois cents mètres au-dessus de la mer.

La pagode culminante du Radjah Ghiri en est à quatre cents. On n'y accède pas sans difficultés; que, par malheur, le pont volant de bambous, jeté sur l'abîme, se trouve rompu, l'accès en devient impossible, comme j'en fis l'expérience au mois de décembre 1880. Si, en effet, continuant de gravir l'interminable escalier, on arrive en haut du rocher isolé le long duquel nidifient les abeilles, on se voit séparé du fort par une coupure, large de sept mètres, dont les parois abruptes descendent à vingt

mètres en contre-bas. Cette crevasse naturelle s'ouvre du côté Nord. De tous les autres, le gigantesque bloc perché se lève à pic, sauf au Sud-Ouest où la masse de la montagne s'y relie par des blocs jetés en éboulis chaotique dans une étroite ravine. On pouvait donc, à la rigueur, tenter de ce côté une problématique escalade avec des Albanais ou des Afghans. Mais les architectes de Genji eurent tôt fait de rendre l'entreprise impraticable. Trois murailles parallèles, hautes de sept à huit mètres, entrecoupèrent le ravin. Ces ingénieurs firent mieux encore. Ne jugeant pas la crevasse septentrionale assez abrupte à leur gré, ils en augmentèrent les dimensions. La largeur fut portée à huit mètres, la profondeur à vingt. Un simple pont volant jeté sur l'abîme relia dès lors l'acropole au reste des ouvrages. Si l'envahisseur avait pu passer le pont, — et un seul homme suffisait à le retirer, — il trouvait le passage commandé par les courtines où bâillent les meurtrières étagées et les embrasures des pièces. S'il parcourait encore une quinzaine de mètres sous leurs feux, il rencontrait une étroite poterne que quelques gens déterminés auraient réussi à défendre contre une armée. Certes, ce n'est pas de ce côté que les Français et leurs cipayes, voire leurs alliés musulmans, ont enlevé la forteresse de la grande montagne. Ou bien les occupans s'étaient enfuis aux premiers coups de feu tirés au pied, laissant le pont en place et n'ayant d'autre préoccupation que celle de gagner au plus vite la route de Tirnamallé, par les bois, à la faveur des ténèbres.

Le fort culminant du Radjah Ghiri, qui fait si belle figure d'acropole, vu de la plaine, ne présente rien de remarquable non plus que la pagode, sa voisine. Il est de style composite, et sa grosse tour ronde tombe lentement en ruine jusqu'au jour où elle s'abîmera dans le vide. La partie inférieure de l'édifice se recommande par ses vides en arcs brisés; ceux du premier étage sont en plein cintre; au second, l'ogive recommence. Le caractère général est musulman. Quant aux Européens, leur main se reconnaît à ces remplis de pierres soigneusement appareillées qui aveuglent les baies. La pagode, — le pagotin, plutôt, tant elle est de dimensions exiguës, — a sa porte, ouverte au Sud et précédée d'un péristyle à colonnes de coupe polygonale et sans trace de sculptures. Seule leur division médiane se timbre, sur ses quatre faces, du tchokra boudhique, un quatrefeuille inscrit dans le cercle. Les chapiteaux en T à pendentifs se re-

trouvent là comme dans les mandapams d'en bas. Et toute la pagode est de gneiss soigneusement équarri, assemblé sans joints et bouchardé. Quelle qu'ait été la perfection du travail, l'œuvre antique des Hindous cède à l'action du temps : tout un côté de la porte menace ruine, par la chute du pied-droit qui gît en travers du péristyle. Rien n'est entretenu. Encore vingt années, peut-être, et il ne restera plus au sommet du Radjah Ghiri qu'un amas de décombres et quelques magasins de briques et de pierres, presque modernes, et dont on peut dire qu'ils ne méritent pas d'exister.

Puissé-je, en terminant, vous parler de tout cela sans rancune : cette acropole de la Grande Montagne, quand on l'aperçoit de la route de Tirnamallé, paraît le plus merveilleux des objets. Pendant vingt années, elle occupa mes rêves. Maintenant que j'ai gravi et descendu, à grand'peine de mon corps, les huit cents marches de granit brûlant, je me sens appauvri, moins riche de l'illusion envolée. Regretterai-je ma peine et dirai-je que, n'était la vue magnifique que l'on a du faîte de ces monumens ruinés, le Krichna Ghiri ne vaudrait pas l'ascension, ce serait ingratitude. Il y a deux manières d'apprécier toute entreprise, que l'on s'en tienne au résultat acquis ou à la conscience de l'effort. La seconde m'apparaît comme en tout préférable. Toute passion, toute ambition non satisfaite laisse au cœur une amertume plus durable que la brève joie du succès. J'ai souhaité voir le Radjah Ghiri, en déterrer les trésors. Qu'ai-je à dire? La pierre de Rama m'a montré le symbole de l'arc tendu, de la flèche rapide, et leur image à jamais fixée. Anouman en attitude d'adorant m'apprend le prix du dévouement obscur, de la force mise au service de la pensée, et les débris des statues couchées à ses pieds, l'instabilité des dominations terrestres et la loi du repos, auquel ont droit les êtres et les choses, quoiqu'ils n'y obéissent point.

Adieu, Grande Montagne de Genji. Les années alourdissent mes membres, et celui que tu vis jadis, jeune et plein d'ardeur, riche seulement de bonne volonté, se consumer d'impatience à ton pied, descend aujourd'hui tes degrés d'un pas plus lourd, sans regarder derrière lui. Il te garde sa reconnaissance. Il salue en toi le témoin délabré et superbe de luttes épiques et obscures que l'histoire a oubliées, mais que la légende conserve, en les changeant de temps et de lieu.

Genji, 8 septembre 1901.

Des trois montagnes de Genji j'ai, à cette heure, visité la cime. Le Krichna Ghiri et le Chandraja Dourgan n'ont plus de secrets pour moi. Quoique moins élevé de cent mètres que le Radjah Ghiri, le mont de Krichna n'est pas d'un accès moins pénible. J'en ai fait l'ascension avant-hier, et, à quatre heures du soir la température atteignait trente-huit degrés à l'ombre. Les enceintes, beaucoup plus imparfaites qu'ailleurs, sont ruinées du côté Sud, un peu moins dégradées au Nord où l'amoncellement des roches nues est coupé, à mi-hauteur, par une seconde muraille d'un assez bel appareil qui suit les lignes des pentes. Au sommet de la colline on franchit une troisième muraille renforcée de deux grosses tours rondes, dont l'une, profondément lézardée, tombera quelque prochain jour.

Le petit plateau culminant se jonche de décombres. Quelle moisson de sculptures s'offrait jadis à l'archéologue qui parcourait ces sites déserts sans redouter la surveillance du Service archéologique de l'Inde! Aujourd'hui tous les fragmens d'ornemens et de statues ont été enlevés. Seuls quelques édifices hindouistes on djaïnas subsistent, mais combien mutilés! Ou bien ils ont été remaniés par les musulmans. Ces Maures ou ces Turcs, ainsi qu'on les appelle encore aujourd'hui dans le Carnatic, désaffectèrent les pagotins, surmontèrent les mandapams brahmanistes de kiosques à leur mode, et partout martelèrent les images des Dieux. Les pâtres continuent ce jeu de massacre. Tout en gardant les chèvres, ils éprouvent leur adresse en tirant au caillou contre Vichnou et Lakmi.

Le départ entre les monumens djaïnas et musulmans est singulièrement difficile à établir dans cet amas de ruines où les occupans successifs ne cessèrent, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, d'entasser les ajoutés sur les œuvres primitives. Voici un joli kiosque dont les arcatures croisées se rattachent par des entrelacs de nervures en losanges jusqu'à l'ombilic de la coupole, ce qui est assez dans la manière des Djaïnas. Ce dôme porte, sur son pourtour intérieur, une frise aux trois quarts détruite où des oiseaux se mêlent à des ornemens courans, dans le style des arabesques. Sous ce bandeau s'ouvraient les fenêtres en arc brisé, maintenant passées, comme tous les autres vides, à la condition d'orbevoies. Partout la brique et le mortier dispa-

raissent sous un épais badigeon blanc. L'édicule carré que surmonte le dôme prend son jour par de vastes arcades donnant sur une galerie en cloître encore plus largement évidée. De ses baies, quatre, profondément ébrasées, possèdent un rempli formant siège. Leur tympan est percé de trois fenêtres carrées que surmontent six fenêtres ogivales; et de chaque côté de l'embrasure, c'est une fenêtre carrée avec une, en arc, au-dessus. La large assise de la loge centrale servait, si l'on en croit la tradition, de trône au prince hindou qui venait siéger là en conseil.

A côté de cette loge en lanterne, dont il est impossible de dire nettement si sa tradition est djaïnique ou mauresque, tant elle rappelle et les sépultures de Golconde et certains détails des temples du mont Abou, — à côté de cette loge, se voient les ruines d'un pagotin de même style, entouré de colonnes : la catchery royale, déclare un guide, ou, si vous préférez, le tribunal. Les dalles de son plafond rayonnent autour du quadrilatère central. Tout indique un sanctuaire dévasté, qui fut, à l'origine, consacré au dieu Krischna par les brahmes. L'image de cet avatar de Vichnou se répète sur les piliers. Tous sont d'un excellent travail, tandis que ceux du mandapam périphérique ne se rehaussent d'aucune sculpture. Le gopura, dans son affreuse misère, garde encore sa coupole surbaissée de style djaïna. Un semblable dôme couronne le portique d'une pagode placée plus au Nord. Deux dômes, parfaits monolithes, — et qui n'ont rien de musulman, — gisent à même le roc, près des pagotins en gneiss précieusement sculptés, dont on les précipita. La pagode dont ils dépendaient a été saccagée avec un acharnement sauvage. Où que je regarde, ce ne sont que troncs décapités de dieux et de déesses, qui s'allongent autour du sanctuaire où, paraît-il, — si j'en dois croire un vieil habitant, — fut trouvé le fameux trésor de Genji, ou un autre. Hyder-Ali, après Sivadji, et leurs pareils ont laissé là des traces irrécusables de leur passage. Mais, sans se payer de mots, ne peut-on laisser planer un pareil soupçon sur les troupes de Bussy ou de Clive? La guerre a ses nécessités qu'il faut savoir excuser.

Par une extraordinaire fortune, quelques figures ont échappé à cette rage d'iconoclastes. J'en relève sur les piliers quelques-unes d'un beau style, à peu près identiques à celles de Vellore. L'action du temps les a rendues si frustes qu'on ne peut guère juger du modelé. Seules les proportions parlent et crient la

bonne époque, le xve siècle, peut-être. Chaque pilier en porte quatre, une sur chaque face de sa base; puis le style façonné à huit pans, monte nu jusqu'au chapiteau en T d'où tombent les pendans en cul-de-lampe. Les chapiteaux d'angle affectent la disposition d'une croix. Grâce à la hauteur où elles sont logées, les statues du gopura ont défié la race des Barbares, conquérans ou touristes. Pour quelque autre raison qui m'échappe, les pilastres extérieurs du sanctuaire n'ont pas été martelés. On en peut admirer les ornemens déliés et leur ceintre terminal, sommé d'un mufle de tigre.

Ainsi, me réjouissant de trouver encore autant à admirer sur ce mont désolé, j'atteins la grande pagode où jadis était honoré Vichnou. C'est là que furent prises sans doute les superbes colonnes qui entourent la statue de Dupleix sur la place de Pondichéry. Bien d'autres pierres sculptées ont été arrachées de ce temple du Krischna Ghiri où ne subsistent que les piliers des mandapams et les dalles des toits. Mais ces piliers valent entre tous par leur superbe exécution. Les grandes figures y sculptées, d'un pur caractère archaïque, se recommandent par ces mêmes proportions courtes et massives, par ces hautes mitres cylindriques que l'on observe sur les colonnes de Pondichéry. La tradition veut que celles-ci aient été expédiées par les Français en 1750, en souvenir de leur victoire, elle veut aussi que ce soit un don de quelque radjah de Genji. Les deux légendes sont également croyables. Mozafer Sing, après l'assassinat du soubab Nazir Sing, par le nabab de Kuddapah, acheté par Dupleix, dut sans doute offrir à son ami les colonnes de Genji avec quelques autres souvenirs de nature plus métallique. A cette époque, la trahison était assise sur chaque pierre du Carnate; le soubab nommé de Dupleix ne tarda pas à mourir de la main d'un de ses anciens alliés (février 1751). Son successeur, Salabat-Sing, ne fit pas une meilleure fin; il périt assassiné en 1763, par son frère Nizam Ali, à l'instigation des Anglais pour lesquels il nous avait cependant abandonnés sans vergogne quand commença de pâlir l'étoile de Lally-Tollendal.

Tel est, très sommairement décrit, ce Krischna Ghiri que les historiens du xviiie siècle appellent « Montagne des Anglais, » comme si le nom d'une divinité hindouiste eût été pour eux trop choquant. De même ils infligèrent au Chandraja Dourgan le nom de « Montagne de Saint-Georges, » au Tchokra Koulam le nom

d' « Étang du Diable. » Je m'arrête dans cette fastidieuse énumération. La conscience des archéologues a prévalu contre cette tendance. Le vandalisme des écrivains est moins à redouter dans ses effets que celui des briseurs d'images. Les noms se retrouvent. Une tête détachée disparaît...

Genji, 19 septembre 1901.

Le Chandraja Dourgan est la montagne méridionale de l'ensemble. Sa masse égale en étendue celle du Radjah Ghiri et la dépasse même, mais son sommet plus humble est beaucoup moins escarpé, et ses pentes sont plus déclives. L'éboulis énorme se prolonge assez loin dans la plaine du Sud, s'interrompt brusquement au Nord suivant une ligne droite rigoureusement perpendiculaire au dernier redan de l'enceinte, regardant ce qui fut le Pettou de Genji, et au grand étang du Tchokra Koulam. A partir de l'étang, la masse fuit vers le Sud-Ouest et demeure séparée du pâté de la Grande Montagne par cette ravine sablonneuse où passait jadis la route de Vettivalam. La suite des blocs perchés se relie donc, si l'on veut, à peu près, à ceux du Radjah Ghiri et porte des fortifications isolées, tours et châteaux en débris qui servaient d'ouvrages avancés. C'est de l'un d'eux, appelé Sakkili Drong, que certains occupans européens se sont autorisés pour baptiser le Chandraja Dourgan de cette dénomination péjorative, car Sakkili Drong signifie « Mont des Cordonniers, » sinon des « Savetiers. » Et ainsi dire du reste. Les missionnaires du XVIIIe siècle crurent peut-être avancer leur œuvre de conversion en ridiculisant ces grands souvenirs du passé. La tolérance religieuse date d'hier, encore qu'elle ne soit plus de règle aujourd'hui. C'est affaire d'époque. Le méfait des Bons Pères du temps jadis est de ceux qui se pardonnent, et ce ne sera pas moi qui ferai un grief à ces apôtres du Carnate de ces naïves transformations. Les services considérables qu'ont rendus les missions de l'Inde aux siècles passés, ceux qu'elles rendent encore chaque jour sont de ces œuvres sur lesquelles le temps ne mordra pas. La malveillance des sectaires ne prévaudra point de sitôt contre ces Pères du Désert qui s'avancent dans leurs voies en ne pratiquant que le bien. Il convient même d'admirer combien leur modération demeura humaine et prudente dans ces pays, malgré les instructions métropolitaines

émanant d'hommes qui, pour être de bonne volonté, n'en ignoraient pas moins tout des peuples et des terres que les ouvriers de la première heure s'occupaient de convertir à la Foi.

Seuls ces esprits intolérans et férus d'une religiosité rationaliste, — pour demeurer dans la réserve des mots, — qui voient, à domicile, s'agiter dans leurs rêves « le spectre clérical des Colonies, » se refuseront à reconnaître la somme d'abnégation dont témoignent chaque jour ces obscurs religieux de qui l'existence, réduite à l'indispensable, s'écoule dans l'exil, le travail et les quotidiennes privations. Pour juger sainement des missionnaires, il faut avoir mené la vie du voyageur ou du soldat. Et c'est pourquoi, peut-être, les uns comme les autres s'entendent toujours dans leurs rencontres en terre étrangère, si dissemblables que puissent être leurs croyances, leurs aspirations et leur conception de la vie...

... La grosse pluie, dont le ciel, moins inexorable que tous ces jours passés, nous a favorisés cette nuit, rend la température supportable. A huit heures du matin, nous n'avons que vingt-neuf degrés à l'ombre. La montée est aussi moins rude, quoique l'accès du Chandraja Dourgan ne se recommande point par une extraordinaire facilité. L'interminable escalier, à larges degrés inégaux et qui naissent du mur même de l'enceinte, se perd à tout instant dans les accidens de la roche, et le granit poli est sans sûreté pour le pied chaussé de souliers ferrés. A un tournant, des vaches étiques débouchent, comme celles du rêve d'Égypte, et l'on ne conserve sa place sur le palier glissant qu'au prix d'une active énergie. Par deux, par trois, les zébus errans, à robe livide, se précipitent, déboulent avec une pluie de cailloux jusqu'au fossé dont le fond, boueux hier, déjà sec aujourd'hui, leur donnera un peu de fraîcheur. Le pâtre sautille à leur suite, pareil à un spectre des temples ruinés. Dans cet insecte de la rocaille, dont on ne sait s'il est brun ou couvert de terre, la pauvreté de la nature s'est retirée tout entière. Les os percent la peau lépreuse, et la tignasse en broussaille se hérisse en tous sens, tel le chevelu des racines à découvert sous mes pas. Le haillon qui le couvre théoriquement a la même couleur que cet Hindou misérable, et son bâton à demi écorcé paraît continuer sa personne gercée, hirsute, bonne image de la famine qui ronge bêtes et gens du Carnate. Qu'il demeure immobile, à petite distance, et dans le palpitement de l'air embrasé où

vibrent les poussières impalpables, je crois voir un pauvre arbre mort debout parmi les rochers.

Aussi bien ces pauvres gens répètent-ils souvent, à s'y méprendre, la physionomie des singes. Ce matin même, tandis que je soufflais à l'ombre d'un pan de muraille, derrière le Radjah Ghiri, je m'intéressai à un petit berger qui paissait ses chèvres, à cinquante mètres, près de la route de Tirnamallé. Assis à cropetons sur un gros caillou, adossé à un arbre, il laissait son bâton de pasteur reposer contre sa cuisse, et, de ses mains agiles, il fourrageait dans ses cheveux habités. Autour de lui, les chèvres se faisaient rendre un pareil service par des martins, oiseaux insectivores, dont une espèce (*Pastor ginjinianus*) est très commune dans la région. Ainsi j'admirais ce tableau bucolique quand mon porte-sac me demanda si je ne voulais pas qu'on me passât mon fusil. « Et pourquoi un fusil, malheureux? — Ça même, monsieur, là-bas, singe même! » C'était en effet « singe même, » pour parler le langage de nos bons parias de Pondichéry. De main en main, sans hâte, le fusil arriva jusqu'à moi. J'en levai les chiens avec lenteur, et « singe même, » sans se fier davantage en mes intentions, laissant sa posture de berger, s'en fut au trot « à quatre belles jambes » parmi les chèvres qui ne se dérangèrent pas pour si peu. Le grand semnopithèque brun et gris de fer, dont j'avais pris la longue queue pour un bâton pastoral, s'est perdu dans les broussailles sans que j'aie tiré sur lui. Le Museum pourra blâmer ma conduite : la vie de chacun de nous ne compte pas un jour qui soit exempt de reproche.

Je reviens à mon escalier du Chandraja Dourgan. A mesure qu'on avance, les pierres éboulées se substituent aux degrés réguliers partant du boulevard de la première enceinte, et le long desquels courait une muraille, certainement percée de meurtrières; il n'en reste plus que des vestiges. La nature même des roches rendait toute autre fortification inutile; aussi le luxe des enceintes secondaires est-il extrêmement réduit. J'en compte deux seulement qui couronnent les rampes et limitent deux réduits allongés, surtout l'intérieur; l'éperon du Sud ne possède que son mur extérieur dont la porte regarde les massifs dans la direction de la route de Vettivalam.

Voici enfin le sommet. Deux édifices l'occupent : un mandapam ruiné, et, en contre-bas, une bâtisse carrée, de briques et de

mortier, dont le toit en terrasse a disparu. Des arbres poussent entre les quatre murs. Sous mes pieds serpentent les murailles de gneiss, toujours bien appareillées, reliant les blocs, et, de place en place, une guérite ronde, sans doute européenne, est assise sur la roche.

Du mandapam hindouiste les piliers quadrangulaires, à retailles octogones, montrent encore les traces des remplis en briques qu'on maçonna, à l'époque, entre eux. Les bases ont été sculptées en bas-relief et le champ abaissé tout autour des sujets, de telle manière que ceux-ci sont à fleur de pierre, disposition commune de par ailleurs en Inde, encore plus fréquente dans l'art égyptien, mais qui compte ici parmi les raretés. De la face Nord de cet édicule on a une vue étendue sur tout Genji et le pays qui l'entoure, l'horizon se borne par des collines. A cent mètres sous moi s'étalent les monumens comme sur un immense plan en relief. D'abord, la grande pagode de la première enceinte avec son haut gopura d'entrée qui s'ouvre à l'Est et que suivent un plus petit, puis trois autres s'orientant irrégulièrement vers l'Ouest. Seul le dernier de ces portiques se trouve sur la même ligne que ceux du centre et de l'entrée. Les longues galeries couvertes règnent autour, avec les mandapams carrés. C'est la pagode aux mille colonnes dans son enceinte de briques, accompagnée de ses kiosques extérieurs, de même matière, à gopuras sculptés, massés par deux à l'Est, et par quatre à l'Ouest. Chacun de ces édicules dresse son toit pyramidal sur des colonnettes déliées, très hautes : autant de reposoirs où les brahmes asseyaient les idoles pendant les fêtes.

Et c'est, avec la mosquée du Nord-Ouest, sommée de petits minarets en chandelier bulbeux, et où les musulmans célèbrent encore leur culte, le seul monument qui subsiste dans la première enceinte. Mais partout des ruines attestent l'ancienne splendeur de la forteresse sacrée aux trois collines. Elles jonchent le sol aride coupé par endroits de maigres champs de millet où poussent aussi quelques arbres, acacias, manguiers, tamariniers. Encore ceux-ci ne sont-ils guère tolérés parmi les cultures, tant leur ombre est vaste : *Juniperi umbra gravis, nocent et frugibus umbræ.*

Du Sud au Nord, la première enceinte dessine sa courbe irrégulière, avec, en son milieu, l'amas rocheux de la Batterie Royale où un pagotin délabré domine les gros bastions terrassés

des Français. De l'Est à l'Ouest, se trace la grande voie partant de la porte fortifiée de l'enceinte extérieure pour joindre celle de la seconde où j'ai campé, avec ses deux cours, ses murs remplis et ses chicanes. A la mosquée, la voie se divise en deux, l'une continuant tout droit, l'autre obliquant vers le Sud-Ouest en longeant la deuxième enceinte, remarquable par ses gros bastions ronds et crénelés dont un terre-plein maçonné tient le centre, remarquable encore par sa continuité et qui gagnait en force par ces monticules du Nord couronnés d'ouvrages. Vers le Nord, enfin, voilà tous ces bâtimens si admirés des touristes et sur quoi les guides ne tarissent pas quand il s'agit d'en réciter l'éloge. C'est la Tour du Mariage, le Kaliana Mahal, une haute tour carrée, mauresque, sans caractère, avec ses sept étages ajourés, à galeries, son clocheton en retrait. Ce sont les palais avec leurs cloîtres qui servaient très probablement d'écuries et dont les guides déguisent le vide sous le nom pompeux d'« appartemens occupés par les dames de la cour. » Les grands magasins à toit en dos de bahut, hindouistes, voisinent avec ces productions médiocres de l'architecture musulmane et bordent la route droite qui s'avance en chaussée le long des deux étangs. Ces nappes d'eau luisent au soleil, telles des lames de métal, des miroirs où se reflètent les mandapams dévastés, les kiosques en ruines, les portiques isolés, les amas de pierres grises, jaunes, rougeâtres, les monticules de sable. Au Sud du Tchokra Koulam, au pied même de son vaste escalier, commence le pied du Chandraja Dourgan où une broussaille épaisse et quelques grands arbres forment un bocage touffu, retraite aimée des singes qui se plaisent également dans les décombres de la pagode voisine.

L'art hindou, qu'il soit brahmaniste ou djaïna, à tout prendre, prévaut dans la première enceinte. L'art musulman domine dans la seconde. La troisième, qui enserre le Radjah Ghiri, contient surtout des monumens hindous, mais tous les styles s'y mêlent. Puis, derrière, se continuent les ondulations des collines qui se succèdent en vagues pressées vers le Nord où se devinent les ruines de Mélatchéry, ou du vieux Genji des montagnes. Enfin, au Nord-Ouest, tout à l'horizon, se profile la puissante taupinière de Tirnamallé. La masse semi-circulaire du Krichna Ghiri cache en partie les villages de Settipaléom et de Krichnapouram, dont la pagode disparue ne marque plus sa place que par un

lat, colonne cylindrique destinée à porter une lampe, par un sanctuaire ruiné et un petit kiosque à hautes colonnes octogones.

La cime du Chandraja Dourgan est donc l'observatoire le plus favorable à qui désire voir Genji à vol d'oiseau. Le spectacle est d'une qualité rare. Pour le reste, la montagne du Sud n'offre rien à l'artiste et à l'archéologue qui puisse retenir l'attention. Je n'ai pu retrouver les traces des fresques jadis signalées par Esquer. Quant aux rares sculptures des piliers du mandapam hindou, elles sont à ce point frustes qu'on n'en saurait exactement définir la nature non plus que les attributs. C'est pourquoi je suis redescendu aussi vite que le soleil me le permit, et j'ai rejoint le Père Authemard dans sa mission de Krichnapouram.

Genji, 19 septembre 1901.

Le R. P. Authemard vaut qu'on en parle. Je rencontrai ce Père des Missions étrangères sur le Radjah Ghiri où il me poursuivait avec quelques serviteurs de choix portant une bouteille de lait et un flacon de quinine. Le Père Authemard avait appris par la renommée qu'un Français malade parcourait les ruines. Aussitôt il était accouru avec du monde et des remèdes. Il me saisit d'office, corps et biens, apostoliquement; il dirigea le déménagement de mon camp et ne me rendit la liberté que lorsque j'eus dressé mon lit pliant sous son toit. Si je me rendis à pied chez le Père, ce ne fut point de sa faute. Mais la petite jument du bon missionnaire pliait sous mon poids. Il fallut se rendre à l'évidence et je gagnai Krichnapouram en me promenant.

Il me rappelle à lui seul, ce Père Authemard, tous les missionnaires de l'Inde. Les voilà bien, ces soldats du Christ, avec leur barbe de fleuve et leurs yeux d'enfant. Simples, réfléchis, hospitaliers, ils sont violens et audacieux dans le bien. Ils savent tout du pays qu'ils habitent, et la langue et les mœurs, et les convenances qu'ils observent, et les dangers qu'ils comptent pour rien. Providence du voyageur, ils jalonnent les chemins perdus des districts les plus sauvages. L'homme frugal et laborieux qui voudra connaître l'Inde devra, avec son léger bagage, se confier aux Pères qui, se le passant de mission en mission, avec une charrette à bœufs rembourrée de paille, lui feront connaître ces contrées où le touriste ne voit rien, n'apprend rien, ne comprend rien, parce qu'on ne peut à la fois vivre à l'hôtel et étudier

l'Inde. L'Inde des Anglais n'est point l'Inde indienne. C'est une autre terre d'où le « natif » est exclu, en quelque sorte, une terre où l'on mène la vie mondaine, où l'on joue au golf, au polo, au lawn-tennis, où l'on change de toilette six fois par jour, pour assister à autant de repas. Une terre, pour tout dire, où je ne voudrais pas vivre plus d'une semaine par année.

La mission de Krichnapouram ne présente pas ces inconvéniens majeurs. Au milieu des maisons modestes qui l'entourent, paillottes des catéchumènes, chaumière du catéchiste, masure servant d'école, appentis décoré du nom glorieux de cuisine, étable sans bétail, puits sans eau, grenier qui contint du riz, elle dresse sa haute masse carrée dont l'étage se dédouble, en façade, par une vaste galerie à baies cintrées qui laissent passer à flots l'air et la lumière. C'est la meilleure partie du logis, le caravansérail du voyageur, l'hôpital où viennent se reposer les prêtres exténués des fatigues et des jeûnes dans les bourgades malsaines du Carnatic. Au rez-de-chaussée est installée la modeste chapelle. Dans cette église aux murs nus, le petit monde des convertis assiste aux offices, gardant jusque sous le toit de Dieu cette division des castes contre quoi n'a jamais prévalu la discipline romaine. La question des « rites malabares » est de celles qui ont le plus troublé la paix chrétienne depuis que les moines commencèrent d'évangéliser les Indes. Dans leur ignorance absolue des peuples qu'il s'agissait de gagner à la Foi, les prélats métropolitains abondèrent souvent en mauvais conseils, égarant les Papes qui multipliaient brefs et constitutions, comme s'il était facile aux ouvriers de la première heure de changer, en un tour de main, l'assiette morale des Hindous. Si aujourd'hui encore on prétendait obliger les chrétiens de caste à s'asseoir, à l'église, sur les mêmes bancs que les parias, les apostasies se compteraient par milliers. Cette observance des castes est si étroite que l'usage n'admet pas qu'un paria, un tchandala, se tienne sous le toit du Père. Mes hommes ont dû se plier à cette loi, ils vivent dans les communs, et je n'ai de rapports avec eux qu'au dehors.

Par une exception unique, ces moines trouvent des gens de caste, des soudras convertis, pour leur service domestique. Tous les autres Européens ne peuvent tenir leur maison qu'avec un personnel de parias ou de musulmans. Les Hindous de caste s'emploient comme scribes, comme intendans, mais jamais ils ne

feront fonction de cuisinier, de valet de chambre, de tireur de panka.

A ceux qui trouveront de pareilles distinctions puériles je répondrai que chaque nation se flatte ici-bas de posséder les meilleures coutumes, mais que certaines, sans prétendre modeler les autres à leur image, entendent jalousement conserver leurs mœurs et leurs traditions. C'est au régime des castes que l'Inde brahmanique doit d'avoir conservé sa physionomie propre et l'originalité de sa civilisation. Malgré son indiscutable faiblesse, elle a échappé à ses vainqueurs qui se sont fondus à son contact ou se sont juxtaposés, comme les musulmans et les Anglais, sans influer en rien sur ses destinées religieuses et ethniques. Et c'est pourquoi les couversions sont si rares parmi les gens de haute caste, et pourquoi, parmi les Brahmes, elles sont tenues pour la plus extraordinaire exception. Si, en temps de famine, les prosélytes affluent, dans certains districts, les missionnaires ne se font pas d'illusions. Ils acceptent, par charité, ces brebis qui ne tarderont pas à déserter le troupeau.

Et cependant, les missionnaires protestans, grâce aux ressources quasi inépuisables des sociétés bibliques anglaises, achètent alors les conversions en masses. On se réjouit fort dans les associations métropolitaines, en apprenant les extraordinaires succès de la propagande piétiste. Mais il y a beaucoup de déchet quand les temps deviennent meilleurs, et les missions évangéliques ne fatiguent plus la réclame quand il s'agit de déboires. L'histoire de l'Hindou au koudoumi, maintenant classique dans les fastes du Carnate, vous renseignera mieux là-dessus qu'aucun commentaire.

Cet Hindou appartenait à une caste assez haute pour que sa conversion au christianisme fût d'un exemple retentissant pour l'édification des Églises. Le ministre auquel il s'adressa pour être instruit voulut faire honneur à l'évêque d'un néophyte de sa qualité. L'abjuration du pieux Hindou fournit l'occasion d'une cérémonie solennelle. Une montagne du North-Arcat, si ma mémoire me sert, fut choisie, pour que, de la plaine environnante, les fidèles eussent la vue entière de ce spectacle unique qu'offrait un homme de caste renonçant au vêtement d'erreur de l'idolâtrie. En pompe, l'évêque protestant coupa, de sa main, le *koudoumi* du converti, et en dispersa les crins aux quatre vents du ciel. Le koudoumi est cette mèche de cheveux que tout Hindou brah-

maniste garde au sommet de son crâne rasé, en mémoire, sans doute, de cette longue tresse qui entourait la protubérance coronale du Boudha.

Vous entendez au surplus que de son koudoumi l'Hindou néophyte n'avait pas consenti le sacrifice gratuit. Une assez belle somme lui fut comptée, avant le passage des ciseaux. Mais, peu de temps après cette édifiante cérémonie, l'évêque apprit que l'homme au koudoumi, apostat et relaps, était retourné à la pourriture première de Çiva et de Vichnou, et que ses brahmes avaient consenti à le réintégrer dans sa caste. Le fallacieux apostat ne craignait même pas de se moquer, publiquement, du bon tour qu'il avait joué au missionnaire.

Celui-ci prit la plaisanterie de travers. Un pareil scandale était de ceux qui peuvent ruiner l'autorité de toutes les missions d'un district. Les magistrats décideraient. A la loi d'apprendre aux populations du Carnate qu'on ne s'enrôlait pas, pour quelques jours seulement, sous la bannière biblique. Si on s'engageait, il fallait demeurer, ou bien rendre l'argent. Les propagandistes ne paraissent point accessibles à la crainte du ridicule. Forts de leur droit, ils estiment que les affaires divines se règlent devant les tribunaux tout comme celles des hommes. D'ailleurs, un magistrat anglais ne pouvait moins que sanctionner ce rappel à l'honnêteté et à la morale par un verdict de dernière sévérité.

Mais les arrêts de la justice humaine vont souvent contre nos désirs les plus légitimes. Un argument captieux de la défense paralysa certainement les bonnes dispositions du magistrat anglo-saxon. L'avocat de l'Hindou renégat posa la question sur le terrain mercantile le plus vulgaire : « Si les évêques ont donné un tel retentissement à l'ablation du koudoumi de cet homme, s'ils lui ont compté une somme assez forte, c'est qu'ils attachaient une grosse valeur à son koudoumi. Ils ont acheté le koudoumi pour se donner le plaisir d'en disperser les crins aux quatre vents du ciel. Rien n'est plus vrai. Aujourd'hui, résiliant le marché, ils réclament à cet Hindou l'argent versé. Nous acceptons de rendre l'argent. Mais qu'on nous rende notre koudoumi. » Ainsi, l'évêque perdit son procès. Ne faites point de commentaires. Je vous donne l'histoire telle qu'elle me fut contée. En son temps, elle défraya les gazettes de l'Inde.

La pauvreté des missions catholiques ne leur permettrait pas d'acheter de conversions à si haut prix. Malgré la pauvreté, les

œuvres suivent leur cours. Sans distinction confessionnelle, les misérables sont secourus dans la mesure du possible. Mais, en ces temps de famine, lutter contre la misère montante, ce serait vouloir endiguer la mer par une muraille de sable.

Et elle est là, la hideuse famine, la tueuse d'hommes, qui s'abat sur les terres brûlantes et les dépeuple sans mesure ni pitié. Le fléau, depuis près de huit ans, écrase le pays. Aux rhéteurs occidentaux, professeurs de charité politique, Genji fournirait une utile leçon de choses. Je doute, toutefois, que ces répétiteurs d'humanité s'abaissent jusqu'à parcourir la terre pour juger du paupérisme et des moyens de le soulager. A la mission, le défilé des misérables est sans fin. L'on peut dire, en toute certitude, que leur détresse n'a rien d'emprunté. Voici une femme toute jeune, qui s'avance avec un enfant sur le bras, une petite fille lui tient la main. Les haillons troués et poudreux les couvrent à peine de la ceinture aux genoux.

« Vois, Père, j'ai été abandonnée par mon mari, et mon fils a disparu depuis trois jours. Je l'ai cherché dans tout le pays depuis Settipettou, et mes jambes ne peuvent plus me porter. Que veux-tu que je devienne : je suis un pauvre insecte de la forêt... Prends mon petit, mes seins taris ne sauraient plus le nourrir. Je suis une païenne, c'est vrai, je le sais, mais je suis venue à toi parce qu'on dit que tu es le père de tous les malheureux. »

Et cette désespérée ne ment pas. Car les Iroulaires sont des gens simples et ignorant le mensonge au point que leur parole est reçue dans les cours de justice avec plus d'autorité que le serment d'un Brahme. Ainsi parla sans emphase la jeune femme du désert, bronzée, pleine d'élégance et de fierté dans sa grâce sauvage. Elle tremblait, recrue de fatigue, sur ses jambes sveltes de chasseresse, maintenant déformées par cette enflure qui annonce chez les affamés les premières approches de la mort. Seule, avec ces deux enfans, elle avait parcouru à pied plus de huit lieues dans la nuit. Pauvre insecte de la forêt ! Les modestes anneaux de cuivre jouaient à l'aise autour de ses bras émaciés. Sa chevelure en désordre cachait en partie son visage aux traits accentués, doux et fins. Et j'ai lu, dans ses yeux profonds et secs, l'horreur de l'agonie prochaine. Toujours je reverrai ces yeux noirs et vitreux qui ne pouvaient plus pleurer. Nous lui avons donné du pain, quelque argent, de quoi s'acheter un pagne. Pour une roupie, un peu plus de deux francs, elle pourra cacher la

détresse peureuse de sa chair, « qui avait honte de se présenter ainsi devant les hommes. » Pauvre insecte de la forêt! Que pourrais-je pour toi? Et l'interprète m'a répondu: « Rien! » Rien pour elle, en effet. Que feront trois, quatre, dix, cent pièces d'argent? Rien. Elle serait dépouillée vivement au premier tournant de la route. Une Iroulaire! Qui s'inquiéterait de la protéger?

Le Père Authemard a pris les enfans. Le petit est confié à une chrétienne qui le nourrira de son lait, la fillette munie d'une poignée de biscuits, — échappés aux rats qui viennent la nuit sur mon lit me ronger les ongles, — sera donnée aux dames autrichiennes de Tindivanam, et c'est moi qui la remettrai à leur couvent; avec le catéchiste, elle voyagera dans ma charrette... Mais la mère? La voilà qui s'éloigne lentement, sans tourner la tête, dans la poudre du chemin. Adieu, pauvre insecte de la forêt! Ni l'argent ni les soins ne te seraient utiles. Abandonnée par son époux, cette Agar retourne au désert finir sa frêle existence, sans espoir de rejoindre son fils perdu dans la broussaille où le léopard saura le trouver sans faute.

La loi des Iroulaires est telle. Si l'adultère de la femme est toujours puni de mort par la tribu tout entière, l'homme rejette l'epouse suivant son seul caprice et, en règle, elle ne doit plus trouver d'époux. Ainsi cette femme nomade disparaîtra, car ni sa grâce, ni sa jeunesse, ne feront qu'il y ait place pour elle dans la société indienne. Et, d'ailleurs, son indépendance sauvage la ferait périr, aussi vite que la faim, dans le dépôt de mendicité, si elle se décidait à pénétrer dans une ville. Même au fort de l'hiver, l'oiseau sauvage ne se réfugie pas sous le toit de l'homme. Tant que ses ailes peuvent le soutenir, il vole de branche en branche. Puis il tombe, ses petites pattes raidies, sur la terre dure. Et son corps frêle retourne à la bonne nature qui le cache dans les feuilles sèches jusqu'à ce qu'il retourne au grand Tout.

Chaque jour m'apporte de nouveaux sujets de tristesse et de découragement. Des vieilles, semblables à des bêtes maigres et mutilées, rampent, se prosternent dans la poussière du chemin, se traînent à genoux, les reins cassés, nous poursuivent. Les hommes passent, saluant de la main, pareils à des spectres couleur de cendre, et telle est leur maigreur qu'on croirait voir des momies marchant. Les côtes saillantes, en cerceaux, brident

les poitrines creuses. La peau squameuse s'effrite, on la dirait d'un lépreux. Les membres se décharnent, le ventre se gonfle et ballonne ; le visage garde son expression de morne stupeur, et ces gens s'en vont ainsi, devant eux, sans but, jusqu'à l'arrêt final, au coin d'une friche. Et les chacals arrivent pour disperser les débris.

Au vrai, on souhaite que le sol s'entr'ouvre pour recueillir ces loques humaines et se referme pour leur épargner les affres dernières de la vie. Il s'entr'ouvre, mais en étroites crevasses, sous le soleil de feu qui mord sans relâche. Le soleil a tout brûlé, asséché les puits, voire les plus profonds. Seul celui de la Mission garde un peu d'eau fangeuse. Depuis huit années que la pluie fait défaut, les étangs ruraux sont à sec. Adieu les irrigations. La prudence de l'administration se trouve elle-même en défaut. Toute moisson meurt sur pied, le millet, les lentilles, les légumes les plus rustiques, se flétrissent à peine levés. Du riz on ne parle plus, et pour cause. La terre grise, roussâtre ou fauve s'envole en tourbillons poudreux sous les pieds des bestiaux. A la recherche de l'herbe maigre, les bœufs vont par troupes, respectés à l'égal des buffles qui beuglent, privés de leur bain de boue. Les Hindous peuvent mourir de faim, nul ne mangera de la vache, Le meurtre d'une de ces bêtes est tenu pour crime sans nom. Seuls les parias se repaissent de bêtes mortes. Mais ce triste régal leur devient promptement funeste; une fois remplis de cette chair fétide, ils enflent et crèvent, en troupes, autour des charognes qu'ils disputaient aux oiseaux du ciel. Quant aux riches, ils consomment du mouton, de la chèvre, des poules, nourriture de luxe dont j'ai appris le cours de famine à Genji.

Pour qui n'a pas vu la famine de l'Inde, il est difficile de comprendre à quel degré de misère matérielle l'animal humain peut tomber. J'ai vu les mères aux mamelles taries supplier les autres femmes de donner le sein à leurs petits qui pleuraient la faim, et les maris des nourrices bien portantes conclure d'avantageux marchés. Le fisc anglais ne connaît pas cette détresse. En tout pays d'ailleurs, il faut que l'impôt rende, et il ne saurait dépendre de la plus ou moins-value des récoltes. Le principe, excellent partout, d'ailleurs, du gouvernement anglais de ne point prendre parti dans les affaires des particuliers, doit fléchir dans l'espèce. La dureté des règlemens se tempère dans la pra-

tique. D'abord, il existe un commissaire de la famine, fonctionnaire du *Civil Service* chargé de secourir et de grains et d'argent les sinistrés, après enquête dans les districts. Ensuite, et depuis plus de trente ans, l'administration s'occupe de multiplier les chemins de fer d'intérêt local pour le transport des céréales. Ainsi les lignes de Villapouram à Vellore et à Dharmaveram furent prolongées pendant les famines de 1876 et 1878.

Si beaucoup de petits propriétaires ruraux, de rayots, comme on dit, sont ruinés à plat pendant ces années terribles, le sort des ouvriers agricoles est encore plus désastreux. En temps ordinaire, ces pauvres gens font partie de la famille du rayot, vivant de sa vie, en partageant la bonne et la mauvaise fortune, dormant sous son toit. Mais quand le rayot ne peut plus rembourser les avances qu'on lui consentit sur les récoltes à venir, quand il se voit menacé d'expulsion, il doit licencier les travailleurs subalternes, premières victimes désignées de la famine, qui perdent du même coup et la subsistance et l'abri. Réduits à l'état de vagabonds, ces paysans sans terre, sans feu ni lieu, s'éloignent avec leur famille, allant au hasard, vers un embauchage incertain.

Alors apparaissent les agens de l'émigration. Ils racolent les hommes les plus robustes et les dirigent sur les dépôts d'où, après engagement légalement contracté, ces laboureurs seront expédiés, avec leur femme et leurs enfans, au besoin comme coolies dans les colonies d'outre-mer. J'ai assisté, dans la place de Vellore, à l'enrôlement de ces coolies. C'est une chose intéressante, et qui montre l'indéniable supériorité des Anglais en organisation coloniale. Quant aux opérations de même genre consenties par le gouvernement français au profit de certains entrepreneurs, vous comprendrez la réserve qui me condamne au silence.

Le talukia de Vellore, quand j'y passai, il y a plus d'un mois, avait perdu, par la famine, un dixième de sa population paria et un vingtième de ses ouvriers agricoles. La plupart de ces Hindous avaient émigré à Maurice, au Natal, à Poulo-Penang, aux Barbades. Les émigrans de Vellore, qui se présentaient devant le sous-collecteur, mon hôte, n'en étaient pas encore arrivés à ce degré de misère physiologique qui se reconnaît, pour l'œil averti, à l'émaciation des bras. Il convient de remarquer, aussi, que ces braves gens s'étaient un peu refaits en

quelques jours dans le dépôt. Avant de contracter leur engagement définitif, ils comparaissent devant le fonctionnaire anglais qui les interroge, séparément, pour savoir si on n'a pas surpris leur bonne foi. De cet engagement les conditions sont assez avantageuses. L'embauchage de tout ouvrier agricole le lie pour une durée de cinq ans, où il devra fournir un travail journalier de neuf heures entre le lever et le coucher du soleil. La paye se monte à sept roupies et demie par mois, environ treize francs. A cela s'ajoute la ration quotidienne de riz ou de millet, de poisson sec, d'huile et de sel. Le logement est assuré; chaque famille a sa petite paillotte. Les soins du médecin et les remèdes sont gratuits. Au bout des cinq années, le rapatriement est exigible par l'homme et les siens, et aussi s'il contracte un nouvel engagement de deux ans. Pour un temps plus long, le droit au retour gratuit est perdu. Par ces règlemens étroits, on a voulu, semble-t-il, éviter l'encombrement des coolies indiens dans les colonies précitées.

Le contrôle du collecteur est exercé avec la sévérité la plus grande. J'ai vu M. G. Sydney Robert consacrer une après-midi entière du dimanche à régler une soixantaine de contrats. Chaque coolie signe une feuille, en double expédition, où sont relatées les indications les plus minutieuses sur sa naissance, sa famille, ses héritiers, les délégations qu'il consent... Aujourd'hui que j'ai vu de mes yeux les affamés du Carnate, je comprends mieux les physionomies indifférentes ou satisfaites de tous ces émigrans de Vellore, hommes, femmes, enfans, qui allaient abandonner leur pays pour des années, mais avec la certitude de ne plus connaître la faim. Les misérables de Genji n'ont sans doute pas cette ressource de se louer ainsi à l'étranger. Triste terre de Genji! La métaphore « le pays est rongé jusqu'aux os » cesse d'être une vaine figure. L'implacable sérénité du ciel le ruine plus sûrement que ne le firent les cavaliers de Sivadji ou les bandes de musulmans du Mysore.

Bien des hommes sont heureux, ici, qui vivent de racines, et ils n'en ont pas tous les jours. Avancer que ces pauvres diables meurent absolument de faim ne serait pas véridique. Dans la réalité, ils succombent sous l'inconvénient de la mauvaise nourriture, sous la misère physiologique, pour observer la valeur des mots. Ils enflent, languissent et s'éteignent, sans presque s'en douter. Leur imprévoyance et leur insouciance sont égales :

se remplir le ventre une bonne fois est pour eux la préoccupation première. Insouciance, imprévoyance, toute la vie de l'Hindou est dans ces deux mots. Il engagera trois, quatre récoltes de sa terre pour célébrer richement le mariage de son fils. Vienne la famine, il se trouvera démuni, endetté, bientôt perdu sans ressource. Qu'il survive à la catastrophe, qu'il remonte par grand hasard sur sa bête, vous le reverrez commettant les mêmes imprudences, engageant l'avenir, et cela jusqu'à ses derniers jours. Notre ami le Tandou Sandirapoullé est le portrait fidèle de l'Hindou de tous les temps.

Ces affamés chétifs et minables ne manquent pas de cœur à l'ouvrage. Ils travaillent courageusement, quand l'occasion se présente. Ceux que j'emploie à fouiller l'antique pagode de Krichnapouram, dans l'espoir précaire de me procurer des idoles, font des journées de onze heures pour vingt centimes environ, et je me conforme au tarif du pays. Ces pauvrets sont contens d'avoir de la besogne. Sous le soleil, sans un pouce d'ombre, ils creusent aussi activement que des fourmilions, s'enfoncent sous terre, remontent avec de grosses pierres sur la tête, ou bien, ils les guindent avec de mauvaises cordes et une traverse de bois. Les résultats ne sont pas à la hauteur de la tâche. Nous atteignons à dix mètres de profondeur sans avoir trouvé autre chose que des tessons de poteries communes. Le puits va toujours en obliquant. Il s'avance sous une roche et l'eau suinte! Avec des cuvettes de tôle on ramène de la boue liquide, parfois un Pouléar en terre cuite, et encore quelques fragmens de statues, un bras de déesse, en diorite verdâtre, qui a gardé son poli. Et cela est d'une belle facture. La main gauche tient encore la fleur de lotus. Voici la droite d'un Çiva, ouverte dans le geste qui rassure, avec le losage empreint dans la paume. C'est maintenant un fragment de mitre, quelques boulets de pierre. Mais ni un bronze, ni une monnaie, ni une arme. Tout a été déménagé minutieusement avant l'abandon final...

Genji, 21 septembre 1901.

... Les Brahmes du lieu ne savent rien, je ne saurais trop le répéter, sur cette antique pagode qui fut sans doute celle des brahmes voyageurs, indiquée sur les plans du XVIIIe siècle. Si c'est elle, à qui doit-on attribuer sa ruine? Aux Français, peut-

être? Je ne me charge pas d'élucider la question. Il est probable cependant que, là comme à Pondichéry, les Jésuites furent obligés par les légats de détruire les temples des « faux dieux. » L'intolérance des Jésuites est une de ces fables contre laquelle on ne saurait aujourd'hui s'inscrire utilement en faux. Je me contenterai de remarquer que les accusations portées contre eux tombent historiquement quand on prend la peine de remonter jusqu'aux sources. Les Brahmes ignorent tout de l'histoire, et presque tout de leur religion. Celui que je fais interroger prend à mes fouilles un intérêt, à ce point vif, que je me sens pris pour lui d'une sympathie véritable. Erreur! Il ne tarde pas à me détromper. Cet homme grand, fort, rasé de frais, blanchi de neuf, gras malgré la rigueur des temps, respirant l'aisance, l'honorabilité, la distinction, exhalant le parfum de toutes les vertus, ce brahme portant sur son front la peinture sacrée, symbole des sources de la vie, ce brahme attentif et réservé méditait un simple emprunt.

« Il serait honoré, me dit le Père, que vous lui prêtiez un quart de roupie. » — Trop heureux d'en être quitte pour quarante centimes, — deux journées d'ouvrier, — je remets à ce brahme la petite pièce d'argent, et il nous veut accompagner jusqu'à la Mission. Mais l'apparition subite d'un serpent le mit malheureusement en fuite.

Et quel serpent! De ma vie de voyageur il ne me souvient d'avoir jamais vu le pareil. Noir, luisant, il glissait entre deux haies de nopals, telle une coulée d'encre. Sa partie antérieure, cambrée, paraissait marcher en attitude verticale, et son cou recourbé dardait, au-dessus de sa raquette épanouie, sa tête plate et audacieuse, à un mètre au-dessus du sol. Ainsi la bête sombre et formidable rampait de l'arrière-train, se balançait de l'avant, dominant les cactus épineux où elle entrait, tandis qu'à deux mètres derrière elle, ondulait sa queue dont la trace demeurait sur le sable. Serrant ma simple canne, je m'élançai pour casser les reins de la bête. Un pareil échantillon n'est pas de ceux que l'on doive laisser échapper. Mais une main vigoureuse me retint par ma veste de toile, et la voix du Père Authemard s'éleva non moins fortement :

« Au nom du ciel, restez ici!... C'est un grand cobra, le plus venimeux des serpens de l'Inde! »

Et moi toujours tirant: « Oui, oui, Père Authemard! Un

naja, parfaitement!... Lâchez, lâchez, vous dis-je!... Et même l'Hamadryas, le *Naja Bungarus* en personne!... On le reconnaîtrait à cent pas!... Et la variété noire! Lâchez-moi, Père Authemard, il va s'enfoncer dans un trou! »

Mais, ainsi que je vous l'ai écrit, les Pères missionnaires sont tyranniques et violens dans le bien. Le Père Authemard m'immobilisa d'autorité, appelant à l'aide le pion Cheick Iman qui se tint devant moi les bras en croix, tout en regardant prudemment par-dessus son épaule pour surveiller le reptile. Et le manikarin de Genji, le brahme, le catéchiste, mon porte-sac, le rhadjpoute de Krichnapouram et sa fille, la marmaille accessoire et les chiens du pays disparaissaient avec un touchant accord. Je vis le grand naja couleur d'encre filer entre les pierres sèches d'une enceinte ruinée. Sa queue frétilla un instant encore, puis je ne distinguai plus rien.

Ainsi me fut ravie l'occasion d'engager un combat hasardeux contre le plus bel exemplaire de ce naja indien qu'il m'ait été donné de voir en vingt-cinq années de voyages. Il mesurait certainement quatre mètres, pour le moins, et sa grosseur était celle du bras. Le *Naja bungarus*, appelé vulgairement hamadryas, est le plus puissant, le plus courageux et le plus redoutable des serpens venimeux de l'Asie. Sa morsure passe pour toujours mortelle. Seuls, les hideux crotales et le bothrops fer de lance du Nouveau-Monde, lui peuvent être comparés pour les effets, non pour la taille. On donne souvent à ce grand ophidien solitaire le nom d'Ophiophage, car il est accusé de se nourrir volontiers de serpens, et particulièrement du naja commun ou cobra capel (*Naja tripudians*). La haine que porte l'Ophiophage au cobra est expliquée par une vieille légende hindoue :

Au temps où les bêtes parlaient, une mère cobra rencontra l'Ophiophage qui se promenait dans un bosquet, aux environs du village qu'il venait de traverser : « N'as-tu rien vu d'intéressant dans les rues? demanda la mère cobra. — Je te dirais bien quelque chose, répondit l'Ophiophage, mais ta méchanceté est telle que la prudence m'ordonne de ne t'en point parler. — Est-il possible! s'écria la mère cobra. Quelle réputation est la mienne, et pourquoi médire ainsi de moi sans raisons? »

L'Ophiophage, malgré sa prudence qui passait déjà pour extrême, se laissa aller à causer avec la mère cobra qui apprit bientôt son secret : « J'ai vu sur la vérandah de sa maison un

enfant si beau qu'on croirait voir le Dieu Krichna lui-même dormant à l'abri d'un toit de palmes. — Ah! cher ami, ne me prive pas d'un pareil spectacle! Dis-moi, je t'en prie, où est couché ce bel enfant? — Si tu me promets de ne pas lui faire de mal, je te le dirai. »

La mère cobra jura que l'enfant lui serait plus sacré que s'il était né d'un de ses œufs. Et le trop confiant Ophiophage consentit à la renseigner. Mais la mère cobra n'eut pas trouvé l'enfant qu'elle le mordit et le tua sans remords, peut-être pour donner plus de créance à ce proverbe que ceux-là meurent jeunes qui sont aimés par les dieux.

L'Ophiophage, quand il repassa par le village, connut la mort de l'innocent qui avait péri par sa faute. Décidé à punir la mère cobra, il n'eut de cesse qu'il ne la retrouvât et la dévorât, elle et sa progéniture. Étendant sa vengeance à la tribu entière des cobras, il détruisit tous ceux qu'il put atteindre et laissa aux siens le soin de perpétuer le châtiment de l'engeance félone qui avait trahi son serment. C'est sans doute pour mieux tromper la race des cobras que celle des Ophiophages se complaît à en imiter la livrée. Peu de serpens ont, en effet, une robe individuelle plus variée. Du jaune sale jusqu'au noir profond, elle affecte toutes les combinaisons de teintes, toutes les marbrures, tous les tons. On a décrit ce grand naja sous plus de vingt noms différens. L'espèce, répandue de l'Himalaya à l'Indo-Chine, possède, dans les catalogues, une synonymie dont la richesse déconcerte. Quant à la taille, elle atteint cinq mètres. L'Ophiophage est, sans conteste, le géant des serpens venimeux.

Genji, 22 septembre 1901.

... Je vous ai parlé de ce rhadjpoute de Krichnapouram qui se signala par son activité à prendre la fuite lors de la rencontre que nous fîmes du monstrueux serpent noir. Ce personnage mène, aux environs de la Mission, son existence digne et oisive, égayée par des libations d'arack, plus fréquentes depuis que sa fille s'est consacrée au métier de chasseresse et travaille pour augmenter mes collections.

Figurez-vous une de ces migonnes statuettes de terre cuite que modèlent et peignent à miracle nos industrieux potiers de Pondichéry. La princesse rhadjpoute n'a pas dix ans. Son torse

nu de petite femme, couleur de chamois, sort de sa jupe d'indienne à fleurs, épanouie en volant sur les chevilles cerclées de cuivre. Des bijoux de nez très pauvres, des pendans d'oreilles et un collier de verroteries composent toute sa parure. Et cette enfant rappelle les plus délicates miniatures indo-persanes où des belles attentives respirent avec recueillement une rose, tandis que passent, sur le chemin bordé de piquets fleuris, les cavaliers en robe de drap d'or, montés sur des étalons balsans d'un bleu pâle. Sa mère est morte de misère, je crois; son père, abruti par l'ivrognerie, promène son inutilité grandiloquente dans ce Genji où ses ancêtres tinrent jadis les forteresses contre les musulmans de Golconde. Avec les pièces de monnaie que je donne à la fille pour ses récoltes de chauves-souris, de lézards et de petits rongeurs, le père s'offre quelques rasades d'eau-de-vie et se console, sans manquer aux obligations d'un homme de caste tchatria pour qui tout travail est péché.

A ne s'en rapporter qu'à ses goûts, l'ancêtre le plus régulièrement établi de notre rhadjpoute serait ce fameux Bhonsla Rao Gohdji qui amena ses Mahrattes devant Pondichéry, au temps ancien ou Dumas en était gouverneur. Le Bhonsla se laissa tenter par quelques bouteilles de la crème des Barbades. Il en but tant qu'il en eut. Puis, pour en avoir d'autres, il proposa la paix. Cinquante flacons de la liqueur de Mme Amfoux satisfirent le Mahratte. Il se retira avec son monde, renonçant à exiger le tribut et la remise de la famille de Chunda-Sahib qu'il était venu réclamer. Du moins la tradition locale le veut ainsi.

Si j'interroge notre rhadjpoute de Krichnapouram, il n'hésite pas à se réclamer des dynasties mahrattes en général, et particulièrement de ce fameux Desing Radjah, de Genji, naïck fameux du XVIIIe siècle, dont la légende nous apparaît comme la dernière protestation du brahmanisme féodal contre la conquête musulmane.

MAURICE MAINDRON.

UNE VIE DE FEMME AU XVIIIE SIÈCLE

MADAME DE TENCIN

D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX [1]

PREMIÈRE PARTIE

Nous l'appelons « la marquise de Tencin, » et chacun sait qu'elle est la mère de d'Alembert. A dire vrai, elle n'était point marquise, et d'Alembert ne fut dans sa vie qu'un incident ou plutôt un accident. Ne la faisons ni trop « princesse, » ni trop « mère de famille. » Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, damoiselle, dame de la baronie de Saint-Martin de l'île de Ré, doit rester pour nous ce qu'elle était pour Saint-Simon et pour Diderot, « la religieuse Tencin, » « la belle et scélérate chanoinesse Tencin, » qui fit de son frère un cardinal ministre, de ses

(1) *Principales sources inédites :* Archives du Ministère des Affaires étrangères : Rome, t. 631 à 657 et 790 à 805. — Bibliothèque nationale, département des manuscrits : Collection Joly de Fleury, t. 48 ; Recueil de pièces judiciaires du XVIIIe siècle, Clairambault, 1209 et F°₃F, vol. 171 et 384 ; Chansonnier dit « de Maurepas, » t. XIII, XVI, XXXIX, XL ; Correspondance du président Bouhier avec Mathieu Marais, fonds fr., n°s 25541-2. — Bibliothèque de l'Arsenal : Archives de la Bastille, n°s 10767 et 11540. — Bibliothèque Mazarine : Lettre au P. Manniquet, ms. fr., n° 2204, f° 56 ; Recueil de Chansons-anecdotes, t. XVI, n°. 3988. — Bibliothèque de Lyon : Fonds Morin-Pons, n° 206. — Bibliothèqne de Grenoble : Ms. n°s 1356-1390.

amis des académiciens, et de sa vie le plus divers des romans. Femme galante, et dont les gazettes jasèrent, elle parvint à conquérir pour sa maturité la considération, et pour sa vieillesse le respect; petite aventurière de province, elle devint une des reines de Paris, et presque un parti dans l'État; nonne défroquée, elle sut trouver des jésuites zélés, de saints évêques, des cardinaux graves pour l'accepter comme une « mère de l'Église, » jusqu'à un pape docte et pieux pour entretenir avec elle une amicale correspondance. Une Pompadour ou même une Geoffrin semblent plus à l'aise dans leur siècle et mieux en refléter l'esprit. Mais nulle femme alors n'a fait vibrer plus fortement, ni sur une plus large étendue, le clavier des passions et des idées contemporaines, que cette femme de lettres, qui fut aussi femme d'affaires, femme d'alcôve, de salon, d'antichambre, de concile et d'académie.

I

Elle naquit le 27 avril 1682, à Grenoble, où son père était conseiller au Parlement. La famille Guérin de Tencin avait à peine un siècle de noblesse derrière elle, et le trisaïeul du conseiller avait été colporteur. De père en fils, depuis plus de cent ans, ils étaient magistrats, et, à chaque génération, s'élevaient d'un degré. Fonctionnaires exacts et habiles, tous ces Guérin avaient le sens des affaires : ils savaient se marier honorablement et confortablement, arrondir leurs terres par le menu, et faire figure décente dans l'aristocratie provinciale. Le père de Claudine, Antoine de Tencin, avait épousé Louise de Bussevant, d'une très vieille famille du Viennois; il achètera bientôt une charge de président à mortier, et ne la résignera en 1696 que pour aller à Chambéry comme premier président du Sénat de Savoie. Mais c'est de ses enfans que lui viendra le plus clair, sinon le meilleur, de son lustre.

Ils étaient cinq : François, l'aîné, qui reprit la charge paternelle; Pierre, qui fut le cardinal; Marie-Angélique, qui épousa Augustin de Ferriol, seigneur de Pont-de-Vesle; Françoise, qui devint comtesse de Grolée, enfin Claudine. C'est aux deux cadets qu'était réservée la gloire. Comme ils étaient cadets, on les donna à l'Église. Claudine fut mise au monastère royal de Montfleury

et y prononça ses vœux en 1698. Ce couvent, où la règle de Saint-Dominique s'était faite plus accommodante, offrait un agréable asile aux filles de qualité que leurs parens invitaient à renoncer au monde. L'excellent cardinal Le Camus aurait voulu y rétablir une discipline et une clôture plus exactes, disons plus « affreuses, » pour parler comme la noblesse delphinoise. Mais la résistance de toutes les grandes familles de la province et le mauvais vouloir de Louis XIV avaient été plus forts que son zèle. Il avait dû céder; et, si les dames de Montfleury portaient encore sur leurs robes blanches le scapulaire blanc et le manteau noir des dominicaines, elles gardaient pour le reste une « honnête liberté. » Le lieu était charmant, et de Grenoble on y venait en promenade par la plus belle route. C'était alors, dans le jardin et dans les vignes du monastère, de libres conversations avec les parens et amis, des collations offertes aux visiteurs, des « concerts de voix et d'instrumens, » toute une vie facile, très séculière et presque « thélémite. » Pour Claudine de Tencin, ce n'était point un ensevelissement que la prise d'un voile en cette accueillante maison. Jolie fille et point sotte, elle attira bien vite à son couvent la meilleure société de Grenoble. La future reine de salon fit dans un parloir ses débuts de bel esprit. Un religieux minime, le P. Manniquet, détestable rimeur, mais « de beaucoup de littérature, » semble avoir été son directeur intellectuel et son initiateur à la philosophie cartésienne. Elle n'était pas une Armande. Les « tourbillons » et les « mondes tombans » la laissaient indifférente; et elle ne cherchait dans toute cette physique que des métaphores ou des suggestions pour mieux comprendre la vie humaine et quotidienne, qui seule l'attirait : « Je ne sais, lui écrivait-elle en juin 1706, si vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connaissance de la philosophie de M. Descartes. Il ne s'en faut guère que je ne m'égare dans les idées qu'elle me fournit : tous les tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre qui est le principe de tous les mouvemens comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon; les passions sont les planètes qui l'environnent. Chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes qui sont à son égard ce que la lune est à notre terre : l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réci-

proquement par réflexion; toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour; elle n'est pas si près du cœur que la première; aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité... La raison aura aussi sa place dans le tourbillon, mais elle est la dernière : c'est le bon Saturne, nous ne sentons les effets de sa révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose dans mon système que les réflexions : ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans le tourbillon des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont nulle part ni bonnes ni mauvaises influences. Je ne vois autre chose dans la matière canellée qui unit l'aimant avec le fer que la sympathie dont les ressorts sont aussi surprenans que cachés. Les taches que nous remarquons dans notre soleil peuvent se rapporter, ce me semble, aux effets que l'âge produit en nous; il affaiblit peu à peu et fait enfin cesser la chaleur naturelle dont le cœur tire toute sa vivacité. Peut-être que le temps fera la même chose sur notre soleil : nous ne différons avec lui que du plus ou moins de durée. » La religieuse qui écrivait ces méditations astro-psychologiques avait alors vingt-quatre ans. Plus tard, sans doute, elle ne placera plus l'ambition après l'amour; mais, dès à présent, il n'y a pas chez cette jeune apprentie philosophe intempérance d'idéalisme ou de sentimentalité. Elle est déjà la femme positive qui se servira d'autant plus utilement de l'humanité qu'elle la connaîtra mieux.

Elle la connaissait assez déjà pour désirer en jouir et s'y mêler. Elle n'avait point l'âme claustrale, et les commodités qui lui étaient offertes ne faisaient qu'irriter ses désirs. Dans cette horreur du couvent, il ne se glissait, semble-t-il, nulle répugnance religieuse, nulle révolte « philosophique, » mais elle était femme et voulait vivre. On le sentit trop facilement dans la petite cour provinciale qu'elle s'était faite : « On la venait trouver, dit Saint-Simon, avec tout le succès qu'on eût pu désirer ailleurs; » et ce fut de la façon la plus vulgaire que Claudine défroqua. Quand et comment abandonna-t-elle Montfleury? La rupture fut-elle brutale et scandaleuse, ou cette ingénieuse diplomate sut-elle trouver un accommodement? Les documens font défaut ou sont peu sûrs. Elle-même, sur la fin de sa vie, racontait à Duclos qu'ayant toujours protesté contre des vœux forcés, elle avait très habilement utilisé l'amour inconscient et naïf d'un

directeur borné pour hâter sa libération. La chronique contemporaine ajoute, il est vrai, que le bon abbé ne fut pas seul à plaider contre les vœux de sa pénitente et que plusieurs accidens trop visibles, arrivés coup sur coup et mal dissimulés dans de soi-disant « saisons d'eaux, » rendaient la rupture inévitable et définitive. La suite de son histoire donne quelque vraisemblance à ces récits; et la réticence même de ses aveux à Duclos les confirme presque : bruyante ou précautionnée, l'émancipation de la chanoinesse se fit peu canoniquement.

Libérée du couvent, elle ne lui tint pas rancune : elle en garda pour toujours, sinon la dévotion même, qu'elle n'eut sans doute jamais, du moins le goût des relations dévotes, une tendresse médiocre pour les « intrigues de moinerie, » mais le sens de la diplomatie ecclésiastique. Elle n'oubliera pas non plus ce qu'elle avait senti et vu autour d'elle durant tant d'années. Certaines préoccupations, certaines images lui resteront : ces promenades dans le parc, où la religieuse solitaire rencontre le visiteur amoureux, ces entrevues du parloir claustral, où l'on échange des paroles décisives; ces prises de voile, parfois si douloureuses pour l'amant éconduit, toutes ces scènes monastiques ont passé de ses souvenirs dans ses romans pour y laisser leur pittoresque un peu triste et leur mystère.

Il ne pouvait plus y avoir place à la maison familiale pour la religieuse émancipée; on peut même supposer qu'elle ne le désirait point. Son père était mort depuis 1705, et sa mère, très honnête femme, révoltée par la conduite de sa fille, devait bientôt en mourir de douleur. Elle vint donc à Paris, ordinaire et sûr refuge de tous les défroqués et « évadés. » C'était, semble-t-il, aux environs de 1710. Elle y trouva sa sœur Mme de Ferriol, qui lui fut indulgente, et surtout son frère l'abbé, de trois ans plus âgé qu'elle, ancien conclaviste du cardinal Le Camus, abbé de Vézelay, grand vicaire de Sens, qui venait à Paris intriguer pour de plus hautes charges et de plus opulens bénéfices. D'instinct, le frère et la sœur allèrent l'un vers l'autre. Désormais ils auront partie liée; ils s'installent ensemble, et vont se pousser cyniquement l'un l'autre par « un système suivi » d'adulations réciproques qu'ils « porteront jusqu'au dégoût. »

La sœur fréquenta d'abord chez Mme de Ferriol. Grâce à Fontenelle qu'elle y rencontra et à quelques ecclésiastiques complaisans, elle obtint vers 1714 ou 1715 un rescrit en cour de Rome

qui la relevait de ses vœux; mais, comme il était « subreptice, » et rendu sur un faux exposé, il ne fut point « fulminé. » Ce qu'on ne lui donnait pas, Claudine de Tencin le prit; et « la religieuse Tencin », devenue Mme de Tencin, aura dès lors une vie plus que laïque. Elle pensait avec Bolingbroke qu'il « eût été en vérité dommage de laisser rouiller d'aussi beaux talens que les siens. » Au reste, il était temps; elle avait dépassé la trentaine; c'était tard pour les débuts d'une femme, à l'époque de la Régence surtout. Mme de Tencin le sentit, et c'est ce qui donnera à son attaque cette ardeur fiévreuse et un peu indiscrète qui lui nuira parfois. Il s'en fallait qu'elle fût laide. On l'eût même proclamée très belle, s'il y avait eu sur son visage cette sérénité et ce repos qui sont comme la conscience de la beauté; la sienne était plutôt, si l'on ose dire, une beauté active et toujours en travail de conquête. Le cou, flexible et long, avait des courbes insinuantes; la bouche, assez grande, était mobile, expressive et fraîche; les yeux, légèrement troubles, traduisaient avec vivacité l'impression du moment; et, sur cette physionomie sans cesse renouvelée, on sentait passer, dit Marivaux, « l'âme la plus agile qui fut jamais. »

II

Le succès fut rapide et vif. En la voyant chez Mme de Ferriol, dont il était un habitué, le poète et ministre plénipotentiaire Matthew Prior avait oublié sa « fille aux cheveux châtains » pour devenir amoureux de la jolie provinciale. Le bruit de leurs galanteries avait passé la Manche; et les petites amies parisiennes dont Bolingbroke absent cultivait le souvenir par de menus cadeaux que leur répartissait Prior, — vin des Canaries, eau de miel, eau des Barbades, — prétendaient que « Mathieu, naturellement fripon, leur volait la moitié de leur eau de miel au profit de sa religieuse défroquée. » Mme de Tencin faisait mieux. Elle se servait de Prior auprès de Bolingbroke et de Bolingbroke auprès du duc de Savoie, pour que son frère fût enfin établi dans son abbaye d'Abondance. Et Prior complaisant écrivait la lettre demandée, quoique « l'abbé après tout ne lui parût pas valoir la corde, » et l'abbé avait l'abbaye.

Bientôt introduite par Fontenelle au Palais-Royal, elle allait y trouver de plus puissantes amours. Elle savait que le Régent

aimait toutes les belles qui voulaient bien le lui permettre. Elle le lui permit. Mais elle alla trop vite en affaires. Le Régent lui parlait d'amour, elle lui parlait de son frère, dont il n'avait cure. Il eut pour la renvoyer un mot brutal et cynique; et Mme de Tencin tomba, ou retomba, — on ne sait exactement, — « du maître au valet. » Ce fut pour toute la famille une profitable chute.

D'abord prudente et discrète, sa liaison avec l'abbé Dubois ne tarda pas à trouver une sécurité officielle dans la fortune croissante du ministre. Elle devint alors, dit Saint-Simon, « maîtresse publique, » et le nouvel archevêque de Cambrai eut en cette ancienne religieuse une auxiliaire adroite et sans scrupule. Dans des *Mémoires* d'une véracité suspecte, elle apparaît comme la trop ingénieuse intendante des orgies nocturnes et renouvelées de l'antique, — *Fêtes d'Adam, Fêtes des flagellans*, — que Dubois aurait organisées à Saint-Cloud pour amollir les énergies ou énerver les résistances du Régent. Et cela n'est pas impossible. Des documens plus sûrs nous la montrent dans les milieux diplomatiques faisant de l'espionnage pour le compte du cardinal. Très liée avec l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, le chevalier Schaub, — on l'appelait en plaisantant « la femme de Schaub, » — elle pouvait connaître, par les indiscrétions de son ami, les dessous de la politique anglaise. Il est vrai, remarque l'agent prussien à qui j'emprunte ces renseignemens, que peut-être le chevalier Schaub se servait d'elle aussi pour espionner le cardinal. Nous savons donc mal ce que Mme de Tencin fit pour Dubois. Nous savons mieux ce que Dubois fit pour elle.

Elle était venue pauvre à Paris. Quelques années plus tard, — Dubois vivait encore, — elle avait amassé, sinon la très grosse fortune que lui prêtent les chansonniers de l'époque, du moins une aisance plus qu'honnête. Quand en 1719 il fallut, pour le bien de la chose publique, opérer la conversion du presbytérien Law, elle sut obtenir pour son frère ce lucratif honneur, car ce ne fut pas seulement une « opération ecclésiastique. » Deux mois et six jours après que l'auteur du « système » eut abjuré entre les mains de l'abbé, le 28 novembre 1719, Mme de Tencin, qui sentait revivre en elle quelque chose de son aïeul le banquier Guérin, ouvrait rue Quincampoix un comptoir d'agio. Nous avons encore l'acte constitutif de la société en commandite qu'elle parvint à réunir autour d'elle, et où elle avait fait entrer frère, sœur, cousin, amis et amant. C'est chez elle que la com-

pagnie a son siège social; et, dans le respectable capital engagé, 3 156 852 livres, c'est elle, la cadette, la religieuse évadée, qui fournit le plus gros apport, près de 700 000 livres, récompense et bilan de tout un passé. Ce n'est pas d'ailleurs la seule entreprise financière où cette femme, désireuse de posséder, et de posséder pour dominer, ait engagé son argent et ses rêves. La protection du cardinal Dubois, la complaisance du lieutenant de police d'Argenson l'ont plus d'une fois servie en des momens difficiles. Quelques-unes des lettres qu'elle leur écrivit alors, et que les archives des différens ministères ont conservées, nous révèlent dans cette vie, en apparence tout amoureuse, une étonnante multiplicité de louches intrigues, de relations compromettantes avec des hommes d'affaires et des financiers véreux. Ce qui met quelque noblesse, ou du moins quelque désintéressement dans tous ces tripots, c'est que Mme de Tencin ne fait la chasse à l'or que pour la faire plus sûrement au pouvoir, et ne les conquiert tous deux que pour ce frère médiocre où elle a placé toutes ses ambitieuses espérances.

En 1721, l'abbé fut nommé par Dubois chargé d'affaires à Rome, ou plutôt chargé d'y trouver à son patron un chapeau de cardinal. Il lui montra « comment il savait servir, » et lui trouva le chapeau. C'était la presque promesse d'un évêché à la fin de sa mission. Il est grand dommage qu'à l'exception d'un court billet, les lettres de Mme de Tencin à son frère durant ces années romaines soient aujourd'hui perdues. Il nous reste heureusement, pour y suppléer, les lettres du frère à la sœur, celles de tous deux à Dubois, et les réponses de celui-ci. L'abbé n'était pas un diplomate de race. La grande politique le laissait froid. Il préfère s'amuser aux anecdotes scandaleuses qu'on ramasse dans les antichambres ou « friponner » avec la nièce d'un cardinal. Au reste, il a conscience de sa médiocrité; il doute de « ses capacités et de ses forces; » il se juge lui-même « ennuyeux, abstrait, sans mémoire, » travailleur pénible et lent. Il « sent qu'il baisse, qu'il s'use; » il trouve que « dix ans de vie valent mieux que toute la fortune: » l'ambition l'abandonne; et il « ne désire bien réellement et bien sincèrement que de se retirer et vivre tranquillement. » Elle, qui a besoin de lui et de sa gloire, le secoue et le réconforte tout ensemble : elle le virilise, lui rend confiance en soi-même, et lui « persuade qu'il vaut quelque chose. » S'il s'est engagé dans quelque mauvais pas, s'il a compromis sa

réputation par quelque malhonnêteté inhabile, s'il a commis quelque « peccadille » ou quelque « faute grossière, » elle ne lui ménage ni les avis méprisans ni les « rudes mercuriales. » Mais elle sait dans Paris crier au calomniateur avec la plus vertueuse indignation, rendre Dubois indulgent aux maladresses de son protégé, et en atténuer les effets avant qu'ils soient irréparables, trouver les mots éloquens qui arracheront au cardinal les « quartiers » échus et enrôler au service de l'abbé tout le bataillon de ses amis, l'illustre Fontenelle en tête. Pour ce diplomate novice qui ne sait tenir une plume, M. de Lamotte composera « des lettres de compliment suivant l'occasion, des pensées pour distribuer au Roi, à M. le duc d'Orléans et autres. » Si l'ambassadeur de Saxe-Pologne va à Versailles, il devra se souvenir qu'il y a des archevêchés vacans, et y glisser, s'il le peut, le candidat perpétuel. Tout lui est instrument pour édifier la fortune de son frère. Enfin, en juin 1723, deux mois à peine avant la mort du cardinal, l'abbé de Tencin était nommé prince-archevêque d'Embrun.

Comme il arrive souvent, plus Dubois donnait aux Tencin, plus les Tencin exigeaient de lui. Chaque jour il devenait davantage prisonnier d'une liaison que sa faiblesse libertine avait d'abord acceptée, et qui maintenant s'imposait à lui avec des sommations presque impérieuses, malgré la servilité câline des flatteries prodiguées : « J'ose dire que vous devez m'aimer, » lui écrivait Mme de Tencin en lui réclamant de l'argent. L'abbé, qui sentait bien que tout son fragile avenir était lié à sa sœur, la poussait toujours plus fortement dans les bras de son patron. Il aimait proclamer la chose jusque dans les audiences pontificales : « Puisque votre sœur aime si fort le cardinal, lui disait le Pape en badinant, je ne souffrirai plus qu'elle m'embrasse. » Et Tencin, qui racontait la plaisanterie qu'il avait provoquée, ajoutait à Dubois : « Votre Éminence voit qu'elle est obligée en conscience de dédommager ma sœur de ce qu'elle perd de ce côté-ci. » Dubois se laissait faire : « Vous savez bien, madame, lui écrivait-il, que quand il vous plaira de venir à Meudon, vous serez la bienvenue. » Elle allait donc à Meudon. Elle y alla jusqu'aux derniers jours, tant que l'espoir d'une guérison resta possible. Elle entrait dans la chambre du cardinal malade, seule femme au milieu des intimes, Hénault, Schaub, La Motte, Fontenelle ; et le cardinal, sans

pudeur, soignait ses infirmités devant son ancienne maîtresse comme il eût fait devant son valet de chambre. Mais, dès que l'agonie commença, dès que les puissances du lendemain se préparèrent au Palais-Royal, on ne vit plus Mme de Tencin dans les antichambres de Meudon. Elle ne se piquait point d'une fidélité qui eût pu gâter l'avenir. Quand le cardinal mourut, l'abbé était encore à Rome. La mort rendit aux deux protégés du défunt toute leur liberté d'esprit; et l'oraison funèbre que la sœur envoya à son frère valait plus sans doute par l'objectivité de la critique que par la piété du souvenir, si l'on en juge par la réponse de ce dernier : « Vous n'aurez nulle peine, lui disait-il, à me faire convenir des non-valeurs du cardinal Dubois. Il m'a manqué essentiellement : il me devait tout. J'ai bien du regret de ne pas lui avoir écrit des lettres à cheval de son vivant. »

Comme il ne les lui avait pas écrites, et que cette indépendance posthume restait suspecte, les victimes, maintenant triomphantes, du feu cardinal ne demandaient qu'à se ruer sur les Tencin et à leur faire expier une faveur trop cyniquement exploitée. S'il n'avait tenu, par exemple, qu'au marquis de Nocé, la sœur eût été envoyée aux Petites-Maisons ou même à la potence. Le Régent, bon prince, ne pendit personne; il mourut d'ailleurs peu après. Mme de Tencin eut l'habileté de se faire oublier quelque temps. Avec un tact merveilleux, elle devina la faveur naissante de Fleury; sans faire la chasse aux bonnes grâces passagères de la marquise de Prie, — prudemment, sans bruit, elle orienta sa fortune et celle de son frère vers l'astre à peine levé; et quand, le 11 juin 1726, le Roi désigna M. de Fréjus pour son premier ministre, les Tencin étaient de ses amis.

Jusqu'ici Claudine de Tencin n'a été qu'une étonnante et peu édifiante aventurière. Sa vie est une vie de coulisses, de tripots, d'antichambre et d'alcôve. Ses amans, qui ne sont pas toujours des amans successifs, s'étalent si nombreux et si publics qu'ils ne peuvent même plus s'appeler des amans, et que le vieux nom gaulois, dont les chansonniers d'alors ne se font pas faute de la gratifier, paraît à peine un peu vif. Parmi ceux qui ont ainsi passé chez elle, amans à la semaine ou au mois, plusieurs noms nous sont connus par les médisances des mémorialistes. Quelques-uns, comme on l'a vu, portaient des noms sonores : Leurs Excellences les ministres plénipotentiaires Prior et Schaub, Son Éminence le cardinal Dubois, Son Altesse Royale le duc d'Orléans. D'autres

encore méritent d'être retenus, qui ne sont point sans quelque lustre : c'est le lieutenant de police comte d'Argenson, dont l'effrayante laideur aurait dû garantir l'austérité, mais dont il était si précieux pour une nonne défroquée et une louche trafiquante de savoir bander les yeux ; c'est le duc de Richelieu, qui ne pouvait voir une jolie femme sans la vouloir pour lui, et qui, incapable de rester un amant fidèle, devint du moins un ami sûr; c'est le contrôleur Law, que son frère avait converti, et dont elle « convertit » les billets en bon or français; — lord Bolingbroke, qui ne craignait pas d'en faire sa « reine » à la barbe du Régent; — le colonel Dillon, qui lui donna deux enfans sans parvenir à la fixer, puisque très vite il dut faire place au maréchal de Médavy; c'est Astruc, son médecin,

Ce lascif empirique,
Qui se distille et s'alambique
Au profit du corps délicat
De la nonne, sœur du prélat;

— c'est le bon Houdar de la Motte, qui, par principe, « aimait tant les femmes modernes ; » — Fontenelle, « le vieil amant, » qui « fut pris, dit-on, sur le fait, comme il nous assure dans quelques-uns de ses profonds ouvrages que les philosophes prennent la nature; » — le chevalier Destouches, l'épicurien lettré et le si charmant ami de Fénelon, qui pensa un jour en faire sa femme, et n'en fit que la mère de d'Alembert ; — c'est le conseiller de La Frenaye, qui devait mettre une note tragique parmi toutes ces fructueuses idylles; — le comte d'Argental, son neveu, qu'on soupçonnera plus tard d'une collaboration plus spirituelle; — et, pour finir dans l'intimité familiale, c'est l'abbé de Tencin lui-même, « l'incestueux coquin, » à qui sa sœur ne savait rien refuser.

Sur cette liste fournie par des chroniqueurs peut-être trop généreux, quelques noms, il faut l'avouer, paraissent d'une vraisemblance médiocre; et, par exemple, les soixante-dix ans du « gentil Fontenelle » peuvent inspirer quelques doutes. Ni Prior, ni d'Argenson, il est vrai, n'étaient de tout jeunes gens ; et Dubois n'était-il pas « déjà vieux et très usé, » quand Mme de Tencin le connut? On voudrait croire aussi, malgré l'insistance et le nombre des accusateurs, que les amours du frère et de la sœur sont pure calomnie. On peut rétrospectivement le désirer,

sans oublier toutefois qu'ils étaient l'un et l'autre « capables de tout exactement. » Au reste, dans toutes ces aventures amoureuses, y eut-il jamais quelque amour vrai? *Chi lo sa?* Peut-être eut-elle une fois aussi son roman secret, discret et désintéressé. Les romans qu'elle écrivit plus tard permettraient de le supposer. Mais, si elle les a vécus, nous ne les connaissons point; nous ne connaissons que ses liaisons publiques, qui sont avant tout des affaires. Elle écrivait un jour à Richelieu, alors que depuis longtemps elle avait pris sa retraite de « femme galante : » « Une femme adroite sait mêler le plaisir aux intérêts généraux, et parvient sans ennuyer son amant à lui faire faire ce qu'elle veut. » On devine assez les « intérêts généraux » qui pouvaient se « mêler » à l' « amour » d'un lieutenant de police, d'un contrôleur des finances, ou d'un premier ministre. Si nous étions mieux renseignés, nous saurions retrouver ces « intérêts » partout. N'avait-elle pas su enrôler dans sa banque l'aimable chevalier Destouches, et le cas du conseiller La Frenaye n'éclaire-t-il pas tous les autres?

Il ne faudrait pourtant pas trop s'attendrir sur lui. Charles-Joseph de La Frenaye était « un homme de six pieds et plus de haut, et qui pouvait servir les dames. » Il les « servait » si bien qu'il se ruinait à leur « service ; » et l'honnête Aimée Masseau qu'il avait épousée, en 1718, à l'île de Ré y était revenue mourir de chagrin dès 1720. Avant de devenir un de « Nos seigneurs du Grand-Conseil, » il avait été capitaine de la patache de l'île de Ré et banquier expéditionnaire en cour de Rome. Il était ainsi entré en relations avec Mme de Tencin, lorsqu'elle faisait à son frère des envois d'argent. Comme elle, il s'était enrichi un instant au « Système, » et restait passionné pour le jeu. Ensemble pendant quatre ans, ils firent l'agio et l'amour. A la fin, chacun prétendit que l'autre l'avait volé. Des deux voleurs, soyons sûrs avant toute chose que ce ne fut pas Mme de Tencin la plus volée : « Le caractère de M. de La Frenaye est plein de probité, » avouait-elle à un ami commun. Nous pouvons traduire : le conseiller était un naïf. Il avait placé fictivement sur la tête de sa maîtresse, raconte-t-il lui-même, ce qu'il essayait de soustraire au pillage de ses créanciers. Mme de Tencin prit très au sérieux ces « transports simulés, » et garda tout avec une conscience tranquille : « C'est le moindre paiement que je puisse recevoir pour vous avoir aimé, » répondit-elle aux som-

mations de son ami. Si le propos n'est pas exact, il n'est pas indigne de son positivisme. Les mémoires techniques où est exposée toute cette affaire sont trop arides pour être discutés ici. Un seul fait apparaît certain. A son ancien ami, qui l'avait peut-être aimée, sûrement aidée, et qui, maintenant inutile pour elle, était acculé à la ruine, Mme de Tencin se déroba avec le plus égoïste sang-froid. Il y eut des pleurs, des menaces, des supplications; elle ne se laissa point toucher. Par une lettre très habile, d'un ton très digne et presque ému, elle lui fit dire de ne plus songer à la voir : « Quand la tendresse, écrivit-elle, est altérée jusqu'à un certain point, elle ne peut revenir comme elle a été. »

Il jura de se tuer. Mme de Tencin craignit un scandale et crut plus prudent de lui rouvrir quelquefois sa porte. Le 6 avril 1726, il vint la voir au matin. Elle était souffrante. Autour de son lit, sa sœur, son neveu, quelques ecclésiastiques faisaient cercle. Il s'assit, recommença ses habituelles lamentations, puis resta taciturne et pensif. Quelques minutes plus tard, il se lève, l'air égaré, les yeux mornes, passe dans un cabinet voisin sous prétexte d'y écrire une lettre. On entend une détonation; on accourt : il râlait sur un sofa, le pistolet à la main.

Les Tencin voulaient le silence sur le mort. L'archevêque fit merveille et multiplia les démarches. Le Grand-Conseil fut complaisant : son procureur accepta de recevoir l'affaire, comme si la Cour était directement intéressée par la mort d'un de ses membres. En vingt-quatre heures, dans le plus grand secret, tout fut fait : le constat du décès dressé par le chirurgien, les scellés apposés au domicile du défunt, le corps du pauvre géant empaqueté hâtivement dans une grande bière faite exprès, et le tout, sur injonction de l'huissier du Grand-Conseil, enterré à minuit par le curé de Saint-Roch. Mais La Frenaye s'était réservé une vengeance posthume par un testament déposé la veille chez un confrère, réquisitoire brutal et sans pudeur contre Mme de Tencin. Tout le passé de sa maîtresse y était révélé et sali : elle voulait, disait-il, l'assassiner; c'était une coquine, une voleuse, dont il appartenait à la justice de faire cesser « la vie infâme. » La justice vint. Le Châtelet, tout heureux de faire sentir sa puissance à une Cour supérieure, affecta d'ignorer la procédure et l'arrêt du Grand-Conseil. Il « contrescelle » sur les scellés déjà posés; La Frenaye est exhumé; Mme de Tencin, toujours malade,

arrêtée chez elle, confrontée avec le cadavre, interrogée sept heures durant; enfin, mourante de fièvre et d'émotion, emprisonnée. Ce fut une rude nuit. Mais, dès le lendemain, une lettre de cachet, obtenue par son frère, l'arrachait provisoirement aux rigueurs du Châtelet et la transférait à la Bastille. Elle y entra le 12 avril, presque en même temps que Voltaire : « Nous étions comme Pyrame et Thisbé, écrivait celui-ci un mois plus tard; il n'y avait qu'un mur qui nous séparait, mais nous ne nous baisions pas par la fente de la cloison. » Elle reçut à la Bastille comme dans son salon tous ses parens et amis, restés fidèles. Les ecclésiastiques furent particulièrement assidus à ces réconfortantes visites. Tout cela se remuait et intriguait à la Cour avec l'aide des jésuites pour restituer au Grand-Conseil la connaissance de l'affaire. Ils l'obtinrent; et le 3 juillet, rendant son arrêt définitif, le Grand-Conseil « condamnait la mémoire de Charles-Joseph de La Frenaye à perpétuité, et son libelle qualifié de testament à être lacéré; déchargeait Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin de l'accusation intentée contre elle, et lui permettait de faire imprimer et afficher le présent arrêt. » Il fut au coin de toutes les rues.

Mme de Tencin, acquittée, mais à demi morte, ne ressuscita pas sur le coup. Les eaux de Passy calmèrent un peu ses nerfs surmenés. A peine convalescente, accompagnée de son frère, elle partit en Dauphiné cacher leur victoire et chercher l'oubli. Il fut lent à venir. Le scandale, énorme, avait durant six mois alimenté les conversations parisiennes; on en avait parlé jusqu'à Londres. Le verdict du Grand-Conseil fit peut-être plus de bruit encore que l'arrestation par le Châtelet. On cria à l'acquittement par ordre. Après avoir lu les pièces du procès, « l'innocence » de Mme de Tencin apparaît évidente. Le coup eût d'ailleurs été trop grossier et trop naïf pour cette femme habile. Mais l'hypothèse de l'assassinat satisfaisait davantage l'imagination toujours simpliste du public; et le président Bouhier traduisait le sentiment général, quand il écrivait à son ami Mathieu Marais le 22 juillet 1726 : « Il est difficile que la lessive du Grand-Conseil n'ait laissé quelque tache à la dame de Tencin que toutes les eaux de Passy n'effaceront point. »

III

Cette tragi-comédie clôt définitivement la jeunesse de Mme de Tencin. La femme galante est morte, la femme de salon commence : « Mme de Tencin est toujours malade, écrit en 1727 Mlle Aïssé; les savans et les prêtres sont presque les seules personnes qui lui fassent la cour. » Ces deux sortes de courtisans vont être le symbole de sa nouvelle vie. Les semaines douloureuses qu'elle a vécues l'ont laissée épuisée. Pendant plus d'un an, elle eut la fièvre presque incessante. Le cœur surtout restait irrité, et cette inélégante aventure, dit ailleurs Mlle Aïssé, « l'aigrissait contre tous les gens dont elle n'avait pas besoin. » Désormais, elle gardera rancune, sinon à l'amour même, du moins aux galanteries faciles, où elle s'était complu jusqu'ici. Les mystérieux inconnus auxquels elle dédiera plus tard *le Siège de Calais* et *les Malheurs de l'amour*, celui qui « était l'Univers pour elle, » celui « à qui elle devait le bonheur d'aimer » ne sont peut-être pas des créatures de rêve. Mais, si elle les a aimés, ce fut sans tapage et « avec toute la décence possible. » Au reste, elle atteignait quarante-cinq ans, et la graisse commençait à l'empâter. Il fallait songer à la retraite. Elle n'était point dévote, elle se fit bel esprit. Non qu'elle eût renoncé aux intrigues politiques, mais ne pouvant plus s'imposer par l'amour, elle voulut se façonner d'autres instrumens de domination. Elle comprit qu'à son âge et dans son siècle, seule la gent littéraire pouvait lui rendre l'honorabilité sociale, et faire d'elle une puissance. La conversion se fit peu à peu : pendant plusieurs années encore le salon de Mme de Tencin resta sans affectation précise; on y coudoyait plus de jésuites que d'académiciens. Tous néanmoins y étaient également disciplinés et surtout utilisés; et l'on va voir comment, par la grâce de Mme de Tencin, un médecin et un poète, enrôlés au service d'un archevêque, lui composaient ses mandemens et préparaient les délibérations d'un concile.

Il y avait à peine un an que Mme de Tencin était sortie de la Bastille; et déjà le frère et la sœur machinaient une grande manifestation pour rentrer sur la scène publique, et y rentrer pieusement. Après avoir cherché le chapeau pour les autres, l'archevêque le cherchait pour lui. Son zèle dévot était d'autant plus vif que son passé était plus compromis. Il avait pris à son

compte les rancunes de la Cour et des Jésuites contre le parti janséniste. C'est lui maintenant qui conduisait l'armée des « constitutionnaires » et des « acceptans » de la bulle *Unigenitus*. On sait comment il suscita l'affaire Soanen, comment il prétendit avoir sauvé l'Église en brutalisant et séquestrant un doux entêté qui allait mourir. On connaît moins, je crois, dans ce concile d'Embrun, qui devenait une « affaire de famille, » le travail souterrain, mais efficace de la sœur. A elle aussi, il fallait un masque de gravité pour son nouveau rôle de matrone : dans les couloirs d'un concile elle se referait une vertu. Ce fut une vraie croisade, qu'elle prêcha partout avec la même conviction remuante et bruyante qu'autrefois le « Système. » Tout ce qui était sous sa main dut marcher pour la cause sainte, depuis son neveu, le chevalier de Tencin, dont elle fit son secrétaire, jusqu'à son professeur de philosophie, le P. Manniquet de Montfleury, jadis opposant de la Bulle, mais qui, mieux instruit par son ancienne élève, mit tout son « esprit » et toute sa « littérature » au service du parti constitutionnaire. Elle obtint encore de plus étonnantes conversions : son médecin Astruc dut pour elle apprendre la théologie, et le vieil Houdar de La Motte la rapprendre.

Car il en savait quelques mots. Les chansonniers l'appelaient « moine défroqué, » parce qu'après son premier échec au théâtre il s'était enfermé quelques semaines à la Trappe et en était sorti sur le conseil de Rancé. Il avait du goût pour les choses religieuses et en parlait congrûment. Cinq ans auparavant, on se le rappelle, il avait préparé pour le frère de son amie des « complimens » et des « pensées » diplomatiques. Il devait cette fois, par son éloquence et son érudition, masquer la pauvreté oratoire et théologique de ce Père de l'Église improvisé. Le Concile s'ouvrit officiellement à Embrun et officieusement à Paris dans le salon de Mme de Tencin. C'est là que la pieuse comédie eut sa répétition générale, et La Motte y donna lecture de tous les discours qui seraient prononcés deux mois plus tard dans une assemblée plus sainte, par des bouches plus autorisées. Quand il mourut, en 1731, Mme de Tencin, prudente, s'en fut retirer chez lui tous ces brouillons compromettans, pour que le scandale ne devînt pas public. Le bon Houdar expia du reste son dévouement à la cause : les épigrammes jansénistes lui furent cruelles; on rappela méchamment que toutes ces lumières partaient d'un aveugle; et Voltaire, en son *Jansénius*, « poème héroïque, » édi-

fiant et très austère, qu'il jugea plus sage de garder inédit (1), appelait les vengeances de l'Esprit-Saint sur ce « mercenaire auteur, »

Qui, doublement aveugle et prophète menteur,
A la fausse doctrine, à la noire cabale
Prête sa voix servile et sa plume vénale.

Mme de Tencin payait elle-même de sa personne. Sa maison de la rue Saint-Honoré était devenue le bureau d'expédition pour les affaires du Concile. C'est de là que partaient les pamphlets agressifs et médisans qui réveillaient la curiosité du public. C'est elle qui les faisait imprimer à ses frais et en approvisionnait les colporteurs. Il est probable qu'elle en rédigeait elle-même quelques-uns; et j'imagine que l'*Avocat de province* ou le *Savétier Neutelet*, — celui qu'on appelait « le savetier de la Constitution, » — n'écrivaient peut-être en leurs factums que ce qu'elle leur avait soufflé; factums d'ailleurs bien médiocres, dont l'esprit, s'ils en eurent, est aujourd'hui évaporé, mais qui manifestaient la vitalité combative du parti. C'est elle encore qui envoyait toutes les semaines aux gazettes de Hollande le bulletin tendancieux des travaux du Concile, pour riposter aux accusations de la feuille janséniste, les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il faut lire la *Gazette d'Amsterdam* de septembre et octobre 1727 : on y apprendra le « zèle de M. d'Embrun pour la foi, » ses « égards » et « attentions » pour l'ingrat Soanen, ses réponses « victorieuses » à toutes les calomnies, l'éloquence de ses discours, la haute bienveillance de Sa Sainteté pour lui. Ainsi Mme de Tencin débutait dans la littérature par le journalisme. Plus que personne alors elle sentait et savait utiliser la puissance de la presse.

Il sembla tout d'abord que tant et de si beau zèle ne dût point trouver sa récompense. Les parlementaires, toujours jansénisans, avaient protesté contre les décisions du Concile. La réponse de Tencin fut si injurieuse que Fleury lui-même crut que l'honneur de ces « Messieurs » exigeait une victime. Au reste, il ne lui déplaisait point de satisfaire ainsi à l'opinion publique, que tout le passé de Tencin, remué à propos du Concile, avait divertie ou écœurée. On vit donc, — chose inouïe, — un prélat constitutionnaire exilé dans son diocèse pour avoir trop bien

(1) J'en dois la communication à l'obligeance de M. A. Gazier.

défendu la Bulle. Mme de Tencin, qui goûtait peu la province, n'alla point à Embrun consoler l'archevêque de sa résidence forcée. Restée à Paris, elle rallia le parti autour d'elle. La Cour voulait le silence, sinon la paix. Fleury avait fait savoir qu'à la prochaine assemblée du clergé, les discussions sur le temporel seraient seules tolérées. Tout ce qu'il y avait de constitutionnaire dans l'épiscopat et chez les Jésuites s'enflamma. A toutes ces saintes colères, Mme de Tencin offrit son salon pour les y réchauffer, ce même salon où La Frenaye et tant d'autres avaient passé. L'illégalité de ces réunions en augmentait la ferveur: cardinaux, archevêques et jésuites s'y rencontraient secrètement, la nuit, en travesti, tout enfiévrés par ce pieux complot. On y vit, dit Saint-Simon, jusqu'à « ce pauvre idiot, mais saint évêque de Marseille qui s'y était laissé mener, masqué en cavalier. » Mme de Tencin était « la papesse Jeanne » de ce petit conclave, où l'on frondait Fleury et le Parlement, avec toutes les affectations d'un grand zèle ultramontain. Si Mme de Tencin, toujours habile à se ménager le pouvoir, s'exposait pourtant à sa colère par ces dangereuses manifestations, ce n'était point sans doute mépris du siècle ou pure dévotion au Saint-Siège : — parmi ces soucis spirituels, elle n'oubliait point les choses de la terre et défendait avec férocité ses rentes contre les retranchemens; — mais il n'était point mauvais que le frère, aspirant au chapeau, fût compromis en la personne de sa sœur, et passât à la Cour pontificale pour un martyr de l'idée romaine.

A l'autre Cour, celle de Versailles, cette agitation dévote finissait par exaspérer. La police se lassait d'espionner tous les jours les visiteurs de Mme de Tencin. Le 1er juin 1730, presque à la veille de l'ouverture officielle de l'assemblée du clergé, on lui fit savoir que, « Sa Majesté n'ayant pas lieu d'être contente de quelques liaisons qu'elle entretenait, elle ferait sagement de se retirer d'elle-même et sans éclat de Paris, et de s'en éloigner incessamment au moins de quinze ou vingt lieues, et plus, si elle le jugeait à propos. » Mme de Tencin ne le jugea point. Elle prit le minimum d'exil, et ne dépassa pas Ablon, où elle resta quatre mois. La vie parisienne manquait douloureusement à cette âme agitée. Elle en tomba malade. Mais « ce qui s'appelait évêques catholiques firent tant d'instances, » que la Cour céda. Mme de Tencin revint se guérir à Paris. Elle y fut plus sage. Pendant les dix ans qui suivent, son activité moins indiscrète est aussi

moins tapageuse. Le meilleur de sa vie, elle le réserve à son salon qui devient un centre exquis de littérature et de conversations fines; elle écrit des romans, les *Mémoires du comte de Comminges* (1735), le *Siège de Calais* (1739), où son imagination aventureuse se console de la médiocrité quotidienne, et où sa sentimentalité, amortie par les nécessités politiques, retrouve une jeunesse et presque une fraîcheur.

Cependant, dès 1736, la réconciliation de son frère avec Fleury, — réconciliation qui est son œuvre, — en ravivant ses espérances et ses désirs, la rend à l'intrigue et aux conjurations d'antichambre. L'archevêque d'Embrun fait à la Cour une rentrée quasi triomphale. De 1739 à 1742, c'est pour lui une ascension continuelle : cardinal, archevêque de Lyon, grassement renté par des abbayes, il achève l'édifice de sa gloire au conclave de 1740, où il fait élire pape son ami et l'ami de sa sœur, le cardinal Lambertini. A peine rentré en France, Fleury l'introduit au Conseil comme ministre d'État, et semble le désigner à tous pour son successeur. A la Cour, un parti puissant se concentre autour de lui : le duc de Richelieu, les Belle-Isle, les Noailles, les molinistes zélés, « quantité de femmelettes se piquant de dévotion et d'ultramontanisme, » le Roi lui-même, « non par religion, mais par peur des jansénistes et des parlementaires, » tous avec plus ou moins de résignation l'acceptent déjà comme le premier ministre de demain. A Paris, où Mme de Tencin remue ciel et terre pour lui, on fredonne :

Tencin, ce fourbe si parfait,
Comme chacun sait,
Visa toujours au grand objet.
Sa sœur infernale,
Avec sa morale,
L'y conduira par un forfait,
Comme tout le monde sait.

Mais au conseil du Roi, comme jadis à Rome et Embrun, il fallait un souffleur permanent à cet acteur sans esprit. Mme de Tencin lui trouva dans son salon un nouveau La Motte. Ce fut le jeune abbé de Mably, leur cousin. Il avait fait un *Parallèle des Romains et des Français* et jugeait les affaires d'État avec « profondeur. » Il accepta d'initier Tencin à la haute politique. Les notes d'introduction générale qu'il écrivit alors pour son « émi-

nent » élève sont devenues plus tard le *Traité du droit public d'Europe*. Soyons donc indulgent pour le cardinal. Comme il avait la parole peu facile, le Roi l'avait autorisé à lire ses avis au Conseil. Mably dépouillait le courrier et rédigeait les mémoires, Tencin les lisait, et le Conseil admirait.

Toute cette ingéniosité resta vaine. La guerre de la succession d'Autriche éloigne de Versailles les meilleures forces du parti, Noailles et Richelieu. Entre Mme de Tencin et ce dernier, les lettres confidentielles et chiffrées courent de Paris aux champs de bataille bavarois, mais ne peuvent remplacer l'entente immédiate sur le terrain. Une nouvelle sultane entre à Versailles : la troisième sœur de Nesle, celle qui sera bientôt la duchesse de Châteauroux, remplace Mme de Mailly. Que fera-t-elle, et de quel côté ira-t-elle?

Mme de Tencin ne lui laisse même pas le temps d'y réfléchir. Elle la veut pour elle, il le faut. Elle l'accable de mémoires, de chansons, de lettres anonymes. Dans les entrevues secrètes qu'elle lui demande coup sur coup, c'est avec une ardente volubilité de paroles qu'elle lui expose sa politique et prétend l'y enchaîner. Mais la favorite se regimbe contre cette amitié tyrannique, envahissante et brouillonne. Quoiqu'elle pense sur le fond comme Mme de Tencin, elle ne veut pas du frère, parce qu'elle craint trop la sœur. Le Roi à son tour s'impatiente : il dit bien haut qu'il « déteste » cette femme; il lui vient « peau de poule, » dès qu'on lui parle d'elle. Parmi les habiles, on commence à douter de son triomphe; l'intempérance lancinante de ses désirs fatigue les bonnes volontés et irrite les résistances. Après avoir hissé son frère à des hauteurs inespérées, elle le fait choir près du sommet, en voulant l'y pousser trop vite dans un dernier et brusque élan de conquête. Lui aussi, il aura vu la « Terre promise. » Il y renoncerait d'ailleurs sans regret, pour se retirer sans amertume dans son diocèse. Mais sa sœur ne le souffre point. Il faudra qu'elle meure pour qu'il obtienne le droit au repos. Ni la mort de Fleury, ni celle de la Châteauroux ne l'ont découragée : elle est déjà en quête de la future favorite. Derrière la Pompadour naissante, Mme de Tencin apparaît comme chaperon. Dans le peuple, on dit même qu'elle est sa « marraine, » marraine expérimentée, devenue bien vite une amie, et qui lui souffle son rôle au jour des débuts.

C'est là le dernier geste public de Mme de Tencin. L'apaise-

ment tardif se faisait sur cette âme fébrile. Elle gardait pour ce frère trop aimé tous ses secrets espoirs, mais elle ne s'agitait plus pour lui. Recluse par sa mauvaise santé, elle écrivait de nouveaux romans: les *Malheurs de l'Amour* paraîtront en 1747; les *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II* resteront inachevées. Elle vivait surtout dans ce salon qui était son œuvre, et où elle jouissait des amitiés précieuses qu'elle avait su se conquérir. Peu à peu la considération et le respect s'étaient amassés autour d'elle, et l'on pouvait admirer chez elle en place d'honneur le portrait de son savant ami, Benoît XIV, que Sa Sainteté avait offert lui-même à « sa fille spirituelle. »

Elle n'avait pas d'enfans, ou du moins elle ne s'en souvenait plus. Pour d'Alembert, elle ne l'avait revu qu'une fois et de mauvaise grâce depuis la nuit de l'accouchement: ce n'était encore qu'un petit pensionnaire de sept ans, mais il montra de la gentillesse et eut de jolies reparties : « Avouez, Madame, — murmura Destouches à son amie, dont il avait eu grand'peine à se faire accompagner, — qu'il eût été bien dommage que cet aimable enfant eût été abandonné. » — « Partons, dit Mme de Tencin en se levant brusquement, car je vois qu'il ne fait pas bon ici pour moi. » Était-ce méchante humeur de femme énervée ou remords d'une maternité encore vivante? C'est de ce côté que penche la légende, puisqu'elle fait répondre par d'Alembert devenu célèbre à celle qui aurait revendiqué trop tard les succès de son fils : « Je ne connais d'autre mère que la vitrière qui m'a recueilli. » Mais, comme presque tous les mots historiques, celui-là n'a pas été prononcé. Cette entrevue dans un parloir de pension fut leur dernière rencontre; et le silence, — un silence incompréhensible, — se fit pour toujours entre la mère et l'enfant. Quand elle mourut, on prétendit qu'Astruc n'était qu'un héritier fictif et qu'il devait tout remettre à d'Alembert. Supposition trop bienveillante! Jamais fils ne disparut plus complètement, semble-t-il, de la mémoire d'une mère. Le 26 janvier 1744, alors que d'Alembert était déjà une jeune gloire, Mme de Tencin écrivait au duc de Richelieu, dont elle faisait sortir les enfans aux jours de congé: « Ils me tourmentent autant que s'ils étaient les miens. Dès qu'ils ont mal au bout du doigt, je suis dans la plus grande inquiétude; je n'ai rien gagné de n'avoir point d'enfans. »

Ainsi donc, « sans enfans, » elle vieillit et s'usa tout douce-

ment, entourée de ses adorateurs, qui lui disaient en prose et en vers :

Vis donc heureuse,
Et vis longtemps, nymphe adorée.

Elle ne devait point réaliser ces espérances. Elle était devenue impotente ; sa poitrine épuisée lui rendait la parole difficile, et elle passait des après-dînées silencieuses à jouer au quadrille avec des amis fidèles. Plusieurs fois, on la crut mourante. Elle mourut enfin le 4 décembre 1749 et fut enterrée à Saint-Eustache. Il y a, dit-on, de dévotes vieilles filles qui laissent leur fortune à leur directeur. Pour elle, c'est à son médecin qu'elle se confessait ; et ses neveux en furent pour leurs espérances. La malignité parisienne lui réserva des oraisons funèbres peu tendres, mais courtes : on commençait déjà à l'oublier. « Puisse-t-elle être au ciel, écrivit Benoît XIV au cardinal de Tencin ; elle parlait avec tant d'avantage de Notre modeste personne ! » Et l'excellent pape, qui désirait garder le contact avec la vie parisienne, prenait soin d'ajouter : « Souvenez-vous que la bonne défunte nous envoyait les petits almanachs de Paris. » Le cardinal continua à envoyer les almanachs. Mais, l'enterrement fini, comme un écolier qui court les champs dès que sa gouvernante l'a quitté, il abandonna au plus vite le Conseil et la Cour, et s'en fut, évêque pieux, résider dans son diocèse. Il y fit une fin décente, presque digne.

MAURICE MASSON.

L'ART FRANÇAIS

DE

LA FIN DU MOYEN AGE

LES ASPECTS NOUVEAUX DU CULTE DES SAINTS. L'ART ET LES SAINTS

I

Le culte des saints répand sur tous les siècles du moyen âge son grand charme poétique. On dirait pourtant qu'ils ne furent jamais plus aimés qu'au xve, au xvie siècle, à la veille du jour où la moitié du monde chrétien allait renier ses vieilles amitiés. La quantité d'œuvres d'art qui leur fut alors consacrée tient du prodige. En Champagne, la moindre église de village nous montre encore aujourd'hui deux ou trois statues de saints, deux ou trois vitraux légendaires, — œuvres charmantes du moyen âge qui finit. Il en fut ainsi dans toute la France. Là où les œuvres d'art ont disparu, il reste au moins les documens.

Il n'y avait pas que les églises qui fussent décorées de l'image des saints. Les saints étaient partout. Sculptés aux portes de la ville, ils regardaient du côté de l'ennemi et défendaient la cité. A chacune des tours d'Amiens, saint Michel, saint Pierre, saint Christophe, saint Sébastien, sainte Barbe, sainte Marguerite, saint Nicolas, se tenaient debout comme autant de sentinelles. Une statue de saint semblait aussi utile à un château fort que de bonnes meurtrières. Cet étourdi de Duc d'Orléans avait fait décorer Pierrefonds de l'image des preux : il ne lui en

advint pas grand profit. Plus sage, le duc de Bourbon orna de l'image de saint Pierre, de sainte Anne et de sainte Suzanne les trois tours de son château de Chantelle.

Le bourgeois n'avait pas de tour à défendre, mais sa maison de bois n'avait-elle pas besoin d'être protégée? Ne fallait-il pas en éloigner l'incendie, la peste, la maladie, la mort? Voilà pourquoi les façades de nos vieilles maisons ont souvent plus de saints qu'un retable d'autel. Une maison de Luynes nous montre, à côté de la Vierge, sainte Geneviève, patronne de la ville, saint Christophe qui défend contre la mort subite, et saint Jacques qui n'oublie jamais ceux qui, par amour de lui, entreprirent le grand pèlerinage. Ces charmantes maisons deviennent rares. Rouen même n'en a plus qu'un très petit nombre. Celles qui restent témoignent de la confiance inébranlable de ces vieilles générations en la bonté des saints. Au moyen âge, dans nos grandes villes gothiques, Paris, Rouen, Troyes, la rue avait un aspect surprenant. Non seulement chaque maison montrait au passant sa galerie de saints, mais les enseignes qui se balançaient au vent, multipliaient encore les saint Martin, les saint Georges et les saint Éloi. La cathédrale qui montait au-dessus des toits n'emportait pas plus de bienheureux vers le ciel.

Dans les villages, les saints, pour être moins nombreux, n'en étaient pas vénérés avec moins de ferveur. L'image du patron de l'église était considérée comme un précieux talisman. Dans nos provinces du Centre, le jour de la fête du saint, on vendait sa statue au plus offrant sous le porche. Le « roi de l'enchère » devenait pour quelques heures le maître de la sainte image, et l'emportait dans sa maison, où le bonheur devait entrer avec elle. Aux processions, on se disputait l'honneur de porter la statue, les reliques, la bannière du saint. Dans les églises de pèlerinage, les paroisses se livraient souvent, autour de la châsse, de sanglantes batailles. On croirait voir revivre le génie héroïque et sauvage des anciens clans.

Les saints sont associés, dans cette vieille France rustique, à l'odeur des vergers. Ils n'en sont que plus puissans sur le cœur de l'homme. En Bourbonnais, quand la floraison était proche, on promenait autour des vignes la statue équestre de saint Georges, et on lavait avec du vin les pieds de son cheval. En Anjou, c'est encore à saint George qu'on demandait, le 23 avril, de nouer la fleur du cerisier.

II

Les saints ne furent donc jamais plus près de l'homme qu'à la fin du moyen âge. Rien ne le prouve mieux que l'étude des œuvres d'art.

C'est une chose surprenante de voir combien l'aspect des saints se modifie vers le commencement du xve siècle. Au xiiie siècle, de longues tuniques, des draperies simples et nobles, les revêtent de majesté et d'une sorte de caractère d'éternité. Ils planent au-dessus des générations qui se renouvellent à leurs pieds. Pendant longtemps, les artistes demeurèrent fidèles à ces grandes traditions. Dans le bréviaire de Charles V, sainte Catherine, sainte Ursule, sainte Hélène ont encore cette longue robe sévère qui semble n'être d'aucun temps. Saint Martin a une de ces tuniques sans âge que les hommes semblent avoir portées depuis le commencement du monde (1). Jusqu'au xve siècle les saints gardent cet aspect héroïque. Dans un beau livre d'Heures de la bibliothèque Mazarine (des environs de 1400), sainte Catherine et sainte Marguerite sont vêtues aussi simplement que des Vertus ou des Béatitudes du xiiie siècle (2).

Tout change au xve siècle. Il semble que les saints, qui longtemps dominèrent l'humanité, se rapprochent d'elle avec bienveillance. A peine les distingue-t-on des autres hommes. Les voici qui adoptent les modes du règne de Charles VII, de Louis XI, de Louis XII. Le saint Martin de Fouquet est un jeune chevalier qui vient de faire campagne contre les Anglais et qui a aidé son roi à reconquérir la France (3). Mais le merveilleux saint Adrien du vitrail de Conches, ce jeune soldat aux cheveux blonds, est un héros de nos guerres d'Italie. C'est de Milan peut-être qu'il a rapporté ce bijou d'or qui orne son bonnet.

Saint Cosme et saint Damien sont, dans les *Heures* d'Anne de Bretagne, deux médecins de la Faculté de Paris. Sur des cheveux grisonnans une petite calotte, ou un chaperon ; une bonne houppelande fourrée pour les courses d'hiver. Nulle recherche de toilette. Ce sont deux grands travailleurs déjà marqués par

(1) Latin 1 052, f° 412 v°, 540, 543 v°.

(2) Mazarine, 491, f° 291 v°; on voit cependant déjà saint Georges avec un costume de chevalier.

(3) Dans les Heures d'Estienne Chevalier, à Chantilly.

la vie, tout entiers à leur métier, un peu bourrus, mais bienfaisans et qu'on aborde sans crainte.

Saint Crépin et saint Crépinien, dans un bas-relief de l'église Saint-Pantaléon, à Troyes, sont deux jeunes compagnons cordonniers travaillant dans leur boutique. L'un découpe paisiblement le cuir, et l'autre coud des semelles, quand deux soudards barbus et moustachus, vêtus de buffle tailladé, pareils à des mercenaires suisses, viennent leur mettre la main sur l'épaule. Voilà des saints avec lesquels les cordonniers de Troyes se sentaient à l'aise. On se montrait avec attendrissement l'escabeau, la hachette, le baquet, et le petit chien sous l'établi.

Jamais les artistes ne furent plus familiers avec les saints qu'au temps de Louis XII et de François Ier. Ils voudraient bien rajeunir un peu le costume des apôtres, mais ils n'osent. Le sculpteur de Chantelle brode pourtant le bord de la tunique de saint Pierre (1), et Leprince, dans un admirable vitrail de la cathédrale de Beauvais, donne à saint Paul la grande épée à deux mains de la bataille de Marignan.

On prenait plus de liberté avec les évangélistes. Dans les *Heures* d'Anne de Bretagne, Jean Bourdichon nous présente saint Marc sous les espèces d'un vieux notaire, qui semble fort à l'aise. Assis dans un riche cabinet, vêtu d'une bonne robe fourrée d'hermine, coiffé d'une calotte, il se prépare à rédiger quelque inventaire.

Les personnages un peu secondaires de l'histoire évangélique abandonnent les uns après les autres la tunique traditionnelle. Dans les *Heures* de l'Arsenal (2), Jean Bourdichon conçoit saint Joseph emmenant en Égypte la Vierge et l'enfant, comme un compagnon du tour de France. Il a une calotte sur la tête, un bissac sur l'épaule, un grand bâton à la main. Mais rien n'égale en hardiesse la statue de saint Joseph qui se voit aujourd'hui dans l'église Notre-Dame, à Verneuil. C'est l'image fidèle d'un jeune ouvrier charpentier du temps de Louis XII. Leste, court vêtu, une rose au bonnet, le sac à outils à la ceinture, il porte l'insigne du métier, la grande hache. Personne, en voyant ce jeune compagnon, ne s'aviserait de penser à saint Joseph, s'il n'avait à la main le sceptre fleuri de la légende, et le petit en-

(1) Au Louvre.

(2) Arsenal, manuscrit n° 417. J'ai montré, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (décembre 1904), qu'il était de Bourdichon.

fant à ses pieds (1). Faut-il rappeler encore que sainte Anne devient une grave matrone qui a guimpe et cornette, et sainte Élisabeth, la cousine de la Vierge, une jeune bourgeoise qui porte son trousseau de clefs à la ceinture (2)?

Les peintres, dont la langue est plus riche que celle des sculpteurs, ont de charmantes impertinences. Fouquet, Bourdichon voudraient nous faire croire que tous les saints du calendrier ont vécu en Touraine. Au dire de Fouquet, sainte Anne habitait, avec ses filles, dans un jardin aux palissades de roses, d'où l'on découvrait les clochers de Tours (3). C'est sur le quai de Chinon que saint Martin donna au pauvre la moitié de son manteau (4). Suivant Bourdichon, ce n'est pas en Égypte que saint Joseph emmena l'enfant, mais dans la jolie vallée de l'Indre que dominent d'antiques manoirs.

Mais ce qu'il y a de plus charmant, c'est que tous ces saints qui ont l'air de vivre en France, et qui sont déjà tout Français par le costume, le sont encore par la physionomie. Les saintes surtout. Il n'en est aucune, je pense, à qui les Italiens auraient consenti à reconnaître de la beauté. Quoi ! ces petites paysannes de la Touraine, du Bourbonnais, au visage rond, au nez un peu retroussé prétendraient au grand art ! Elles n'y prétendaient guère, et c'est pour cela qu'elles nous charment tant aujourd'hui. Une des plus jolies est la sainte Madeleine de l'église Saint-Pierre à Montluçon. C'est une toute jeune fille à la taille fine, presque encore une enfant. Demain, ce gracieux visage rond s'alourdira, cette fine taille épaissira, mais, dans cette minute heureuse, la jeune sainte n'est que grâce virginale. La beauté italienne prétend de bonne heure à être durable comme une essence, comme une idée. Nos saintes françaises, pareilles à nos jeunes paysannes, ne fleurissent qu'un instant. Leur charme n'en est que plus touchant. Ah! nous ne sommes pas de la race des héros et des demi-dieux ! En France, la beauté n'a jamais été autre chose qu'expression. Elle n'est donc jamais égale à elle-même :

Tousjours sa beauté renouvelle,

(1) Cette charmante statue vient de l'église Saint-Laurent de Verneuil et appartenait à la corporation des charpentiers. Voir abbé Dubois, *l'Église Notre-Dame de Verneuil*, Rennes, 1894, p. 87.

(2) Visitation de l'église Saint-Jean, à Troyes.

(3) Miniature des Heures d'Étienne Chevalier conservée à la Bibliothèque nationale.

(4) Miniature des Heures d'Étienne Chevalier, à Chantilly.

dit déjà Charles d'Orléans, parlant de la femme qu'il aime. Telles sont nos jeunes saintes. Il y a à Champoly, dans le Forez, la plus charmante statue de sainte Catherine. Elle est bien loin d'être jolie : nez retroussé, lèvres un peu épaisses, menton un peu fort, mais il y a, sur son front et sur tout son visage, tant de jeunesse, d'innocence et de droiture qu'elle est, en cet instant, bien voisine de la vraie beauté.

Il reste encore dans nos églises beaucoup de sainte Barbe, ou de sainte Catherine qui ont ce charme d'innocence.

Tout ce petit monde de saintes et de saints avait pour les hommes de ces temps un charme infini. Ainsi faits ils étaient moins respectés qu'aimés. Mais peut-être jamais ne furent-ils plus persuasifs. « Ce Saint Yves que voilà, avec sa toque, sa robe d'avocat et son dossier à la main, ce fut pourtant un homme comme moi, se disait l'homme de loi, le procureur; il est donc vrai qu'il est possible, dans notre métier, d'être quelquefois désintéressé. » Le cordonnier écoutait volontiers les conseils qu'on lui donnait au nom d'un saint qui portait le même tablier que lui.

Le charme fut rompu le jour où les Italiens nous enseignèrent le grand style. Les saints dirent adieu à l'homme et remontèrent dans le ciel. Les héros, les philosophes antiques qui prétendaient représenter saint Pierre ou saint Jacques n'avaient plus rien à dire à personne. D'où venaient ces hommes avec ce profil droit, ces grands manteaux, cet air dominateur? On ne savait, et on se souciait sans doute fort peu de le savoir. Il est vrai qu'ils pouvaient plaire au savant. L'humaniste qui se promenait à Saint-Étienne de Troyes avait la satisfaction de remarquer que le groupe de la rencontre de sainte Anne et de saint Joachim, tout récemment sculpté, aurait pu représenter excellemment la dernière entrevue de Porcia et de Brutus.

III

Nul sentiment n'a été plus fécond que ce culte passionné des saints. Nous lui devons la meilleure partie des œuvres d'art de la fin du moyen âge.

Le saint auquel on s'attache d'abord est celui dont le nom vous fut donné au baptême. Un lien mystérieux unit le chrétien à son protecteur céleste. Il veille sur nous pendant cette vie, et il sera notre avocat au grand jour. Rien n'est plus sage que d'honorer

cet ami invisible. Tout ce que nous ferons pour lui ici-bas nous sera compté dans le ciel. C'est pourquoi, nobles, bourgeois, paysans, tous n'ont qu'un désir : mettre dans l'église de la paroisse une belle image de leur patron qui restera là jusqu'au jugement.

Ce sentiment, puissant comme un instinct, nous a valu d'innombrables verrières. Lorsque, dans les églises de la Champagne, nous rencontrons aux fenêtres la légende d'un saint, une inscription nous avertit presque toujours qu'un marchand, un pelletier, l'hôtelier de « l'Écu de France, » ou même un simple laboureur ont donné l'histoire de ce saint parce qu'ils portent son nom. Car le donateur n'a pas coutume de s'oublier. Il est bon, pense-t-il, que les saints, qui reçoivent tant d'hommages, puissent se rappeler commodément les noms de leurs serviteurs. N'est-il pas doux aussi de se dire que notre nom, inscrit sous les pieds de saint Martin ou de saint Nicolas, traversera les siècles avec eux? Tout cela n'était peut-être pas très chrétien, mais sortait du fond de la nature humaine. Je ne connais qu'une inscription qui ait le véritable accent chrétien. Elle est au bas d'un vitrail de Montangon (Aube), et elle est assez belle pour être transcrite ici : « En 1530, gens de bien incogneus ont faict mettre ceste verrière; ne leur chault d'y nommer les noms, mais Dieu les scait. »

Non seulement le donateur inscrit son nom, mais souvent aussi il se fait représenter pieusement agenouillé aux pieds de son patron.

A partir du xve siècle, le groupe du donateur et de son patron se rencontre partout. La silhouette familière de l'homme agenouillé et du saint debout se découpe dans le triptyque flamand, dans le vitrail français, dans le tableau italien. Peu de sentimens furent donc plus féconds que cette foi dans les prières du saint dont chaque chrétien a reçu le nom au baptême.

Quelques anomalies méritent d'être signalées. Il arrive parfois, en effet, que le donateur est agenouillé aux pieds d'un saint qui n'est pas son patron. Mais il y a toujours une raison à ces bizarreries apparentes, et il est parfois facile de la découvrir. En voyant, dans un vitrail de l'église de Blainville, *Jean* d'Estouteville agenouillé auprès de saint Michel, on est d'abord surpris (1). Mais, dès qu'on a remarqué que le noble personnage

(1) Le vitrail de Blainville n'existe plus, il a été reproduit par Gaignières Estampes Pe, 8 f° 4.

porte au cou le collier de l'ordre de Saint-Michel, on ne s'étonne plus. Être créé chevalier de Saint-Michel, ce n'était donc pas seulement recevoir une dignité flatteuse pour l'amour-propre, c'était gagner un nouveau protecteur, tout-puissant dans le ciel.

Mais il est une catégorie d'exceptions dont la fréquence revêt presque le caractère d'une règle. On rencontre souvent en effet auprès des hommes d'Église, au lieu du saint dont ils portent le nom, l'austère figure de saint Jérôme. A Davenescourt, dans la Somme, le chapelain *Antoine* Huot est présenté à Jésus crucifié par saint Jérôme (1). C'est saint Jérôme qu'on voit, à Albi, debout derrière le cardinal *Jean* Joffroi (2). C'est encore saint Jérôme qui accompagne le prieur *Jean* de Broil au vitrail de l'église de Tressan, dans la Sarthe. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, peuvent suffire. Il est évident que les clercs jugeaient que leur vrai patron, suivant l'esprit, était saint Jérôme.

C'est à la fin du XVe siècle, au temps où l'imprimerie multiplie les *Lettres* et les *Traités* du grand docteur, que les clercs semblent avoir entrevu pour la première fois la vraie physionomie de saint Jérôme. Cette âme orageuse, que le moyen âge avait peu comprise, se laissa deviner. On admira le combat que ce terrible athlète avait soutenu contre lui-même. Perdu dans le désert, écrasé de jeûnes et de travaux, « noir comme un Éthiopien, » il parvenait à peine à vaincre la nature. Homme véritable, qui lutta tant qu'il vécut, et qui, toujours, entendit gronder sa passion, pareille à ce lion que les artistes peignent à ses pieds. Un tel saint devait séduire les clercs : savant comme eux, humaniste raffiné, exégète, théologien, et, comme eux, toujours ému par des voix qu'il avait fait vœu de ne plus entendre. Les œuvres d'art consacrées à saint Jérôme sont très fréquentes au XVIe siècle. La plupart, j'en suis convaincu, ont été demandées aux artistes par des prêtres.

Saint Jérôme fut le patron d'élection de toute une classe d'hommes. D'autres fois, un saint nous apparaît comme le patron de toute une race. Il y a en Touraine, à Champigny-sur-Veude (3), un monument extraordinaire. C'est une chapelle qui semble avoir été élevée à la gloire des Bourbons. Elle est décorée de beaux

(1) C'est un petit bas-relief funéraire.

(2) Cathédrale d'Albi, peintures de la chapelle de la Sainte-Croix (fin du XVe siècle).

(3) Indre-et-Loire.

vitraux du XVIe siècle qui sont demeurés à peu près intacts (1). Ce qui attire d'abord l'attention, dans ces grandes pages éclatantes, c'est le portrait des Bourbons. On les voit agenouillés en une longue file, depuis Robert de France, sixième fils de saint Louis, le chef de la maison, jusqu'à Charles de Bourbon, le grand-père d'Henri IV. Il y a là les Bourbons de Moulins, à côté des Bourbons-Vendôme, et des Bourbons, comtes de la Marche. Jamais famille française n'étala aussi orgueilleusement sa noblesse dans la maison de Dieu. Mais voici cependant, au-dessus de ces portraits, l'histoire d'un saint. Elle se déroule tout entière en nombreux épisodes, de son enfance à sa mort. Quel est ce saint à qui tous les Bourbons semblent avoir voué un culte? On le devinerait vite, même si les inscriptions ne le nommaient pas. Ce saint est un des leurs, c'est l'illustre ancêtre de la famille, c'est saint Louis. En le vénérant, les Bourbons s'adorent un peu eux-mêmes. Tous les patrons particuliers, les saint Pierre ou les saint Charles, s'évanouissent devant le grand saint qui saura bien, tout seul, défendre sa race. Aux yeux des Bourbons du XVIe siècle, saint Louis devait ressembler à ces héros divinisés qu'on rencontre à l'origine des grandes familles d'Athènes ou de Rome.

Il existe donc toujours un profond rapport de sympathie entre les donateurs et les images de saints qui les accompagnent. Mais parfois ce rapport ne se découvre qu'à l'érudit.

Il y a à Ambierle, près de Roanne (2), une église monastique qui est un des plus rares chefs-d'œuvre du XVe siècle. Le chœur surtout, emporté d'un magnifique élan, transfiguré par la lumière irréelle des vitraux, semble tout esprit. Cette belle église doit sa perfection à la volonté d'un homme. Le prieur Antoine de Balzac d'Entragues lui consacra sa fortune. C'est lui assurément qui choisit les saints dont les grandes figures se superposent dans les verrières, sous des dais blanc et or (3). Ces saints forment une assemblée qui d'abord étonne. On s'explique sans peine, il est vrai, la présence de saint Antoine, patron du donateur, aussi bien que celle de plusieurs saints vénérés dans les environs d'Ambierle, saint Germain, saint Bonnet, saint Haon. Mais que

(1) Les vitraux ont été commencés en 1559. Voyez abbé Bossebœuf, *le Château et la chapelle de Champigny-sur-Veude*, Tours. Le château de Champigny appartenait aux Bourbons.

(2) Département de la Loire.

(3) Ces vitraux ont dû être faits entre 1470 et 1491.

viennent faire ici saint Apollinaire, saint Achillée, saint Fortunat, saint Ferréol, saint Julien? Pour résoudre l'énigme, il faut savoir qu'Antoine de Balzac d'Entragues, en même temps qu'il était prieur d'Ambierle, fut évêque de Valence et de Die. C'est ce qu'il a voulu rappeler, et il l'a fait avec une rare modestie: au lieu de se faire représenter avec sa crosse et sa mitre, il s'est contenté de faire peindre dans les vitraux les saints les plus vénérés de son diocèse.

Une érudition attentive aurait donc souvent les moyens d'expliquer par de solides raisons ce qu'on attribue fort légèrement au caprice. Avouons cependant que notre érudition est souvent en défaut. Il y a de très intéressans problèmes qu'il faut laisser sans solution. Je me suis souvent demandé quelle piété raffinée avait choisi les saints et les saintes qui ornent la chapelle du château de Châteaudun. Cette chapelle, restaurée et toute blanche aujourd'hui, donne, par un heureux hasard, une impression de pureté virginale que ne démentent pas les statues rangées le long des parois. On reconnaît sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Apolline, sainte Élisabeth avec des fleurs dans son tablier, sainte Marie l'Égyptienne vêtue de ses longs cheveux, sainte Marthe, sainte Marguerite portée par son dragon, sainte Marie-Madeleine, la Vierge enfin plus belle que toutes les autres saintes. Quant aux saints il n'y en a que trois: les deux saints Jean et saint François d'Assise. Ce petit sanctuaire a donc été décoré avec un sentiment exquis: il y a là ce qu'il y a de plus innocent, de plus tendre ou de plus passionné dans le christianisme. On y respire un doux parfum de mysticité féminine. Qui a choisi ses statues? Est-ce Dunois, le fondateur de la chapelle, qui se souvint avant de mourir (1) qu'il avait vu dans sa jeunesse une sainte aussi pure que toutes celles qui étaient là? N'est-ce pas plutôt sa femme, Marie d'Harcourt, qui aima sa petite chapelle au point de vouloir qu'on y enterrât son cœur? Je l'ignore, et je ne vois pas que les érudits en sachent davantage (2). Ce mystère peut avoir son charme, mais la vérité, quelle qu'elle soit, vaudrait mieux.

(1) La chapelle, fondée par Dunois, date de 1464. Dunois est mort en 1468. Il paraît évident que les deux saint Jean sont là pour rappeler son prénom (Jean, bâtard d'Orléans). La statue de Dunois qu'on voit dans la chapelle était à l'origine sur un pignon du château.

(2) Coudray, *Hist. du château de Châteaudun*, Paris (2e édit.), 1875, in-18.

IV

Les individus ne sont pas seuls à avoir des patrons: les hommes réunis en ont aussi.

Nous n'avons plus aujourd'hui la moindre idée de ce que fut la vie chrétienne à la fin du moyen âge. Jamais l'homme ne fut moins isolé. Divisés en petits groupes, les fidèles formaient d'innombrables confréries. C'était toujours un saint qui les rapprochait. Car les saints étaient alors le lien qui unissait les hommes.

Il faut essayer d'imaginer ce qu'était le vieux Rouen vers le temps de Louis XII. Dans les petites rues étroites aux maisons sculptées, les corps de métiers se groupaient. Cette ruelle était réservée aux cordonniers, cette autre aux bouchers, et aux drapiers ce sombre dédale. Parfois, du milieu des boutiques et des échoppes une charmante église jaillissait: c'était celle de la corporation. Il y avait Saint-Étienne des Tonneliers, Sainte-Croix des Pelletiers, d'autres encore que les révolutions ont détruites. Rassemblés dans la même rue, les artisans étaient encore réunis à l'église aux pieds de la statue de leur saint. Tous alors, du maître à l'apprenti, appartenaient à la même confrérie. Il semblait qu'un métier fût d'abord une association religieuse. On avait une maison commune ornée comme une église. La maison des orfèvres, qui se voyait près de la tour de l'Horloge, montrait dans ses vitraux l'histoire de saint Éloi.

Toutes les corporations ne pouvaient avoir une église. Beaucoup se contentaient d'une chapelle à Saint-Maclou, à Saint-Patrice, à la cathédrale. Chaque chapelle, dans les églises de Rouen, était le siège d'une confrérie, confrérie pieuse, confrérie de métier, confrérie poétique. Les assemblées y étaient vivantes, pittoresques. On récitait des poèmes, on donnait des prix aux vainqueurs, on jouait des mystères, on célébrait des cérémonies symboliques. La statue d'un saint bienveillant présidait à ces fêtes. Le clergé n'avait nul besoin d'exciter le zèle des fidèles: il n'était occupé qu'à le modérer. La foi, surtout la foi dans l'intercession des saints, était alors vivante, créatrice. Les confréries naissaient spontanément. Elles étaient souvent d'une austérité qui étonne. On voyait se rassembler, au petit jour, dans le cimetière Saint-Vivien, des hommes qui avaient fait vœu de

prier au milieu des morts, d'examiner silencieusement leur conscience, et d'aller ensuite visiter les pauvres.

Les confréries animaient sans cesse la ville de leur mouvement. Tantôt, c'était un enterrement : les confrères s'avançaient derrière le cercueil portant un cierge de cire, où l'image de leur patron se voyait peinte sur un écu. Tantôt c'était un pèlerin qui partait pour Compostelle : les confrères, le bourdon à la main, l'accompagnaient jusqu'à la croix de Saint-Jacques. D'autres fois, c'était la fête d'un métier. Puis venait la grande procession de la fierte : les confrères de Saint-Romain escortaient le condamné à mort, puis, en mémoire de la bonté du vieil évêque, le délivraient. Parfois toutes les confréries sortaient bannières déployées, pour célébrer une fête, pour commémorer un événement heureux. Elles s'associaient ainsi à toute notre histoire. Aux jours sombres, quand la peste éclatait, quand les rues devenaient désertes, on entendait encore passer les confrères qui accompagnaient les morts.

Rouen ne fut pas alors une ville d'exception. Ce qu'on y voyait pouvait se voir dans toute la France. Les monumens, les spectacles étaient moins magnifiques, mais c'étaient partout les mêmes confréries. Chaque étude nouvelle consacrée à nos anciennes villes les retrouve. A Notre-Dame de Vire se rassemblaient dix confréries de métiers et plusieurs confréries pieuses. A Notre-Dame de Dôle, non seulement les confréries avaient chacune leur chapelle, mais plusieurs d'entre elles avaient fait élever ces chapelles à leurs frais. Les cordonniers, il est vrai, n'avaient pas fait bâtir de chapelle, mais ils avaient offert à la statue de la Vierge de beaux bijoux et vingt-huit robes de rechange.

Chose étonnante, les confréries se retrouvent aux champs comme à la ville. Pas de village de Normandie qui n'ait la sienne. Dans l'église du bourg d'Ecouché (Orne) on en comptait jusqu'à quatre. La confrérie est la molécule vivante que l'on atteint partout et toujours.

Les confréries de la fin du moyen âge peuvent se classer sous trois chefs : confréries pieuses, confréries militaires, confréries de métiers.

Les confréries pieuses sont de toutes les régions de la France, mais c'est à peine si les érudits daignent les signaler quand ils les rencontrent. Seuls les érudits normands ont compris qu'une

pareille étude pourrait être féconde. Depuis cinquante ans, ils ont multiplié les travaux sur les confréries ou, comme on dit encore aujourd'hui, sur les « les charités » de la Normandie (1).

Les charités normandes étaient des associations de prières et de bonnes œuvres qui se formaient sous le patronage d'un saint. Elles apparaissent au XIVe siècle, s'étendent au XVe; au XVIe siècle, pas d'église de village qui n'ait sa charité.

Tout ce que le moyen âge a touché garde un peu de poésie. Ces confréries de rustres n'étaient pas vulgaires. On s'y couronnait de fleurs. A Surville, à la Saint-Martin d'été, l'échevin et les frères devaient, ainsi que leurs femmes, se rendre à l'église avec des chapeaux de fleurs. Ailleurs, l'échevin se couronnait des violettes de mars. Dans une charité de Saint-Jean-Baptiste, les frères portaient une couronne faite de trois fleurs: ces trois fleurs symboliques signifiaient les trois fonctions du précurseur, que Dieu envoya comme patriarche, comme prophète, et comme baptiste. Les symboles étaient partout. Il y avait treize dignitaires en souvenir de Jésus et des douze apôtres. Comme le Christ, l'échevin lavait les pieds à douze pauvres le jour du jeudi saint. On célébrait la fête du patron de la charité avec une pompe naïve. La veille on allait chercher l'échevin à la lueur des torches et on le conduisait à l'église. Le lendemain, la procession se déroulait, bannière en tête, et chaque confrère portait à son cierge ou à son chaperon l'image du saint protecteur. Partout au moyen âge le peuple fut l'artiste qui tire de lui-même toute beauté. Les enterremens avaient une noble gravité. On annonçait dans les carrefours, au son de la cloche, la mort du frère. Puis, s'il était pauvre, on lui achetait un linceul, on récitait près de son lit les prières des morts, et toute la charité, avec ses insignes, le portait à l'église et au cimetière. Une cérémonie avait une grandeur tragique. Quand un frère devenait lépreux, la charité faisait dire pour lui la messe des morts, et puis on l'isolait du reste du monde.

Les confréries militaires, comme les confréries pieuses, se multiplièrent surtout à la fin du moyen âge. Il n'y a pas de province en France où on ne rencontre des confréries d'archers,

(1) Il faut citer d'abord l'important mémoire de M.-E. Veuclin dans le *Recueil des travaux de la Société d'agriculture de l'Eure*, 1891. On y trouvera toute la bibliographie du sujet. Signalons encore l'article de M. H. de Formeville dans le *Bull. de la Soc. des antiq. de Normandie*, tome IV, p. 518, et celui de M. Ch. Vasseur dans les *Mém. de la Soc. des antiq. de Normandie*, 3e série, tome V, p. 549.

d'arbalétriers et d'arquebusiers. Ces hommes de guerre s'assemblaient sous le patronage d'un martyr et d'une vierge. Les archers et les arbalétriers avaient sur leur bannière saint Sébastien, les arquebusiers sainte Barbe. Le génie religieux du moyen âge avait marqué ces institutions de son empreinte. Dans le règlement de la confrérie des arbalétriers de Senlis, l'arbalète est comparée à la croix de Jésus-Christ. Souvent le nouveau frère jurait de ne pas blasphémer et de ne jamais invoquer le diable. Les confrères toutefois n'entendaient pas ressembler à des moines. Ils avaient un naïf amour des couleurs éclatantes, des parades, des fanfares et de la gloire. Le jour de la Saint-Sébastien on allait, en magnifique cortège, tirer le papegai sur le pré. Celui qui abattait l'oiseau était proclamé roi; l'abattait-on trois années de suite, on devenait empereur. Le soir, on dînait aux frais de la ville.

On aurait tort de sourire et de croire qu'il s'agissait là d'innocentes réunions d'archers de Bagnolet. Nos vieilles confréries d'archers, surtout dans les provinces militaires de l'Est, furent souvent héroïques. En 1418, les confréries ou, comme on disait, « les sermens » d'Amiens, de Lille, de Douai et d'Arras marchèrent au secours de Rouen assiégé par les Anglais. En 1423, le serment de Noyon assiégea Compiègne avec Charles VI. Les confrères d'Abbeville prirent part aux batailles de la guerre de Cent ans. Mais la plus vaillante confrérie d'archers fut sans doute celle de Saint-Quentin. En 1557, ils défendirent la ville contre les Espagnols et se firent tuer presque jusqu'au dernier sur le rempart de la porte de l'Isle (1). Les fières inscriptions qui se lisaient sur les bannières des confréries n'étaient donc pas mensongères. Ceux de Saint-Quentin auraient eu le droit d'inscrire sur leur étendard la magnifique devise du drapeau des archers de Senlis : *Florescet sartis innumerabilibus.* « On lui mettra tant de pièces qu'il aura l'air d'un champ de fleurs. » On regrette que nos vieux arquebusiers ne se soient pas fait peindre comme les vaillantes corporations de la Hollande, après les grandes guerres : ils le méritèrent plus d'une fois (2).

Quant aux confréries de métiers, elles sont si connues qu'il

(1) A. Janvier, *Notice sur les anciennes corporations d'archers et d'arbalétriers des villes de Picardie*, Amiens, 1855.

(2) Les archers de Châlons-sur-Marne avaient pourtant fait faire un tableau représentant la victoire qu'ils avaient remportée en 1431, près de Châlons, sur les Anglais et les Bourguignons. Sellier, *Notices sur les compagnies d'archers... de Châlons-sur-Marne*, Châlons, 1857.

est permis d'en parler brièvement. Il me suffira de rappeler qu'elles restèrent fidèles jusqu'à la fin du moyen âge, — et bien au delà, — à leurs origines religieuses. Jamais le saint patron qui protégeait chaque métier n'a été plus fêté qu'au temps où nous sommes. Dans l'église, il avait sa chapelle où se réunissaient maîtres et compagnons, et souvent, près de l'autel, se voyaient les chefs-d'œuvre de maîtrise. L'image du saint ornait les bannières de la confrérie; elle était sculptée au sommet du bâton qu'on portait par la ville, au son de la musette, le jour de la fête du métier. Elle se voyait sur les blasons des corporations; car les roturiers voulurent avoir leurs armoiries comme les gentilshommes. En Touraine, les maréchaux avaient un saint Éloi d'or sur fond d'azur, les bouchers un saint Eutrope, les rôtisseurs un saint Laurent. Les boulangers portaient d'azur au saint Honoré vêtu pontificalement, tenant une pelle à four d'argent, chargée de trois pains ronds de gueules. On faisait mieux encore : le jour de la fête du métier, quand le cortège, avec ses cierges, ses bouquets, son bâton sculpté et sa bannière, se rendait à l'église, un compagnon, vêtu en apôtre ou en évêque, représentait le saint patron de la corporation. A Châlons, on voyait, au milieu des mariniers, saint Nicolas en personne, accompagné des trois enfans qu'il avait ressuscités; et, en tête du cortège des déchargeurs de bateaux, marchait un grand saint Christophe, portant l'Enfant Jésus sur ses épaules.

Ce long développement sur les confréries n'est pas une digression. C'est à ces confréries, en effet, que nous devons une partie des images de saints qui ornent encore aujourd'hui nos églises.

Les confréries de métiers se montrèrent aussi généreuses qu'au XIIIe siècle. Beaucoup d'œuvres d'art subsistent, qui témoignent de leur libéralité. Un beau vitrail, où l'histoire de saint Éloi est racontée, fut donné à l'église de la Madeleine par les orfèvres de Troyes. On y lit encore cette inscription pleine de foi et d'humilité : « Les orfèvres, par dévotion à saint Éloy, font ceste verrière, voulant obtenir rémission de leurs péchés et grâce entière... Que la paix de Dieu leur soit faicte pour ce bienfaict en paradis (1506). »

On voit encore, dans l'église de Pont-Audemer, le vitrail que les boulangers firent faire, en 1536, en l'honneur de saint Honoré leur patron. De charmans vitraux, consacrés à la légende de saint Crépin et de saint Crépinien, ornent une chapelle de l'église

de Gisors, et le déambulatoire de l'église de Clermont-d'Oise : ils ont été offerts, les uns et les autres, par des confréries de cordonniers. Dans les plus petites villes, et jusque dans les villages, on trouve quelque trace des confréries ouvrières. A Villeneuve-sur-Yonne, le vitrail de Saint-Nicolas a été donné par les mariniers, qui s'étaient mis sous la protection du vieil évêque. A Mergey, dans l'Aube, les mariniers de la Seine avaient choisi comme patron saint Julien l'Hospitalier, le formidable batelier qui reçut Jésus-Christ dans sa barque. Ils firent raconter dans un vitrail, que le temps a respecté, sa merveilleuse histoire. A Créney, en Champagne, les vignerons donnèrent à l'église un vitrail où leur patron saint Vincent est représenté la serpe à la main. Beaucoup d'œuvres analogues subsistent encore aujourd'hui, mais il y en eut jadis cent fois plus.

Les confréries militaires ont laissé moins de traces; non qu'elles n'aient demandé, elles aussi, aux artistes, les images de leurs saints, mais ces œuvres, quand elles subsistent, sont difficiles à reconnaître. Les statues de saint Sébastien et de sainte Barbe abondent dans les églises ou dans les musées. Plusieurs, sans doute, ornaient les chapelles où se réunissaient les archers, les arbalétriers ou les arquebusiers. Mais, faute d'une inscription ou d'un blason, nous en sommes réduits, la plupart du temps, aux conjectures. Les vitraux ne sont pas, en général, plus explicites. Il en est cependant qui portent leur origine écrite en toutes lettres. On peut voir à Saint-Nizier de Troyes une belle verrière du commencement du XVIe siècle qui représente le supplice de saint Sébastien. Le saint est criblé de flèches par des soldats romains qui portent le costume du temps de Louis XII. Dans le haut du vitrail, on lit cette brève invocation adressée au martyr : « Gardez vos confrères archers! » Le vitrail de saint Sébastien est donc un présent fait par la confrérie des archers de Troyes à l'église Saint-Nizier. Une étude attentive permettra sans doute d'attribuer à la générosité des confréries militaires beaucoup d'œuvres d'art qui leur reviennent.

Mais c'est aux confréries pieuses que nous devons le plus de statues, de bas-reliefs, de vitraux. Elles avaient toutes, évidemment, une image de leurs patrons; les anciens registres, « les martologes, » comme on les appelait, en parlent quelquefois. A Saint-Lô, la confrérie de Saint-Jean avait fait faire, pour l'église Notre-Dame, une statue de saint Jean-Baptiste, son patron. Les

confrères de la Conception, établis en l'église Saint-Gervais à Paris, notent dans leurs archives qu'ils ont une image d'albâtre de Notre-Dame. Parfois, mais trop rarement à notre gré, les registres font mention d'une commande faite à un artiste. Les confrères de la Charité de Saint-Ouen de Pont-Audemer se font sculpter un retable. Ceux de Menneval se font faire un vitrail. Les archives des notaires ont livré et livreront encore beaucoup de contrats passés entre des confréries pieuses et des artistes.

A Marseille, en 1517, la confrérie de Saint-Claude demande au peintre Peson l'histoire de son patron. En 1526, une autre confrérie marseillaise charge Jean de Troyes de peindre un retable de la vie de saint Antoine.

Il serait facile d'accumuler les exemples. Mais à quoi bon? Il vaudra mieux, je pense, essayer de retrouver quelques-unes des œuvres dont ces vieilles confréries ornèrent nos églises.

L'église Saint-Martin de Laigle conserve dans son bas côté méridional deux grands vitraux du XVIe siècle consacrés à la légende de saint Porcien. Saint Porcien ou saint Pourçain, comme on dit dans le Bourbonnais, son pays d'origine, était un pauvre esclave du VIIe siècle, qui étonna son temps par sa sainteté et ses pouvoirs miraculeux. Quand Thierry III marcha contre l'Auvergne avec son armée, les chefs mérovingiens voulurent voir cet homme extraordinaire, qu'ils admiraient et redoutaient tout à la fois comme quelque dangereux magicien. Le vitrail nous montre donc Porcien, vêtu du sombre habit bénédictin, au milieu de guerriers multicolores. Ils ont le fifre et le tambour. Et l'artiste, pour exprimer l'effroi de ces temps antiques, leur a mis sur la tête ce turban turc, qui alors faisait trembler l'Europe. Mais, au bas de l'un des vitraux, une scène curieuse attire l'attention : une longue procession se déroule. En tête, marche un sonneur de cloche ; puis, voici la bannière, la croix ; enfin, viennent des fidèles qui portent au bout d'un manche de grosses torches de cire. Quelle est cette procession? C'est celle des confrères de la charité Saint-Porcien, les donateurs du vitrail. Ils ont voulu être peints au-dessous de leur patron, dans le bel appareil qu'ils déployaient le jour de sa fête. Cette charité Saint-Porcien de Laigle remontait à 1318. Elle avait dans ses archives la bulle d'un pape. Elle était riche, généreuse. Elle ne se contenta pas d'offrir à l'église deux verrières. Quand on refit le bas côté méridional, elle y contribua de ses deniers. Sans elle, nous n'au-

rions pas cette voûte à pendentifs, ces arabesques, et ces jolis cartouches de la Renaissance où des enfans nus se mêlent aux fruits et aux fleurs.

Il y a, à l'église Saint-Jacques de Lisieux, un vitrail de 1527, où est raconté le fameux miracle du pèlerin. Un jeune homme qui se rendait à Compostelle est faussement accusé de vol par un hôtelier de Toulouse, condamné, pendu, mais miraculeusement sauvé par saint Jacques, qui, monté sur le gibet, le soutint pendant trente-six jours. Cette curieuse verrière a été donnée par une pieuse confrérie, comme le prouve le long défilé qui en occupe la partie basse. Instruits par le vitrail de Laigle, nous y reconnaissons au premier coup d'œil des confrères célébrant la fête de leur patron. En effet, des documens écrits nous apprennent qu'il y avait dans cette église une confrérie de Saint-Jacques qui remontait à l'année 1442. Elle fêtait, comme il arrivait souvent, plusieurs autres saints, mais saint Jacques était son principal patron. C'est pourquoi il arrivait de temps en temps qu'un confrère entreprît le grand voyage de Compostelle. Ainsi s'explique le sujet du vitrail.

Voilà quelques preuves de la libéralité des confréries. Dans tous ces exemples, les œuvres parlent d'elles-mêmes. Mais la plupart du temps elles sont muettes. Seules d'heureuses rencontres dans les archives nous permettent parfois de rendre aux confréries ce qui leur revient.

Que de problèmes seraient faciles à résoudre, si nous avions la liste de toutes les confréries qu'abritèrent jadis nos églises! Mais il ne faut pas espérer arriver jamais à cette connaissance parfaite. Beaucoup d'entre elles, sans doute, ont disparu sans laisser de trace. Mais il est certain aussi qu'on pourrait encore en découvrir un très grand nombre. Le profit serait grand; car toutes les fois qu'un vitrail se présente sans un nom ou sans une image de donateur, il y a lieu de supposer qu'il a pu être offert par une confrérie. Ainsi, les raisons qui présidèrent au choix des vitraux, deviendraient claires.

On comprendrait aussi beaucoup mieux la vraie signification d'une foule de statues isolées qui représentent des saints. On les trouverait plus belles encore parce qu'elles paraîtraient plus touchantes. Il faut savoir leur histoire. Dans nos musées, l'amateur tourne autour, approuve ce pli, cette jolie ligne. Mais nos jeunes saintes perdent là leurs principaux moyens d'émou-

voir. Elles sont belles surtout d'avoir été tant aimées. J'avoue que la sainte Marthe de l'église de la Madeleine à Troyes, si admirable qu'elle soit, m'a semblé plus belle quand j'ai su qu'elle avait été donnée à l'église par une confrérie de servantes (1). C'est à elle que s'adressèrent pendant tant d'années, aux messes matinales, des prières, moins magnifiques sans doute, mais pareilles pour le fond à celles que le grand poète a écrites pour la parfaite servante : « Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres... Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde (2). »

Les confréries ne se contentaient pas de faire construire des chapelles et de demander aux artistes des vitraux, des tableaux et des statues ; on découvre de temps en temps qu'un beau candélabre, un ornement d'autel, une paix, un émail, une boîte ciselée pour les aumônes, un manuscrit orné de miniatures ont appartenu à des confréries. C'est donc à peine si nous commençons à entrevoir les influences de toute sorte que les confréries ont exercées sur les arts à la fin du moyen âge.

J'en aperçois une qui n'a jamais encore été signalée. En organisant des processions, des tableaux vivans, des représentations dramatiques, les confréries proposèrent sans cesse des modèles aux artistes. Il y avait, à Vire, une confrérie qui, le jour de la procession de la Fête-Dieu, devait escorter l'ostensoir. Douze frères marchaient derrière le dais, vêtus du costume traditionnel des apôtres, nu-pieds, les instrumens de leur martyre à la main (3). Une confrérie toute semblable existait à Châlons-sur-Marne. Les confrères de Châlons, fiers de jouer un si beau rôle, voulurent laisser un souvenir durable de la procession du Saint-Sacrement. Ils donnèrent donc à l'église Saint-Alpin un vitrail divisé en plusieurs compartimens (4). Dans le haut, on voit deux scènes eucharistiques : la chute de la manne et le dernier repas

(1) Grosley, *Mém. hist.*, tome II, p. 320. Je ne vois pas de raison de douter que notre sainte Marthe ne soit celle dont parle Grosley. Sainte Marthe, symbole de la vie active, était la patronne naturelle des servantes.

(2) Lamartine, *Geneviève*.

(3) *Bulletin historique et philologique*, 1894.

(4) Il est au pourtour du chœur (commencement du XVIe siècle).

de Jésus. Au-dessous, les douze confrères, après avoir communié de la main d'un prêtre, comme les douze apôtres communièrent de la main de Jésus-Christ, marchent derrière le dais avec le costume et les attributs consacrés (1).

On ne peut guère douter qu'un confrère jouant le rôle d'un saint n'ait parfois servi de modèle aux artistes. On se rappelle qu'à Châlons, les déchargeurs de bateaux, le jour de la fête du métier, faisaient représenter saint Christophe par un des leurs. Or, on voit justement, à Châlons, dans l'église Saint-Loup, une extraordinaire statue de saint Christophe. Le saint est un magnifique portefaix qui a pris son costume des grands jours: le pourpoint du XVIe siècle décolleté sur la chemise et le haut-de-chausses à étages. Plus rien de traditionnel dans cette figure. C'est l'image naïve d'un ouvrier endimanché. Je ne sais si cette statue de saint Christophe est celle des déchargeurs de bateaux, mais c'est bien ainsi qu'on l'imagine.

Si l'on veut bien songer encore au saint Joseph des charpentiers de Verneuil, à ce jeune compagnon que nous avons décrit plus haut, on acquerra la certitude que les artistes copiaient ce qu'ils voyaient. Et d'ailleurs, il est probable que les confrères eux-mêmes désiraient avoir un saint tout pareil à celui qui marchait en tête de leur procession. Ils imposaient sans doute leurs conditions à l'artiste.

Les confréries ne se contentaient pas de figurer les saints dans les processions, elles représentaient encore des tableaux vivans. A la cathédrale de Rouen, « les confrères du jardin, » comme on les appelait, jouaient, le 15 août, l'Assomption de la Vierge. Ils transformaient leur chapelle en un jardin, et, vêtus en apôtres, ils figuraient les funérailles et la miraculeuse résurrection de la Mère de Dieu. Leur « jeu » attirait à la cathédrale un tel concours de curieux, que le chapitre s'émut. Les confrères furent invités à renoncer à leurs vieilles traditions. On leur fit entendre qu'il serait beaucoup plus décent d'employer leur argent à faire faire un vitrail qui ornerait leur chapelle. Ce vitrail, en effet, fut mis en place en 1523. Il a malheureusement disparu. C'est une perte très regrettable, car tout nous laisse supposer qu'il nous aurait montré l'As-

(1) On lit dans un compartiment du vitrail ces mauvais vers : « Douze confrères gens de bien — en douze apôtres revêtus — sont accoustrés par bon moyen — pour décorer le doux Jésus. »

somption de la Vierge telle que la jouaient les confrères.

D'autres vitraux, heureusement, subsistent, où le souvenir de ces jeux se retrouve. Les confréries firent mieux que de représenter des tableaux vivans : elles jouèrent souvent de véritables pièces. On sait que la plupart des *Mystères* consacrés à la vie d'un saint ont été demandés à leurs auteurs par des confréries pieuses. C'est pour une confrérie de Saint-Didier, à Langres, qu'avait été faite « *la Vie et Passion de Monseigneur saint Didier;* » c'est pour une confrérie de Saint-Louis, établie à Paris dans la chapelle Saint-Blaise, que Gringore écrivit « *La Vie de Monseigneur saint Louis.* » Le *Mystère de saint Crépin et de saint Crépinien* a été composé à la requête d'une confrérie de cordonniers. Les confrères jouaient souvent eux-mêmes l'histoire de leur saint. C'était, pensaient-ils, la meilleure manière d'honorer leur patron, et la plus méritoire. A Compiègne, en 1502, la confrérie de Saint-Jacques de Compostelle joua le *Miracle de Monseigneur saint Jacques.* Elle avait invité à cette fête d'autres pèlerins de Saint-Jacques, les confrères de Roye. Beaucoup de confréries de Saint-Jacques durent jouer ce fameux miracle : plusieurs même ne se contentèrent pas de le jouer, elles voulurent commémorer le souvenir de la représentation par un vitrail. En effet, si on étudie attentivement les vitraux consacrés au miracle de saint Jacques, on acquiert la certitude que les artistes qui les ont dessinés ne connaissaient pas le récit de la *Légende dorée*, mais s'inspiraient des souvenirs récens d'une représentation. Dans la *Légende dorée*, en effet, il s'agit de deux pèlerins, le père et le fils, qu'un hôtelier de Toulouse veut perdre, sans qu'on s'explique pourquoi. Il cache donc une coupe d'argent dans leurs bagages, et, le lendemain, il les accuse de la lui avoir volée. Ils ont beau nier, le juge décide qu'un des deux doit mourir, et, après une lutte de générosité entre le père et le fils, c'est le fils qui est pendu. Mais saint Jacques veille, et, trente-six jours après, le fils, miraculeusement sauvé, est rendu à son père. C'était là le récit traditionnel, et on le jugeait d'autant plus respectable qu'il se présentait avec l'autorité du pape Calixte.

Pour un poète dramatique, la matière était, il faut l'avouer, un peu mince. Aussi la légende, en se transformant en pièce de théâtre, reçut-elle quelques embellissemens. Une famille entière, — le père, la mère et le fils, — est partie pour Compostelle. Le fils est un gracieux adolescent dont le charme commence à opé-

rer partout où il passe. Dans l'hôtellerie de Toulouse, la chambrière ne l'a pas plutôt aperçu qu'elle ne pense plus qu'à lui. Elle le lui dit sans détour, mais le jeune homme, qui sait ce que se doit un pèlerin de saint Jacques, l'éconduit avec mépris. La rage la pousse au crime. Pendant la nuit, elle entre dans la chambre où dorment les trois voyageurs, et glisse une coupe d'argent dans le sac du jeune homme. — L'histoire ainsi présentée devient non seulement vraisemblable, mais encore très propre à intéresser le spectateur.

Tel est le thème qui a inspiré tous nos peintres verriers. A Lisieux, à Courville (Eure-et-Loir), à Triel (Seine-et-Oise), à Châtillon-sur-Seine, à Châlons-sur-Marne, on voit la servante qui cache la coupe au milieu des hardes du jeune voyageur. Partout aussi on voit la mère couchée aux côtés du père. Donc partout l'artiste s'est souvenu du drame. Il est évident que les confrères lui proposèrent leur pièce comme modèle. Il est non moins évident que les dessinateurs de ces vitraux avaient assisté à une représentation du *Miracle de saint Jacques*.

Bien d'autres vitraux commémorent les jeux dramatiques organisés par les confréries.

Dans les vitraux légendaires de la fin du XVe siècle et de la première moitié du XVIe siècle, on devine partout des souvenirs des *Mystères*. Les saints se meuvent dans un monde où la vérité se mêle au rêve. Les costumes sont bien ceux du règne de Louis XII ou de François Ier. Mais de temps en temps un détail étonne, dépayse : les tyrans portent d'étranges chapeaux, les reines ont trop de perles dans leurs merveilleuses coiffures; les chevaliers ont des armures d'or dont il n'y a pas de modèles. L'artiste cependant n'a rien inventé : il a copié ce qu'on lui montrait. Il suffit d'avoir lu la description des costumes du *Mystère* joué à Bourges pour en être convaincu. De ce gracieux mélange de réalité et de poésie sont nées des œuvres d'art exquises. Ces belles verrières du XVIe siècle qui sont si près de la vie, et pourtant flottent dans le songe, font penser non pas aux *Mystères*, — elles sont plus riches d'art et de vraie beauté, — mais au théâtre de Shakspeare.

Voilà les chefs-d'œuvre qu'ont fait naître les *Mystères*. Or, comme ce sont des confréries qui demandaient aux poètes la plupart des drames consacrés aux saints, comme ce sont elles qui les conservaient, qui les mettaient en scène, qui les jouaient,

on voit tout ce que l'art leur doit. Elles ne se contentaient pas de faire faire des vitraux ou des statues; elles en proposaient en même temps les modèles aux artistes.

V

C'est donc surtout par les confréries que s'est entretenu le culte des saints à la fin du moyen âge. Il reste à rechercher quels saints ces confréries ont honorés de préférence. Je parle surtout des confréries pieuses, car les confréries de métiers et les confréries militaires avaient d'antiques patrons que la tradition leur imposait.

Quand on visite les églises de la Champagne et de la Normandie, si riches en œuvres d'art du XVe et du XVIe siècle, on remarque avec surprise qu'il y a huit ou dix saints dont les images reparaissent sans cesse. On en trouve beaucoup d'autres assurément, — saints locaux, vieux évêques du diocèse, — mais ces huit ou dix reparaissent toujours. Si on étend ses investigations à d'autres provinces, ce sont les mêmes saints que l'on rencontre encore. Quelles raisons ont déterminé ces choix? Pourquoi, par exemple, y a-t-il en France des milliers de statues de sainte Barbe? Voilà le problème que nous devons maintenant essayer de résoudre. Il offre à l'historien de l'art un vif intérêt.

Le moyen âge a envisagé les saints sous deux aspects. Il y a vu de beaux modèles que l'on doit imiter, mais il y a vu aussi de puissans protecteurs qu'il importe de se rendre favorables.

Les œuvres d'art prouvent clairement qu'au XVe siècle, ce que les fidèles attendent d'abord des saints, c'est une protection efficace. On les honore en proportion des pouvoirs qu'on leur attribue, aussi voit-on des saints longtemps oubliés passer au premier rang.

Que demande le chrétien à ses célestes protecteurs? La guérison de ses maladies? — Sans doute; mais au fond, ce n'est pas la mort qui lui fait peur : ce qu'il redoute cent fois plus que la mort elle-même, c'est de mourir sans avoir eu le temps de se réconcilier avec Dieu. La mort subite, cette mort que l'épicurien souhaite, que Montaigne trouve douce, voilà la grande terreur de l'homme d'alors. Il cherche s'il ne trouvera pas dans le ciel quelque puissant intercesseur qui le protège. Il en découvre plusieurs.

Les saints qui défendent contre la mort subite : — voilà donc d'abord ceux que les derniers siècles du moyen âge ont honorés d'un culte particulier.

Déjà célèbre au XIVe siècle, saint Christophe le devint bien davantage encore plus tard. Il suffisait, on le sait, de voir son image, pour être sûr de ne pas mourir dans la journée. Dans les livres d'Heures, dès la fin du XIVe siècle, saint Christophe est expressément invoqué comme le saint qui nous garde de la mort subite. C'est dans le cours du XVe siècle, et même au XVIe, que s'élevèrent dans nos églises ces nombreuses statues de saint Christophe dont les plus gigantesques ont disparu aujourd'hui. On les plaçait près de la porte pour que chacun pût emporter l'influence du saint, comme un fluide mystérieux qui vous imprègne soudain, et se retire avec lenteur. Dans les petites églises de villages, dans les pauvres oratoires des montagnes, où l'art savant des villes ne pénétrait pas, on rencontre parfois, encore aujourd'hui, une grossière peinture à moitié effacée qui représente saint Christophe. On regardait l'étrange saint, tout pareil aux géans des contes de la veillée, on murmurait une prière, et on s'en allait rassuré.

Mais dans le même temps, il y avait une jeune sainte qui protégeait, elle aussi, contre la mort subite. Sa taille gracieuse, son doux visage souriant faisaient naître la confiance et l'amour. C'était la plus populaire de toutes les saintes, sainte Barbe. Son histoire, telle qu'on la racontait, était touchante. Cette jeune Grecque de Nicomédie n'avait rien trouvé dans le paganisme qui satisfît son cœur. Elle écrivit à l'illustre Origène qu'elle cherchait un Dieu inconnu. Ému de ce cri d'angoisse, le grand docteur lui envoya Valentin, un de ses disciples, qui lui révéla le christianisme et la baptisa. Devenue chrétienne, elle fut invincible. Invitée à sacrifier, elle préférera endurer tous les supplices et mourir de la main même de son père. Mais ce n'est pas cette histoire qui semble avoir séduit le XVe siècle. Plus d'un peut-être, qui honorait sainte Barbe, ne savait rien de sa vie. Ce que personne n'ignorait, c'est que sainte Barbe avait obtenu de Dieu la plus précieuse des faveurs : par son intercession, le chrétien était sûr de ne pas mourir, sans avoir reçu le suprême viatique. Insigne privilège ! et qui lui valut l'amour de toute la chrétienté. L'étude des recueils de prières ne peut laisser subsister aucun doute sur ce point. Ce qu'on demande à sainte Barbe, ce n'est ni

l'ardeur de la foi, ni la force à supporter les épreuves, c'est seulement la faveur de mourir après avoir communié. Dans un choix d'oraisons publiées par Vérard, et empruntées textuellement à des livres d'Heures plus anciens, on lit cette prière : « Faites, Seigneur, que, par l'intercession de sainte Barbe, nous obtenions de recevoir avant de mourir le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Voilà pourquoi elle est souvent représentée (surtout dans les vieilles estampes du XVe siècle) portant un calice à la main. Voilà pourquoi tant de confréries pieuses, préoccupées avant tout de la pensée de la mort, l'avaient choisie comme patronne.

Avec cette logique que présentent souvent les créations populaires, on prêta à sainte Barbe des puissances nouvelles, qui ne sont que les conséquences naturelles de son merveilleux privilège. Puisqu'elle écartait la mort subite, elle devait protéger contre la foudre. Dans le Midi, le paysan prononçait rapidement son nom quand il voyait briller l'éclair. La cloche, qu'on sonnait à toute volée quand grondait l'orage, était souvent ornée de son image. Et, parfois, les hauteurs qui attirent le tonnerre lui étaient dédiées. Quand « par suggestion diabolique » on découvrit la poudre, on crut tenir le feu du ciel. Même violence irrésistible, mêmes coups imprévus. Souvent l'arquebuse éclatait aux mains du soldat. Qui pouvait protéger l'artilleur, le marin, le mineur, tous ceux qui maniaient la foudre, sinon la sainte qui détournait l'éclair?

Ainsi allait s'étendant la puissance de sainte Barbe. Qu'on ne s'étonne donc plus de rencontrer l'image de sainte Barbe dans tant d'églises. Où n'avait-on pas besoin de sa protection ?

Au moment où la découverte de la poudre, multipliant les chances de mort subite, obligeait la chrétienté à recourir au patronage de sainte Barbe, un épouvantable fléau commença à dévaster la terre. La peste apparut. Depuis cette fameuse année 1348, « où, au dire de Froissart, la tierce partie du monde mourut, » elle ne quitta plus la France. Souvent on put la croire vaincue; le XVe siècle la redouta moins que le XIVe; mais, dès les premières années du XVIe siècle, elle éclata avec une violence nouvelle. Ce qu'il y avait de terrible, c'est que la maladie était presque toujours foudroyante. On était bien portant la veille, mort le lendemain. « La mort noire » était encore plus redou-

table que la mort subite, car on pouvait demander un prêtre et ne pas l'avoir. On savait qu'on allait paraître devant Dieu tout à l'heure, chargé de ses péchés, et souvent l'on ne pouvait rien pour son salut.

A peine pouvons-nous imaginer l'épouvante qui s'emparait parfois des grandes villes pendant le XVIe siècle. La vie s'arrêtait. A Rouen, on ne rencontrait plus dans les rues que le sinistre tombereau peint en blanc et en noir. « Les serviteurs du danger » allaient de quartier en quartier, entraient dans les maisons marquées d'une croix blanche, en rapportaient un cadavre et le jetaient dans la charrette. Bientôt les habitans n'eurent plus le courage de voir l'affreux cortège. Une jeune fille était morte de peur en l'entendant arriver. Il fut décidé qu'on enlèverait les pestiférés pendant la nuit. C'était à la lueur des torches que la charrette montait vers le cimetière Saint-Maur. A dix pas en avant marchait un prêtre qui récitait les psaumes en respirant une boule de parfums. On longeait des églises vaguement éclairées où l'on priait toute la nuit. Arrivés dans l'enclos, où il n'y avait ni monumens, ni tombes, les serviteurs, qui étaient parfois des moines, jetaient à la hâte les corps dans la fosse; on les recouvrait de si peu de terre que souvent les loups venaient la nuit suivante les déterrer.

Ces scènes d'horreur et l'épouvante suspendue sur la ville affolaient les imaginations. Puisque la science humaine était impuissante, il fallait à tout prix trouver un protecteur céleste. La piété populaire en connaissait plusieurs.

Il est remarquable que quelques-uns des saints qu'on invoquait contre la peste étaient également invoqués contre la mort subite. « La mort noire » apparaissait donc comme la forme la plus redoutable de la mort qui foudroie.

Saint Sébastien est probablement le saint qu'on songea à prier le premier pour détourner les épidémies. Dès 680, s'il en faut croire la tradition, une maladie contagieuse qui désolait Pavie avait pris fin par son intercession. On voit encore à Saint-Pierre-aux-Liens les restes d'une mosaïque qu'on fit alors en son honneur. On a prétendu avec infiniment d'ingéniosité que les coups frappés par la peste avaient éveillé dans des imaginations encore à moitié païennes le souvenir des flèches lancées jadis par les dieux irrités. Saint Sébastien, que les bourreaux avaient criblé de flèches sans pouvoir le tuer, semblait donc le protecteur

naturel du chrétien dans les temps d'épidémie (1). Il est difficile d'émettre sur ce sujet délicat autre chose que des conjectures. Ce qui paraît certain, c'est que les reliques de saint Sébastien, apportées de Rome à Soissons en 826, répandirent sa renommée au delà des Alpes. La châsse de saint Sébastien était le plus riche trésor de l'abbaye de Saint-Médard. Dès le IXe siècle, on y venait de toutes parts pour demander au martyr la guérison des maladies contagieuses. Aussi, quand éclatèrent les grandes pestes du XIVe siècle, c'est saint Sébastien qu'on invoqua dans toute la France. Les consuls de Montpellier décidèrent qu'on ferait brûler dans sa chapelle un rouleau de cire capable d'entourer la ville et ses murs. Ils pensaient que cette ceinture symbolique empêcherait la mort d'entrer.

Saint Adrien ne jouit pas comme saint Sébastien d'une réputation universelle. C'est surtout dans les régions du Nord et de l'Est de la France, Flandre, Picardie, Normandie, Champagne qu'il fut l'objet d'un culte fervent. C'est là qu'il fut invoqué, contre la mort subite dès le XIIe siècle, contre la peste à partir du XIVe. Ses reliques étaient conservées dans un monastère célèbre situé au point de rencontre des langues germaniques et des langues romanes. On l'appelait Grammont en français, Gheraerdsberghe en flamand. Dans les temps d'épidémies, les pèlerins y affluaient. Louis XI, qui faisait sa cour à tous les saints dont les pouvoirs étaient bien établis, ne manqua pas d'aller à Grammont. Comment saint Adrien est-il devenu un des saints qui protègent contre la peste? — Voilà qui n'est pas facile à deviner. Rien dans son histoire ne fait pressentir qu'il aura un jour cette vertu. Sa légende est d'ailleurs fort belle. Adrien et sa femme Natalie forment un couple héroïque. Ils sont tous les deux jeunes, beaux, passionnés. C'est Polyeucte et Pauline, sans les hésitations que leur prête Corneille. Quand Natalie apprend que son mari a été condamné à mort par l'empereur Maximin pour la foi de Jésus-Christ, elle entre dans une sainte allégresse. Déguisée en homme, elle pénètre dans son cachot et baise respectueusement ses chaînes. Puis, quand l'heure du supplice est venue, quand le bourreau commence à briser les cuisses d'Adrien sur une enclume, c'est elle qui jusqu'au bout soutient

(1) Les flèches dont saint Sébastien fut criblé expliquent que les confréries d'archers l'aient choisi comme protecteur. C'est là un patronage sans rapport avec celui que nous étudions en ce moment.

son courage. — Voilà l'essentiel du récit de la *Légende dorée :* on n'y trouve pas un mot qui puisse rendre raison du patronage attribué à saint Adrien. Il est probable que quelques faits réputés miraculeux commencèrent, vers le XIIe siècle, à attirer sur le saint l'attention des populations flamandes et wallonnes. Sa réputation de guérisseur s'établit petit à petit. A la fin du moyen âge, elle était incontestée. L'auteur du *Mystère de saint Adrien* rapporte à ce sujet une tradition qui est évidemment récente, et qui avait dû naître à Grammont, autour de sa châsse. On disait qu'avant de mourir, saint Adrien avait obtenu de Dieu le privilège de protéger contre la mort subite et les épidémies tous ceux qui le prieraient avec confiance.

Saint Adrien fut célèbre dans le Nord; saint Antoine le fut d'abord dans le Midi. On racontait que le corps de l'illustre solitaire de la Thébaïde avait longtemps reposé à Constantinople. Mais, en 1050, Josselin, seigneur dauphinois, avait obtenu de l'empereur Constantin VIII cette insigne relique. Il emporta ce trésor qu'il déposa dans l'église bientôt célèbre de Saint-Antoine de Viennois. En 1095, un gentilhomme y fut guéri de cette étrange maladie qu'on appelait alors le « feu sacré » et qu'on appellera plus tard le « feu saint Antoine. » Il y fonda un ordre religieux. Les Antonins se consacraient aux malades et particulièrement à ceux que dévorait ce feu redoutable. C'est ainsi que, par un singulier concours de circonstances, saint Antoine, ce grand contemplateur qui avait fui le monde pendant sa vie, se trouva mêlé, après sa mort, comme un bon médecin, à toutes les angoisses des hommes. De tous les points de la France on accourait en Dauphiné. Quand éclatèrent les grandes pestes, des vœux y amenèrent des pèlerins de toute l'Europe. On y vit Charles IV empereur d'Allemagne et plus tard l'empereur Sigismond. Jean Galéas, duc de Milan, fonda une messe dans l'église de Saint-Antoine et y envoya de précieux reliquaires. Plusieurs de nos rois y vinrent. On pense bien que Louis XI ne manqua pas d'aller rendre ses devoirs à un saint qui faisait reculer la mort. Car, dès le XIVe siècle, les privilèges de saint Antoine s'étendirent. Ce ne fut pas seulement le mal des ardens qu'il guérit, ce fut toutes les maladies contagieuses. Mais ce saint secourable était en même temps un saint terrible. Ce n'est qu'en tremblant que l'on regardait ses images. Ce grand vieillard au regard sévère qui avait des flammes sous les pieds était le

maître du feu. Malheur au parjure qui l'avait trompé, à l'esprit fort qui avait osé douter de sa puissance : il était réduit en cendres. A Saint-Antoine de Viennois, on montrait les os calcinés de ceux qui l'avaient offensé. Au temps de la Réforme, il avait brûlé, disait-on, trois soldats qui avaient osé porter la main sur sa statue. On avait vu des flammes leur sortir par la bouche.

Saint Sébastien, saint Adrien, saint Antoine, ces trois saints très antiques, avaient acquis assez tard le privilège de défendre contre les maladies contagieuses. Mais voici le dernier né de ces puissans protecteurs et le plus grand de tous, saint Roch. Il vécut au XIVe siècle, au temps même où commencèrent les grandes épidémies. Celui-là fut un vrai saint, un saint comme on les aime en France, non pas un contemplateur, mais un homme d'action. Il naquit à Montpellier qui appartenait alors au roi de Majorque. Quand il eut l'âge d'homme, il entreprit un pèlerinage à Rome. Il s'acheminait par la vieille route de la Toscane, celle-là même que suivaient encore les diligences au commencement du XIXe siècle, quand à Acquapendente il rencontra la peste. Au lieu de s'enfuir, comme eût fait un autre, il s'arrêta, et soigna les malades. Lorsque le fléau eut diminué, il était sur le point de se mettre en route pour Rome, quand il apprit que la peste venait d'éclater à Césène. Il y alla tout droit. Puis, suivant l'épidémie à la trace, il se rendit à Rimini et enfin à Rome. La ville sainte était alors sublime de désolation. Veuve des papes, à moitié vide, silencieuse, ravagée par la maladie, elle n'était plus qu'un grand tombeau. Saint Roch y resta trois ans. Quand il repartit pour la France, la peste avait gagné l'Italie du Nord. Il vint l'y rejoindre. Il soignait les pestiférés de Plaisance, quand il fut lui-même atteint de la maladie qu'il bravait depuis quatre ans. Il alla se cacher dans un bois et attendit la mort avec tranquillité. La légende ici se mêle à l'histoire, légende touchante et où le moyen âge mit de son cœur. Dans ces tristes siècles où la réalité est si sombre, l'homme si dur, c'est l'animal qui a pitié. Une biche nourrit Geneviève de Brabant, un chien apporte tous les jours un pain à saint Roch. C'est ainsi qu'il put vivre, guérir et rentrer en France. A Montpellier, personne ne voulut reconnaître ce pèlerin décharné qui ressemblait à un mendiant. On le soupçonna d'être venu pour espionner, et on le jeta en prison. Il y resta cinq ans. Un matin le geôlier, le trouva mort, mais il vit avec étonnement

que le cachot était éclairé d'une étrange lueur. Ainsi mourut ce jeune homme de trente-deux ans, sans enfans, sans œuvre, sans fortune, renié des siens, et qui n'avait rien su faire dans la vie que se dévouer. Quand les hommes entendirent raconter cette histoire, ils devinrent pensifs. On crut que Dieu avait voulu donner à son serviteur une récompense en ce monde. On raconta donc qu'on avait trouvé dans sa prison une tablette apportée par un ange. On y lisait que cet homme était un saint et que Dieu guérirait de la peste tous ceux qui l'invoqueraient en son nom.

Le culte de saint Roch, déjà répandu en France au XIVe siècle, devin européen au XVe. En 1414, les évêques réunis à Constance, pour faire cesser la peste qui désolait la ville, firent une procession en l'honneur de saint Roch. Dès lors, on le voit invoqué dans tous les pays. Il inspirait une telle confiance en Italie que les Vénitiens volèrent ses reliques à Montpellier. Ils bâtirent pour les recevoir la magnifique église San Roco, et cette fameuse *Scuola* que décora Tintoret (1).

Quant à la France, elle rendit à saint Roch un culte passionné. A partir du XVIe siècle, les grandes épidémies firent naître des confréries de Saint-Roch jusque dans les plus petits villages. Dans le seul Bourbonnais, on comptait cent quatorze paroisses qui honoraient saint Roch d'une dévotion particulière. Sa puissance s'étendait aux animaux. Le jour de sa fête, le 16 août, on bénissait des herbes, la menthe, le pouliot, la roquette, qui, mêlées à la nourriture du bétail, le préservaient des maladies contagieuses.

Ces quatre saints, saint Sébastien, saint Adrien, saint Antoine et saint Roch étaient invoqués tour à tour au moment du danger. En 1420, la ville de Nevers offre à saint Antoine un cierge de cent livres. En 1455, c'est dans la chapelle de saint Sébastien, à la cathédrale, qu'elle fait brûler des torches. En 1497, la ville de Chalon-sur-Saône, qui depuis six ans souffre de la peste, décide, pour désarmer la colère de Dieu, de faire jouer le mystère de Saint-Sébastien. Abbeville représente, en 1458, *le jeu de Monsieur saint Adrien*, en 1493, *la vie de Monsieur saint Roch*. Souvent, à la suite de ces représentations, les spectateurs formaient des associations pieuses qui perpétuaient le culte des

(1) Les reliques de saint Roch furent volées en 1485. En 1856, Venise a rendu à Montpellier la moitié du corps de saint Roch. Cf. *Histoire de Saint Roch*, par l'abbé Reclus, Montpellier, 1858, in-8.

défenseurs de la cité contre les épidémies. Les confréries vouées à un et souvent à plusieurs de ces saints protecteurs abondaient.

On s'explique sans peine, maintenant, pourquoi tant d'œuvres d'art ont été consacrées à nos quatre saints. Les particuliers et les confréries offraient à l'envi aux églises statues, vitraux, retables. Je ne parle pas des mille petites images de piété que la gravure multipliait. On les achetait comme des talismans. Une image de saint Sébastien, accompagnée d'une certaine prière, si on la portait toujours avec soi, devenait un sûr préservatif contre la peste.

Le type des quatre saints qui nous occupent se fixa dans le cours du xve siècle. Saint Sébastien fut représenté nu, attaché au poteau et criblé de flèches. Il fut pour les artistes de la fin du moyen âge le martyr par excellence. Ils n'essayèrent même pas de le concevoir autrement. Nul effort pour lui prêter un caractère, pour exprimer son être moral. Le supplice fut sa raison d'être. Les artistes d'ailleurs ne furent pas libres de le représenter à leur guise. Les patronages qui avaient été assignés à saint Sébastien déterminèrent son type. A ces flèches qui le criblaient le peuple reconnaissait le patron des archers, et sans doute aussi le céleste médecin qui guérit de la peste.

Saint Adrien apparut sous l'aspect d'un jeune chevalier de la plus fière mine. Souvent il s'appuie sur l'enclume de son supplice, et, près de lui, un lion est couché. Ce lion mystérieux est-il le symbole de la force d'âme du héros, ou bien n'est-il qu'un animal héraldique emprunté au blason flamand? Ne rappelle-t-il pas tout simplement que l'abbaye de Grammont est en Flandre? Voilà ce qu'on n'a pas encore réussi à découvrir (1).

L'image de saint Antoine se chargea de naïfs détails. On chercherait en vain, au xve siècle, l'anachorète brûlé par le soleil de la Thébaïde, le maigre athlète qui, la nuit, luttait avec le démon dans les anciens tombeaux. Les artistes du moyen âge se représentèrent saint Antoine comme un vénérable religieux de l'ordre des Antonins. Ils lui donnèrent le froc à pèlerine, le bâton noueux, le chapelet à gros grains. Un de ces porcs, que

(1) C'est le P. Cahier qui a dit le premier (*Caract. des Saints*, t. II, p. 512) que le lion était emprunté au blason de la Flandre. Je crois que c'est là la vérité. Les abbayes publiaient souvent des gravures représentant leur saint accompagné du blason du monastère, de la ville ou de la province. Un graveur aura annexé le lion du blason au sujet principal.

le couvent de Saint-Antoine de Viennois avait le singulier privilège de laisser errer dans les rues de la ville, l'accompagne. Avec sa grande barbe, son air grave, il aurait l'air du supérieur de l'Ordre, si des flammes jaillissant sous ses pieds ne rappelaient son merveilleux pouvoir. A ce signe le saint se révèle.

Saint Roch était pour les artistes une figure pleine de séduction. Il avait la double poésie du voyageur et du héros. Il fut admis d'abord que ce noble jeune homme était beau. On conservait son portrait à Plaisance. Il avait été peint, disait-on, par un gentilhomme que l'exemple de saint Roch avait ramené à la vertu et qui devint fameux lui-même sous le nom de saint Gothard (1). Au XVIIe siècle le portrait de saint Roch existait encore. Il représentait un homme de petite taille, mais d'une physionomie douce et gracieuse. Des cheveux tombant en longues boucles, une barbe un peu rousse, lui donnaient l'air d'un apôtre. Ses mains, qui soignèrent tant de malades, étaient fines. Ce portrait n'avait peut-être aucune authenticité. Il a pu cependant être tenu pour fidèle. Il est remarquable, en tout cas, que les artistes se représentent d'ordinaire saint Roch sous cet aspect. Ils lui donnent presque toujours cette figure évangélique. Tel nous le montre la belle statue de la chapelle Saint-Gilles à Troyes, ou le tableau de Jean Bellegambe conservé dans la cathédrale d'Arras. On pensait qu'à ce degré de sublimité, la charité marquait un visage et le façonnait à la ressemblance de Jésus-Christ, ou au moins de ses apôtres. Saint Roch ressemble à saint Jacques. Il lui ressemble aussi par le costume. Il porte le chapeau, le manteau, le bourdon, la panetière, tout ce qui symbolisait alors le voyage et l'aventure, les orages et le grand soleil. A Troyes, deux clefs gravées sur sa pèlerine rappellent qu'il se rendait au seuil du prince des apôtres.

Plusieurs particularités empêchent qu'on ne le confonde avec saint Jacques. Une de ses jambes est nue et laisse voir une plaie pour faire entendre qu'il fut atteint lui aussi de la peste. Chose curieuse, cette plaie a presque toujours la forme d'une blessure profonde. On dirait que la flèche qui l'a faite vient à peine d'en être retirée. La peste restait donc toujours pour l'imagination populaire un trait lancé par la main de Dieu (2). Un ange s'ap-

(1) Il avait fait pénitence plus tard dans les solitudes sauvages de la montagne qui prit son nom.

(2) Une vie de saint Roch ajoutée après coup à la *Légende dorée* dit même expressément « qu'il eut la cuisse percée d'une flèche, » ce qui est très remarquable.

proche de saint Roch et touche cette plaie d'une main délicate. Il en rapproche les bords ou la frotte doucement avec un céleste onguent. C'est l'ange qui, suivant la légende, fut envoyé par Dieu pour le guérir. Enfin le bon chien se tient à ses côtés et porte parfois un pain dans sa gueule (1).

Les œuvres d'art consacrées aux saints qui guérissent de la peste offrent cette particularité de les représenter généralement réunis. On jugeait qu'en groupe ils avaient plus de puissance auprès de Dieu.

Voilà les saints auxquels le moyen âge finissant a donné toute sa confiance. Ce sont eux que les confréries honoraient de préférence, eux dont les artistes reproduisaient le plus souvent l'image. Il en est peu qui aient été priés avec plus de ferveur. Combien de générations n'ont-ils pas rassurés contre la peur de la mort subite, de la terrible mort païenne qu'aucune consolation n'accompagne !

Telle fut à la fin du moyen âge la prodigieuse fécondité du culte des saints. Des milliers d'œuvres d'art sont nées de la foi profonde en leur intercession. Ce que les artistes du xve siècle et ceux des premières années du xvie ont fait de plus exquis leur a été inspiré par les saints. La Réforme vint, et, avec elle, apparut l'esprit critique. Les saints furent discutés. Pour la première fois, on entendit soutenir que saint Christophe était un symbole, que les *Actes* de sainte Barbe étaient peu authentiques et que sainte Catherine n'avait peut-être jamais existé.

La Réforme, il est vrai, ne triompha pas en France et les artistes continuèrent à représenter des saints. Mais le charme était rompu. Au lieu de croire, les hommes avaient voulu savoir. Les artistes purent désormais avoir toutes les qualités; ils n'eurent plus la candeur qui rend ces vieilles œuvres inimitables.

ÉMILE MALE.

(1) Ce chien était tellement inséparable de saint Roch qu'on a dû être amené à l'appeler un « *roquet.* » C'est là, je crois, la véritable explication de ce mot dont Littré, aussi bien que Darmesteter, Hatzfeld et Thomas disent ne pas connaître l'étymologie. Quand Victor Hugo écrivait : « Saint Roch — avec son chien saint roquet, » il ne croyait sans doute pas si bien dire.

FIGURES BYZANTINES

ANNE COMNÈNE

I

Au mois de décembre 1083, l'impératrice Irène Doukas, femme d'Alexis Comnène, attendait ses couches dans l'appartement du Palais Sacré qu'on appelait « la chambre de la pourpre, » et où une ancienne tradition voulait que vinssent au monde les enfans impériaux, ceux que pour ce motif on nommait les « porphyrogénètes. » Le moment était proche ; mais le basileus, retenu par la guerre contre les Normands, était pour lors absent de Constantinople. Alors la jeune femme eut un beau geste. Comme elle sentait les premières douleurs, elle fit sur son ventre le signe de la croix : « Attends encore, dit-elle, petit enfant, jusqu'à ce que ton père soit de retour. » La mère d'Irène, personne raisonnable et sage, entendant ce propos, se mit fort en colère : « Et si ton mari ne revient que dans un mois? En sais-tu quelque chose? Et comment feras-tu d'ici là pour résister à tes souffrances ? » L'événement pourtant donna raison à la jeune femme. Trois jours après, Alexis rentrait dans sa capitale, juste à temps pour recevoir dans ses bras la fille qui lui naissait. C'est de cette façon qu'entra dans le monde, avec quelque chose de merveilleux dès sa naissance, Anne Comnène, l'une des plus célèbres et l'une des plus remarquables parmi les princesses qui vécurent à la cour de Byzance.

La naissance de cet enfant du miracle fut accueillie avec une allégresse extrême. Outre qu'il donnait une héritière à l'empire, l'événement scellait de façon éclatante le mariage, fort politique et nullement sentimental, qui, dix années auparavant, avait uni Alexis et Irène, et par là il consolidait à la Cour l'influence, mal assurée jusqu'alors, de la jeune souveraine. Aussi les parens d'Irène, « fous de joie, » en marquèrent-ils hautement leur satisfaction; et dans les cérémonies officielles par lesquelles il était d'usage de fêter la naissance des enfans impériaux, comme dans les cadeaux qu'on fit à cette occasion à l'armée et au Sénat, un déploiement de luxe inaccoutumé attesta le contentement général. Dès son berceau, on plaça sur la tête de la petite princesse le diadème impérial; son nom figura dans les acclamations rituelles dont on saluait à Byzance les souverains; en même temps, on la fiançait au jeune Constantin Doukas, fils de l'empereur détrôné Michel VII, dont Alexis Comnène, en usurpant le pouvoir, avait dû, par respect de la légitimité, s'engager à réserver les droits éventuels. Ainsi, dès son plus jeune âge, Anne Comnène, née dans la pourpre, put rêver qu'un jour elle s'assiérait, en impératrice, sur le trône magnifique des Césars.

L'enfant fut élevée entre sa mère Irène et sa future belle-mère, la basilissa Marie d'Alanie. Toute sa vie elle garda le souvenir radieux de ces premières années, qui lui semblaient plus tard les plus heureuses de toute son existence. Elle adorait sa mère qui, de son côté, marqua toujours à sa fille aînée une particulière prédilection; elle sentait une admiration profonde pour la jolie femme à la taille élégante, au teint de neige, aux charmans yeux bleus qu'était l'impératrice Marie, et elle se rappelait avec émotion, bien des années plus tard, quelle affection lui avait témoignée cette princesse exquise, digne du ciseau de Phidias et du pinceau d'Apelle, et si belle que quiconque la voyait demeurait comme ravi en extase. « Jamais, écrit Anne Comnène, dans un corps humain on ne vit une plus parfaite harmonie des proportions. C'était une statue animée, un objet d'admiration pour tout homme qui a le sens de la beauté; ou plutôt, c'était l'Amour incarné et descendu sur la terre. » La petite fille n'aimait pas moins tendrement son futur mari, le jeune Constantin. Il avait neuf ans de plus qu'elle, et c'était alors un garçonnet charmant, blond et rose, avec des yeux

admirables, « qui brillaient sous les sourcils comme un joyau dans l'or. » « Sa beauté, dit ailleurs Anne Comnène, semblait du ciel, et non de la terre. » En effet, il devait mourir prématurément, âgé de vingt ans à peine, avant que se fût réalisé ce mariage sur lequel sa petite fiancée fondait tant d'ambitieuses espérances. Toute sa vie Anne Comnène conserva le souvenir attendri de ce jeune homme, que l'empereur Alexis aimait comme son propre fils, et qu'elle-même avait adoré d'une passionnette d'enfant. Bien des années plus tard, en pensant à ce Constantin Doukas, « merveille de la nature, chef-d'œuvre formé par la main de Dieu, et qui semblait un rejeton de cet âge d'or que célèbrent les Grecs, » les larmes montaient aux yeux de la vieille princesse, et elle avait peine à contenir son émotion.

C'est dans ce milieu affectueux et tendre, où elle était choyée et chérie, que fut élevée la petite Anne Comnène. Peut-être, pour comprendre ce qu'elle fut, ne sera-t-il pas inutile d'examiner ce qu'était, en cette fin du XIe siècle, une éducation de princesse byzantine.

Rarement le goût des lettres, et surtout celui des lettres antiques, fut plus universellement répandu que dans la Byzance des Comnènes. C'est le temps où un Tzetzès, avec une érudition prodigieuse, commente les poèmes d'Hésiode et d'Homère; où un Jean Italos, au grand scandale de l'Église orthodoxe, reprend, après Psellos, l'étude des doctrines de Platon; où les meilleurs écrivains de l'époque, tout pénétrés des modèles antiques, se piquent d'imiter dans leurs ouvrages les plus illustres auteurs de la Grèce; où la langue même se raffine et s'efforce, par son purisme un peu maniéré, de reproduire la grâce sobre de l'atticisme. Dans une telle renaissance de la culture classique, une princesse impériale, surtout lorsqu'elle était, comme Anne Comnène, remarquablement intelligente, ne pouvait plus se contenter de l'éducation un peu sommaire qu'on donnait jadis aux femmes byzantines (1). Elle eut les meilleurs maîtres et elle profita de leurs leçons. Elle apprit tout ce qu'on pouvait apprendre de son temps, la rhétorique et la philosophie, l'histoire et la littérature, la géographie et la mythologie, la médecine et les sciences. Elle lut les grands poètes de l'antiquité,

(1) Voyez sur ce point mes *Figures byzantines*, p. 114 et 293.

Homère et les lyriques, les tragiques et Aristophane, les historiens comme Thucydide et Polybe, les orateurs tels qu'Isocrate et Démosthène; elle lut les traités d'Aristote et les dialogues de Platon, et dans le commerce de ces écrivains fameux, elle apprit l'art de bien dire et « le fin du fin de l'hellénisme. » Elle fut capable de citer couramment Orphée et Timothée, Sapho et Pindare, Porphyre et Proclus, le Portique et l'Académie. Les arts du *Quadrivium* n'eurent point pour elle de mystère : elle sut la géométrie, les mathématiques, la musique, l'astrologie. Les grands dieux du paganisme, les belles légendes de l'Hellade furent familiers à son esprit; Héraklès et Athéna, Cadmos et Niobé vinrent tout naturellement sous sa plume. Elle connut également l'histoire de Byzance et la géographie, et elle eut quelque curiosité des monumens antiques : bien plus, elle sut à l'occasion raisonner des choses militaires et discuter avec des médecins sur le meilleur traitement qu'il convenait de prescrire. Enfin cette Byzantine semble, — chose assez rare encore dans l'Orient de son temps, — avoir su même le latin.

Ce n'était pas seulement une femme instruite : ce fut une femme savante. Les contemporains s'accordent à célébrer l'élégance de son style attique, la force et l'aptitude de son esprit à démêler les plus obscurs problèmes, la supériorité de son génie naturel et l'application qu'elle mit à en cultiver les dons, le goût qu'elle eut toujours pour les livres et les entretiens savans, l'universalité enfin de ses connaissances. Et aussi bien il suffit de jeter un coup d'œil sur l'*Alexiade*, son œuvre, pour y trouver la marque éclatante de ses hautes qualités. Malgré ce qu'on y peut observer d'artifice dans le style, de purisme maniéré et voulu dans la langue, malgré ce qu'on y rencontre parfois de pédantisme et de prétention, on y voit la femme supérieure, l'écrivain de réel talent que fut incontestablement Anne Comnène. Tout cela s'annonçait chez l'enfant. Comme toute Byzantine, elle était fort avertie des choses religieuses, et très versée dans la pratique des livres sacrés. Pourtant, son esprit la portait plus volontiers vers les choses de la science que vers celles de la foi. Elle professait une grande estime pour la littérature, pour l'histoire, persuadée que par elles seules les noms les plus illustres peuvent être sauvés de l'oubli. Sa ferme raison dédaignait d'autre part le surnaturel, les vaines recherches des astrologues, les fausses prédictions des devins. Elle avait voulu goûter à leur

prétendue science, comme elle goûtait à toutes choses, mais surtout pour s'en bien démontrer la sottise et l'inanité. Et si pieuse qu'elle fût, elle avait peu de goût pour les discussions théologiques dont elle jugeait assez oiseuses les longueurs et les subtilités. Par-dessus tout, l'histoire l'attirait, par ce qu'elle a de sérieux et d'austère, et par la grandeur des devoirs qui s'imposent à l'historien.

Telle fut l'éducation intellectuelle que reçut Anne Comnène. Sa formation morale ne fut pas moins attentivement surveillée. Sous l'influence de la sévère Anne Dalassène (1), la mère de l'empereur, le ton de la cour byzantine avait fort changé depuis quelques années. Cette princesse d'humeur grave et de mœurs rigides avait mis fin résolument aux intrigues du gynécée, aux scandaleuses amours qui, jadis, au temps de Zoé la Porphyrogénète et de Constantin Monomaque, remplissaient de leur corruption le Palais Sacré. D'une main ferme, elle avait remis l'ordre partout, et sous son austère surveillance, la résidence impériale avait pris un air de monastère. On y entendait retentir le chant des hymnes pieux, on y menait une vie correcte et méthodiquement réglée. Sans doute le basileus Alexis, qui n'aimait guère sa femme, ne se faisait point scrupule de quelques menues fredaines; mais il sauvait soigneusement les apparences; il eût rougi d'installer au palais quelque maîtresse en titre, et le ton général de sa cour était d'une décence incomparable. En un tel milieu, et sous l'influence d'une grand'mère qu'elle admirait fort, Anne Comnène devint tout naturellement une jeune fille parfaitement élevée, sérieuse, chaste, soucieuse de toutes les convenances, d'une tenue et d'un langage absolument irréprochables.

Ce serait prendre d'elle pourtant une idée assez incomplète, de ne voir en cette princesse qu'une femme intelligente, instruite et bien élevée. Elle avait trop pleinement conscience de ce qu'elle était, de sa haute naissance comme de sa supériorité intellectuelle, pour n'être point une grande ambitieuse. Et aussi bien elle avait de qui tenir. Sa grand'mère Anne Dalassène, qui, à force d'énergie tenace, avait assis sa famille sur le trône, l'empereur Alexis, son père, si habile, si rusé, si persévérant, sa mère Irène, d'âme si virile, intrigante et courageuse tout ensemble, tous étaient de grands ambitieux; et Anne les entourait tous

(1) Voyez sur cette princesse le chapitre XII de mes *Figures byzantines*.

d'une admiration trop profonde pour ne point suivre aveuglément les leçons que leur existence offrait à sa jeune âme. D'ailleurs, très fière d'être l'aînée des enfans issus d'Alexis et d'Irène, très fière de ce titre impérial dont on l'avait parée dès le berceau, elle ne jugeait rien au-dessus de son éminente dignité de « porphyrogénète. » L'orgueil qu'elle avait d'elle-même, de sa race, de son pays, était incommensurable. A ses yeux, Byzance était toujours la maîtresse du monde, dont toutes les autres nations étaient les très humbles vassales, et son trône le plus beau des trônes de l'univers. Il faut voir avec quel dédain cette princesse byzantine parle des croisés, de ces barbares malappris dont elle s'excuse d'introduire les noms grossiers dans son histoire, également froissée dans son amour-propre littéraire de sentir le rythme de sa phrase rompu par ces vocables étrangers, et dans son orgueil impérial de devoir perdre temps à s'occuper de ces hommes qui la dégoûtent et l'ennuient. Anne Comnène était très princesse, et le monde cérémonieux où s'écoula sa vie n'avait pu que fortifier en elle ces naturelles dispositions. Dans son âme volontaire, autoritaire et ambitieuse, le sentiment qu'elle avait de sa valeur et de son rang devait amener d'étranges perversions.

Cependant, ce n'était point une âme sèche. On surprend chez cette femme savante et ambitieuse une pointe de sensibilité, de sentimentalité même, qui ne laisse point d'être amusante parfois ou touchante. Je n'entends point seulement parler ici de l'affection très grande qu'elle eut pour ses parens. Elle-même rappelle assez plaisamment, à propos du miracle qui marqua sa naissance, comment elle fut, dès le sein de sa mère, une enfant obéissante et docile. Ailleurs, elle déclare que, pour ces parens tant aimés, elle n'hésita point à s'exposer aux plus gros ennuis, aux plus graves périls, « risquant pour eux sa situation, sa fortune et même sa vie, » et que l'attachement tout particulier qu'elle eut pour Alexis son père devint pour elle la source de bien des infortunes. Ce sont là des sentimens de famille infiniment respectables : Anne Comnène, on le verra, ne jugea d'ailleurs point utile de les étendre à tous ses proches. Mais, — et ceci est plus piquant, — d'autres affections encore trouvaient place dans ce cœur; comme l'Arsinoé de Molière, cette précieuse, cette prude, cette pédante avait « de l'amour pour les réalités. » Elle-même nous a raconté comment, vers l'année 1106,

— elle était à cette date déjà mariée depuis plusieurs années, — elle se trouvait un jour, avec ses sœurs, aux fenêtres du palais, quand passa le cortège qui conduisait au supplice un conspirateur, Michel Anémas. A la vue de ce beau soldat, si séduisant et si malheureux, elle se sentit si vivement émue, qu'elle n'eut de cesse avant d'avoir arraché sa grâce à l'empereur son père; et elle se passionna à ce point pour cette folle entreprise qu'elle osa, elle si respectueuse de l'étiquette et des convenances, venir troubler Alexis jusqu'en son oratoire, au pied des saints autels où il faisait ses prières. Dix ans plus tôt, étant jeune fille encore, — elle avait alors quatorze ans, — elle avait éprouvé une autre émotion du même genre, et plus profonde. Ce fut lorsqu'en 1097 débarqua à Byzance l'un des chefs de la première croisade, le brillant Bohémond, prince de Tarente. Il faut lire dans l'*Alexiade* le portrait enthousiaste qu'Anne Comnène a tracé de ce géant roux, à la taille fine, aux larges épaules, à la peau blanche, aux yeux bleus étincelans, au rire éclatant et terrible, de ce héros redoutable et séduisant à la fois, si bien fait au physique qu'il semblait construit d'après le « canon » de Polyclète, et au moral si souple, si habile, si beau parleur. « Il n'y avait point, écrit-elle, dans tout l'empire romain, d'homme qui lui fût comparable, Grec ou barbare. Il semblait porter en lui la vaillance et l'amour, et il ne le cédait qu'à l'empereur mon père pour l'éloquence et les autres avantages dont la nature l'avait comblé. » Ainsi parlait du barbare d'Occident cette princesse byzantine, plus de quarante ans après le jour où Bohémond lui était apparu pour la première fois comme un éblouissement. Il n'y a point dans l'*Alexiade* tout entière, exception faite du basileus Alexis, un homme à qui Anne Comnène ait fait les honneurs d'un portrait plus achevé et plus flatteur.

Il convient d'ajouter sans tarder que, si Anne Comnène regardait et aimait les beaux hommes, c'était en tout bien tout honneur, comme une chaste et honnête dame qu'elle était. Mais elle avait assurément au fond de l'âme des trésors de tendresse qui ne demandaient qu'à se répandre. Elle a pleuré toute sa vie le fiancé de son enfance, ce jeune Constantin, si prématurément disparu, et dont la mort, il faut le dire aussi, porta, comme on le verra tout à l'heure, un coup cruel à ses vastes ambitions. Ensuite, lorsqu'en 1097 on la maria au grand seigneur qu'était Nicéphore Bryenne, de ce mariage purement politique, son

âme sensible et tendre sut vite faire un mariage d'amour. Il faut reconnaître au reste que c'était bien le mari qui lui convenait. Comme elle, Bryenne était instruit; comme elle, il aimait les lettres : « il avait lu tous les livres, il était versé dans toutes les sciences ; » comme elle enfin, il se plaisait à écrire, et il écrivait bien. Puis, c'était un bel homme, d'une grâce plus que royale, « d'une prestance presque divine, » un magnifique soldat, un diplomate habile, un orateur éloquent. Anne Comnène adora « son César, » et ne se consola jamais de sa perte. Quand, en 1136, Bryenne rentra à Constantinople très gravement malade, elle le soigna avec un dévouement admirable; quand il mourut peu après, elle recueillit comme un pieux héritage le soin de continuer l'histoire que n'avait pu achever sa main défaillante; et comme elle était, en vieillissant, devenue quelque peu plaintive et gémissante, elle ne put désormais rencontrer sous sa plume le nom de ce mari adoré et perdu sans l'arroser d'abondantes larmes. La mort de Bryenne fut, à l'en croire, le grand malheur de sa vie, la plaie toujours saignante qui lentement l'achemina à la tombe. Il est véritable en effet que, tant que son mari vécut, l'ambitieuse princesse mit tout en œuvre pour le pousser, et elle avec lui, aux suprêmes honneurs, et qu'en le perdant, elle perdit la dernière chance qui lui restât de prendre sa revanche sur la destinée. Mais si l'âpreté de ses regrets était faite pour une part de l'amertume de ses déceptions, ses larmes étaient pourtant sincères. Cette princesse cultivait visiblement en son cœur une petite fleur de sentimentale tendresse. Elle la conserva intacte jusque dans les aridités de la politique. Et ce n'est point un trait indifférent de sa physionomie, que cette femme savante, cette ambitieuse ait été aussi une femme honnête et qui aima bien son mari.

Si nous essayons de coordonner les détails épars que nous savons d'elle et de nous la représenter telle qu'elle fut véritablement, voici, à peu près, ce qu'on entrevoit de cette princesse byzantine. Au physique, elle ressemblait à son père Alexis, et sans doute elle était comme lui de taille moyenne, très brune, avec de beaux yeux mobiles, étincelans et héroïques. Au moral, elle était remarquablement intelligente, et elle avait la conscience et l'orgueil de sa supériorité intellectuelle; elle était admirablement instruite, elle aimait les livres, les savans, elle avait le goût de toutes les choses de l'esprit, et quand elle se mêla d'écrire,

ce fut avec un incontestable talent. Mais plus encore son âme ambitieuse et volontaire, son âme de « porphyrogénète » hautaine, orgueilleuse de sa naissance et avide du pouvoir suprême, devait dominer sa destinée. Elle avait, comme elle-même l'a écrit quelque part, « une âme de diamant, » capable d'affronter toutes les disgrâces sans se laisser abattre, incapable aussi de renoncer à aucun des projets qu'elle avait caressés. Habituée de bonne heure à l'action, elle n'avait point été élevée en petite-maîtresse, dans le luxe et l'oisiveté. Énergique, tenace, audacieuse, elle ne recula jamais devant aucun obstacle pour atteindre le but qu'elle s'était proposé, et il lui arriva parfois d'oublier dans l'affaire les inspirations de cette tendresse de cœur dont elle fait étalage si volontiers. L'ambition remplit la moitié de sa vie; la littérature consola le reste, d'ailleurs assez imparfaitement; car ses déceptions, ses rancœurs la rendirent profondément malheureuse. Et c'est là ce qui fait précisément l'originalité et l'intérêt de la figure d'Anne Comnène d'avoir été à la fois, dans cette complexe Byzance où elle vécut, une femme politique et une femme de lettres.

II

« Je n'avais pas huit ans, écrit-elle, lorsque commencèrent mes malheurs. » C'était en 1091, et voici ce qui lui était arrivé. Fille aînée de l'empereur Alexis, fiancée à Constantin Doukas, l'héritier présomptif de l'empire, Anne Comnène se croyait sûre du trône, lorsqu'en 1088 l'impératrice Irène donna un fils à son mari. La joie d'Alexis fut extrême d'avoir enfin un descendant mâle de sa race, et naturellement, à dater de ce jour, l'ordre de la succession fut modifié. Le basileus, si attentif jadis pour la mère de Constantin Doukas, si désireux en toutes choses de lui plaire, se refroidit pour elle. Sans doute, fidèle aux promesses faites, il ne voulut rien changer au projet de mariage ébauché entre les deux enfans princiers; mais il crut bon de retirer la petite Anne Comnène des mains de sa future belle-mère et cette séparation fut pour l'enfant un premier et grand chagrin. Quelques mois plus tard, survint un événement plus grave. Le fils d'Alexis, Jean, âgé de trois ans, fut solennellement associé à l'empire. C'était la ruine de toutes les espérances que sa sœur aînée avait pu concevoir. Anne Comnène gardait bien

son fiancé, mais ce fiancé perdait ses droits à la couronne, et se trouvait relégué à une place subalterne. Et de même, lorsque, le jeune Constantin étant mort vers 1094, la princesse fut en 1097 mariée à Nicéphore Bryenne, le gendre du basileus, malgré le titre de César qu'on lui accorda, prit rang au-dessous de l'héritier présomptif et sa femme avec lui.

Ainsi cette naissance d'un frère fut pour Anne Comnène la grande infortune de sa vie. C'est parce qu'elle avait rêvé de s'asseoir avec lui sur le trône, qu'elle conserva si tendrement le souvenir du jeune Constantin Doukas. C'est parce qu'il était venu brusquement ruiner ses ambitions qu'elle voua une haine féroce « au petit garçon noiraud, au large front, aux joues sèches » qu'était ce frère abhorré. C'est parce qu'elle espéra, par lui et avec lui, reconquérir le trône, qu'elle aima tant Nicéphore Bryenne ; c'est enfin parce qu'elle croyait, de par son droit d'aînesse, avoir qualité pour régner que, durant toute la vie d'Alexis, elle intrigua, se remua, poussa de toute son influence Nicéphore son mari, afin de ressaisir ce pouvoir dont elle se jugeait illégitimement exclue. Ce fut le constant objet de son ambition et la raison d'être de tous ses actes. Ce rêve unique et tenace remplit toute son existence, — et l'explique, — jusqu'au jour où, ayant définitivement manqué son but, elle comprit du même coup qu'elle avait manqué sa vie.

Dans cette lutte pour la couronne, engagée entre Anne et son frère, toute la famille impériale prit parti. Andronic, l'un des fils du basileus, tenait pour sa sœur, l'autre, Isaac, pour son frère. Quant à la mère, Irène, elle détestait étrangement son fils Jean. Elle le jugeait léger, de mœurs corrompues, d'esprit mal équilibré : en quoi d'ailleurs elle lui faisait tort. Elle avait au contraire une vive admiration pour la haute intelligence de sa fille ; elle lui demandait conseil en toute circonstance et recevait ses avis comme des oracles. De plus, — chose rare, — elle adorait son gendre. Elle le trouvait éloquent, instruit, doué de toutes les qualités qui font l'homme d'État et le souverain. Pour évincer l'héritier légitime, les deux femmes lièrent donc résolument partie : et comme Irène exerçait maintenant, sur l'empereur vieilli et déjà malade, une grande influence, elles purent espérer que leur plan réussirait. Bientôt, grâce à ces intrigues, Bryenne fut tout-puissant au palais : le bruit courait partout que rien ne se faisait que par lui. Les courtisans avisés s'empres-

saient à lui plaire; à l'occasion des fiançailles de son fils aîné Alexis avec la fille d'un prince d'Abasgie, les orateurs officiels célébraient en de pompeux épithalames les qualités de ce jeune homme, qui semblait destiné à l'empire, et la gloire de ses parens. On notait avec complaisance sa ressemblance frappante avec le basileus son grand-père dont il portait le nom; on s'extasiait sur l'éducation qu'il avait reçue, avec son frère Jean Doukas, sous la direction de la mère éminente que le ciel leur avait donnée. Bref, tout semblait aller à souhait, et Anne Comnène touchait au comble de ses vœux. L'empereur cependant réservait toujours sa décision finale, et les choses en étaient là, quand, au courant de l'année 1118, Alexis tomba malade très gravement. C'est alors qu'un drame tragique se joua autour de cette agonie.

Si on lit dans l'*Alexiade* le récit de ces journées d'août 1118, où l'empereur achevait de mourir, on ne trouvera dans ces très belles pages, toutes vibrantes d'une sincère émotion, presque aucune trace des compétitions déchaînées et des passions ardentes qui se heurtaient au chevet du mourant. On y voit des médecins impuissans, qui s'agitent vainement autour du malade, et ne parlent, comme des médecins de Molière, que de purger et de saigner. On y voit des femmes affligées qui se lamentent et pleurent, et qui s'efforcent inutilement de soulager les derniers momens de l'agonisant. Les filles de l'empereur, sa femme entourent le lit. Marie essaie de verser un peu d'eau dans la gorge tuméfiée du malade : lorsqu'il semble défaillir, elle le ranime en lui faisant respirer des essences de rose. Irène sanglote, ayant perdu toute l'énergie qui la soutenait au début de la crise: anxieuse, désespérée, elle interroge les médecins, elle interroge sa fille Anne, et il semble, à voir son attitude, qu'elle doive survivre à peine à la mort de son époux. Anne, toute à sa douleur, « méprisant, comme elle l'écrit, la philosophie et l'éloquence, » tient la main de son père et, tristement, observe les battemens du pouls qui s'affaiblit. Enfin voici l'instant suprême. Pour cacher à Irène les derniers spasmes de l'agonie, Marie se place discrètement entre elle et l'empereur, et brusquement Anne sent que le pouls a cessé de battre. D'abord, elle reste sans paroles, la tête baissée vers la terre; puis, couvrant des deux mains sa figure, elle se met à fondre en sanglots. Irène, comprenant alors, pousse un long cri de désespoir: elle jette par

terre sa coiffure impériale, et saisissant un couteau, elle coupe sa chevelure presque jusqu'à la racine; elle jette au loin ses brodequins de pourpre pour chausser des bottines noires; elle emprunte à la garde-robe de sa fille Eudoxie, récemment devenue veuve, les vêtemens de deuil et le voile noir dont elle enveloppe sa tête. En racontant cette journée tragique, Anne Comnène, bien des années plus tard, se demande si elle n'est point le jouet d'un rêve affreux, pourquoi elle n'est point morte en même temps que ce père adoré, pourquoi elle ne s'est point tuée le jour où s'est éteint « le flambeau du monde, Alexis le Grand, » le jour où, comme elle dit, « son soleil s'est couché. »

Il n'y a point, dans tout ce beau récit, un mot qui puisse faire soupçonner même les intrigues et les ambitions qui s'agitaient dans cette chambre de malade. Irène, dans son désespoir, n'a plus souci du diadème ni du pouvoir; Anne, à ses côtés, méprise toutes les gloires de ce monde. Pas un mot ne rappelle la succession convoitée, ni les efforts suprêmes qu'on tenta pour renverser l'ordre établi. A peine trouve-t-on une allusion discrète à la hâte que mit Jean Comnène, l'héritier du trône, à quitter le lit du mourant pour aller se saisir du grand palais; à peine, en passant, est-il fait mention du trouble qui régnait dans la capitale. Et c'est tout. C'est dans les autres chroniqueurs de l'époque qu'il faut regarder pour voir ce qui se cache sous ces lamentations de femmes, les assauts donnés par Irène à l'empereur mourant pour le décider à déshériter son fils au profit de Bryenne, et la fureur de l'impératrice lorsque Jean Comnène, ayant arraché de la main de l'agonisant ou plus vraisemblablement reçu de lui l'anneau impérial, se fut fait proclamer en toute hâte empereur dans Sainte-Sophie et eut pris possession du grand palais. C'est alors chez toutes ces femmes ambitieuses une explosion de rage folle. Irène excite Bryenne à se proclamer lui aussi empereur et à marcher contre son beau-frère les armes à la main. Puis elle se jette sur le corps de l'empereur mourant; elle lui crie que, lui vivant, son fils vient de voler le trône; elle le supplie de reconnaître enfin les droits de Bryenne à la couronne. Mais Alexis, sans répondre, lève les mains au ciel d'un geste vague et sourit. Irène exaspérée éclate alors en reproches : « Toute ta vie, lui crie-t-elle à la face, tu n'as fait que ruser et employer ta parole à dissimuler ta pen-

sée ; tu es bien le même jusqu'à ton lit de mort. » Jean Comnène pendant ce temps se demandait de son côté comment il agirait à l'égard de sa mère, de ses sœurs, de Bryenne, de la part de qui il redoutait une tentative de coup d'État. Et lorsque enfin, vers le soir, Alexis acheva de mourir, entre toutes ces ambitions inquiètes, nul ne trouva le temps de s'occuper du mort. Son cadavre demeura presque abandonné. Le lendemain, de bonne heure, on l'enterra en hâte, sans rien donner à ses funérailles de l'éclat des pompes accoutumées.

Les intrigues d'Anne avaient échoué : son frère était empereur. Ce fut pour elle un coup terrible et inattendu. Depuis tant d'années elle espérait l'empire, elle considérait le trône comme un bien légitime et nécessaire, elle se jugeait si supérieure à ce frère cadet détesté. L'audace de Jean Comnène, les hésitations de Bryenne renversaient d'un seul coup l'édifice de machinations si savamment construit. Anne ne s'en consola point, et son ambition déçue, oblitérant tout autre sentiment en elle, alluma dans son cœur des fureurs de Médée. L'année n'était point révolue qu'elle tentait, par un complot, de ressaisir le pouvoir : il ne s'agissait de rien de moins que de faire assassiner l'empereur Jean, son frère. Mais, au dernier moment, Bryenne, de caractère un peu mou, et d'ailleurs médiocrement ambitieux, hésita. Il semblait avoir des doutes sur la légitimité des prétentions de sa femme, et avouait fort nettement que son beau-frère avait tous les droits au trône. Ses scrupules, sa faiblesse paralysèrent le zèle des autres conjurés. Grâce à ces atermoiemens, la conspiration fut découverte. L'empereur au reste se piqua de clémence : il ne voulut aucune exécution et se contenta de confisquer les biens des conspirateurs. Peu de temps après même, sur le conseil de son premier ministre le grand domestique Axouch, il restituait à sa sœur Anne la totalité de sa fortune : humiliation suprême pour la fière princesse, à qui son frère rappelait ainsi, avec une magnanimité un peu dédaigneuse, ces liens et ces affections de famille qu'en un moment de folie elle avait si pleinement oubliés.

Ce qui montre bien la rage furieuse qu'Anne Comnène ressentit de ce dernier échec, c'est l'anecdote que rapporte le chroniqueur Nicétas. Quand elle vit que, par les hésitations de Bryenne, toute l'entreprise manquait, elle, si chaste, si correcte, s'emporta contre son mari en des propos de corps de garde.

Maudissant la lâcheté du César, elle déclara que la nature avait bien mal fait les choses, en mettant dans un corps de femme l'âme virile qu'elle sentait en elle, et en plaçant dans un corps d'homme l'esprit timide et indécis de Bryenne. Encore dois-je, par décence, paraphraser les mots qu'elle employait, et qui sont, dans leur teneur originale, d'une bien autre et plus brutale énergie. Mais, à coup sûr, il fallait qu'Anne Comnène se sentît bien cruellement frappée, pour qu'elle, si bien élevée, si cultivée, s'abaissât à des propos d'une telle crudité.

III

Elle avait trente-six ans à peine. Mais sa vie était finie. Elle survécut vingt-neuf ans à l'effondrement de ses grandes ambitions, se consacrant tout entière, comme elle le dit quelque part, « aux livres et à Dieu. » Et cette longue fin d'existence fut pour elle mortellement triste. Successivement, deuils sur deuils l'accablèrent. Après Alexis son père, dont la mort, elle le comprenait bien, avait été pour elle la fin de tout, elle vit mourir l'un après l'autre sa mère Irène, « la gloire de l'Orient et de l'Occident, » son frère préféré Andronic, et en 1136 enfin, son mari Nicéphore Bryenne. A chacun de ces deuils correspondit pour elle un degré de plus dans la déchéance.

Depuis l'échec de sa dernière conspiration, elle vivait à l'écart, loin de la cour, dans une demi-disgrâce, souvent retirée dans le cloître que sa mère Irène avait fondé en l'honneur de Notre-Dame-des-Grâces. Les anciens familiers de son père, les courtisans qui jadis s'empressaient à flatter sa fortune, maintenant s'éloignaient d'elle, de peur de déplaire au nouveau maître ; et tristement elle faisait le compte des ingrats qu'elle rencontrait sur son chemin. En même temps elle voyait s'affermir sur le trône ce frère qu'elle haïssait. Et tout cela lui aigrissait l'âme. Cependant, aussi longtemps que vécut son mari, à qui l'empereur avait conservé sa confiance et donné un rôle important dans l'État, Anne avait compté pour quelque chose encore; mais après la mort de Bryenne, et surtout sous le règne de son neveu Manuel, le silence acheva de se faire autour d'elle, et elle en souffrit atrocement. Son caractère devint chaque jour plus morose; de plus en plus elle se persuada qu'elle était une victime de l'injuste destinée. A chaque page de son livre, elle parle des

malheurs qui ont rempli sa vie, presque depuis le jour où elle naissait dans la pourpre. Vainement elle affectait de se raidir en une belle attitude, de se répéter avec le poète, à chaque nouveau coup du sort qui la frappait : « Supporte cela, mon cœur; tu as supporté de pires maux déjà. » Au fond, elle ne pouvait se résigner. Quand, devenue vieille, elle repassait dans sa mémoire les débuts éclatans de sa vie, ses espérances impériales, les années radieuses de sa jeunesse; quand elle évoquait tous ces fantômes qui avaient fait cortège à son bonheur, le jeune Constantin Doukas son fiancé, la jolie impératrice Marie, et l'incomparable Alexis son père, et Irène sa mère, et son mari, et tant d'autres; quand à ces gloires disparues elle opposait sa solitude présente, les ingrats qui l'oubliaient, les anciens amis qui la négligeaient, les proches parens qui la traitaient mal et la rendaient odieuse à tous, elle ne pouvait retenir ses larmes. Son âme ulcérée, pleine de rancunes, se plaisait à ressasser ses infortunes. « Dès le berceau, écrit-elle, j'en jure par Dieu et par sa divine mère, des disgrâces, des afflictions continuelles m'ont accablée. Les choses de mon corps, je ne les dirai point; j'en laisse le soin aux domestiques du gynécée. Mais pour énumérer tous les maux qui m'assaillirent depuis l'âge de huit ans, tous les ennemis que m'a valus la malice des hommes, il faudrait la facilité d'Isocrate, l'éloquence de Pindare, la véhémence de Polémon, la muse d'Homère, la lyre de Sapho. Il n'est point de malheur, petit ou grand, qui ne se soit abattu sur moi. Toujours, alors comme aujourd'hui, le flot de la tempête m'a écrasée; et au moment même où j'écris ce livre, une mer de disgrâces m'accable, et les flots succèdent aux flots. » Puis ce sont d'aigres et transparentes allusions aux « puissans du jour, » qui la laissaient vivre « dans son coin, » qui ne permettent pas aux plus obscurs même de lui rendre visite. « Voilà trente ans, j'en jure par l'âme bienheureuse des défunts empereurs, que je n'ai vu ni reçu aucun des familiers de mon père; beaucoup sont morts, beaucoup se sont éloignés par crainte, à la suite des changemens de la politique. » Ailleurs elle déclare que ses infortunes pourraient émouvoir non seulement tout être sensible, mais jusqu'aux choses inanimées; et, se drapant dans sa douleur, se posant en grande victime, elle s'étonne que tant de malheurs accumulés ne l'aient point changée elle-même en quelque objet insensible, comme les affligées célèbres de la mythologie païenne.

Évoquant la tragique figure de la Niobé antique, elle estime qu'autant et plus qu'elle, elle eût mérité d'être transformée en un rocher inanimé.

Il faut avouer qu'il y a de l'excès dans ces larmes, et que, si sincères qu'elles puissent être, elles finissent par agacer un peu. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que, dans le récit de ses infortunes comme sur tant d'autres points qui touchent à sa personne, Anne Comnène, consciemment ou non, a exagéré les choses et présenté les événemens sous un jour plus tragique que véritable. Il se peut qu'en ses toutes dernières années, cette vieille princesse, survivante d'un âge disparu, qui avait toujours à la bouche le nom du grand Alexis son père, ait paru un peu encombrante et fastidieuse à son jeune neveu l'empereur Manuel, et aux brillans courtisans qui l'entouraient. Mais il n'eût tenu qu'à elle peut-être de vivre en bonne intelligence avec son frère l'empereur Jean. Ce prince d'humeur clémente et douce ne garda, on l'a vu, nulle rancune au mari de sa sœur d'avoir été l'instrument des projets de celle-ci ; il traita avec une semblable bienveillance les fils de cette sœur, et au lendemain même des intrigues ourdies par elle contre lui, il fit célébrer au palais impérial, avec une magnificence extrême, le mariage de ces deux jeunes gens. On sait aussi comment il pardonna à Anne d'avoir conspiré contre sa vie, comptant que cette magnanimité chevaleresque éveillerait quelque remords dans une âme troublée et y ramènerait un peu d'affection. En tous cas, même dans sa retraite, la vie de la princesse fut moins isolée qu'il ne lui plaît à dire : on sollicitait sa protection, ce qui fait croire qu'elle n'était pas sans influence. Et enfin, si tristes, si mélancoliques qu'aient pu être ses dernières années, il ne faut point oublier qu'en somme elle devait s'en prendre à elle-même plutôt qu'à la destinée. Certes, ce dut être pour elle une chose étrangement dure, de porter jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans la rancune de sa défaite, de voir le triomphe de ses adversaires, de sentir, pendant trente années, que tout rôle était fini pour elle. Mais c'est elle-même qui l'avait voulu.

Les lettres qu'avait aimées sa jeunesse furent dans sa retraite sa suprême consolation. Elle eut une petite cour de savans, de grammairiens, de moines, et elle versa dans un beau livre, l'*Alexiade*, toutes ses tristesses, tous ses regrets, toutes ses rancunes, tous ses souvenirs.

On peut, d'après ce que nous savons déjà de l'auteur, deviner aisément ce que fut cette œuvre. Anne y affecte volontiers de grandes prétentions à l'impartialité sereine de l'historien; elle déclare quelque part que « quiconque se mêle d'écrire l'histoire, doit s'affranchir également de passion et de haine, savoir louer ses ennemis lorsque leur conduite l'exige et blâmer ses parens les plus proches lorsque leurs fautes le rendent nécessaire. » Elle ne fait pas un moindre étalage du souci qu'elle prétend avoir de la vérité. « On dira peut-être en me lisant, écrit-elle, que mon langage a été altéré par mes affections naturelles. Mais, j'en jure par les périls que l'empereur mon père a courus pour le bonheur des Romains, par les exploits qu'il a accomplis, par tout ce qu'il a souffert pour le peuple du Christ, ce n'est point pour flatter mon père que j'écris ce livre. Chaque fois que je le trouverai en faute, résolument j'écarterai les inspirations de la loi naturelle pour m'attacher à la vérité. J'aime mon père, mais j'aime davantage encore la vérité. » Et de même elle a pris soin de nous renseigner fort minutieusement sur les sources diverses où elle a puisé la matière de son histoire; elle a consulté les souvenirs des vieux compagnons d'armes de son père, feuilleté les simples et véridiques mémoires où, sans nul souci de l'art ni de la rhétorique, ils avaient raconté leurs exploits et ceux de l'empereur leur maître; elle y a joint tout ce qu'elle-même avait vu, tout ce qu'elle avait recueilli de la bouche de son père, de sa mère, de ses oncles, tout ce que lui avaient rapporté les grands généraux d'Alexis, acteurs et témoins des gloires de son règne; et elle insiste volontiers sur l'accord de tous ces témoignages et sur l'évidente sincérité qu'ils offrent, « maintenant que toute flatterie, que tout mensonge a disparu avec la mort d'Alexis et que les gens, n'ayant d'autre souci que de flatter le maître actuel, et ne s'inquiétant plus guère d'aduler le maître disparu, présentent les choses dans leur nudité et racontent les événemens tels qu'ils se sont passés. » Il est exact qu'Anne Comnène a eu une préoccupation réelle et sincère de recueillir des informations authentiques et circonstanciées. Outre les traditions orales, elle a consulté les archives de l'empire et y a copié des documens d'importance capitale; elle a transcrit dans son livre le texte de certains actes diplomatiques, de certaines pièces de correspondance privée; elle a même poussé si loin le souci de la documentation que, pour

raconter l'histoire de Robert Guiscard, elle a fait usage d'une source latine, aujourd'hui perdue.

Cependant, malgré tout cela, l'*Alexiade* d'Anne Comnène inspire au lecteur de l'inquiétude et de la défiance. Ce prétendu livre d'histoire est tout ensemble un panégyrique et un pamphlet. Et cela se conçoit sans peine. Quand, à la mort de Bryenne, la princesse se donna pour tâche de continuer l'œuvre historique commencée par son mari et de raconter à la postérité le règne d'Alexis, elle eut la tentation toute naturelle de parer de couleurs éclatantes l'époque où elle était heureuse, où elle espérait, où l'avenir lui souriait. En exaltant la grande figure d'Alexis, il ne lui déplut point d'autre part de rabaisser un peu, par une comparaison inévitable, les successeurs du premier des Comnènes. Elle notait, non sans quelque satisfaction secrète, les signes qu'elle croyait apercevoir de la décadence irrémédiable et rapide. « Aujourd'hui, écrit-elle quelque part, on méprise, comme chose vaine, les historiens et les poètes, et les leçons qu'on en peut tirer. Les dés et les autres amusemens de ce genre, voilà le grand souci. » Ce n'était point ainsi que les choses se passaient autrefois à la cour d'Alexis, du pieux et illustre empereur que sa fille n'hésite pas à proclamer plus grand que Constantin et à associer à la troupe sainte des apôtres du Christ. L'excès même de ces louanges montre assez clairement la tendance de ce livre, auquel Anne Comnène, elle-même, a donné ce titre significatif : l'*Alexiade*, vrai titre de poème épique en l'honneur d'un héros de légende.

Faut-il rappeler encore qu'Anne était très princesse, très byzantine, incapable par là de comprendre bien des événemens de son temps, et de juger impartialement bien des hommes? On a dit déjà quels préjugés, quelle hostilité préconçue elle éprouve, — et devait éprouver, — à l'égard des croisés, le seul Bohémond mis à part. Faut-il ajouter qu'elle était femme, et qu'elle avait en conséquence un certain goût du décor, de la pompe extérieure, qui lui cachait parfois le fond véritable des choses; qu'elle était de plus une femme passionnée, pleine de rancunes et de haines, et enfin une femme savante, soucieuse du beau style et de la phrase élégante? Tout cela, qui diminue sans doute la valeur proprement historique de son œuvre, n'en diminue point l'intérêt. Pour la psychologie du personnage, l'*Alexiade* demeure un document de première importance. D'une façon

plus générale, le livre est absolument remarquable. Et c'est un trait enfin qui n'est point sans quelque grandeur, que cette femme politique, qui fut une femme de lettres, ait eu pour ambition suprême de se continuer, au delà de la mort, par ce qu'elle jugeait le meilleur d'elle-même, par son esprit et sa pensée.

Anne Comnène mourut en 1148, à l'âge de soixante-cinq ans. Un contemporain qui la connut bien a vanté ses grands yeux mobiles qui montraient l'activité de sa pensée, la profondeur de ses connaissances philosophiques, la supériorité vraiment impériale de son esprit : il conclut, d'un trait spirituel, en disant que, si la Grèce antique l'avait connue, elle eût ajouté « une quatrième Grâce aux Grâces, une dixième Muse aux Muses. » Ce fut à tout le moins une femme tout à fait distinguée, l'un des plus beaux esprits féminins que Byzance ait produits, et très supérieure à la plupart des hommes de son temps. Quoi qu'on puisse penser de son caractère, il y a quelque mélancolie dans l'existence de cette princesse justement ambitieuse, et qui manqua si cruellement sa vie.

CH. DIEHL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Au moment où nous écrivons, la Chambre des députés a repris et continue le grand débat sur le Maroc qui était resté en suspens à la fin de la séance du 24 janvier. Les nécessités de la mise en pages nous obligent à rédiger notre chronique plusieurs jours avant qu'elle paraisse : ne pouvant pas échapper à cet inconvénient, nous prenons le parti d'en faire l'aveu à nos lecteurs. C'est ainsi qu'il y a quinze jours, notre travail était déjà imprimé lorsque la nouvelle a éclaté que Moulaï Hafid avait été proclamé à Fez, ce qui introduisait un élément imprévu et très inquiétant dans les affaires marocaines. Il n'est heureusement pas probable que le résultat des interpellations en cours ait des conséquences aussi graves : peut-être pourrons-nous l'indiquer en terminant.

Ces interpellations marocaines nous réservaient une surprise, l'intervention de M. Delcassé, qui a changé la physionomie du débat. Elle a été très maladroitement provoquée par M. Jaurès. Après nos arrangemens avec l'Angleterre de 1904, M. Jaurès avait considéré la question marocaine comme résolue, puisque l'Angleterre nous reconnaissait le droit exclusif de la résoudre : à présent, il qualifie de téméraire et condamne sévèrement cette même politique de M. Delcassé qui avait alors suscité son enthousiasme. On sait que M. Jaurès n'en est pas à une contradiction près. M. Delcassé a perdu patience. Depuis deux ans et demi, il avait gardé le silence, laissant les médisances et les calomnies pleuvoir sur sa politique et sur sa personne ; mais il fallait bien s'attendre à ce que, un jour ou l'autre, il reprît la parole pour s'expliquer. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il attendît quelque temps encore ; mais pourquoi ses adversaires le harcelaient-ils continuellement de leurs accusations ? pourquoi M. Jaurès semblait-il avoir pris à tâche de le faire sortir de sa réserve ? C'était là une impru-

dence : M. Jaurès a pu s'en apercevoir, mais trop tard. M. Delcassé a pris sa revanche des amertumes qu'il avait dû longtemps subir. Son discours, très préparé, très médité, où rien n'était livré au hasard, a été une éclatante manifestation oratoire. La Chambre en a ressenti une impression d'autant plus forte qu'elle ne s'y attendait pas. Elle a vu un accusé qui se défendait avec dignité, sur beaucoup de points avec justesse, et toujours avec éloquence. Le discours de l'ancien ministre était animé d'un patriotisme ardent et faisait sonner très haut l'honneur national : comment n'y aurait-elle pas été sensible? Elle s'est livrée à ses sentimens avec une spontanéité sans calcul et peut-être même sans réflexion, comme cela lui arrive d'ailleurs assez souvent. Quand M. Delcassé est descendu de la tribune, on lui a fait une véritable ovation. L'effet de son discours, si grand sur la Chambre, ne l'a pas été moins à l'étranger ; mais, naturellement, il n'a pas été partout le même.

Quelle a été la thèse de M. Delcassé? M. Jaurès avait qualifié sa politique de téméraire : il s'est efforcé de prouver qu'elle ne l'avait pas été, et il y a évidemment réussi auprès de son auditoire, puisqu'il l'a couvert d'applaudissemens. — Alors, s'est écrié M. Jaurès, pourquoi l'avez-vous renversé? — A cette question M. Delcassé a donné lui-même une réponse : C'est, a-t-il dit, parce qu'on vous a trompés. On a fait croire à la Chambre et au pays qu'il y avait un sérieux danger de guerre à l'horizon et, devant cette menace, les esprits se sont troublés, les cœurs ont faibli. Or, il n'y a jamais eu un danger de ce genre ; qui donc aurait pu avoir l'idée de déclarer la guerre à la France parce qu'elle aurait refusé d'aller à la conférence? Est-ce l'Allemagne? Non ; elle l'a avoué depuis. M. le prince de Bülow a dit, en effet, un jour à la tribune du Reichstag que l'Allemagne n'avait jamais songé à faire la guerre pour le Maroc, et M. Delcassé a cité cette phrase. Mais il a omis celle qui suivait, et qui n'était pourtant pas moins significative : « Pas plus, avait ajouté le chancelier impérial, que nous n'avons fait la guerre en 1870 pour la candidature Hohenzollern. » La Prusse n'a pas fait la guerre en 1870 pour la candidature Hohenzollern, soit ; mais elle l'a faite. L'Allemagne ne l'aurait pas faite en 1905 pour le Maroc, soit encore ; mais n'aurait-elle pas pu la faire pour autre chose, à savoir, comme l'a dit M. de Bülow, pour défendre l'honneur et les intérêts de l'Empire ? Ce sont là des mots vagues, volontairement vagues et imprécis, qui permettent toutes les volte-face. Si M. Delcassé n'a pas d'autre caution des intentions pacifiques de l'Alle-

magne, notre sécurité ne saurait trouver dans celle-là une garantie bien forte. Mais sans doute il en a d'autres. Pour notre compte, nous restons à ce sujet incertains et perplexes. Nous n'oserions pas dire, avec l'assurance qu'y met M. Delcassé, qu'il n'y a eu aucun danger de guerre en 1905. Qui sait même s'il n'y en a pas encore, et toujours? C'est une éventualité qu'il est sage de regarder constamment comme possible, ne fût-ce que pour ne pas s'exposer à devenir une fois de plus la proie d'une panique peu honorable. Il y a certainement, dans l'état général de l'Europe et du monde, plusieurs germes de guerre, qu'on étouffera, nous l'espérons bien, mais qui peuvent déjouer toutes les précautions et prendre tout d'un coup des développemens redoutables. A-t-il failli en être ainsi en 1905? En vérité, nous n'en savons rien. Peut-être aurait-il fallu peu de chose pour déchaîner ces amours-propres qu'on décore si facilement du nom d'honneur national et pour susciter le péril devant lequel tout le monde a reculé, l'Allemagne comme nous. Aujourd'hui, la Chambre, pleinement rassurée, montre la quiétude merveilleuse de Panurge après la tempête : faut-il en conclure que, si elle était mise à la même épreuve que sa devancière, elle s'en tirerait mieux? Nous avons, en effet, éprouvé une grande humiliation de la manière dont a été perpétrée la chute de M. Delcassé en 1905, et il y avait sans doute quelque chose de ce sentiment dans l'accueil que la Chambre a fait en 1908 à l'ancien ministre : elle aussi éprouvait le besoin d'une revanche. Certains souvenirs, même lorsqu'ils s'effacent de la mémoire, laissent dans la subconscience des traces qui réapparaissent au moment où on y pense le moins.

M. Delcassé a émis dans son discours l'opinion très ferme qu'il n'aurait pas fallu aller à la Conférence d'Algésiras : hâtons-nous d'ajouter que, la faute une fois commise, il estime que nous devons remplir très loyalement les obligations que nous avons acceptées. Mais était-ce vraiment une faute d'aller à la Conférence? Reportons-nous au moment où nous avons pris cette détermination : pouvions-nous ne pas la prendre? N'aurions-nous pas risqué, en nous y refusant, de perdre quelques-unes des sympathies qui se sont alors si nettement manifestées en notre faveur? L'événement a prouvé que ces sympathies étaient nombreuses dans le monde ; mais personne ne désirait que la tension qui existait entre l'Allemagne et nous s'aggravât encore plus, et on nous a su gré de nos efforts pour écarter ce danger. Aussi est-ce autour de nous que se sont groupées les puissances : elles ne pouvaient pas méconnaître et elles ont reconnu les

intérêts et les droits spéciaux que nous avons au Maroc. C'est ici que M. Delcassé reprend ses avantages. On peut s'étonner qu'il ait gardé un aussi mauvais souvenir d'une conférence où ont été mises à l'épreuve les alliances et les amitiés qu'il a resserrées et contractées, épreuve d'où elles sont sorties intactes, ou plutôt fortifiées. N'est-ce pas là un motif suffisant pour ne pas garder rancune à la Conférence et pour ne pas regretter d'y être allé? Quant à nous, on le sait, nous n'avons jamais donné au Maroc qu'une place secondaire dans nos ambitions politiques, et nous aurions préféré que M. Delcassé eût assigné un autre but à son activité et à son habileté. Le Maroc reste à nos yeux la partie contestable de sa politique; les rapprochemens qu'il a faits avec plusieurs grandes puissances en sont, au contraire, la partie maîtresse et solide. On a pu dire de lui que, s'il n'a pas été aussi heureux dans toutes les autres, il avait préparé lui-même les moyens de faire face aux difficultés qui devaient nous y assaillir. Il s'est plu, dans son discours, à rappeler la situation de la France après ses désastres, et à la comparer à celle d'aujourd'hui. Bien des choses, en effet, ont changé depuis trente-sept ans. M. Delcassé n'a été ni le seul, ni le premier, à mettre la main à la tâche; mais ce que d'autres avaient commencé, il l'a très intelligemment continué. Il a noué un faisceau qui a résisté, sans lui, mais en partie grâce à lui, à la bourrasque de 1905. C'est probablement ce que dira l'histoire, et c'est ce qui a fait que, le 24 janvier, quand il a reparu à la tribune, il a rencontré tout de suite des sympathies qui se sont bientôt changées en des sentimens plus vifs.

Son discours a produit une impression non moins profonde, plus profonde même, peut-être, à l'étranger qu'en France; il est devenu tout de suite un événement européen. En Angleterre, l'approbation a été générale et chaleureuse, ce dont il ne faut pas s'étonner, mais dont il faut se féliciter, puisque cela prouve que, de l'autre côté de la Manche, on ne tient pas moins à l'entente cordiale que de celui-ci. Le rapprochement franco-anglais est assurément aujourd'hui une des plus précieuses garanties de la paix générale, et il l'a été aussi en 1905, à supposer, — bien que M. Delcassé ne le croie pas, — que la paix ait couru à ce moment quelque danger. En Italie, l'approbation a été vive aussi, et nous nous en réjouissons : trop longtemps, des malentendus ont pesé sur les rapports des deux pays, ils sont enfin définitivement dissipés. En Espagne, le discours a été accueilli avec plus de réserve. L'Espagne entend s'enfermer très strictement dans le programme d'Algésiras, et elle se demande parfois, non sans quelque appréhension,

si nous ne nous laisserons pas entraîner à en dépasser les limites. Dans ce cas, elle semble décidée à ne pas nous suivre, et c'est pour nous un avertissement qui n'est pas négligeable. En Autriche-Hongrie il faut distinguer : les journaux autrichiens, qui suivent assez volontiers les suggestions allemandes, ont été durs pour M. Delcassé; mais les journaux hongrois ont été bienveillans, ce qui fait la contre-partie. La presse russe est circonspecte, mais sympathique. En Allemagne, la mauvaise humeur est la note dominante. Quelques journaux parlent de M. Delcassé avec violence, avec colère, avec brutalité; l'un d'eux l'appelle le plus grand ennemi de l'Allemagne et tous se préoccupent de l'éventualité de son retour au pouvoir. Nous n'en sommes pas encore là; mais les journaux allemands devraient comprendre qu'à force d'attaquer, ils grandissent M. Delcassé. Ne serait-il pas plus sage de leur part de ne pas faire autant de bruit d'un discours dont ils augmentent l'importance par la manière dont ils en parlent, et qui en perdrait notablement s'ils en parlaient moins.

L'un d'eux toutefois, le *Berliner Tageblatt*, donne une note plus juste que les autres : il fait retomber sur le gouvernement impérial la responsabilité du succès de M. Delcassé. « Pour qui a suivi l'opinion en France, c'est, dit-il, autre chose que l'habileté et le talent de l'orateur qui a assuré son succès. Le profond sentiment de mécontentement que fait naître, même chez les Français les plus pacifiques, la malheureuse politique de MM. de Bülow et de Holstein, qui a été suivie de l'inutile sacrifice de M. Delcassé, existe toujours parce que rien de pratique n'a été fait pour arriver à une franche explication. De temps à autre, il semblait que le gouvernement allemand fût prêt à un entretien au sujet du Maroc; mais, de même que notre politique intérieure ne connaît que des contradictions et du décousu, de même le gouvernement, dans la question marocaine, retirait toujours la main tendue. Le succès d'hier de M. Delcassé peut n'être que le triomphe d'un jour; mais le courant d'opinion qui l'a rendu possible sera plus durable. » Nous n'avons pas à juger ici la politique intérieure de l'Allemagne. Est-elle aussi contradictoire et décousue que le dit le *Berliner Tageblatt?* Peu nous importe; nous n'avons à nous occuper que de sa politique extérieure, et seulement en ce qui nous concerne. A ce point de vue, le *Berliner Tageblatt* a grandement raison. On a fini par se lasser en France de chercher à deviner le secret indéchiffrable de cette politique, et on commence à croire qu'il vaut mieux se conduire comme s'il n'y avait pas de secret du tout. Il fut un temps où, avec Bismarck, la politique allemande était

rude, mais claire et nette, nous allions dire loyale. Elle a aujourd'hui un autre caractère; elle est ondoyante et diverse; il est de plus en plus difficile de savoir ce qu'elle veut et à quoi elle tend. De là le malentendu qui s'est produit au moment de la chute de M. Delcassé. M. Delcassé a dit à la Chambre qu'elle avait été trompée. Peut-être s'est-elle trompée elle-même. Quoi qu'il en soit, le sacrifice de M. Delcassé a été pour elle une chose infiniment pénible; elle s'y est résignée parce qu'elle a cru qu'en jetant Décius dans le gouffre, il allait se refermer. Si, à ce moment, le gouvernement impérial avait joué franc jeu avec nous; si, prenant acte d'une bonne volonté dont nous venions de lui donner un témoignage si manifeste, il avait consenti à réaliser un accord qui aurait été facile; si enfin il s'était expliqué sur ses vues et avait montré quelques ménagemens pour les nôtres, il est à croire que M. Delcassé n'aurait pas songé de longtemps à remonter à la tribune, ou que, s'il l'avait fait, il n'y aurait pas été accueilli comme il l'a été le 24 janvier. Mais, comme le dit fort bien le *Berliner Tageblatt*, les Français les plus pacifiques, après avoir renversé M. Delcassé, ont eu la déception de constater qu'ils s'étaient infligé à eux-mêmes une humiliation inutile, chose qu'on oublie difficilement. M. de Bülow a dit que, dans deux ou trois circonstances, l'Allemagne avait été près de la guerre: il en est une au moins où l'opinion, en France, a cru la paix définitivement assurée. Le gouvernement impérial n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Pourquoi? on se le demande encore. A partir de ce moment, il a été clair pour tous les yeux qu'entre l'Allemagne et la France, l'obstacle n'était pas M. Delcassé, puisque, M. Delcassé une fois disparu, il était toujours resté inaperçu mais sensible. De pareilles leçons portent naturellement leurs fruits.

Le discours de M. Delcassé, quelque brillant, quelque important qu'il ait été, est intervenu comme un hors-d'œuvre dans la discussion des interpellations marocaines. Il ne s'adressait pas au gouvernement, mais à M. Jaurès et, à travers ce dernier, à l'opinion dans le monde entier. On pouvait sans doute le rattacher à la question du Maroc, mais il s'élevait au-dessus d'elle, à une hauteur d'où on découvrait des horizons beaucoup plus étendus. Toutefois M. Delcassé a fait connaître son sentiment sur la situation actuelle. Nous devons, d'après lui, persévérer dans sa politique, qui consistait à régler seuls, ou plutôt avec l'Espagne seule, les difficultés marocaines. C'est pour cela que nous avons eu tort, suivant lui, d'aller à Algésiras, d'associer en quelque sorte toutes les puissances à notre œuvre, et d'accepter

un mandat dont nous n'avions nul besoin. Au surplus, ce qui est fait est fait, et M. Delcassé consent à s'enfermer dans l'Acte d'Aigésiras, dont il connaît pourtant, dit-il, tous les défauts; mais il rappelle que, en ce qui concerne la police, cet acte n'a été conclu que pour une période de cinq ans et que cette période est déjà très avancée. Qu'arrivera-t-il quand elle aura atteint son terme? M. Delcassé entend sans doute que nous reprenions alors toute notre liberté : il n'a pas dit ce que nous devrions en faire. M. Jaurès a été plus explicite : il reprend, lui, sa liberté dès aujourd'hui, mais c'est pour battre en retraite et rendre le Maroc à lui-même. Nous éprouvons beaucoup de soucis au sujet de cette affaire du Maroc; mais M. Jaurès en éprouve une véritable horreur, et il propose de nous en aller purement et simplement sans regarder derrière nous. On ne reprochera pas à sa thèse de n'être pas parfaitement claire. Avons-nous besoin de dire que nous n'en acceptons pas les conclusions? Nous sommes d'accord avec M. Ribot pour les repousser avec énergie. Entre temps, toutefois, M. Jaurès a fait quelques critiques, et il a adressé au gouvernement quelques questions qui ne sont pas sans intérêt. Tous les gouvernemens qui se sont succédé, — nous ne parlons pas seulement de celui d'aujourd'hui, — ont préconisé une politique devant la Chambre, après quoi ils en ont tous plus ou moins dévié et en ont suivi une autre. Les circonstances ont été sans doute plus fortes que leur volonté. Lorsque a eu lieu la dernière discussion sur le Maroc, — c'était, croyons-nous, au mois de novembre dernier, — il avait été entendu que nous ne nous mêlerions en rien des affaires intérieures du pays: M. Jaurès n'estime pas que cette promesse ait été exactement tenue. En fait, nous avons pris parti pour le sultan Abd-el-Aziz contre son frère Moulaï-Hafid, et notre dernière opération militaire, celle qui avait pour objectif Settat, faisait partie d'un plan de campagne dont le but était de battre le second au profit du premier. Ce plan une fois arrêté, nous en avons continué machinalement l'exécution, sans même tenir compte des circonstances nouvelles qui s'étaient produites. Moulaï-Hafid avait été proclamé à Fez ; la situation de son frère était devenue très précaire, sinon désespérée. Nous n'en avons pas moins continué de travailler pour celui-ci contre celui-là, politique infiniment dangereuse, qui nous conduirait Dieu sait où. Quand on a commis une faute, le mieux est de la reconnaître et d'y mettre un terme : dans le cas actuel, c'est de s'en aller.

Si telle est l'opinion de M. Jaurès, ce n'est pas, on peut le croire, celle de M. Ribot. « De la prudence, s'est-il écrié, de la clairvoyance

de la sagesse, oui; mais de l'abdication, non; de la fuite, jamais !» Et M. Ribot s'est demandé quel serait l'effet produit, non seulement sur le Maroc, mais sur l'Algérie si nous abandonnions les positions que nous avons occupées, soit sur la frontière algérienne, soit à Casablanca et dans les environs. M. Ribot est aussi éloigné que possible de la solution infiniment simple, mais infiniment dangereuse de M. Jaurès; cependant il partage quelques-unes de ses craintes et il a demandé à son tour des explications au gouvernement sur cette pointe hardie, aventureuse, qui ne paraît pas avoir été suivie d'un plein succès, que le général d'Amade, successeur du général Drude, a poussée jusqu'à Settat, à 65 kilomètres de la côte. Si le général d'Amade a voulu seulement infliger un nouveau châtiment aux Chaouïas, il n'y a rien à dire : lui seul est juge de ce qu'il doit faire en pareil cas. Mais s'il a voulu occuper une position sur la route de Marakech pour troubler les opérations que pourrait entreprendre Moulaï-Hafid et, en réalité, pour lui faire la guerre au nom de la France et au profit de son frère Abd-el-Aziz, la question cesse d'être exclusivement militaire pour devenir politique, et il y a lieu de s'en émouvoir. Jusqu'où ira-t-on, en effet, dans cette voie? Jusqu'où pourra-t-on être entraîné? Irons-nous à Marakech? Irons-nous à Fez? Nous le pourrions peut-être, et il y a un parti qui y pousse le gouvernement; mais ce serait une illusion de croire que, même si nous allions à Marakech qui était hier le siège du gouvernement de Moulaï-Hafid, et même si nous allions à Fez qui était la capitale où régnait Abd-el-Aziz, la question marocaine serait résolue. Le Maroc est un pays inorganique; il ne ressemble en rien aux pays centralisés où il suffit de frapper le point le plus sensible pour que l'impression se répercute jusqu'aux extrémités de la masse politique. Le Maroc est un pays encore féodal, divisé, morcelé, composé de parties indépendantes les unes les autres, sur la plupart desquelles le Sultan n'a jamais eu qu'une autorité nominale: pour être maître du pays, il faudrait les conquérir toutes, les unes après les autres, ce que les armées chérifiennes n'ont pas réussi à faire depuis des siècles et ce qu'une armée européenne ne pourrait probablement faire qu'après plusieurs années. S'engager dans une pareille entreprise serait la pire des imprudences. A chaque pas nouveau, on croirait être arrivé au terme de son effort, et il faudrait le recommencer sans cesse : c'est ce que nous avons appelé le mirage marocain. Sommes-nous en situation d'assumer et d'accomplir une aussi lourde tâche? En avons-nous l'instrument efficace dans une armée coloniale numériquement insuffisante, et dans

une armée métropolitaine réduite au service de deux ans ? La situation politique de l'Europe, même à la regarder sous les couleurs optimistes dont M. Delcassé l'a peinte, nous permet-elle de nous y consacrer sans souci des diversions qui pourraient se produire sur d'autres points du monde? M. Ribot s'est posé quelques-unes de ces questions : il y a répondu que nous ne pouvions à coup sûr, ni ne devions nous dégager du Maroc par le procédé sommaire qu'avait recommandé M. Jaurès, mais que nous commettrions, en nous y engageant davantage, une faute d'autant plus inexcusable que nous savions maintenant ce qu'est le pays et que nous sommes mieux éclairés sur les difficultés et les dangers qu'il présente. Le talent avec lequel M. Ribot a développé ces considérations, la gravité de ses conseils, la portée de ses avertissemens ont vivement frappé son auditoire ; la grande majorité de la Chambre l'a applaudi, et ces applaudissemens ont gagné jusqu'au banc des ministres. M. le président du Conseil et M. le ministre des Affaires étrangères s'y sont associés, ce qui permet de croire qu'ils ont reconnu dans le langage que M. Ribot tenait avec une pleine indépendance celui qui convient au gouvernement.

M. Ribot a recommandé une fois de plus la neutralité entre le Sultan et son frère, car nous ignorons celui des deux qui l'emportera et que, finalement, l'Europe reconnaîtra. Quelle serait notre situation si nous nous étions faits alors les protecteurs de l'autre? En ce moment, il n'y a pour nous qu'un sultan officiel, ou légitime, comme disent certains journaux avec une componction amusante, et c'est Abd-el-Aziz. Nous souhaitons son triomphe, mais nous devons garder notre liberté pour l'avenir, et, pour cela, ne pas nous engager dans le présent. Jusqu'ici, nous ne sommes pas très sûrs de n'avoir rendu que de bons services au malheureux souverain. En le faisant venir à Rabat et en l'y accueillant avec des démonstrations excessives, ne l'avons-nous pas mis en mauvaise posture vis-à-vis de ses sujets? N'avons-nous pas été pour quelque chose dans le mouvement qui a abouti à la proclamation de son frère? N'aurait-il pas mieux valu, puisque nous voulions le fortifier, traiter avec lui à distance, en lui montrant de la considération, en lui laissant prendre même sur nous quelques avantages apparens, en lui consentant des concessions dont il aurait pu se faire honneur? Au lieu de cela, nous l'avons compromis, et quel appui efficace lui avons-nous donné en retour? Nous ne voulons pas insister, ce serait pénible ; mais on jugera sans doute qu'il est temps de s'arrêter dans une voie que nous ne voulons pas parcourir jusqu'au bout. Ah! si nous étions résolus à aller

à Marakech, à Fez, partout enfin, à prendre le Sultan par la main, à le remettre sur son trône et à conquérir pour lui son royaume dont il n'a jamais possédé qu'un tiers ou un quart, nous comprendrions qu'on s'engageât avec lui dans l'espoir, peut-être illusoire, de l'engager avec nous. Mais qui oserait conseiller cette politique? Toutefois, si personne ne la conseille ouvertement, certaines gens y poussent subrepticement, et le gouvernement a peut-être beaucoup à faire pour résister à leurs suggestions.

Il y a aussi une question d'emprunt sur laquelle M. Ribot a demandé au ministère de s'expliquer. D'Abd-el-Aziz et de son frère nous ne saurions dire lequel des deux a le moins d'argent. M. Ribot a dit à la Chambre qui en a été étonnée, — et nous le sommes avec elle, — que le produit des douanes, au lieu de diminuer depuis six mois, a augmenté. Cela prouve que le Maroc souffre moins de l'anarchie qu'on pourrait le croire, tant il y est habitué : n'est-ce pas son état normal? Quoi qu'il en soit, le phénomène est heureux. Il ne l'est peut-être pas moins pour nous que pour le Maroc, le produit des douanes ayant reçu, entre autres affectations, celle de pourvoir au service des anciens, ou plutôt de l'ancien emprunt dans lequel les autres se sont convertis. Mais cet impôt, qui est prélevé à la périphérie, est à peu près le seul qui le soit au Maroc. A l'intérieur du pays, on ne les a jamais perçus qu'à coups de fusil : ce sont les mehallas qui font office de percepteurs, et elles sont pour le moment occupées à autre chose. Dans les villes, à Fez par exemple, on a payé jusqu'à ces derniers temps un impôt sur les portes ; les récentes révolutions, qui ont mis Moulaï-Hafid sur le pavois, ont supprimé cette dernière taxe. On se demande de quoi vivent aujourd'hui les deux sultans, et surtout de quoi ils vivront demain. Leur situation est critique, mais ils sont à deux de jeu. Sur ces entrefaites, El Mokhri est venu à Paris contracter, dit-on, un emprunt au nom d'Abd-el-Aziz. Nous le plaignons sincèrement. Le bruit a couru que l'emprunt devait être de 150 millions; il est difficile de trouver en tout temps, et d'un seul coup, une aussi grosse somme pour le sultan du Maroc, même légitime; mais la difficulté s'est singulièrement accrue au cours du voyage d'El Mokhri. En effet, au moment où il arrivait chez nous, Fez proclamait Moulaï-Hafid. El Mokhri, interrogé par des reporters, leur a donné l'assurance que l'incident était négligeable : il est à craindre que les banquiers n'en jugent autrement. En somme, dans l'état de décomposition politique où est le Maroc, un pareil emprunt ne serait réalisable qu'avec la garantie d'une ou de plusieurs grandes puissances qui

demanderaient naturellement à en contrôler l'emploi. La garantie des puissances garantes conduirait à l'internationalisation du Maroc, que nous avons toujours combattue ; celle de la France seule conduirait pour elle à la prise en charge du Maroc dont nous ne voulons pas davantage. Mais il est inutile de montrer les inconvéniens d'un emprunt qui est devenu, au moins pour le moment, impossible. La conclusion de M. Ribot a été conforme à la nôtre : conserver nos positions au Maroc, ne pas les étendre sans une nécessité absolue, limiter cette nécessité aux obligations que nous impose l'Acte d'Algésiras, y appliquer des moyens que les circonstances ont rendus différens de ceux que cet Acte avait prévus, ne pas nous immiscer dans les affaires intérieures : rien de moins, mais rien de plus.

On le voit, cette discussion aura été utile. Il faut remercier les auteurs des interpellations, peut-être même M. Jaurès, qui, par les exagérations de sa thèse, produit généralement sur son auditoire l'effet opposé à celui qu'il se propose. Que les temps sont changés ! Il conduisait autrefois le gouvernement et la Chambre : il n'a plus maintenant avec lui qu'une cinquantaine de socialistes. Il lui reste, à la vérité, l'admiration débordante de la presse allemande, qui voit en lui l'incarnation même du patriotisme et du bon sens. Nous sommes loin de faire fi de l'opinion allemande ; elle vaut presque toujours la peine d'être consultée, mais elle est si bruyante, si enthousiaste, si unanime que, dans le cas actuel, à la place de M. Jaurès, nous nous en défierions un peu.

FRANCIS CHARMES.

P.-S. — Le gouvernement, comme il fallait s'y attendre, — et le désirer, — a obtenu une fois de plus la confiance de la Chambre après les explications qu'il lui a données. Sa majorité a été de 433 voix contre 53. La discussion a rempli trois séances. Dans la seconde, MM. Raiberti, Paul Deschanel, Dubief, Delafosse, tout en se plaçant à des points de vue un peu divers, ont conclu uniformément que nous n'avions pas à prendre parti dans les querelles de famille du Maroc, et que notre tâche devait se borner à remplir le mandat qui nous avait été confié à Algésiras. Quant à répudier ce mandat, à abandonner la partie, à nous en aller du Maroc, il ne pouvait pas en être question. M. Deschanel, en particulier, a insisté avec force sur les conséquences qu'aurait en Algérie une politique d'abdication et de désertion. Le sentiment de la Chambre était trop évident pour que M. Pichon ne

s'en inspirât pas: il l'a fait d'ailleurs avec intelligence, habileté et fermeté. Nous n'irons, a-t-il dit, ni à Marakech, ni à Fez, et c'est une promesse qu'il faut enregistrer; nous continuerons notre œuvre de police sur la frontière; nous évacuerons Casablanca quand l'ordre y sera rétabli. En ce qui concerne l'emprunt, M. le ministre des Affaires étrangères a déclaré qu'il ne pouvait pas engager pour l'avenir la liberté du maghzen; mais qui donc lui avait demandé de le faire? Il ne s'agit que du présent, et il est clair qu'un emprunt est impossible aujourd'hui. En terminant, M. Pichon a répondu d'une manière indirecte au discours de M. Delcassé, en vue d'apaiser les susceptibilités que ce discours avait pu provoquer ailleurs, ce à quoi il a heureusement réussi. Il a affirmé que la France maintiendrait sa politique dans les limites tracées à Algésiras, et que, si elle appréciait comme il convenait ses alliances et ses amitiés, sa diplomatie ne se proposait d'isoler personne. La Chambre a applaudi très chaudement M. le ministre des Affaires étrangères, comme elle avait d'ailleurs applaudi M. Delcassé. Elle est si sensible à l'éloquence, qu'elle applaudit tout de peur de se tromper. Elle ne s'est d'ailleurs pas trompée en applaudissant M. Pichon, qui a dit des choses excellentes et a déclaré que la politique qu'il indiquait se présentait avec un tel caractère de nécessité que tout autre à sa place, M. Ribot et même M. Jaurès, seraient obligés de la suivre. — Je vous demande précisément de le faire, a répondu M. Ribot. — M. Pichon a paru croire que ce qui était vrai dans le présent l'avait été aussi dans le passé, et que tous les ministres des Affaires étrangères avaient suivi une même politique, parce qu'il n'y en avait jamais eu qu'une à suivre. Tous avaient donc eu le même mérite, et aucun n'en avait eu plus qu'un autre; la République seule avait tout fait. Nous croyons que, sur ce point, M. Pichon a exagéré. Mais peut-être a-t-il voulu seulement faire rentrer dans l'alignement commun M. Delcassé, qui avait semblé vouloir en sortir un peu ; et il s'est modestement sacrifié lui-même pour mieux atteindre ce résultat. Il est plus juste de rendre à chacun ce qui lui est dû.

F. C.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES